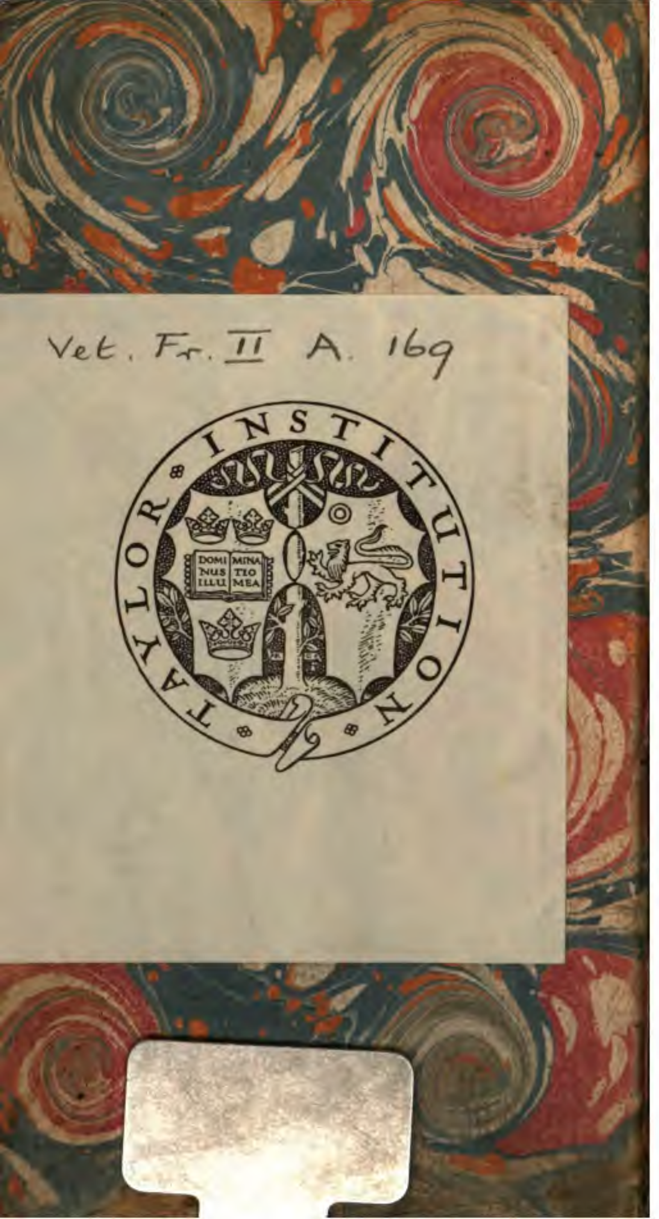



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



VARIÉTÉS

LITTÉRAIRES.

VARIÉTÉS

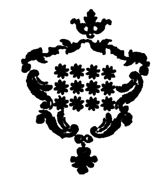
LITTÉRAIRES.

VARIÉTÉS LITTÉRAIRES,

OU

RECUEIL de Pieces tant originales que traduites, concernant la Philosophie, la Littérature & les Arts.

TOME TROISIEME.



A PARIS;

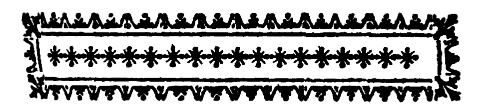
Chez LACOMBE, Libraire, Quai de Conti.

M. DCC. LXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

TOME TROISIEME.

M. DCC. LXVIII.



VARIETÉS LITTÉRAIRES,

OU

Recueil de pièces tant originales que traduites, concernant la Philosophie, la Littérature & les Arts.



LETTRES SUR LES ANIMAUX.

PREMIERE LETTRE.

De Nuremberg, le 4 Septembre 1762.

NOTRE ami M. *** m'écrivit dernierement de Paris, Monsieur, qu'il vous avoit parlé de quelques essais sur l'histoire naturelle des animaux, auxquels je me suis amusé dans

mes momens perdus. Il prétend même que, pour dégager sa parole, je suis dans l'obligation de vous en faire part. J'ai bien peur qu'il n'ait commis une imprudence : mes observations n'ont point été faites sur des animaux singuliers & peu connus ; l'objet que je me suis toujours proposé exigeoit qu'elles se portassent sur les especes les plus communes, & qu'on peut tous les jours avoir sous les yeux. Je ne peux point vous donner d'histoire aussi piquante que celle des ours marins, que M. Steller a publiée. Point de faits extraordinaires ; seulement la vie commune de plusieurs animaux, observée sous un point de vue qui peut avoir quelque nouveauté : c'est à quoi se borne tout ce que j'ai à vous offrir.

Les descriptions anatomiques, les caracteres extérieurs qui distinguent les especes, les inclinations naturelles qui les différencient, sont sans doute des objets très-importans de l'histoire des bêtes ; mais quand tout cela est connu, il me semble qu'il y a encore beaucoup à faire pour le philosophe. Tous ces êtres organisés, que le créateur a rassemblés pour l'ornement de

l'univers, ont un principe commun d'action qu'il n'est pas possible de méconnoître : il est modifié dans chaque espece par les différences de l'organisation. Mais en examinant ses effets avec attention, on le reconnoît dans toutes ses modifications ; & les animaux, envisagés sous ce point de vue, me paroissent devenir beaucoup plus intéressans. L'instinct proprement dit consiste dans les inclinations qui appartiennent à l'espece ; mais toutes les especes sont affectées d'une maniere qui leur appartient à toutes. Si ces affections ne produisent pas toujours les mêmes phénomenes, il est aisé d'appercevoir que la différence n'en est dûe qu'à celle des moyens que l'organisation donne aux animaux. Nous ne saurons jamais sans doute de quelle nature est l'ame des bêtes, & il faut convenir que cela nous importe assez peu. Nous sommes très-assurés que la nôtre est immatérielle & immortelle : la certitude que nous en avons est le fondement de nos plus cheres espérances. Que l'ame des bêtes soit immatérielle ou non, il est toujours certain qu'elle ne peut jamais avoir la

destination glorieuse qui est réservée à la nôtre; ainsi la religion n'est nullement intéressée dans l'examen qu'on peut faire des facultés dont les animaux sont doués. Mais de même qu'en observant la structure intérieure du corps des animaux, nous appercevons des rapports d'organes qui servent souvent à nous éclairer sur la structure & l'usage des parties de notre propre corps; ainsi en observant les actions produites par la sensibilité, qu'ils ont ainsi que nous, on peut acquérir des lumieres sur le détail des opérations de notre ame, relativement aux mêmes sensations.

Je dis, Monsieur, que les bêtes sentent comme nous; & je crois que pour penser autrement, il faudroit absolument fermer ses yeux & son cœur. Celui qui pourroit entendre, sans être ému, les cris plaintifs d'un animal, ne seroit pas fort sensible à ceux d'un homme. Il est bien vrai que nous n'avons de certitude complette que de nos propres sensations; mais les accens de la douleur, les marques visibles de la joie, qui nous assurent de la sensibilité de nos semblables, déposent

avec autant de force en faveur de celle des bêtes. On n'auroit aucun moyen d'acquérir des connoissances, s'il falloit réclamer contre les impressions de notre sentiment intime sur des faits aussi simples.

Il me paroît donc impossible de ne pas admettre le sentiment dans les bêtes. Les plus obstinés partisans de l'automatisme leur accordent encore tacitement la mémoire, car ils veulent avoir des chiens sages, & les corrigent. Ces faits étant admis, le naturaliste, après avoir bien observé la structure des parties, soit extérieures, soit intérieures, des animaux, & deviné leur usage, doit quitter le scalpel, abandonner son cabinet, s'enfoncer dans les bois pour suivre les allures de ces êtres sentans, juger des développemens & des effets de leur faculté de sentir, & voir comment, par l'action répétée de la sensation & l'exercice de la mémoire, leur instinct s'éleve jusqu'à l'intelligence.

Les sensations & la mémoire ont des effets nécessaires, qui ne doivent pas échapper à l'observateur. Les bêtes font un grand nombre d'actions qui ne

ſuppoſent que ces deux facultés; mais il en eſt d'autres qu'on ne pourroit jamais expliquer par ce qui appartient à ces facultés ſeules, ſans y joindre leur cortege naturel. Il faut donc que le naturaliſte diſtingue avec beaucoup de préciſion ce qui eſt produit par la ſenſation ſimple, par la réminiſcence, par la comparaiſon entr'un objet préſent & un autre que la mémoire rappelle, par le jugement qui eſt un réſultat de la comparaiſon, par le choix qui eſt une ſuite du jugement, enfin par la notion de la choſe jugée, qui s'établit dans la mémoire, & que la répétition des actes rend habituelle & preſque machinale. Voilà, Monſieur, des diſtinctions qui doivent être toujours préſentes à l'attention de l'obſervateur. La forme tant intérieure qu'extérieure, la durée de l'accroiſſement & de la vie, la maniere de ſe nourrir, les inclinations dominantes, la maniere & le tems de l'accouplement, celui de la geſtation, *&c.* ce ne ſont là proprement que des objets de premiere vue, ſur leſquels il ſuffit d'avoir les yeux ouverts; mais ſuivre l'animal dans toutes ſes opérations, péné-

trer dans les motifs secrets de ses déterminations, voir comment les sensations, les besoins, les obstacles, les impressions de toute espece dont un être sentant est assailli, multiplient ses mouvemens, modifient ses actions, étendent ses connoissances, c'est ce qui me paroît être spécialement du domaine de la philosophie.

M. Steller, dans le mémoire qu'il nous a donné sur les ours marins, a rempli cette tâche du philosophe avec plus de soin que n'en ont apporté beaucoup de naturalistes; & M. de Buffon l'a fait encore plus abondamment dans ce qu'il a donné au public de l'histoire des animaux : mais celui qui voudroit se familiariser avec eux, & prendre la peine d'étudier long-tems leurs actions pour deviner leurs intentions, y trouveroit matiere à des spéculations bien plus étendues, & même d'un genre différent.

Je voudrois, par exemple, Monsieur, pour que nous eussions l'histoire complette d'un animal, qu'après avoir rendu compte de son caractere essentiel, de ses appétits naturels, de sa maniere de vivre, *&c.* on cherchât à

l'observer dans toutes les circonstances qui peuvent mettre des obstacles à la satisfaction de ses besoins : circonstances dont la variété rompt l'uniformité ordinaire de sa marche & le force à inventer de nouveaux moyens.

Si c'est un animal carnacier dont on écrit l'histoire, ce n'est pas assez d'indiquer en général quels animaux lui servent de proie, ni comment il s'en saisit; il faudroit voir par quels degrés l'expérience lui apprend à rendre sa chasse plus facile & plus sûre, comment la disette éveille son industrie, combien les ressources qu'il emploie supposent de faits connus, retracés par la mémoire & combinés ensemble par la réflexion. Il faudroit encore observer tout ce que l'activité des différentes passions auxquelles l'animal est sujet, comme la crainte, l'amour, &c, apporte de modifications à ses démarches, combien la vivacité des besoins écarte les idées de la crainte, & jusqu'à quel point une défiance acquise par l'expérience, balance en lui le sentiment du besoin. Ce n'est qu'en suivant ainsi l'animal dans ses différens âges & dans les événemens de sa vie,

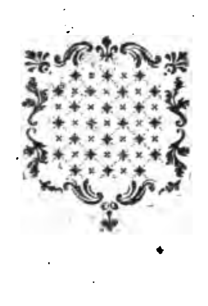
qu'on peut parvenir à connoître le développement de ſon inſtinct & la meſure de ſon intelligence. S'il eſt d'une eſpece qui vive en ſociété, ou toute l'année, ou ſeulement pendant un certain tems, il eſt néceſſaire de bien remarquer tout ce que l'aſſociation ajoute aux intentions & aux démarches de l'animal conſidéré comme ſolitaire. La connoiſſance approfondie de tous ces différens ordres, embelliroit encore aux yeux du philoſophe le ſpectacle de l'univers, & ne pourroit qu'exciter ſon admiration pour l'Être ſuprême qui a varié à l'infini les affections ainſi que les formes, & fait tout concourir au plan éternel dont lui ſeul a le ſecret.

Les effets de la faculté de ſentir dans des ſujets qui, par leurs organes, ont moins de rapports avec les objets extérieurs, doivent donner des phénomenes moins compliqués, dont l'obſervation facile & ſûre ſerviroit à développer ceux où il entre plus de combinaiſons. On verroit dans quelques eſpeces la ſenſation obtuſe & preſque ſans activité, n'enfanter qu'un petit nombre de mouvemens ſponta-

nés; dans d'autres, son intensité les multiplieroit: on en verroit sortir le desir & l'inquiétude qui produisent l'attention dans les êtres sentans, & deviennent par-là les vraies sources de leurs connoissances. De même que la géométrie s'éleve de la considération des propriétés d'une ligne simple aux spéculations les plus sublimes, ainsi l'observation s'éleveroit de la sensation la plus simple jusqu'à ses effets les plus compliqués, & les gradations observées dans le monde sentant, marcheroient de pair avec celles qui frappent dans le monde visible.

Il me semble, Monsieur, que ce coup-d'œil jetté sur l'histoire naturelle des animaux, la rendroit plus intéressante en elle-même & plus propre à occuper les gens qui aiment à réfléchir. J'ai vécu pendant long-tems avec les bêtes, j'en ai suivi plusieurs especes avec beaucoup d'attention, & j'ai vu que la morale des loups pouvoit éclairer sur celle des hommes. Si vous voulez, Monsieur, me promettre de l'indulgence pour mon style étranger, & faire grace à mes *germanismes*, je vous donnerai volon-

tiers quelques essais faits sur le plan dont je viens de vous tracer l'esquisse. Je me ferai un vrai plaisir de dégager la parole de mon ami, & de vous donner en même tems des marques de l'estime infinie avec laquelle j'ai l'honneur d'être, *&c.*



SECONDE LETTRE.

J'AI avancé, Monsieur, dans la premiere lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, que sans nous refuser à notre sentiment intime, à ce sentiment qui seul nous assure que nos semblables sont doués des mêmes facultés que nous reconnoissons en nous, il étoit impossible de nier que les bêtes n'eussent des sensations & de la mémoire. Le détail de leurs actions prouve encore qu'elles ont les résultats naturels de ces deux facultés; ou bien il faudroit admettre des jugemens & des déterminations sans motifs, c'est-à-dire une multitude d'effets sans cause. De-là on peut pressentir que, parmi les bêtes, celles-là doivent avoir un plus grand ensemble de connoissances, qui, en vertu de leur organisation & de leurs appétits, ont un plus grand nombre de rapports avec les objets qui les environnent. Il doit arriver encore que, si dans chaque espece les connoissances sont limitées par l'orga-

nisation & la nature des appétits, les circonstances qui rendent la satisfaction des besoins plus ou moins facile pour les individus, étendent plus ou moins leurs idées. Que chaque espece en ait qui lui soient particulieres, & qu'à quelques égards elle y soit bornée, cela est tout simple. La brebis qui se nourrit d'herbe, ne prend aucun intérêt aux ruses du renard poursuivant une proie qui cherche à l'éviter. Mais toutes les especes doivent avoir également un exercice de sensations ou de pensées, qui s'étende à tout ce qui est relatif à leurs besoins & à leur sûreté. C'est-là ce qui doit décider si les bêtes ont réellement les résultats naturels de la sensation & de la mémoire. Quoiqu'il fût difficile de concevoir l'existence de ces deux facultés sans admettre leur action qui me paroît impossible, il faudroit bien alors consentir à cet étrange phénomene; mais ce sont les faits qui doivent nous instruire là-dessus. Nos réflexions n'ont pas droit de les prévenir.

Parmi les animaux, ceux que leur appétit porte à se nourrir de chair, ont

un plus grand nombre de rapports que les autres, avec les objets qui les environnent : aussi marquent-ils une plus grande étendue d'intelligence dans les détails ordinaires de leur vie. La nature leur a donné des sens exquis avec beaucoup de force & d'agilité ; & cela étoit nécessaire, parce qu'étant, pour se nourrir, en relation de guerre avec d'autres especes, ils périroient bientôt de faim, s'ils n'avoient que des moyens naturels, inférieurs, ou même égaux. Mais ce n'est pas uniquement à la finesse de leurs sens qu'ils doivent la mesure de leur intelligence. Ce sont les intérêts vifs, comme les difficultés à vaincre & les périls à éviter, qui tiennent sans cesse en exercice la faculté de sentir, & impriment dans la mémoire de l'animal des faits multipliés, dont l'ensemble constitue la science qui doit présider à sa conduite. Ainsi dans les lieux éloignés de toute habitation, & où en même tems le gibier est abondant, la vie des bêtes carnassieres est bornée à un petit nombre d'actes simples & assez uniformes. Elles passent successivement d'une rapine aisée au sommeil. Mais

lorsque la concurrence de l'homme met des obstacles à la satisfaction de leurs appétits, lorsque cette rivalité de proie prépare des précipices sous les pas des animaux, seme leur route d'embûches de toute espece & les tient éveillés par une crainte continuelle; alors un intérêt puissant les force à l'attention, la mémoire se charge de tous les faits relatifs à cet objet, & les circonstances analogues ne se présentent pas sans les rappeller vivement.

Ces obstacles multipliés donnent à l'animal deux manieres d'être qu'il est bon de considérer à part. L'une est purement naturelle, très-simple, bornée à un petit nombre de sensations; telle est peut-être à certains égards la vie de l'homme sauvage. L'autre est factice, beaucoup plus active & pleine d'intérêts, de craintes & de mouvemens, qui représentent en quelque sorte les agitations de l'homme civilisé. La premiere est plus également la même dans toutes les especes carnassieres. L'autre varie davantage d'une espece à l'autre, en raison de l'organisation plus ou moins heureuse. Il faut en faire la comparaison.

Le loup eft le plus robufte des animaux carnaffiers des climats tempérés de l'Europe. La nature lui a donné auffi une voracité & des befoins proportionnés à fa force; il a d'ailleurs des fens exquis, avec une vue perçante & une excellente ouie; il a un nez qui l'inftruit encore plus fûrement de tout ce qui s'offre fur fa route. Il apprend par ce fens, lorfqu'il eft bien exercé, une partie des relations que les objets peuvent avoir avec lui : je dis lorfqu'il eft exercé, car il y a une différence très-fenfible entre les démarches du loup jeune & ignorant, & celles du loup adulte & inftruit.

Les jeunes loups, après avoir paffé deux mois au liteau, où le pere & la mere les nourriffent, fuivent enfin leur mere qui ne pourroit plus fournir feule à une voracité qui s'accroît tous les jours. Ils déchirent avec elle des animaux vivans, s'effayent à la chaffe & parviennent par degrés à pourvoir avec elle à leurs befoins communs. L'exercice habituel de la rapine, fous les yeux & à l'exemple d'une mere déja inftruite, leur donne chaque jour quelques idées relatives à cet objet.

Ils apprennent à reconnoître les forts où se retire le gibier : leurs sens sont ouverts à toutes les impressions ; ils s'accoutument à les distinguer entre elles, & à rectifier par l'odorat les jugemens que leur font porter les autres sens. Lorsqu'ils ont huit ou neuf mois, l'amour force la louve à quitter la portée de l'année précédente, pour s'attacher à un mâle. Ce besoin pressant anéantit la tendresse de mere ; elle fuit, ou chasse ces enfans qui ne doivent plus avoir besoin d'elle, & les jeunes loups se trouvent abandonnés à leurs propres forces. La famille reste encore unie pendant quelque tems, & cette association lui seroit assez nécessaire ; mais la voracité naturelle à ces animaux les sépare bientôt, parce qu'elle ne peut plus souffrir le partage de la proie. Les plus forts restent maîtres du terrein, & ceux qui sont plus foibles vont ailleurs traîner une vie souvent exposée à finir par la faim. D'ailleurs le peu d'expérience qu'ils ont encore les livre à tous les périls que les hommes leur préparent. C'est alors sur-tout qu'ils vont chercher dans les campa-

gnés les cadavres d'animaux, parce qu'ils n'ont encore ni la force, ni l'habileté qui y supplée. Lorsqu'ils résistent à ce tems de nécessité, leurs forces augmentées & l'instruction qu'ils ont acquise leur donnent plus de facilités pour vivre. Ils sont en état d'attaquer de grands animaux, dont un seul les nourrit pendant plusieurs jours: lorsqu'ils en ont abattu un, ils le dévorent en partie & en cachent soigneusement les restes; mais cette précaution ne les ralentit point sur la chasse, & ils n'ont recours à ce qu'ils ont caché que quand elle a été malheureuse. Le loup vit ainsi dans les alternatives de la chasse pendant la nuit, & d'un sommeil inquiet & léger pendant le jour. Voilà ce qui regarde sa vie purement naturelle; mais dans les lieux où ses besoins se trouvent en concurrence avec les desirs de l'homme, la nécessité continuelle d'éviter les pieges qu'on lui tend & de pourvoir à sa sûreté, le contraint d'étendre la sphere de son activité & de ses idées à un bien plus grand nombre d'objets. Sa marche, naturellement libre & hardie, devient précautionnée & ti-

timide; ses appétits sont souvent suspendus par la crainte; il distingue les sensations qui lui sont rappellées par la mémoire de celles qu'il reçoit par l'usage actuel de ses sens. Ainsi, en même tems qu'il évente un troupeau enfermé dans un parc, la sensation du berger & du chien lui est rappellée par la mémoire, & balance l'impression actuelle qu'il reçoit par la présence des moutons; il mesure la hauteur du parc, il la compare avec ses forces, il juge de la difficulté de le franchir lorsqu'il sera chargé de sa proie, & il en conclud l'inutilité ou le danger de la tentative. Cependant au milieu d'un troupeau répandu dans la campagne, il saisira un mouton, à la vue même du berger, sur-tout si le voisinage du bois lui laisse l'espérance de s'y cacher avant d'être atteint. Il ne faut pas beaucoup d'expérience à un loup adulte qui vit dans le voisinage des habitations, pour apprendre que l'homme est son ennemi. Dès qu'il paroît il est poursuivi; l'attroupement & l'émeute lui annoncent combien il est craint, & tout ce que lui-même il doit craindre. Aussi toutes les fois que l'odeur

d'homme vient frapper ſon nez, elle réveille en lui les idées du danger. La proie la plus ſéduiſante lui eſt inutilement préſentée, tant qu'elle a cet acceſſoire effrayant ; & même lorſqu'elle ne l'a plus, elle lui reſte long-tems ſuſpecte. Le loup ne peut alors avoir qu'une idée abſtraite du péril, puiſqu'il n'a pas la connoiſſance particuliere du piege qu'on lui tend : cependant il ne parvient à ſurmonter cette idée qu'en s'approchant de l'objet par degrés preſque inſenſibles ; pluſieurs nuits ſuffiſent à peine à le raſſurer. Le motif de la défiance n'exiſte plus, mais il eſt rappellé par la mémoire, & la défiance dure encore. L'idée de l'homme réveille celle d'un piege qu'il ne connoît pas, & rend ſuſpects les appâts les plus friands.

Timeo Danaos & dona ferentes.

C'eſt une ſcience que le loup eſt forcé d'acquérir pour l'intérêt de ſa conſervation, qui ne manque jamais au loup adulte qui a quelqu'expérience, & qui s'étend plus ou moins ſelon les circonſtances qui l'obligent à revenir ſur lui-même & à réfléchir.

Sans argumenter comme nous, il est du moins nécessaire qu'il compare entre elles les sensations qu'il a éprouvées, qu'il juge des rapports que les objets ont entr'eux, & de ceux qu'ils peuvent avoir avec lui; sans quoi il lui seroit impossible de prévoir ce qu'il a à craindre ou à espérer de ces objets. Cependant le loup est le plus brute de nos animaux carnassiers, parce qu'il est le plus fort: naturellement plus grossier que défiant, l'expérience le rend précautionné, & la nécessité, industrieux; mais il n'a ces qualités que par acquisition, & ce ne sont point ses moyens naturels. Si on le chasse avec des chiens courans, il ne se dérobe à la poursuite que par la supériorité de sa vîtesse & de son haleine; il n'a point recours aux retours & aux autres ruses des animaux plus *foibles*. La seule précaution qu'il prenne & qu'en effet il ait à prendre, c'est de fuir toujours le nez au vent; le rapport de ce sens l'instruit fidelement des objets dangereux qui peuvent se rencontrer sur sa route. Il a appris à comparer le degré de sensation que l'objet lui fait éprouver, avec

la diſtance où il ſe trouve, & la diſtance avec le danger qu'il peut en craindre ; il s'en détourne aſſez pour l'éviter, mais ſans perdre le vent, qui eſt toujours ſa bouſſole. Comme il eſt vigoureux & exercé, & que ſouvent la chaſſe l'a forcé de parcourir une grande étendue de pays, il dirige ſa courſe vers les lieux éloignés qu'il connoît, & on ne parvient à le dévoyer qu'en multipliant les embuſcades avec beaucoup d'attirail & d'apprêt.

Tout animal qui paſſe ſucceſſivement de la chaſſe au ſommeil, & qui par conſéquent n'eſt point ſujet à l'ennui, ne peut avoir que trois motifs qui l'intéreſſent & qui deviennent les principes de ſes connoiſſances, de ſes jugemens, de ſes déterminations & de ſes actions ; la recherche de ſa nourriture, les précautions relatives à ſa ſûreté, & le ſoin de ſe procurer une femelle lorſqu'il eſt preſſé du beſoin de l'amour. Nous voyons que le loup emploie, quant à la recherche de ſa nourriture, toute l'induſtrie qui convient à ſa force. Il prend des meſures pour s'aſſurer du lieu où il trouvera

sa proie ; & si dans cette recherche il choisit un lieu plutôt qu'un autre, ce choix suppose des faits précédemment connus. Il observe ensuite pendant long-tems les différens genres de péril auxquels il s'expose ; il les évalue, & ce calcul de probabilités le tient en suspens jusqu'à ce que l'appétit vienne mettre un poids dans la balance & le déterminer volontairement. Les précautions relatives à la sûreté exigent plus de prévoyance, c'est-à-dire, un plus grand nombre de faits gravés dans la mémoire. Il faut ensuite comparer tous ces faits avec la sensation actuelle que l'animal éprouve, juger du rapport qu'il y a entre ces faits & la sensation, enfin se déterminer d'après le jugement porté. Toutes ces opérations sont absolument nécessaires ; & par exemple, on auroit tort de croire que la crainte qu'excite un bruit soudain, fût pour la plupart des animaux carnassiers une impression purement machinale. L'agitation d'une feuille n'excite dans un jeune loup qu'un mouvement de curiosité ; mais le loup instruit, qui a vu le mouvement d'une feuille annoncer un homme, s'en ef-

frayé avec raison, parce qu'il juge du rapport qu'il y a entre ces deux phénomenes. Lorsque les jugemens ont été souvent répétés, & que la répétition a rendu habituelles les actions qui en sont la suite, la promptitude avec laquelle l'action suit le jugement, la fait paroître machinale; mais avec un peu de réflexion, il est impossible de méconnoître la gradation qui y a conduit, & de ne pas la rappeller à son origine. Il peut arriver que l'idée de ce rapport entre le mouvement d'une feuille & la présence d'un homme, ou de tel autre objet, soit très-vive & réalisée par différentes occasions: alors elle s'établira dans la mémoire comme idée générale. Le loup se trouvera sujet à la chimere & à de faux jugemens qui seront le fruit de l'imagination; & si ces faux jugemens s'étendent à un certain nombre d'objets, il deviendra le jouet d'un systême illusoire qui le précipitera dans une infinité de démarches fausses, quoique conséquentes aux principes qui se seront établis dans son imagination. Il verra des pieges où il n'y en a point; la frayeur déréglant sa mémoire, lui représentera

repréſentera dans un autre ordre les différentes ſenſations qu'il aura reçues, & ſon imagination en compoſera des formes trompeuſes, auxquelles il attachera l'idée abſtraite du péril. C'eſt en effet ce qu'il eſt aiſé de remarquer dans les animaux carnaſſiers, par-tout où ils ſont ſouvent chaſſés & continuellement aſſiégés d'embûches. Leurs démarches n'ont plus l'aſſurance ni la liberté de la nature. Le chaſſeur, en ſuivant les pas de l'animal, ne cherche qu'à découvrir le lieu de ſon rembûchement; mais le philoſophe y lit l'hiſtoire de ſes penſées; il démêle ſes inquiétudes, ſes frayeurs, ſes eſpérances; il voit les motifs qui ont rendu ſa marche précautionnée, qui l'ont ſuſpendue, qui l'ont accélérée; & ces motifs ſont certains, ou, comme je l'ai déja dit, il faudroit ſuppoſer des effets ſans cauſe.

Il eſt difficile de ſavoir ſi l'amour fournit aux loups un grand nombre d'idées; il eſt certain ſeulement que les mâles ſont plus nombreux que les femelles, qu'entr'eux il y a des combats ſanglans pour jouir, & qu'il s'établit un mariage: mais on ne ſait pas

si la louve en chaleur reste la proie du plus fort, ou si un choix libre la livre aux empressemens du mieux aimé. On sait cependant qu'il entre dans la conduite de la louve une sorte de coquetterie qui est commune à toutes les femelles dans toutes les especes : elle entre en chaleur la premiere, mais elle dissimule ou même refuse assez longtems ce qu'elle desire ; & il est assez vraisemblable qu'il entre du choix dans son association, car elle s'enfuit avec celui qui reste son mari, & se dérobe aux autres prétendans. Alors & pendant tout le tems de la gestation, elle demeure avec celui qu'elle a adopté ou qui l'a conquise, & ensuite ils partagent ensemble les soins de la famille. Ainsi, quel que soit le principe de cette société, elle établit des droits réciproques & fait naître de nouvelles idées. Les loups unis chassent ensemble, & le secours qu'ils se prêtent rend leur chasse plus facile & plus sûre. S'il est question d'attaquer un troupeau, la louve va se présenter au chien qu'elle éloigne en se faisant poursuivre, pendant que le mâle insulte le parc & emporte un mouton que le chien n'est

plus à portée de défendre. S'il faut attaquer quelque bête fauve, les rôles se partagent en raison des forces : le loup se met en quête, attaque l'animal, le poursuit & le met hors d'haleine, lorsque la louve, qui d'avance s'étoit placée à quelque détroit, le reprend avec des forces fraîches & rend en peu de tems le combat trop inégal.

Il est aisé de voir combien de telles actions supposent de connoissances, de jugemens & d'inductions; il paroît même difficile que des conventions de cette nature puissent s'exécuter sans un langage articulé, & c'est ce que nous examinerons ailleurs. Cependant, comme nous l'avons dit, le loup est un des animaux carnassiers qui, attendu sa force, a le moins besoin d'avoir beaucoup d'idées factices, c'est-à-dire, de celles qui se forment par la réflexion qu'on fait sur les sensations qu'on a éprouvées. La nécessité de la rapine, l'habitude du meurtre & la jouissance journaliere de membres d'animaux déchirés & sanglans ne paroissent pas devoir former au loup un caractere moral bien intéressant : cependant, excepté le cas de la rivalité

regne ; il reconnoît les hayes & les lieux couverts qui pourroient, en cas de péril, favoriser son évasion. Cet attirail de précautions, tant de possibilités prévues supposent nécessairement beaucoup de faits déja connus : toujours guidé dans sa marche par une défiance raisonnée, il se laisse rarement emporter à l'ardeur de poursuivre une proie qui fuit ; il arrive près d'elle en se traînant, & s'en saisit en sautant légerement dessus. Lorsqu'il est bien assuré que la tranquillité regne dans une basse-cour où il a éventé des volailles, il tâche d'y pénétrer, & son agilité naturelle lui en donne aisément les moyens. Alors, s'il n'est point troublé, il en profite pour multiplier les meurtres, & il emporte ce qu'il a tué, jusqu'à ce que les approches du jour lui fassent craindre moins d'assurance pour sa retraite. Il amasse ainsi des vivres pour plusieurs jours & cache avec soin tous ses restes, pour les retrouver au besoin. Si le renard est établi dans un pays giboyeux, son industrie a d'autres formes à prendre pour suffire à sa voracité : tantôt il parcourt les campagnes, marche le nez au vent,

prend connoiffance ou de quelque lievre au gîte, ou de perdrix couchées dans un fillon ; il en approche en filence ; fes pas, marqués à peine fur la terre molle, annoncent fa légereté & l'intention qu'il a de furprendre : il réuffit fouvent. Quelquefois fa reffource eft dans la patience ; il fe gliffe le long des bois, obferve le paffage d'un lapin, fe cache, attend & le faifit lorfqu'il rentre d'affurance. Mais la chaffe n'eft pas toujours immédiatement l'objet des courfes du renard : quoique déja raffafié, fa prévoyance active le fait marcher encore, moins dans l'intention de chercher une nouvelle proie que pour prendre des connoiffances plus fûres & plus détaillées du pays qui lui fournit à vivre. Il revient fouvent aux différens terriers qu'il a nettoyés d'abord, il en fait le tour avec beaucoup de précaution, il y entre & en examine avec foin les différentes gueules ; il s'approche par degrés des objets qui lui font nouveaux : toute nouveauté lui eft d'abord fufpecte, & chacun de fes pas vers l'objet indique la défiance & l'examen. Cependant avec des appâts dont

les renards sont friands, on les fait aisément donner dans les pieges, lorsqu'ils ne leur sont pas encore connus ; mais si-tôt qu'ils sont instruits, les mêmes moyens deviennent inutiles. Il n'est point d'appât qui puisse alors faire braver au renard le danger qu'il reconnoît ou qu'il soupçonne. Il évente le fer du piege ; & cette sensation, devenue terrible pour lui, l'emporte sur toute autre impression. S'il s'apperçoit que les embûches soient multipliées autour de lui, il quitte le pays pour en chercher un plus sûr. Quelquefois cependant, enhardi par des approches graduelles & réitérées, guidé par le sentiment sûr de son nez, il trouvera le moyen de dérober légerement & sans s'exposer, un appât de dessus un piege.

On voit que cette action suppose, avec ses circonstances, une quantité de vues fines & de combinaisons assez compliquées. On ne finiroit point, si l'on vouloit détailler toutes les intentions qui lui font changer ses refuites, les motifs qui balancent en lui le pouvoir de l'habitude, si puissant sur tous les animaux, & toutes les variétés que

les circonstances nouvelles jettent dans sa conduite. Tout cela est nécessaire à un animal foible qui se trouve en concurrence avec l'homme, & qui nuit à ses besoins ou à ses plaisirs. Si c'est pour lui un avantage naturel d'avoir une retraite & d'être domicilié, c'est aussi un moyen de plus qu'a son ennemi pour l'attaquer : il découvre aisément sa demeure & vient l'y surprendre ; mais l'homme avec ses machines, a besoin lui-même de beaucoup d'expérience, pour n'être pas mis en défaut par la prudence & les ruses du renard. Si toutes les gueules du terrein sont masquées par des pieges, l'animal les évente, les reconnoît, & plutôt que d'y donner, il s'expose à la faim la plus cruelle. J'en ai vu s'obstiner ainsi à rester jusqu'à quinze jours dans le terrier, & ne se déterminer à sortir que quand l'excès de la faim ne leur laissoit plus de choix que celui du genre de mort. Cette frayeur, qui retient le renard, n'est alors ni machinale ni inactive : il n'est point de tentative qu'il ne fasse pour s'arracher au péril ; tant qu'il lui reste des ongles il travaille à se faire une

nouvelle issue, par laquelle il échappe souvent aux embûches du chasseur. Si quelque lapin enfermé avec lui dans le terrier vient à se prendre à l'un des pieges, ou si quelqu'autre hasard le détend, l'animal juge que la machine a fait son effet, & il y passe hardiment & sûrement. La seule passion qui fasse oublier au renard une partie de ses précautions ordinaires, c'est la tendresse pour sa famille : la nécessité de la nourrir, lorsqu'elle est enfermée dans le terrier, rend le pere & la mere, mais sur-tout celle-ci, plus hardis qu'ils ne le sont pour eux-mêmes, & cet intérêt pressant leur fait souvent braver le péril. Les chasseurs savent bien profiter de cette tendresse du renard pour sa famille. La communauté de soins & d'intérêts suppose une sorte de morale dans l'amour, & des affections qui s'étendent au-delà des besoins physiques proprement dits. Ces animaux, familiarisés avec les scenes de sang, n'entendent pas sans être émus les cris de leurs petits souffrans. Les poules ont sans doute le droit de ne pas les regarder comme des animaux compatissans ;

mais leurs femelles, leurs enfans, & même tous ceux de leur espece, n'ont pas du moins à s'en plaindre. Cette tendre inquiétude, qui porte la renarde à s'oublier elle-même, la rend infiniment attentive à tous les dangers qui peuvent menacer ses petits. Si quelqu'homme approche du terrier, elle les transporte pendant la nuit suivante; & elle est souvent exposée à déloger ainsi, parce que dans ces tems les renards signalent leur voisinage par des ravages plus grands, & qu'on est plus intéressé à s'en défaire.

Outre l'intérêt qu'a l'homme de détruire le renard, il a fait encore de la chasse de cet animal un objet d'amusement. On le chasse avec des bassets ou de petits chiens courans. D'abord l'animal ne s'écarte pas beaucoup de sa retraite & il fait plusieurs randonnées; mais comme on garde ordinairement son terrier, & que souvent il y est tiré, il prend enfin le parti de s'éloigner; & pour retarder la poursuite des chiens, il passe dans les plus épais hailliers dont il a la connoissance & l'habitude. Si quelques chasseurs cherchent à prendre les devants pour

le tirer au paſſage, il les évite & tente tout plutôt que de paſſer à côté d'un homme. J'en ai vu un ſauter alternativement juſqu'à trois fois un mur de neuf pieds de haut, pour éviter les embuſcades qu'on lui préparoit. Mais enfin, comme il n'a que la fuite pour défenſe, & qu'il n'a qu'une vigueur moindre que celle des chiens qui le pourſuivent, après avoir épuiſé tout ce que la fuite peut comporter d'habileté & de variétés, la laſſitude le force à ſe retirer dans quelque terrier où ſouvent il périt.

On a pu remarquer que la maniere de vivre habituelle du renard & le détail de ſes actions journalieres ſuppoſent un plan mieux réglé, un enſemble de réflexions plus compliquées, & de vues plus étendues & plus fines que ne le ſont celles du loup. La prudence eſt la reſſource de la foibleſſe, & ſouvent elle la guide mieux que l'audace ne conduit la force. Au reſte, on remarque également dans ces animaux une aptitude à ſe perfectionner qui leur eſt commune, malgré la différence que l'organiſation & les beſoins mettent dans les réſultats : ignorans,

grossiers & presqu'imbécilles dans les lieux où l'on ne leur fait pas une guerre ouverte, ils deviennent habiles, pénétrans & rusés, lorsque la crainte de la douleur ou de la mort présentée sous mille formes, leur a fait éprouver des sensations multipliées; qu'elles se sont établies dans leur mémoire; qu'elles ont produit des jugemens; qu'ensuite rappellées par des circonstances intéressantes, l'attention les a combinées avec d'autres & en a tiré des inductions nouvelles. Ces jugemens, qui sont le produit de l'induction, ne sont pas toujours sûrs; mais l'expérience les rectifie, & il est aisé de reconnoître dans les différens âges de ces animaux leurs progrès dans l'art de juger. Dans la jeunesse, l'imprudence & l'étourderie leur font faire beaucoup de fausses démarches; ensuite les périls auxquels ils sont exposés leur causent une frayeur qui souvent égare leur jugement, leur fait regarder comme dangereuses toutes les formes inconnues, attache l'idée abstraite du péril à tout ce qui est nouveau, & les jette par conséquent dans la chimere. Les vieux loups & les

TROISIEME LETTRE.

L'HISTOIRE des animaux carnaſſiers, dont vous avez vu, Monſieur, quelques eſſais dans ma derniere lettre, donne des ſcenes changeantes que ne peut pas offrir celle des animaux qui vivent d'herbes & de fruits. Une proie fugitive que des attaques répétées rendent elle-même très-induſtrieuſe, la concurrence avec un rival que la ſupériorité de ſes moyens fait regarder comme le roi de la nature, tous les intérêts qui peuvent naître de ces deux états combinés d'attaque & de défenſe, tiennent continuellement éveillée dans les carnaſſiers leur faculté de ſentir & les forcent à une attention, à une habitude de réflexion qui étend chaque jour la meſure de leur intelligence. Les frugivores n'ont aucun beſoin de réfléchir ni de raiſonner pour vivre ; ils ont moins d'idées & plus d'innocence, des mœurs douces, une conduite uniforme qui ne préſente pas beaucoup de révolu-

tions, mais qui donne le ſpectacle du calme & de la paix. On dit que l'hiſtoire d'un peuple ſans paſſions ſeroit une hiſtoire ſans intérêt. Celle des animaux qui ſe nourriſſent d'herbes eſt preſque dans ce cas; elle eſt auſſi ſimple que leurs beſoins : toute leur ſcience ſe borne au ſouvenir d'un petit nombre de faits; & ſi quelques animaux deſtructeurs ne troubloient pas leurs aſyles, ils ſauroient encore moins; mais leur vie ſeroit libre & heureuſe autant qu'elle eſt naturellement uniforme. C'eſt ſur-tout l'homme avide & cruel, qui ne laiſſe pas jouir en paix des fruits de la terre celles des bêtes qui peuvent ſervir à ſa nourriture ou à ſes plaiſirs. S'il fait la guerre aux tyrans carnaſſiers des forêts, ce n'eſt point comme bienfaicteur, c'eſt comme rival, & pour ſe réſerver le droit de dévorer ſeul la proie commune. Le cerf, le daim, le chevreuil, le lievre, le lapin, ſont pour lui des objets de protection & de rapine : la mort de ces animaux eſt la fin derniere des ſoins qu'il en prend. Il eſt vrai que quelques-uns d'entr'eux doivent un aſſez grand nombre d'idées

à cette néceſſité d'éviter les embûches de l'homme. Ils ſont forcés de ſe compoſer un ſyſtême de défenſe qu'ils n'auroient point; & ſi le ſavoir étoit un bonheur abſolu, ils auroient à cet ennemi l'obligation d'avoir contribué au leur, en développant leurs facultés ſenſitives & intellectuelles; mais le ſavoir a-t-il jamais valu le repos? Ce peut être un moyen de bonheur pour l'homme oiſif & agité, qui a beſoin d'occupation pour éviter l'ennui; c'eſt un remede à cette maladie de curioſité qui le tourmente: mais parmi les êtres ſenſibles, ceux qui n'éprouvent point habituellement le beſoin d'être fortement occupés, n'ont point la maladie que guérit l'occupation forte. Dans l'homme même, ce malaiſe inquiet, qui le porte ſans ceſſe à chercher du ſecours au-dehors, & qui par-là devient la ſource de la plus grande partie de ſes connoiſſances, n'eſt peut-être qu'un vice acquis & un produit de l'éducation. Les peuples ſauvages, qui ne connoiſſent que peu de beſoins, ne paroiſſent pas moins heureux que les peuples policés qui en connoiſſent beaucoup qu'ils

ne peuvent satisfaire. Quand on considere toutes les conditions & tout l'appareil devenus nécessaires au bonheur de l'homme oisif & civilisé, au petit nombre de ceux qui jouissent, & au nombre prodigieux de ceux qui souffrent parce qu'ils desirent, on seroit tenté de croire que l'espece entiere auroit gagné à être moins instruite. Peut-être aussi qu'une instruction plus générale & plus perfectionnée, apprendroit aux hommes le vrai terme de leur bonheur, leur feroit connoître la maniere-d'être précise, de laquelle il doit résulter pour le plus grand nombre des individus, & fixeroit leur inquiétude & leurs desirs par le sentiment & l'évidence. Quoi qu'il en soit, il est certain que ceux des animaux, dont la vie peu variée ne suppose qu'un nombre d'idées fort borné, paroissent plus voisins du bonheur que ceux dont les mouvemens continuels annoncent beaucoup d'intérêts & d'activité. Ceux-ci ont une existence plus vive & des sensations plus fortes; mais cette intensité de vie n'est due souvent qu'à l'inquiétude, à la crainte, à des sentimens pénibles. Lors même

qu'ils poursuivent le plaisir avec une ardeur mêlée d'espérance, on ne peut pas les regarder comme heureux. C'est le besoin de jouir qui est actif; mais la jouissance elle-même est tranquille.

Le cerf est un de ces animaux que leur constitution, les inclinations qui en résultent, la maniere de se nourrir, & les rapports qu'ils peuvent avoir avec les autres, ne mettent pas dans le cas d'avoir beaucoup d'idées. Il n'a nulle difficulté à vaincre quant à la recherche de sa nourriture. S'il souffre de la disette, il n'a d'autre ressource que de changer de lieu, & il ne peut être servi par aucun genre d'industrie; ainsi sa mémoire ne se charge à cet égard que d'un petit nombre de faits qui lui suffisent. Il apprend & sait bientôt où il trouvera des chatons & des bourgeons tendres au commencement du printems, de l'herbe nouvelle & succulente pendant l'été, des grains à la fin de cette saison, & des ronces ou des pointes de bruyeres lorsque l'hiver a durci les bois & flétri les herbes. La répétition de ces actes si simples ne suppose ni ne donne beaucoup d'instruction. Sortir le soir de sa

retraite pour aller viander, y rentrer à la pointe du jour, & s'y mettre à la reposée ; relever quelquefois vers midi, ou pour manger, ou, s'il fait fort chaud, pour aller boire à quelque mare : voilà l'histoire de la journée d'un cerf ; & ce seroit celle de toute sa vie, si le tems du rut & les embûches de l'homme n'y jettoient quelque variété. Cependant ces actes, tout simples qu'ils sont, supposent encore dans le cerf, expérience, réflexion & choix, puisqu'il est nécessaire qu'il change de gagnage & de retraite selon les saisons. Au printems & au commencement de l'été, la nécessité de refaire sa tête & de ménager un bois encore tendre & sensible, l'oblige à chercher les buissons écartés dans lesquels il peut espérer une tranquillité profonde. En hiver, la rigueur du froid le porte à habiter les futayes à l'abri & les fonds de forêts, voisins des gagnages convenables à la saison, Mais ce choix de retraite ne suppose encore qu'une seule conséquence, tirée directement d'une seule observation. Lorsqu'il a été plusieurs fois inquiété dans son asyle, il met à le ca-

cher un art qui ne peut être que le fruit de vues plus fines & de réflexions plus compliquées. Souvent il change de buiſſon en raiſon du vent, pour être à portée de ſentir & d'entendre ce qui peut venir le menacer de dehors. Souvent au lieu de rentrer d'aſſurance & d'aller droit ſe mettre à ſa repoſée, il fait de faux rembûchemens; il entre dans le bois, il en ſort; il va & revient ſur ſes voies à pluſieurs repriſes. Sans avoir d'objet préſent d'inquiétude, il fait les mêmes ruſes qu'il feroit pour ſe dérober à la pourſuite des chiens s'il ſe ſentoit chaſſé par eux. Cette prévoyance annonce des faits déja connus, & une ſuite d'idées & de préſomptions qui ſont la conſéquence de ces faits; car il faut néceſſairement qu'une telle démarche ſoit le produit des raiſonnemens qui ſuivent. Un chien conduit par un homme m'a pluſieurs fois forcé de fuir & m'a ſuivi long-tems à la trace; donc ma trace lui a été connue: ce qui eſt arrivé pluſieurs fois peut encore arriver aujourd'hui; donc il faut qu'aujourd'hui je me précautionne contre ce qui eſt déja arrivé. Sans ſa-

voir comment on fait pour connoître ma trace & la suivre, je présume qu'au moyen d'une fausse marche je pourrai dévoyer mes poursuivans ; donc il faut que j'aille & revienne sur mes voies pour leur en dérober la connoissance & assurer ma tranquillité. Quiconque réfléchira sur la nécessité d'un motif pour produire une détermination aussi compliquée & l'action qui en est la suite, verra que celle-ci ne peut pas être le produit de ce qu'on appelle instinct; car les actions de l'instinct ne supposent dans l'animal qu'une seule idée ou sensation actuelle. Ainsi, c'est en conséquence d'une seule sensation que le cerf broute l'herbe, que l'animal carnassier se jette sur sa proie, que l'enfant saisit le teton de sa nourrice; mais il est impossible qu'une sensation seule & immédiate fasse inventer des ruses à un animal, en conséquence d'une importunité qu'il a précédemment éprouvée, & de la maniere dont il l'a éprouvée.

Nous avons dit que le tems du rut rompoit aussi l'uniformité de la vie naturelle des cerfs; cependant ni l'a-

mour, ni la société qu'ils ont ensemble pendant l'hiver, ne sont encore pour eux les sources d'un grand nombre d'idées. L'amour n'est en eux qu'un besoin momentané de jouir qui admet toutes les femelles indistinctement, qui n'établit aucun choix réciproque, aucun soin de famille. Pendant l'hiver ils ne vivent pas proprement en société ; seulement ils se rapprochent les uns des autres pour se garantir du froid : ce besoin passé, ils se séparent, ou du moins ne paroissent en aucune façon attachés les uns aux autres, excepté les jeunes & les femelles que la foiblesse & la timidité retiennent ensemble. Ils sont inutiles l'un à l'autre pour les besoins ordinaires de la vie, & ils vivent à peu près isolés. On en pourroit conclure que toute société entre les animaux est uniquement fondée sur les secours mutuels qu'ils peuvent se donner. Mais il y a, dans quelques especes, des exemples qui prouvent qu'il existe une société d'attrait indépendante de tout autre besoin. Comme les cerfs n'ont point d'affections sociales, leurs haines aussi ne sont que passageres. On ne voit de combats

combats entr'eux que dans le tems de l'effervescence amoureuse qui leur est commune. Alors ceux qui n'ont pas dans leurs pays assez de femelles, ou qui sont maltraités par de plus forts qu'eux, changent de lieu, & vont quelquefois fort loin pour chercher fortune. Lorsque les desirs sont devenus tout-à-fait pressans, les cerfs sont dans un mouvement continuel : ils n'ont ni gagnage ni reposée fixes; ils font retentir les forêts d'un bruit terrible qui a l'accent de la profonde douleur; ils courent comme ivres, regardent sans voir, & perdent en fort peu de tems toute la venaison qu'ils ont acquise pendant l'été. Parmi les femelles, on ne voit point, comme dans les especes qui font un choix, ces refus simulés qui attachent le mâle & irritent en lui le desir de la jouissance; & les combats entre les mâles ne paroissent avoir pour objet que le besoin de jouir, sans aucun motif de préférence. Lorsqu'il y a inégalité de forces, le plus foible cede promptement au fort le champ de l'amour. Dans cette espece, les vieux ont l'avantage singulier d'être les plus

ardens ; ce ſont eux auſſi auxquels les biches ſe livrent d'abord, ſoit par attrait, ſoit par crainte : cependant, lorſque des forces à peu près égales rendent entre deux rivaux le ſort du combat douteux & long, les biches deſtinées à être le prix du vainqueur, deviennent ſouvent la proie d'un jeune audacieux qui jouit & s'échappe.

On voit que le cerf, avec des ſens aſſez fins, l'œil bon, l'ouie & l'odorat excellens, n'acquiert pas beaucoup de connoiſſances, parce qu'il n'a pas beaucoup de motifs qui le forcent à l'attention. Avec les animaux de ſon eſpece, il n'a que des rapports paſſagers qui ne ſuppoſent que des ſentimens ſimples, & n'exigent point de réflexion. Avec les autres & avec l'homme, il n'a de relation que celle de ſa propre défenſe, pour laquelle il n'a de moyen que la fuite : c'eſt donc dans ſa maniere de fuir qu'il faut l'examiner pour voir le développement de ſes facultés. Être effrayé du bruit des chiens & tâcher d'échapper à leur pourſuite, c'eſt dans un animal timide un pur effet de l'inſtinct. Mais diriger ſa fuite d'après des faits con-

mis, la raisonner, la compliquer, c'est l'effet d'un principe intelligent, & c'est ce qu'on ne peut pas méconnoître dans le cerf. Lorsqu'il est encore sans expérience, sa fuite est simple & sans méthode. Comme il ne connoît que les lieux voisins de celui où il est né, il y revient souvent, ne les quitte qu'à regret & à la derniere extrémité. Mais lorsque la nécessité répétée de se dérober à la poursuite l'a forcé de réfléchir sur la maniere dont il a été poursuivi, il se compose un systême de défense, & il épuise tout ce que l'action de fuir peut comporter de variétés & de desseins. Il s'est apperçu que, dans les bois fourrés où le contact de tout son corps laisse un sentiment vif de son passage, les chiens le suivent avec ardeur & sans interruption: il quitte donc les bois fourrés, passe dans les futayes, ou longe les routes. Souvent il forlonge, c'est-à-dire, qu'il change de pays, & profite pour s'éloigner, de l'avantage de sa vîtesse. Mais, quoiqu'il n'entende plus les chiens, il sait que bientôt il sera rapproché par eux; ainsi, loin de se livrer à une sécurité dangereuse, il profite

de ce tems de répit pour imaginer des moyens de tromper ses ennemis. Il a remarqué qu'il étoit trahi par les traces de ses pas, & que la poursuite s'y attachoit constamment : pour dérober sa marche, il court souvent en ligne droite, revient sur ses voies, & se séparant ensuite de la terre par plusieurs sauts consécutifs, il met en défaut la sagacité des chiens, trompe l'œil du chasseur & gagne au moins du tems. Quelquefois il prend le parti de forlonger aussi-tôt qu'il est attaqué. Quelquefois il commence par des ruses ; il se jette sur le ventre, se fait relancer comme s'il étoit mal-mené, & puis tout-à-coup il s'éloigne avec toute la vîtesse dont il est capable. S'il paroît vouloir prendre du repos, ce n'est jamais lorsque les chiens sont éloignés de lui. Mais s'il est pressé, il lui arrive de se jetter sur le ventre, dans l'espérance que l'ardeur les emportera & qu'ils outrepasseront la voie ; & quand cela est arrivé, il retourne sur ses derrieres. Souvent il va chercher d'autres bêtes de son espece pour s'accompagner. On pourroit croire que c'est l'effet de ce sentiment naturel qui

porte à chercher la compagnie pour se rassurer; mais une preuve qu'il a un autre motif, c'est que son association ne dure pas aussi long-tems que le danger. Lorsque la harde à laquelle il s'est mêlé est assez échauffée pour partager le péril avec lui, & que l'ardeur des chiens peut s'y méprendre, il la laisse exposée, & se dérobe par une fuite plus rapide. Le change en résulte souvent, & cette ruse est une de celles dont le succès est le plus assuré.

Entre les animaux dont la maniere de vivre est la même, & qui n'ont que des moyens semblables, les plus foibles doivent toujours être les plus rusés, parce que la ruse n'est nécessaire qu'où la force manque. Le daim, qui est à peu près de même nature que le cerf, & qui a beaucoup moins de vîtesse & de force, emploie pour se défendre, les mêmes moyens, & les emploie beaucoup plus tôt. Le chevreuil se sert aussi des mêmes ruses, & les multiplie encore plus. Son agilité naturelle le serviroit bien, s'il n'avoit pas le désavantage de laisser des voies chaudes, que les chiens chassent avec beaucoup d'ardeur. Le chevreuil

surprise, ils sonnent l'alarme aux environs, en frappant la terre avec les pattes de derriere, & les terriers retentissent au loin de ces coups redoublés. Toute la peuplade se presse ordinairement de rentrer; mais si quelques lapins plus jeunes & plus imprudens ne cedent pas aux premiers avertissemens, les vieux restent en frappant toujours, & s'exposent eux-mêmes pour la sûreté publique.

Il me semble, Monsieur, qu'en rassemblant les faits simples que présente la vie commune des différens animaux dont je vous ai parlé, nous avons droit d'en conclure que toutes les especes ont une faculté qui leur est commune, la sensibilité. Nous pouvons encore ajouter que cette faculté, plus ou moins exaltée par les besoins & les circonstances, produit les différens degrés d'intelligence que nous remarquons, soit dans les especes, soit dans les individus. Souvent ce qu'on regarde en eux comme sagacité naturelle d'instinct, n'est qu'un développement de cet amour de soi qui est un produit nécessaire de la sensibilité. Tout être qui sent, connoît par cela

même le plaisir ou la douleur : il desire l'un, & est importuné de l'autre : ses sensations lui donnent la conscience de son existence actuelle ; sa mémoire lui donne celle de son existence passée ; & c'est le caractere de l'affection qu'il éprouve ou qu'il se rappelle, qui le fait jouir ou souffrir, qui donne l'être à ses desirs ou à ses craintes, & par-là détermine ses actions. Ce qui appartient proprement à l'instinct dépend entierement de l'organisation ; ainsi c'est par instinct que le cerf broute l'herbe, & que le renard se nourrit de chair. Mais ce n'est pas à l'instinct, c'est à la faculté de sentir & à ses effets qu'appartiennent les moyens que ces animaux emploient pour satisfaire les besoins de leur appétit naturel. L'instinct détermine l'objet du desir, le desir donne l'attention, l'attention fait remarquer les circonstances & grave les faits dans la mémoire, la mémoire des faits donne l'expérience, l'expérience indique les moyens. Si les moyens ont quelque succès, ils constituent la science ; s'ils n'en ont point, ils produisent la réflexion, qui combine de

nouveaux faits & enfante de nouveaux moyens. Les actions qui sont communes à tous les individus d'une espece, & qui paroissent la distinguer d'une autre, ne sont pas toujours des effets de l'instinct, c'est-à-dire, d'une inclination sourde, indépendante de l'expérience & de la réflexion. Par exemple, la disposition qui porte les lapins à se creuser un terrier n'est pas purement machinale, puisque ceux qui ont été long-tems domestiques manquent absolument de cette industrie. Ils ne s'en avisent que quand la nécessité de garantir leur foiblesse du froid & du danger, les a forcés de réfléchir sur les moyens d'y pourvoir. Ce n'est donc pas toujours en vertu d'un instinct supérieur en soi, que nous voyons quelques especes faire des choses qui annoncent plus de sagacité que n'en montrent quelques autres. Il paroît certain que, si le froid ou d'autres inconvéniens ne faisoient pas plus souffrir le lapin que le lievre n'en est incommodé, cet animal qui se creuse un terrier n'en prendroit pas la peine. On fait peut-être honneur à son industrie de ce qui n'est dû qu'à sa

foiblesse. Mais lorsque le besoin a conduit une espece d'animaux à une découverte de cette nature, ce premier pas fait, il doit en résulter une foule d'idées successives qui élevent cette espece fort au-dessus des autres. Travailler de concert à se loger & habiter ensemble, c'est un nouvel ordre de choses qui devient bien fécond pour des êtres sensibles qui erroient auparavant sans demeure. Il est impossible que l'idée de propriété ne naisse pas de la peine qu'a causée le travail joint au sentiment de son utilité, & que la cohabitation n'établisse pas des rapports de voisinage. L'idée de propriété est certaine chez les lapins. Les mêmes familles occupent les mêmes terriers sans en changer, & la demeure s'étend lorsque la famille augmente. Nous avons vu qu'ils prennent un intérêt vif & courageux à tous ceux de leur espece. La vieillesse & la paternité sont fort respectées parmi eux. Par ce qu'on voit, il est vraisemblable que, si l'on pouvoit juger de l'économie domestique de ce peuple souterrein, on y trouveroit autant d'ordre qu'on croit en remarquer parmi les abeilles.

Quoique les animaux doivent principalement à leurs besoins la plupart de leurs inventions, il paroît cependant que ceux qui sont plus heureusement organisés doivent avoir plus d'industrie, relativement à ceux de leurs sens qui sont les meilleurs. Il est vraisemblable que l'aigle, par exemple, a, pour les idées qui dérivent du sens de la vue, beaucoup d'avantage sur le lievre qui a les yeux assez mauvais. Nos métaphysiciens paroissent s'accorder assez sur ce que les jugemens de l'œil ont besoin d'être rectifiés par le toucher. Ce sont nos mains, disent-ils, qui nous apprennent à distinguer les formes, & nos pieds qui nous mettent dans le cas de juger à l'œil des distances. A l'égard des distances, les quadrupedes ont autant que nous la faculté d'en juger par le toucher, puisqu'ils parcourent des intervalles. Ils ont même, pour la plupart, dans un odorat exquis une espece de toucher très-fin qui assure le jugement de leurs yeux : mais il me paroît que sans le toucher ils savent très-bien distinguer les formes, & que, si on leur en présente d'illusoires, l'illusion ne dure

pas long-tems, quoiqu'ils ne touchent point. Pour ce qui est des oiseaux, ils évaluent très-sûrement les distances sans avoir besoin du toucher. Un faucon, qui du haut des airs fond sur une perdrix qui vole, a besoin d'évaluer juste, & la distance à laquelle il est de sa proie, & le tems qu'il lui faut pour la parcourir, & le chemin que fera la perdrix pendant ce tems : car, si quelqu'une de ces conditions n'étoit pas évaluée, il ne tomberoit pas juste & manqueroit son coup. Il est vraisemblable que ceux qui perdent quelqu'avantage sur un sens le regagnent sur les autres, comme nous voyons parmi nous les aveugles avoir l'ouie & le toucher supérieurs à ceux qui voient, soit que la nature ait proportionné la finesse des sens à l'intérêt de l'animal, ou que cet intérêt lui-même rende le sens meilleur par le fréquent exercice.

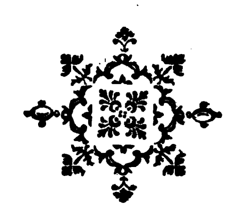
Quoi qu'il en soit, lorsqu'on ne s'arrête pas à la premiere vue, & qu'on observe avec attention, on est tenté de croire que l'inégalité fondamentale d'intelligence n'est pas considérable entre les animaux des différentes especes. La faculté de sentir, qui est

commune à toutes, est plus habituellement développée dans quelques-unes; mais il y en a d'autres auxquelles il paroît ne manquer que des circonstances & des besoins pour amener ce développement. L'organisation borne sans doute, à quelques égards, l'exercice de l'intelligence naturelle aux animaux, & détermine les effets de leur faculté de sentir. C'est en conséquence des besoins & des moyens donnés par l'organisation, que l'un acquiert le génie de la fuite, l'autre celui de la rapine. Si les végétaux manquent à un animal frugivore, la conformation de ses dents & sa répugnance pour la chair, ne lui laissent point de ressource, & le plus haut degré d'intelligence ne l'empêcheroit pas de mourir de faim. L'industrie est alors bornée par l'impossibilité. Pour décider cette question de l'inégalité fondamentale d'intelligence entre les différentes especes d'animaux, question qui n'en est pas une pour ceux qui n'ont regardé que superficiellement, il faudroit savoir si la faculté de sentir peut avoir des degrés; si l'huitre, par exemple, est, de sa nature, moins suf-

ceptible que telle autre espece, des impressions du plaisir & de la douleur. Il est impossible de prononcer là-dessus, parce que les sensations sont absolument incommunicables, & que l'action peut bien indiquer leur caractere, mais ne peut pas représenter leur intensité. Cependant nous ne pouvons pas douter qu'il n'y ait de l'inégalité dans la maniere dont un être peut sentir en différens momens, puisque l'action des mêmes objets est différente sur nous en raison de nos dispositions. De là on peut inférer que des especes entieres n'exercent leur faculté de sentir qu'à différens degrés d'intensité. Presque tous les animaux qui vivent d'herbes, passent une partie de leur vie dans un état qui paroît être celui d'une terreur habituelle : la vie des carnassiers est beaucoup plus occupée & plus active ; mais les uns & les autres trouvent leur bonheur dans l'exercice de leurs facultés naturelles, & il n'y a que très-peu d'especes qui paroissent éprouver quelque besoin d'agitation & de mouvement, indépendamment de leur simple appétit. Cette disposition au repos est peut-

être ce qui empêche, en partie, les especes de se perfectionner autant que leur organisation pourroit le permettre. Je tâcherai, Monsieur, dans un autre moment, de rassembler quelques réflexions que j'ai faites là-dessus. Elles nous conduiront à reconnoître quelles sont les circonstances & les conditions nécessaires pour que la perfectibilité naturelle aux animaux se développe.

J'ai l'honneur d'être, *&c.*



QUATRIEME LETTRE.

NOUS avons reconnu, Monſieur, en parcourant la vie journaliere de quelques animaux, qu'ils ſont doués de la ſenſibilité & de la mémoire, de la faculté de ſaiſir des rapports & de juger, du pouvoir de réfléchir ſur leurs actes, *&c*, nous ne pouvons pas douter que l'uſage de ces facultés ne s'applique à plus ou moins d'objets, en raiſon des occaſions & des beſoins. Nous ſommes forcés d'avouer qu'on ne peut pas fixer la meſure de l'intelligence des différentes eſpeces de bêtes, puiſqu'elle dépend des circonſtances, qu'elle s'étend toujours lorſqu'elle eſt miſe en action par la néceſſité, & qu'elle ne ſe reſſerre que par le défaut d'exercice.

D'après ces faits inconteſtables, il ſemble qu'on devroit remarquer dans les bêtes quelques progrès généraux d'intelligence. La perfectibilité, attribut néceſſaire de tout être qui a des ſens & de la mémoire, devroit ſe dé-

velopper lorsque les circonstances sont favorables, & par degrés élever quelques especes à un état supérieur. On les verroit alors policées dans un lieu, plus ou moins sauvages dans un autre, montrer dans leurs mœurs des différences marquées : c'est ce que nous n'appercevons pas. Si l'on n'étoit pas forcé d'ailleurs d'admettre dans les bêtes la faculté de se perfectionner, l'inutilité constante dont elle paroît, feroit presque douter de son existence ; mais en y réfléchissant un peu, il est aisé de sentir d'abord que nous ne sommes pas juges compétens des progrès de ces êtres, si différens de nous à beaucoup d'égards, & qu'ils pourroient en avoir fait de fort étendus, sans qu'il nous fût possible de les appercevoir. Nous pouvons nous assurer ensuite que le pouvoir naturel de se perfectionner doit être aidé de tant de conditions & de moyens extérieurs que les bêtes ne réunissent point, qu'avec la qualité d'êtres perfectibles elles ne doivent pas en effet se perfectionner beaucoup. Que nous ne soyons pas juges compétens des progrès des bêtes, cela me paroît in-

contestable. En voyant quelques-unes de leurs actions, nous observons quel chemin leur intelligence a dû parcourir pour arriver à la détermination qui les produit. Nous distinguons ce qui appartient à la perception simple, au jugement, à la réflexion, *&c.* Nous pouvons démêler quelques-uns de leurs desseins, pénétrer dans les motifs qui déterminent leurs mouvemens décidés, parce que ces motifs sont les causes essentielles & nécessaires des mouvemens que nous appercevons. Mais si nous voyons clairement l'intention de l'hirondelle lorsqu'elle travaille à construire son nid, nous ne pouvons pas savoir si le tems n'a pas perfectionné son architecture, si l'expérience n'ajoute pas de l'élégance ou de la commodité à cette construction. Nous n'avons pas les moyens de juger de ce qui est grace ou commodité pour elle. En général, dans tous ces ouvrages qui ont un objet commun & qui nous sont aussi peu familiers, nous ne pouvons être frappés que d'une ressemblance grossiere qui nous fait conclure l'uniformité absolue.

Il est vraisemblable que les bêtes

n'apperçoivent non plus aucune différence entre nos palais & nos chaumieres, que l'aigle ne distingue pas dans les mouvemens des différens peuples sur lesquels elle plane, les degrés de police auxquels ils peuvent être parvenus. Une horde de sauvages errans autour de ses cabanes, & une troupe de savans dans une ville bien bâtie, doivent lui paroître également des êtres qui marchent sur leurs pieds, & qui s'agitent à peu près de la même maniere. Il est impossible même qu'en observant la plupart des especes de bêtes, nous jugions de tous les progrès particuliers qu'ont pu faire quelques individus. Les principaux instrumens des idées qu'elles acquierent, sont précisément ceux auxquels nous devons nous-mêmes le moins d'idées. Nous ne pouvons donc pas connoître les élémens qui entrent pour elles dans la composition de toute idée complexe, parce que nous n'avons pas au même degré les sensations prédominantes dont elle est composée. De là il doit résulter une entiere différence entre le systême total de leurs connoissances & celui

des nôtres. Par exemple, les idées acquises par l'odorat n'influent presqu'en rien sur nos habitudes ni sur nos progrès. Mais si nous considérons ce sens tel qu'il est pour les animaux carnassiers, c'est-à-dire, comme un organe principal, comme un toucher très-fin qui les instruit, à de grandes distances, des rapports que les objets peuvent avoir avec leur conservation, nous verrons qu'il nous est impossible d'atteindre à toutes les connoissances que ces animaux peuvent acquérir par le secours de leurs nez. Si nous décidons de l'ensemble de celles de leurs idées dans lesquelles la sensation de l'odorat entre comme élément principal, nous tomberons dans le cas d'un aveugle qui voudroit juger des progrès de la peinture.

Il est donc certain que les bêtes pourroient avoir fait des progrès sans que nous fussions capables de les sentir; mais il est vraisemblable qu'elles n'en ont pas fait beaucoup, & même qu'elles n'en feront jamais. Elles manquent, & d'un intérêt assez actif, & de quelques-unes des conditions sans lesquelles il paroît impossible que la perfectibilité ne reste pas inutile.

Premierement, les animaux n'ont point d'intérêt à faire des progrès. Nous avons vu, Monsieur, dans les lettres précédentes, que leur maniere de vivre habituelle consiste dans la répétition d'un petit nombre d'actes fort simples qui suffisent à tous leurs besoins. Ceux dont le penchant à la rapine tient l'industrie éveillée, ou que des dangers multipliés forcent à une attention presque continuelle, acquierent à la vérité des connoissances plus étendues que les autres; mais, comme ils ne vivent point en société, cette science presqu'individuelle ne se transmet du moins qu'à un petit nombre dans l'espece. Ils sont forcés d'ailleurs de partager leur vie entre l'agitation & le sommeil. Les animaux qui paroissent vivre en société, ou sont rassemblés par la crainte, sentiment peu fécond en progrès; ou n'ont qu'une société passagere, ou ne sont d'aucune utilité les uns aux autres pour la recherche des besoins de la vie; ou bien, mis sans cesse en péril par l'homme, ils n'ont qu'une association précaire, toujours troublée ou prête à l'être, & qui ne peut com-

porter de projet que celui d'agir ensemble dans l'instant, sans rien méditer pour l'avenir. De ce que nous ne voyons pas faire aux bêtes des progrès sensibles, il faut donc se garder de conclure qu'elles ne sont pas douées de la perfectibilité. Un homme qui seroit né sans yeux & sans mains, auroit au-dedans de lui le pouvoir d'acquérir de nouvelles idées sans en avoir les moyens extérieurs. Même avec le secours de tous leurs sens, les hommes continuellement occupés à pourvoir à leurs besoins de premiere nécessité, restent dans le cercle étroit des connoissances qui y sont immédiatement relatives. Ils n'acquierent qu'un nombre d'idées plus borné que n'en paroissent avoir quelques individus dans certaines especes d'animaux.

Il est nécessaire que beaucoup de conditions servent la perfectibilité; & sans elles les êtres qui auroient les plus grands progrès en puissance, ne les réaliseroient jamais. La société, le loisir, les passions factices qui naissent de l'un & de l'autre, l'ennui, qui est un produit des passions & du loisir, le langage, l'écriture qui suppose l'usage

des mains, ſont autant de moyens néceſſaires, ſans leſquels on ne doit point attendre de progrès ſenſibles de la part des êtres les plus intelligens. Or il faut voir ſi les bêtes ont toutes ces conditions, & de quelle importance ſont celles dont elles pourroient manquer.

Il y a ſans doute pluſieurs eſpeces qui paroiſſent vivre en ſociété; mais, en examinant le caractere de leur aſſociation, il eſt aiſé de voir qu'elle ne peut pas être féconde en progrès. Tous les frugivores qui vivent ainſi, paroiſſent raſſemblés uniquement par la frayeur qui les oblige à ſe tenir près les uns des autres pour ſe raſſurer un peu. Mais le ſentiment commun qui les réunit n'établit entr'eux aucun rapport actif d'utilité réciproque, même relativement à ſon objet. S'ils craignent moins lorſqu'ils ſont enſemble, ils n'en ſont pas plus redoutables à leurs ennemis. Un chien ſeul diſperſe cette timide aſſociation, dont l'union ne peut pas augmenter les forces. Les autres détails de leur vie tendent à diſſoudre plutôt qu'à reſſerrer la liaiſon qui pourroit ſe former

entr'eux. Ils broutent enſemble l'herbe qui leur eſt néceſſaire à tous. Cette action ſimple peut produire une rivalité dans le cas de diſette, & ne peut jamais amener un ſecours mutuel. Un cerf ne peut rien attendre de ſon voiſin, & il peut craindre qu'il ne lui enleve la moitié de ſa nourriture. Il n'y a donc pas de ſociété proprement dite entre ces animaux. Ceux mêmes qui paroiſſent ſe tenir unis par le projet de la défenſe commune, & auxquels le ſecours mutuel de leurs forces & de leur courage fait ſentir l'avantage de la ſociété, les ſangliers, par exemple, ſentent auſſi combien pour ſe nourrir aiſément il eſt déſavantageux d'être en troupe. Dès que les mâles ont atteint l'âge de trois ans, & que leurs défenſes, ayant pris leur accroiſſement, les mettent dans le cas de compter ſur leurs forces, ils ſe ſéparent & vivent ſeuls : on ne voit en troupe que les femelles, qui ſont moins heureuſement armées, avec les jeunes mâles. Les lapins vivent en ſociété ; mais ſi ces animaux foibles & timides acquierent, quant à leur ſûreté, toutes les connoiſſances qu'ils

peuvent obtenir de leur organisation, ils sont dominés par une inquiétude continuelle, trop occupante pour laisser beaucoup de tems à la réflexion. Cependant si nous pénétrons dans l'intérieur de leurs habitations, nous pouvons remarquer l'art de la distribution dans leurs logemens, & un ensemble de précautions qui les mettent à l'abri des accidens qui les menacent. Les terriers sont ordinairement placés de maniere à n'être pas exposés aux inondations : l'entrée masque en partie l'intérieur du domicile ; la multiplicité des chambres qui se communiquent, & les détours des corridors lassent & rebutent souvent le furet qui pénetre dans la demeure. Le lapin, assez instruit pour préférer de se laisser tourmenter dans son terrier au péril qu'il courroit à en sortir, trouve un asyle presqu'assuré dans ce labyrinthe. Mais d'ailleurs ces animaux, forcés de brouter l'herbe où elle se trouve, ne peuvent être d'aucune utilité les uns aux autres quant à la recherche des besoins de la vie.

Les animaux carnassiers ne vivent guère en société; leur voracité natu-

relle & la disette de proie les oblige de s'éloigner les uns des autres. Deux louves, deux oiseaux de proie ne s'établissent avec leur famille qu'à une certaine distance, proportionnée à l'étendue de pays qui leur est nécessaire pour subsister. Loin de vivre en société, lorsqu'il y a concurrence & rencontre, il s'ensuit presque toujours un combat, à la fin duquel le plus foible est forcé de s'éloigner.

Il y a quelques especes d'animaux, que leur organisation & leur instinct portent à travailler ensemble au bien commun : tels sont les castors. Il est impossible de prévoir sûrement à quel degré s'éleveroit leur intelligence, si on les laissoit se multiplier tranquillement & jouir des résultats de leur association. Mais ce malheureux avantage qu'ils ont d'être utiles à l'homme, fait qu'on a songé beaucoup plus à les chasser qu'à les observer. A peine leur laisse-t-on commencer quelques habitations qui sont bientôt démembrées. Ils n'ont point de loisir, puisqu'ils sont continuellement occupés d'une crainte qui ne laisse aucun exercice à la curiosité.

Il ne suffit pas que des animaux vivent rassemblés, pour qu'ils aient une société proprement dite & féconde en progrès. Ceux même qui paroissent se réunir par une sorte d'attrait, & goûter quelque plaisir à vivre les uns près des autres, n'ont point la condition essentielle de la société, s'ils ne sont pas organisés de maniere à se servir réciproquement pour les besoins journaliers de la vie. C'est l'échange des secours qui établit les rapports qui constituent la société proprement dite. Il faut que ces rapports soient fondés sur différentes fonctions qui concourent au bien commun de l'association, & dont le partage rende à chacun des individus la vie plus facile, aille à l'épargne du tems, & produise par conséquent du loisir pour tous; alors l'utilité générale des offices que les individus ont choisis, devient une mesure commune de leur mérite. L'émulation s'établit par l'habitude qu'ils prennent de se comparer entre eux, & elle enfante des efforts. Ceux qui se sentent trop foibles pour être, veulent du moins paroître; & là commence le regne des passions

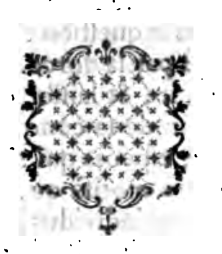
factices, qui sont le produit de la société & du loisir.

Les bêtes n'ayant, comme nous l'avons vu, ni société proprement dite, ni loisir, n'ont point de passions factices; elles n'ont point de ces besoins de convention, qui deviennent aussi pressans que les besoins naturels; sans pouvoir être satisfaits comme eux, & qui, par cela même, tiennent l'intérêt, l'attention & l'activité des individus dans un exercice continuel. La nécessité d'être émus, d'être vivement avertis de notre existence, qui se fait sentir en nous dans l'état de veille & d'inaction, est en grande partie la cause de nos malheurs, de nos crimes & de nos progrès. C'est un besoin toujours agissant, qui s'irrite par les secours mêmes qu'on lui donne, parce que le souvenir d'une émotion forte rend insipides la plupart de celles qui n'ont pas le même degré de force. De-là cette ardeur à chercher toutes les scenes de mouvement, tous les genres de spectacles d'où peut résulter une impression attachante & vive; de-là aussi, ce mal-aise de curiosité qui nous force à chercher au-dedans de

nous-mêmes, par la méditation, une occupation qui nous intéresse. Les bêtes ne connoissent point cet état qui fait le tourment de l'homme oisif & policé. Elles ne sont excitées à l'attention que par les besoins de l'appétit, ceux de l'amour, & la nécessité d'éviter le péril. Ces trois objets occupent la plus grande partie de leur tems, & elles passent le reste dans un état de demi-sommeil, qui ne comporte ni l'ennui, ni la curiosité stimulante que nous éprouvons. Les moyens qu'elles ont pour se procurer leur nourriture & pour échapper au danger sont bornés par leur organisation. Il leur seroit impossible d'en inventer d'autres, parce que les moyens de fabriquer des instrumens leur sont interdits par la nature : elles n'ont de ressource que dans leur industrie & dans leurs armes naturelles ; & nous avons vu que quand elles sont excitées & instruites par les circonstances & les difficultés, l'homme du plus grand génie n'auroit rien à leur apprendre. D'ailleurs, les bêtes sont naturellement vêtues, & ce premier besoin de l'homme doit avoir été,

dans l'origine, le motif intéressant qui l'a excité à beaucoup de recherches. Les peuples qui peuvent se passer d'habits sont en général plus stupides que les autres, parce qu'ils manquent d'un besoin qui devient bientôt la source d'un grand nombre d'inventions & d'arts.

Je m'arrêterai ici, & je me réserve de vous parler dans une autre lettre, de l'influence de l'amour sur la perfectibilité des animaux.



CINQUIEME LETTRE.

QUELQUE vive que soit la passion de l'amour, quelqu'agissant que soit le caractere avec lequel elle se produit dans les bêtes, elle ne sauroit être pour elles le principe de progrès fort étendus. Dans les especes où les mâles se mêlent indifféremment avec toutes les femelles, on voit une rivalité réciproque & générale dans le tems où le besoin de jouir se fait vivement sentir à tous. Mais la question doit être bientôt décidée par la force. Le foible ne peut que fuir, & laisser le vainqueur en possession de sa conquête.

Dans les especes qui s'accouplent, sur quelques motifs que se fonde le choix de deux individus, il est certain que ce choix a lieu; l'idée de propriété réciproque s'établit, le moral s'introduit dans l'amour, & la jalousie devient profonde & raisonnée. Les femelles, qui sont toujours souveraines dans les détails de cette passion, parce que ce sont elles qui accordent, ac-

quierent supérieurement l'art d'irriter les desirs du mâle en flattant, en caressant, en refusant, en multipliant les agaceries tantôt sourdes, tantôt ouvertes. Elles apprennent à dissimuler leurs propres dispositions, ou du moins à en masquer la vivacité. Dans le tems où elles cedent avec emportement à leurs propres desirs, elles donnent encore à leurs faveurs l'air de la complaisance & du sacrifice. La coqueterie n'est point une invention particuliere à l'espece humaine. Elle appartient à toutes celles des bêtes qui font un choix. Mais cet art dépendant de l'amour, ne peut pas être pour elles bien fécond en progrès, puisque la passion même ne les occupe tout au plus qu'un quart de l'année. Le besoin cesse, & son anéantissement total amene bientôt l'oubli de toutes les différentes idées dont il avoit été l'occasion. Ce n'est que pour l'homme, & sur-tout pour l'homme oisif & civilisé, que l'amour peut devenir un principe d'activité permanente, & par conséquent une source de progrès de toute espece. Il est occupé toute l'année, parce que les idées de conven-

tion, se joignant au sentiment naturel, lui donnent un degré de force auquel il n'atteindroit pas s'il étoit seul, & même y ajoutent des accessoires qui le perpétuent. Non-seulement l'attrait réciproque & le choix établissent l'idée de propriété; mais la vanité vient à l'appui, & elle exagere le prix de ce qu'on regarde comme à soi. Une estime profonde pour l'objet aimé ajoute ensuite à celle qu'on a pour soi-même. Elle imprime sur ce systême d'idées & de sentimens réunis, un vernis d'excellence & de dignité qui les rend plus imposans pour celui même qui en est affecté; d'où résulte une foule de mouvemens, dont la force & la continuité donnent de l'énergie à l'ame & la rendent capable des plus grands efforts. Les bêtes sont privées de ce ressort toujours agissant; ni leurs appétits, ni leur société, ni leurs passions naturelles ne leur fournissent des motifs ou des moyens suffisans pour qu'elles puissent se perfectionner beaucoup. A l'égard des passions factices, on voit qu'elles ne doivent pas les connoître; & en effet elles n'en ont point, si ce n'est l'avarice qu'on re-

marque dans quelques especes. Mais, comme cette passion ne peut avoir pour elles que des objets périssables, elle se borne nécessairement à l'amas & à l'épargne pendant un certain tems. Elle ne suppose qu'une prévoyance simple & sans complication. Elle ne comporte point de réflexions profondes sur les moyens d'acquérir, parce qu'il n'en est qu'un pour elles. L'avarice n'est dans les bêtes qu'une conséquence de la faim précédemment sentie. La plus légere réflexion sur les inconvéniens de ce besoin, produit une prévoyance commune à tous les animaux qui sont exposés à manquer : les carnassiers cachent & enterrent les restes de leur proie pour les retrouver dans le cas de nécessité. On pourroit honorer ce soin du nom de prudence, si ces animaux n'excédoient pas toutes les bornes des besoins possibles lorsqu'ils en trouvent l'occasion. C'est cette profusion inutile qui donne à leur prévoyance le caractere de l'avarice. Parmi les frugivores, ceux qui sont organisés de maniere à emporter les graines qui leur servent de nourriture, font des

provisions qu'ils ont soin d'épargner tant qu'elles ne leur sont pas nécessaires. Tels sont les rats de campagne, les mulots, &c. mais, comme leur disette ne peut durer que quelques mois de l'année, leur prévoyance ne peut avoir ce caractere de perpétuité qu'a celle de nos avares qui, constamment occupés du même objet, s'accoutument à ne plus voir de terme dans l'avenir. S'ils attachent l'idée de propriété à l'amas qu'ils ont fait, cette idée n'est pas durable. Peu de tems après, de nouvelles richesses, qui ne leur ont coûté aucun soin, venant à s'offrir à eux, leur font oublier celles qu'ils avoient accumulées.

De toutes les passions des bêtes, celle qui paroît laisser dans leur mémoire les plus profondes traces, c'est la tendresse maternelle. Cela doit être, parce qu'elle les affecte très-fortement & que son exercice dure assez long-tems. Elles acquierent, relativement à l'éducation de leur famille, des idées qui leur deviennent aussi familieres que celles qui regardent leur propre conservation individuelle. Une perdrix de quelqu'expérience ne choi-

fit pas imprudemment la place de son nid. Elle le place sur un lieu élevé, pour le préserver de l'inondation. Elle a soin qu'il soit environné de ronces & d'épines qui en rendent la vue & l'accès difficiles. Elle couvre ses œufs avec des feuilles lorsqu'elle est forcée de les quitter pour aller manger. En un mot, sa tendre prévoyance se marque de toutes les manieres pour une progéniture qu'elle ne connoît pas encore. Lorsque les petits sont éclos, on voit dans la mere, & même dans le pere, une activité inquiete & soutenue, une assiduité pénible & une défense courageuse si la famille est menacée. De cet intérêt si vif & si tendre, résulte la connoissance des lieux où la famille doit trouver une nourriture plus abondante, & cette connoissance suppose des observations précédentes sans lesquelles le choix du lieu ne se feroit pas. Cette passion, qui se marque d'une maniere si sensible dans toutes les meres, & que les peres éprouvent aussi dans toutes les especes où il y a mariage, a des caracteres qui méritent d'être observés. Il semble qu'elle excite dans l'ani-

mal un intérêt plus vif qu'il ne seroit capable de l'éprouver pour lui-même. On voit des oiseaux, lorsque leurs petits sont menacés de périr par le froid & la pluie, les couvrir constamment de leurs aîles, au point qu'ils en oublient le besoin de se nourrir & meurent souvent sur eux. La faim n'a point dans ces animaux des symptômes d'activité pareils aux mouvemens que leur fait faire le soin de chercher ce qui convient à leurs petits. Le besoin de secours qu'ont ces êtres foibles semble doubler le courage des parens, & produire ce caractere de chaleur & d'enthousiasme, qui ne calcule pas le péril ou le méprise. Il est vrai cependant que si dans ce cas-là toutes les especes paroissent porter la hardiesse au-delà des moyens qu'elles ont d'échapper au danger, cette hardiesse a réellement des degrés qui sont proportionnés à ces mêmes moyens. La louve & la laye, qui sont douées de force & pourvues d'armes redoutables, deviennent terribles lorsqu'elles ont leurs petits à défendre. Elles se précipitent avec fureur pour les arracher à ceux qui les feroient fuir sans

difficulté s'ils ne leur enlevoient que leur nourriture, même dans le cas de l'extrême faim. De toutes les douleurs, la plus cuisante & la plus profonde paroît être celle d'une mere lorsqu'elle entend les cris de sa progéniture. La biche, naturellement foible & timide, vient aussi dans le même cas s'offrir courageusement au péril; mais, trahie bientôt par son impuissance, sa témérité cede à la nécessité de fuir. Malgré ces différences, il est aisé d'observer que dans presque toutes les especes, le courage des meres est porté au-delà du soin de leur propre conservation. On peut en conclure que les passions, parvenues au dernier degré d'activité, produisent l'excès, & que la rapidité des mouvemens quelles excitent dans les êtres sensibles les emporte au-delà de ce qui paroît devoir être la borne naturelle du sentiment. Jusqu'à un certain point elles éclairent; par exemple, la fureur impétueuse de ces meres est le meilleur moyen qu'elles aient de sauver leur famille, parce que souvent elle en impose à ceux qui la menacent: mais avec quelques degrés de chaleur

que les bêtes, quoique perfectibles, n'ont pas même dans leurs passions les plus vives, des motifs assez constamment intéressans pour qu'elles puissent s'élever à de grands progrès. Elles ne peuvent tirer à cet égard presqu'aucun secours, ni de la nature de leur société, lorsqu'elles en ont, ni des motifs qui les rassemblent, ni du loisir qu'elles n'ont pas, ni de l'ennui, qui n'est qu'une suite du loisir. Elles manquent donc de la plus grande partie des conditions qui servent la perfectibilité. Il faut voir encore si elles ont entr'elles la communication des idées, & le langage articulé qui y est si nécessaire.

Nous ne remarquons dans les bêtes que des cris qui nous paroissent inarticulés; nous n'entendons que la répétition assez constante des mêmes sons. D'ailleurs, nous avons quelque peine à nous représenter une conversation suivie entre des êtres qui ont un museau allongé ou un bec. De ces préjugés, on conclut assez généralement que les bêtes n'ont point de langage proprement dit, que la parole est un avantage qui nous est particulier, &

que c'eſt l'expreſſion privilégiée de la raiſon humaine. Nous ſommes trop ſupérieurs aux bêtes, pour chercher à méconnoître ou à nous déguiſer ce dont elles jouiſſent ; & l'apparente uniformité des ſons qui nous frappent ne doit point nous en impoſer. Lorſqu'on parle en notre préſence une langue qui nous eſt étrangere, nous croyons n'entendre que la répétition des mêmes ſons. L'habitude & même l'intelligence du langage nous apprennent ſeules à juger des différences. Celle que les organes des bêtes mettent entre elles & nous, doit nous rendre encore bien plus étrangers à elles, & nous mettre dans l'impoſſibilité de reconnoître & de diſtinguer les accens, les expreſſions, les inflexions de leur langage. Les bêtes parlent-elles ou non? C'eſt une queſtion qui doit ſe réſoudre par la ſolution de deux autres. Ont-elles ce qui eſt néceſſaire pour parler? Peuvent-elles, ſans parler, exécuter ce qu'elles exécutent? Le langage ne ſuppoſe qu'une ſuite d'idées & la faculté d'articuler. Nous avons reconnu, Monſieur, ſans pouvoir en douter, dans les lettres

précédentes, que les bêtes sentent, comparent, jugent, réfléchissent, concluent, &c. elles ont donc, en fait d'idées suivies, tout ce dont on a besoin pour parler. A l'égard de la faculté d'articuler, la plupart n'ont rien dans leur organisation qui paroisse devoir les en priver. Nous voyons même des oiseaux, d'ailleurs si différens de nous, parvenir à former des sons articulés entierement semblables aux nôtres. Les bêtes ont donc toutes les conditions qui sont nécessaires au langage. Mais si nous suivons de près le détail de leurs actions, nous voyons de plus qu'il est impossible qu'elles ne se communiquent pas une partie de leurs idées, & qu'elles ne le fassent pas par le secours des mots. Nous sommes assurés qu'elles ne confondent pas entr'elles le cri de la frayeur avec le cri qui exprime l'amour. Leurs diverses agitations ont des intonations différentes qui les caractérisent. Si une mere effrayée pour sa famille, n'avoit qu'un cri pour l'avertir de ce qui la menace, on verroit à ce cri la famille faire toujours les mêmes mouvemens. Mais au contraire ces mouvemens va-

rient suivant les circonstances. Tantôt c'est précipiter la fuite, tantôt c'est se cacher, une autre fois ce sera se présenter au combat. Puisqu'en conséquence de l'ordre donné par la mere les actions sont différentes, il est impossible que le langage ne l'ait pas été. Peut-on dire que les expressions ne soient pas fort diversifiées entre un mâle & une femelle pendant la durée de leur commerce, puisqu'on remarque clairement entre eux mille mouvemens de différente nature ; empressement plus ou moins marqué de la part du mâle ; réserve mêlée d'agaceries de la part de la femelle ; refus simulés, emportemens, jalousies, brouilleries, raccommodement ? Pourroit-on croire que des sons qui accompagnent tous ces mouvemens ne sont pas variés comme les situations qu'ils expriment ? Il est vrai que le langage d'action est d'un très-grand usage parmi les bêtes, & qu'il est suffisant pour qu'elles se communiquent la plus grande partie de leurs émotions. Ce langage, familier à ceux qui sentent plus qu'ils ne pensent, fait une impression très-prompte, & produit presque dans

l'instant la communication des sentimens qu'il exprime; mais il ne peut pas suffire dans toutes les actions combinées des bêtes qui supposent concert, convention, désignation de lieu, *&c.* Deux loups qui, pour chasser plus facilement ensemble, se sont partagés leurs rôles, dont l'un est allé attaquer la proie pendant que l'autre s'est chargé de l'attendre à un lieu donné pour la pousser avec des forces fraîches, n'ont pas pu agir ensemble avec tant de concert sans se communiquer leur projet, & il est impossible qu'ils l'aient fait sans le secours d'un langage articulé.

L'éducation des bêtes s'accomplit en grande partie par le langage d'action. C'est l'imitation qui les accoutume à la plupart des mouvemens qui sont nécessaires à la conservation de la vie naturelle de l'animal. Mais lorsque les soins, les objets de prévoyance & de crainte se multiplient avec les dangers, ce langage n'est plus suffisant; l'instruction devenant plus compliquée, les mots deviennent nécessaires pour la transmettre : sans une langue articulée, l'éducation d'un re-

nard ne pourroit pas se consommer. Il est certain, par le fait, qu'avant d'avoir pu s'instruire par l'expérience personnelle, les jeunes renards, en sortant du terrier pour la premiere fois, sont plus défians & plus précautionnés dans les lieux où on leur fait beaucoup la guerre, que les vieux ne le sont dans ceux où l'on ne leur tend point de pieges. Cette observation, qui est incontestable, démontre absolument le besoin qu'ils ont du langage. Car comment sans cela pourroient-ils acquérir cette science des précautions qui suppose une suite de faits connus, de comparaisons faites, de jugemens portés ? Il paroît donc qu'il est absurde de douter que les bêtes aient entr'elles une langue, au moyen de laquelle elles se transmettent les idées dont la communication leur est nécessaire. Mais l'invention des mots étant bornée par le besoin qu'on en a, on sent que la langue doit être très-courte entre des êtres qui sont toujours dans un état d'action, de crainte ou de sommeil. Ils n'ont à connoître qu'un nombre très-limité de rapports entre eux ; & par leur maniere de vivre, ils

sont absolument étrangers à ces relations multipliées & subtilisées, qui sont le fruit des passions factices, de la société, du loisir & de l'ennui. Il est vraisemblable que la langue est plus étendue entre les animaux carnassiers, beaucoup moins riche entre les frugivores, &c. & que dans toutes les especes, elle feroit des progrès aussi-bien que leur intelligence, si d'ailleurs elles jouissoient des conditions extérieures qui sont nécessaires à ces progrès. Mais le besoin, ce principe de toute activité dans tous les êtres sensibles, retiendra toujours chacune des especes dans les limites qui lui sont assignées. Tous ces différens ordres d'êtres intelligens & agissans servent à l'ornement de l'univers; &, en cédant chacun à ses affections particulieres, ils concourent au dessein inconnu pour nous de celui qui les créa pour sa gloire.



SIXIEME

SIXIEME LETTRE.

En parcourant, Monsieur, les actes de la vie journaliere de quelques animaux sauvages, nous avons vu leurs connoissances s'étendre avec leurs besoins, & leur intelligence, lorsqu'elle est excitée par la nécessité, faire tous les progrès que leur organisation peut comporter. Nous avons remarqué que la perfectibilité dont les animaux nous paroissent évidemment être doués, n'a guere d'effet que pour les individus; & il nous a été facile de reconnoître les conditions extérieures qui manquent & seroient nécessaires, pour que les especes pussent faire des progrès sensibles. Ainsi nous avons vu la perfectibilité, qui par elle-même est une qualité indéfinie, resserrée par les bornes de l'organisation & du besoin, afin que chaque espece restât dans l'ordre où elle a été placée par l'Auteur de la nature. Si nous jettons un coup d'oeil sur quelques animaux domestiques, nous serons de plus en

plus confirmés dans la même opinion. Par-tout nous verrons la perfectibilité se montrant à découvert, quoique toujours renfermée dans les mêmes limites. M. de Buffon remarque très-bien que ces animaux acquierent des connoissances que n'ont point ceux qui sont abandonnés à eux-mêmes; mais qu'ils les doivent aux rapports qui s'établissent entre eux & nous. Sur cela il y a deux observations à faire. Puisqu'ils acquierent, ils ont donc les moyens d'acquérir. Nous ne leur communiquons pas notre intelligence; nous ne faisons que développer la leur, c'est-à-dire, l'appliquer à un plus grand nombre d'objets. Mais ces progrès que nous faisons faire aux animaux domestiques restent nécessairement individuels, parce qu'en les instruisant nous les privons de leur liberté, & d'ailleurs ils sont encore bornés par la nature des relations qu'ils ont avec nous.

Il faut lire, Monsieur, dans l'ouvrage même de M. de Buffon, l'intéressante histoire qu'il nous a donnée de l'éléphant. Cet éloquent naturaliste est entré dans un très-grand détail sur

les mœurs de ce singulier animal, qui mérite en effet plus qu'aucun autre une attention particuliere. On y voit avec plaisir l'intelligence, le discernement, l'idée même de la justice & l'apparence des vertus, portés à un haut degré. On y peut admirer la docilité à côté du courage, la douceur naturelle avec le ressentiment des injures, la pitié, la bienfaisance, la reconnoissance. C'est ce qui a fait dire à un grand nombre d'auteurs qu'il ne manquoit à cet animal que l'adoration d'un Dieu, & ce qui en a même porté quelques-uns à lui accorder cette excellente prérogative. Il paroît que l'éléphant doit principalement sa supériorité à l'avantage de sa trompe, qui est pour lui l'organe d'un sentiment exquis, & qui s'applique facilement à un grand nombre d'usages.

Après l'éléphant, le chien paroît être celui des animaux domestiques qui soit le plus susceptible de relations avec l'homme. C'est aussi celui dont les connoissances s'étendent le plus par son commerce avec nous. Cet animal est tellement connu, que son exemple seul auroit dû rejetter bien

loin toute idée de l'automatisme des bêtes. Comment en effet pourroit-on rapporter à un instinct, privé de réflexion, les mouvemens variés de cet intelligent animal, que l'homme plie à un si grand nombre d'usages, & qui, conservant jusques dans son assujétissement une liberté sensible, excite dans son maître de tendres mouvemens d'intérêt & d'amitié par sa docilité volontaire ? Suivant les différens usages auxquels on emploie le chien, on voit son intelligence faire des progrès de deux especes. Les uns sont dus à l'instruction qu'on lui donne, c'est-à-dire, aux habitudes qu'on lui fait prendre par l'alternative de la douleur & du plaisir. Les autres doivent s'attribuer à l'expérience propre de l'animal, c'est-à-dire, aux réflexions qu'il fait de lui-même sur les faits qu'il remarque & les sensations qu'il éprouve. Mais les uns & les autres de ces progrès, se font toujours en proportion des besoins & de l'intérêt qui le forcent à l'attention. Le chien de basse cour, presque toujours à l'attache, chargé seulement de la fonction d'aboyer les inconnus, reste dans un

état de stupidité qui seroit à peu près le même dans tout autre être, dont l'intelligence n'auroit pas plus d'exercice. Le chien de berger, continuellement occupé d'un office qui exige une activité qu'excite la voix de son maître, montre beaucoup plus d'esprit & de discernement. Tous les faits relatifs à son objet s'établissent dans sa mémoire. Il en résulte pour lui un ensemble de connoissances qui le guident dans le détail, & qui modifient ses actions & ses mouvemens. Si le troupeau passe auprès d'un blé, vous verrez le vigilant gardien rassembler sa troupe, l'écarter du grain qui doit être ménagé, avoir l'œil sur ceux qui voudroient enfreindre la défense, en imposer aux téméraires par des mouvemens qui les épouvantent, & châtier les obstinés auxquels l'avertissement ne suffit pas. Si l'on ne reconnoît pas que la réflexion seule peut être l'origine de cette variété de mouvemens faits avec discernement, c'est-à-dire, en raison des circonstances, ils deviennent absolument inexplicables. Car si le chien n'apprenoit pas de son maître à distinguer le grain d'avec

la pâture ordinaire du troupeau, s'il ne savoit pas que ce grain ne doit pas être mangé, s'il ignoroit que la vivacité de ses mouvemens doit être proportionnée à la disposition des moutons qui composent le troupeau, s'il ne reconnoissoit pas cette disposition, sa conduite n'auroit point de motif, & il n'auroit pas de raison suffisante pour agir.

Mais c'est à la chasse qu'il faut principalement suivre cet animal, pour voir le développement de son intelligence. La chasse est naturelle au chien qui est un animal carnassier. Ainsi l'homme, en l'appliquant à cet exercice, ne fait que modifier & tourner à son usage une aptitude & un goût que la nature avoit donnés à l'animal pour sa conservation personnelle. De-là résulte dans les actions du chien un mêlange de la docilité acquise par les coups de fouet, & du sentiment qui lui est naturel. L'un ou l'autre de ces deux élémens se fait plus ou moins appercevoir, selon les circonstances qui lui donnent plus ou moins d'activité. La nature est plus abandonnée à elle-même & plus libre dans le chien

courant que dans les autres. L'habitude de l'assujettissement le rend attentif jusqu'à un certain point à la voix & aux mouvemens de ceux qui le mènent; mais comme il n'est pas toujours sous leur main, il faut que son intelligence agisse d'elle-même, & que son expérience personnelle rectifie souvent le jugement des chasseurs. L'attention qu'on apporte à chasser autant qu'on peut l'animal qu'on a lancé d'abord, à rompre les chiens & les châtier lorsqu'ils sont sur des voies nouvelles, les accoutume peu à peu à distinguer par l'odorat le cerf qu'ils ont devant eux d'avec tous les autres. Mais le cerf, importuné de la poursuite, cherche à s'accompagner de bêtes de son espece, & alors un discernement plus exquis devient nécessaire au chien. Dans ce cas là, il ne faut rien attendre de ceux qui sont jeunes. Il n'appartient qu'à l'expérience consommée de porter un jugement prompt & sûr dans cet embarras. Il n'y a que les vieux chiens qui soient ce qu'on appelle *hardis dans le change*, c'est-à-dire, qui démêlent sans hésiter la voie de leur cerf à tra-

vers celles de tous les animaux dont il est accompagné. Ceux qui n'ont encore qu'une expérience commencée, donnent au chasseur attentif un spectacle d'incertitude, de recherche & d'activité qui mérite d'être observé. On les voit balancer & donner toutes les marques de l'hésitation. Ils mettent le nez à terre avec beaucoup d'attention, ou bien ils s'élancent aux branches où le contact du corps de l'animal laisse un sentiment plus vif de son passage, & souvent ils ne sont déterminés que par la voix du chasseur, qui les appuie sur la confiance qu'il a lui-même dans les chiens plus confirmés & plus sûrs. Si les chiens, emportés un moment par l'ardeur, outre-passent la voie & viennent à la perdre, les chefs de meute prennent d'eux-mêmes pour la retrouver le seul moyen que les hommes pussent employer. Ils retournent sur les derrieres, ils prennent les devants pour rechercher dans l'enceinte qu'ils parcourent la trace qui leur est échappée. L'industrie du chasseur ne peut pas aller plus loin, & à cet égard le chien expérimenté paroît arriver au dernier

terme du savoir, c'est-à-dire, prendre tous les moyens qui peuvent le conduire au succès.

Le chien couchant a des relations plus intimes & plus continuelles avec l'homme. Il chasse toujours sous ses yeux & presque sous sa main. Son maître le fait jouir; car c'est une jouissance pour lui que de prendre le gibier dans sa gueule. Il lui rapporte ce gibier, il en est caressé s'il fait bien, gourmandé ou châtié s'il fait mal, sa douleur ou sa joie éclate dans l'un ou l'autre cas, & il s'établit entre eux un commerce de services, de reconnoissance & d'attachement réciproque. Lorsque le chien couchant est jeune encore, mais cependant que les coups de fouet l'ont déja rendu docile, il n'écoute que la voix du maître & suit ses ordres avec précision. Mais comme il est guidé, pour la chose dont il s'agit, par un sentiment plus fin & plus sûr que l'homme; quand l'âge lui a donné une expérience suffisante, il ne montre pas toujours la même docilité, quoiqu'il en ait en général une plus grande habitude. Si, par exemple, une piece de gibier est blessée,

& que le chien vieux & expérimenté en rencontre sûrement la trace, il ne se laissera pas dévoyer par son maître, dont la voix & les menaces le rappelleront en vain. Il sait qu'il le sert en lui désobéissant; & les caresses qui suivent le succès lui apprennent en effet bientôt qu'il a dû désobéir. Aussi l'usage des chasseurs intelligens est-il de conduire les jeunes chiens, & de laisser faire les vieux. Je ne parcourrai pas, Monsieur, les autres especes de chiens. Il est inutile de s'appesantir sur des faits dont quelques-uns suffisent pour conclure, & qui vont tous au même but. D'ailleurs chacun peut faire soi-même des expériences sur cet animal, dont l'homme dispose à son gré par l'alternative du plaisir & de la douleur, qui s'attache à l'homme, qui reçoit ses leçons; mais qui dans le cas où il sent que son expérience personnelle le guide plus sûrement, en donne lui-même à son maître, & résiste avec assurance à la crainte des coups & au pouvoir de l'habitude. Il est vraisemblable que nous devons en partie l'extrême docilité du chien & la disposition que

nous lui voyons à l'assujettissement, à une sorte de dégénération très-ancienne. Du moins il est sûr par le fait que plusieurs qualités acquises se transmettent par la naissance. L'habitude de certaines manieres d'être ou d'agir, modifie sans doute l'organisation même, & perpétue ainsi les dispositions, qui alors deviennent naturelles. Mais il n'est guere d'animaux qu'on n'apprivoise jusqu'à un certain point, par l'alternative du plaisir & de la douleur. Ceux mêmes que la nature paroît avoir le plus éloignés de la contrainte, ceux qu'elle a doués des instrumens les plus sûrs de la liberté, comme sont les oiseaux de proie, subissent le joug que le besoin impose à tout être qui sent, & même ils acquierent en fort peu de tems une docilité qui étonne. On les voit au-plus haut des airs écouter la voix du chasseur, se laisser guider par ses mouvemens, lorsqu'une expérience répétée leur a appris que la docilité les conduit sûrement à la proie. Il est impossible de rapporter au pur instinct, c'est-à-dire, à une impulsion aveugle & sans réflexion, ces actions des bêtes dans

lesquelles leur instinct est en quelque façon dénaturé. On ne peut assigner aucune cause de leurs mouvemens, sans supposer la réflexion sur des faits précédens. L'éducation des bêtes sans réflexion de leur part, seroit aussi incompréhensible que celle des hommes sans liberté. Toute éducation, quelque simple qu'elle soit, suppose nécessairement le pouvoir de délibérer & de choisir. Voilà, Monsieur, ce dont ne conviennent pas les partisans de l'automatisme des bêtes. Mais en vérité ce systême ne paroîtroit pas devoir être traité sérieusement, s'il n'y avoit pas des personnes qui le soutiennent par des motifs respectables, & qui par-là méritent d'être détrompées. Je vais donc parcourir & examiner quelques-unes de leurs plus fortes objections ou assertions; car ils assurent volontiers ce qui n'est pas, faute d'avoir suffisamment observé.

Les faits, disent ces Messieurs, *ne prouvent rien. Il est bien vrai que les bêtes ont des suites d'actions, dont l'apparence indiqueroit des vues très-fines & très-compliquées, si elles pouvoient raisonner; des actions que nous, qui rai-*

sonnons, ne pourrions faire sans beaucoup de comparaisons, de jugemens, &c. mais il est clair que c'est-là une foible analogie qui nous trompe, parce qu'il y a d'autres analogies démonstratives qui détruisent celle-là.

Non, Monsieur, ce n'est point une *foible analogie* qui me porte à croire que les bêtes comparent, jugent, &c. lorsqu'elles font les choses que je ne pourrois pas faire sans comparer & sans juger. J'en ai une certitude directe, une certitude qu'on ne peut infirmer sans détruire en même tems toute regle naturelle de vérité. Je sais qu'à la rigueur nous n'avons de certitude absolue que de nos propres sensations & de notre *conscience*. On fait de très-beaux argumens, auxquels il est difficile de répondre, pour démontrer que nous ne sommes assurés de rien hors de nous. Cependant je ne pourrois pas m'empêcher de regarder comme absurde quiconque étendroit, d'après cela, son pyrronisme sur toutes les choses dont nous avons une connoissance claire, par l'exercice de nos sens & par notre sentiment même. Du nombre de ces connoissances, est

sans doute la certitude que nous avons de l'existence de nos semblables, la certitude qu'étant pourvus des mêmes sens, ils reçoivent, par leur usage, des impressions à peu près pareilles à celles que nous éprouvons, la certitude qu'ils éprouvent, comme nous, de la douleur lorsqu'ils crient, de la joie lorsqu'ils en montrent le signe, &c. Or je dis, Monsieur, que la certitude que les animaux éprouvent du plaisir & de la douleur, & que leur conduite se regle d'après le souvenir qu'ils ont de ces deux sensations, est absolument du même genre que l'autre; nous n'en sommes assurés dans nos semblables que par les signes qui accompagnent & caractérisent en nous-mêmes ces affections; & nous retrouvons dans les bêtes tous ces mêmes signes. Il n'y a point d'*analogie* qui puisse détruire cette assurance-là. On voudroit donc que Dieu m'eût donné le spectacle d'une infinie variété d'affections sensibles, qu'il m'eût montré dans les animaux les signes visibles de la plupart des impressions que j'éprouve moi-même, & cela pour me tenir dans une illusion perpé-

tutelle, & me leurrer d'une apparence d'intelligence & de sensibilité dans des êtres qui en seroient dépourvus ? Je n'en crois rien, & toutes les *analogies* du monde ne m'en feront rien croire, à moins que cela ne devienne un article de foi, après quoi je n'aurai plus besoin d'*analogie*. Jusques-là j'ai le droit de conclure que les bêtes sentent, se ressouviennent, *&c.* parce que je vois en elles les marques sensibles de ces affections, & que ces marques sont les mêmes que celles qui m'assurent des affections de mes semblables. Lorsque je vois un homme hésiter entre deux actions à faire, délibérer & choisir, je dis qu'il a comparé, qu'il a jugé, & que son jugement a déterminé son choix ; lorsque je vois une bête avoir les signes extérieurs de la même hésitation, de la même délibération ; je dis aussi, & j'ai droit de dire, qu'elle a comparé, jugé & choisi. *Mais*, dit-on, *si les bêtes ont cette intelligence, & sur-tout si elle est susceptible d'accroissement ;* c'est-à-dire, si à deux ou trois idées que les bêtes auront eues d'abord, l'expérience peut en ajouter une quatrieme, une cin-

quieme, &c. *nous devrions pouvoir les instruire de nos sciences, de nos arts, de nos jeux; & puisque nous ne pouvons leur rien enseigner là-dessus, il est démontré qu'elles n'ont point d'intelligence.* En vérité de pareilles objections feroient rire, si les personnes qui les font ne montroient pas d'ailleurs beaucoup d'esprit, & ne méritoient pas personnellement des égards. Quoi! nous voyons clairement que l'expérience instruit les bêtes, c'est-à-dire, que leurs actions se modifient en raison des différentes épreuves qu'elles ont été dans le cas de subir, comme les nôtres se modifieroient; nous voyons que, relativement à tous leurs besoins, aux circonstances qui les environnent, aux dangers qu'elles ont à éviter, elles agissent comme les êtres les plus intelligens doivent agir, & nous rejetterions ce genre d'évidence parce que nous ne pouvons pas instruire les animaux de tout ce que nous voudrions leur apprendre? Mais pourquoi voudrions-nous qu'elles apprissent ce qu'elles n'ont nul intérêt de savoir, ce qui est étranger à leurs besoins, & par consé-

quent à leur nature ? D'ailleurs, que sait-on ? peut-être nous y prenons-nous mal. Si nous vivions en société avec des castors, & qu'au lieu de détruire nous protégeassions leurs travaux ; si avec cela nous mettions sous leurs yeux des modeles proportionnés à leur organisation & à leurs besoins, peut-être au bout de mille ans (car les arts se perfectionnent lentement) leur aurions-nous appris à décorer l'extérieur de leurs cabanes, & à rendre l'intérieur encore plus commode. Mais en attendant, de ce que les bêtes apprennent ce qui leur est nécessaire, nous aurions tort de conclure qu'elles doivent apprendre ce qui leur est inutile. *Mais*, insiste-t-on, *les bêtes exécutent certainement & sans réflexion les plus ingénieux de leurs ouvrages. C'est sans réflexion que les hyrondelles construisent leurs nids, les abeilles leurs ruches, &c. Or si les ouvrages les plus ingénieux sont exécutés sans réflexion, il est clair que les autres actions n'en supposent pas davantage.* Quand bien même le fait principe seroit vrai, c'est-à-dire, quand les bêtes feroient machinalement & sans réflexion cer-

tains ouvrages, on n'auroit pas le droit d'en rien conclure contre celles de leurs actions dans lesquelles la réflexion se fait clairement appercevoir. Mais rien n'est plus faux que ce fait qu'on allegue. Une preuve certaine que les ouvrages dont on parle ne se font pas sans réflexion, c'est que l'expérience les perfectionne sensiblement, & que la maturité de l'âge corrige l'impéritie de la jeunesse. On ne peut pas observer avec quelqu'attention & quelque suite les nids des oiseaux, sans s'appercevoir que ceux des jeunes sont la plupart mal façonnés & mal placés; souvent même les jeunes femelles pondent par-tout sans avoir rien prévu. Les défauts de ces premiers ouvrages sont rectifiés dans la suite, lorsque les animaux ont été instruits par le sentiment des incommodités qu'ils ont éprouvées. Si les Bêtes agissoient sans intelligence & sans réflexion, elles agiroient toujours de la même maniere. L'impulsion une fois donnée à la machine, il n'arriveroit point de changement dans l'exécution. Or nous voyons qu'il en arrive & sans nombre, & toujours

en raison du plus ou moins d'expérience que l'âge & les circonstances ont pu leur donner; donc la réflexion préside à la construction de ces ouvrages. Il feroit plaisant que sans mémoire, ces êtres-là conservassent d'une année à l'autre le souvenir de ce qui les a importunés, & que sans réflexion ils se conduisissent en conséquence. *Mais comment se fait-il qu'une perdrix, qui n'a jamais vu de nid, prévoye qu'elle va pondre, & qu'elle a besoin d'un nid fait d'une certaine maniere pour y déposer ses œufs?* J'ai déja dit que les partisans de l'automatisme supposent gratuitement que ces ouvrages sont portés d'abord au plus haut degré de perfection, & que le fait est notoirement faux. Mais enfin, le nid le plus mal fait montre encore un ensemble de parties conspirant à former un tout : or c'est un principe généralement reçu, que tout ouvrage dont les parties sont sagement ordonnées pour concourir à un but, annonce nécessairement une intelligence. C'est même un des argumens les plus employés pour démontrer l'existence de Dieu. Les partisans de

l'automatisme conviennent de l'industrie & de la sagesse qui se font remarquer dans la plupart des ouvrages des animaux : on peut donc en conclure que les ouvriers sont intelligens. Lorsqu'on voit d'ailleurs que cette intelligence, d'abord simple & grossiere, s'endoctrine & se polit, qu'elle se corrige de ses premieres fautes, qu'elle prend des précautions contre les inconvéniens précédemment éprouvés, on doit juger qu'elle est personnelle aux foibles êtres qu'elle anime, & que Dieu n'est point en eux un agent immédiat, comme l'ont pensé quelques philosophes. De savoir comment il arrive que les bêtes nous paroissent si promptement instruites à un certain degré, c'est ce qui n'est ni facile, ni nécessaire ; mais là-dessus il est permis de hasarder des conjectures, & même de se servir des analogies, pourvu qu'on ne prétende pas les donner comme démonstratives.

Premierement, les animaux en général ne sont pas dans le cas de manquer absolument d'expérience sur les ouvrages qu'ils ont à faire. Rien n'est

plus simple ni plus grossierement construit que le nid des oiseaux qui n'y restent pas long-tems après être éclos. Ceux dont le nid demande plus de recherche & d'art y vivent long-tems avant que de le quitter, & ils peuvent s'assurer par eux-mêmes de sa forme & de sa construction. Il est certain d'ailleurs que l'organisation transmet dans tous les animaux & même dans l'homme, une sorte d'aptitude & d'inclination à faire certaines choses. Il n'y a pas jusqu'aux qualités acquises qui ne se transmettent par la naissance. Lorsqu'on force, pendant un grand nombre de générations, des chiens à rapporter & arrêter, ces dispositions & ces actions deviennent naturelles à la race, & même se perpétuent pendant quelques générations sans être entretenues. Ce que nous regardons comme absolument machinal dans les animaux, n'est peut-être qu'une habitude anciennement prise & perpétuée ensuite de race en race. Il est certain du moins que cette disposition s'oblitére beaucoup, & même se perd presqu'entierement dans plusieurs especes faute-d'exercice. Parmi les oiseaux

qu'on rend domestiques, & dont on enleve les œufs à mesure qu'ils les pondent, il en est beaucoup qui finissent par ne point faire de nids, quoiqu'ils aient tous les matériaux nécessaires. Si l'on admet cette disposition organique qu'il me paroît difficile de rejetter, & qu'on y ajoute la révolution que doit naturellement faire dans une famille l'état de gestation; si l'on réfléchit sur l'influence que ces deux causes peuvent avoir sur l'imagination de la femelle, on se persuadera peut-être qu'elles peuvent produire la sorte de prévoyance & la réflexion nécessaires pour les préparatifs que nous voyons faire aux animaux; si deux enfans, jettés dans une isle déserte & parvenus à l'âge de puberté, cédoient enfin au vœu de la nature, il en résulteroit apparemment pour la fille la certitude de devenir mere. Or je ne doute nullement, quoiqu'on ne puisse pas refuser l'intelligence à ces êtres-là, que des feuilles & de la mousse préparées avec un certain art, ne pussent fournir une espece de lit à l'enfant venant au monde. Il me paroît même vrai-

semblable que si l'expérience étoit répétée dans plusieurs isles où l'on trouvât les mêmes matériaux, il n'y auroit pas beaucoup de différence dans la fabrique de ces différens lits.

Une des choses qui paroît faire le plus de peine aux partisans de l'automatisme des bêtes, c'est l'uniformité générale qu'on apperçoit dans les ouvrages des individus de chaque espece. Ils prétendent que si elles étoient intelligentes, leurs ouvrages devroient être variés comme les nôtres. J'ai déja répondu ailleurs que l'uniformité n'étoit pas telle qu'elle paroissoit être au premier coup d'œil, qu'on en jugeoit mal, faute d'observer assez, & que peut-être n'avions-nous pas tout ce qui seroit nécessaire pour en bien juger. Ce n'est pas qu'en effet les ouvrages & les actions des bêtes n'aient beaucoup plus d'uniformité que les nôtres, & cela doit être, vu leur organisation & leur maniere de vivre.

« Tous les individus d'une même » espece, dit très-bien M. l'Abbé de » Condillac, étant mus par le même » principe, obéissant aux mêmes be» soins, agissant pour les mêmes fins,

» & employant des moyens sembla-
» bles, il faut qu'ils contractent les
» mêmes habitudes, qu'ils fassent les
» mêmes choses, & qu'ils les fassent
» de la même maniere ». Cet excellent philosophe remarque encore, avec beaucoup de sagacité & de raison, que les hommes ne sont moins uniformes que parce qu'ils se copient les uns les autres. Les passions factices, qui sont le fruit de la société proprement dite & du loisir, (maniere d'être qui appartient en propre à l'espece humaine) varient les formes à l'infini, & offrent à l'imitation, des modeles & des combinaisons sans nombre. Par la même raison, les bêtes doivent aller à leurs fins plus simplement & plus sûrement que nous. Elles sont moins sujettes à l'erreur parce qu'elles ont moins de connoissances. « De tous
» les êtres créés, dit le même auteur,
» le moins fait pour se tromper est
» celui qui a la plus petite portion
» d'intelligence ».

En voilà, je crois, assez, Monsieur, sur les objections qu'on fait contre l'intelligence des bêtes. J'avoue qu'elles me paroissent très-foibles en elles-mêmes,

mêmes, & qu'en les comparant avec les faits je les trouve insoutenables à l'examen. Mais peut-être qu'en mettant ces objections plus près les unes des autres, elles acquerront, par leur ensemble, une énergie qu'elles n'ont pas quand elles sont séparées. C'est ce qu'il faut essayer; car on ne doit épargner aucun moyen pour l'éclaircissement de la vérité.

1°. *Les faits ne concluent rien. Nous voyons bien à la vérité, de la part des bêtes, une suite d'actions qui semblent indiquer des vues très-fines & très-compliquées, des actions que nous ne pourrions pas faire sans beaucoup de comparaisons, de jugemens, de raisonnemens; mais comme ce sont des automates, il est clair que rien ne leur est plus facile que de faire, sans raisonner, ce que nous ne pourrions pas faire sans cela.*

2°. *Ce n'est qu'en vertu d'une très-foible analogie, que nous sommes portés à croire que les bêtes sentent, se ressouviennent, comparent, jugent, &c. lorsqu'elles font, relativement à toutes les circonstances dans lesquelles elles se trouvent, des actions que nous ne pourrions pas faire sans nous ressouvenir, compa-*

ser, juger, &c. Nous n'avons aucun droit de conclure de nous à elles, à cause de la raison susdite. Ce qu'elles font n'est que le résultat d'une harmonie préétablie entre leurs mouvemens & l'impression que les objets font sur leurs sens, ce qu'il est aisé de comprendre. C'est un spectacle purement matériel qui nous est donné, par des raisons que tout le monde peut appercevoir au premier coup d'œil.

3°. *Une analogie démonstrative, qui détruit la premiere, se tire naturellement de ce que nous ne pouvons pas apprendre aux bêtes ni les mathématiques, ni rien de nos jeux & de nos sciences. Car si les bêtes pouvoient comparer, juger, raisonner, pourquoi ne leur apprendrions-nous pas la plus grande partie de ce que nous savons?*

4°. *Les bêtes ont en effet dans leurs ouvrages, comme les nids, les ruches, &c. toutes les apparences de l'intelligence & de l'industrie; on y voit en tout les moyens proportionnés à la fin. Mais si c'étoit une véritable intelligence qui les guidât, elles ne seroient pas si promptement instruites, & nous saurions comment elles ont fait leur apprentissage. C'est donc toujours une harmonie préétablie*

qui nous fait illusion, & c'est encore là une analogie démonstrative.

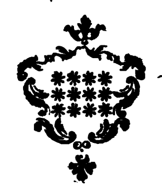
J'avoue, Monsieur, que je ne suis pas convaincu par ces instances, & que malgré moi l'ensemble des faits me fait plus d'impression que toutes ces belles analogies, dont je ne prétends pas d'ailleurs contester le mérite. Je ne suis pas beaucoup plus satisfait de la maniere d'expliquer les opérations des bêtes, en leur donnant des sensations matérielles, une mémoire matérielle, qui sans doute produisent une intelligence matérielle aussi. Je ne doute pas que ceux qui parlent ainsi n'entendent très-bien ce qu'ils disent; mais pour moi, je suis obligé de convenir, en conscience, que je n'y entends rien du tout, & j'aimerois presqu'autant l'harmonie préétablie.

Je crois que c'est l'ignorance des faits qui a produit ces systêmes si peu naturels sur le principe des opérations des bêtes. On les a jugées sans les avoir suffisamment connues. Les chasseurs qui observent, parce qu'ils en ont mille occasions, n'ont pas ordinairement le tems ou l'habitude de raisonner; & les philosophes, qui

raisonnent tant qu'on veut, ne sont pas ordinairement à portée d'observer. D'ailleurs quelques personnes ont cru la religion intéressée à cette question de l'intelligenee des bêtes, & elles ont prévu là-dessus des conséquences qui les ont effrayées. Mais c'est à tort qu'on a voulu lier cette question, purement philosophique, aux vérités que la religion nous enseigne, qui sont d'un ordre tout autre. Que les bêtes aient une intelligence qui s'applique à tous leurs besoins; que cette intelligence fasse des progrès en raison des circonstances qui l'excitent, & qu'elle ait en elle un principe indéfini de perfectibilité relative à ces mêmes besoins, cela n'empêche pas que la nôtre ne s'élève aux vérités sublimes, qui sont le fondement de nos devoirs & de nos espérances. L'intelligence des bêtes sera toujours resserrée dans les bornes des objets sensibles, avec lesquels seuls elle a des rapports. La nôtre s'élance, d'un vol hardi, jusqu'à celui même qui produit les intelligences de tous les ordres, & qui a fixé à chacune la mesure qu'elle ne passera jamais.

Il est donc vrai que la religion n'est nullement intéressée aux opinions qu'on peut avoir là-dessus. On peut même dire que les assertions des partisans de l'automatisme sont moins religieuses que le sentiment qui reconnoît l'intelligence dans tous les animaux. En effet ils soutiennent que Dieu, en nous montrant dans les bêtes l'apparence de la sensibilité, de la mémoire, *&c.* ne nous donne qu'un spectacle matériel & illusoire, qui nous tient dans une erreur perpétuelle. Ils soutiennent que des ouvrages, visiblement ordonnés & conduits avec sagesse, où tout paroît conspirer à un dessein & le remplir, ne supposent cependant aucune intelligence, & peuvent être produits par un aveugle mouvement de la matiere. Ils soutiennent qu'il y a des sensations matérielles, une mémoire matérielle, *&c.* Si je ne me trompe, Monsieur, toutes ces idées peuvent être regardées comme également hétérodoxes en religion & en philosphie. Je suis cependant bien éloigné de vouloir en faire un crime à ces Messieurs. Avec les meilleures intentions & les

plus grands talens, il est si facile de s'égarer dans la route de la vérité, que ceux qui se méprennent méritent encore notre reconnoissance pour en avoir entrepris la recherche. Il faudroit renoncer absolument à tous les débats philosophiques, si l'on ne conservoit pas le droit de se tromper. C'est un des privileges les plus assurés de l'espece humaine, & l'indulgence de ceux qui le partage doit y être inséparablement attachée. J'espere, Monsieur, que vous ne me refuserez pas la vôtre; & sans vouloir abuser de la prérogative commune, je la mérite personnellement par tous les sentimens avec lesquels j'ai l'honneur d'être, *&c.*



LETTRE du Physicien de Nuremberg sur une critique des Lettres précédentes, insérée dans le Journal des Savans.

J'AI lu, M. dans le Journal des Savans du mois de janvier 1765, des observations faites à propos de quelques lettres que j'ai eu l'honneur de vous adresser sur les animaux. Quel que soit le mérite de ces observations, je n'y répondrois pas s'il ne s'agissoit que d'une pure question de philosophie, que je regarde comme assez indifférente en elle-même ; mais il paroît que l'auteur a dessein de jetter sur les idées que je vous ai présentées un soupçon de matérialisme, & je ne veux pas qu'une pareille tache défigure ce que vous avez bien voulu faire imprimer. J'ai même quelque lieu de craindre que le zele ardent de l'observateur ne l'ait égaré, & que ses idées ne favorisent beaucoup plus le matérialisme que les miennes, quoiqu'assurément ce ne soit pas son des-

ſein ; mais il n'en eſt pas moins de mon devoir de chercher à le ramener. La charité douce produit des lumieres pures ; & c'eſt d'elle, aidée d'un peu de raiſon, que je veux en emprunter pour éclairer l'obſervateur.

Il eſt vrai, M. que je reconnois dans les animaux la faculté de ſentir, celle de ſe reſſouvenir, & tous les produits ſubſéquens de ces deux facultés ; mais loin de vouloir inſinuer par-là le matérialiſme, je déclare qu'il m'eſt impoſſible de concevoir que la matiere ſoit capable du plus petit degré de ſenſation. La faculté de ſentir répugne à toutes les idées que j'ai de la ſubſtance matérielle : j'adopte toutes les démonſtrations raiſonnables qu'on a faites de la néceſſité d'un être ſimple & indiviſible, pour recevoir les différentes ſenſations & les comparer entre elles. Si l'obſervateur accorde aux bêtes la faculté de ſentir, & qu'en même tems il les regarde comme des êtres purement matériels, c'eſt lui ſans doute, & non pas moi, qui devient le matérialiſte. Je veux croire cependant que ce n'eſt nullement ſon intention ; & je me garderai bien de

lui imputer un sentiment qu'il ne veut point avoir, quand même ses principes y conduiroient par les conséquences les plus directes. Mais voyons en détail quelques-unes de ces observations, & tâchons de les apprécier avec l'impartialité, qui ne doit jamais abandonner ceux qui cherchent sincérement la vérité.

L'OBSERVATEUR.

M. de Buffon a parfaitement bien défini l'espece de leur mémoire (des animaux), il a solidement prouvé qu'ils ne réagissent point sur leurs actes, *&c.*

RÉPONSE.

Je ne me rappelle pas quelles sont là-dessus les idées de M. de Buffon, & je ne suis pas en peine qu'il n'ait bien dit tout ce qu'il a dit; mais ce n'est pas ce dont il s'agit ici. Je demande à l'observateur quelle est l'*espece* de mémoire des bêtes, & s'il en connoît de deux *especes.* Jusqu'ici, je l'avoue, j'avois pensé qu'il n'y en

avoit qu'une; & qu'elle consistoit uniquement à se souvenir des sensations qu'on avoit éprouvées; peut-être l'observateur en connoît-il une autre qui consiste à oublier ses sensations. Quant à la faculté de réagir sur ses actes, je ne sais pas si l'on peut donner un autre nom à l'opération très-familiere aux bêtes, par laquelle elles résistent à l'impression actuelle d'un appétit vif, par le souvenir des inconvéniens qu'elles ont éprouvés dans des circonstances pareilles ou approchantes. Je ne sais pas si c'est réagir sur ses actes, que de balancer ces inconvéniens rappellés par la mémoire, avec des desirs actuellement stimulans, &, après une hésitation marquée, de se déterminer par le motif le plus pressant. Je ne sais pas si c'est réagir sur ses actes, que de s'instruire par l'expérience & de suivre en conséquence un plan de conduite réfléchi, qui est visiblement le résultat de ces différentes combinaisons. Mais il est certain que les bêtes font tout cela; & d'après les faits qu'aucun homme, instruit de leurs opérations, ne pourra me contester, je veux bien qu'elles

ne *réagissent* pas sûr leurs actes ; car que m'importe à moi le nom qu'on y voudra donner !

L'OBSERVATEUR.

A quel propos l'Auteur de la nature, en accordant la perfectibilité aux brutes, leur auroit-il fait un don constamment inutile ?.... Concluons sans hésiter. La faculté de se perfectionner est pour les brutes d'une inutilité constante ; donc elles en sont dépourvues.

RÉPONSE.

A quel propos l'Auteur de la nature, en accordant la perfectibilité aux Hurons ou à tel autre peuple, qui reste depuis des siecles dans le même degré d'abrutissement, leur auroit-il fait un don constamment inutile ? *Concluons sans hésiter ; &c.* Toutes les fois qu'avec notre foible raison, nous voudrons déterminer ce que doit faire l'Auteur de la nature, nous courrons risque de conclure d'une maniere absurde. Nous pouvons obser-

ver & admirer ce qu'il a fait; mais il y a plus que de l'extravagance à vouloir juger de ses vues & pénétrer dans ses desseins. Au reste, je ne prétends pas, dans cet exemple, & je n'ai prétendu nulle part, établir aucune parité entre l'homme & la bête. C'est bien à nous de saisir l'ensemble & les rapports que Dieu peut avoir mis entre ses différens ouvrages! J'ai observé l'intelligence des bêtes très-indépendamment des rapports qu'elle peut avoir avec la nôtre. J'ai cherché à lire leurs intentions dans leurs actions; je les y ai lues; mais je n'ai regardé qu'elles, & je ne me suis jamais occupé d'en tirer aucune conséquence relative à nous. L'homme se dégraderoit-il en reconnoissant les facultés qui existent dans des êtres inférieurs à lui, & ce qu'il a de commun avec eux lui ôte-t-il rien des avantages immortels qui le distinguent? Non, il se dégraderoit beaucoup plus en affectant de méconnoître les privileges dont jouissent ces êtres subordonnés. Si quelque chose peut réellement avilir, c'est cette crainte puérile qui ferme les yeux sur ce qui est, ou nous porte à desirer que

les choses ne fussent pas ce qu'elles sont. Quand nous aurons reconnu dans les animaux des avantages qu'ils partagent avec nous, l'homme n'en restera pas moins au rang que Dieu lui a assigné dans l'immensité de ses ouvrages. Mais revenons à notre sujet. La question de la perfectibilité des bêtes se réduit à un point fort simple. Des êtres qui sentent & se ressouviennent ne peuvent-ils pas éprouver, d'une maniere indéfinie, des sensations nouvelles que la mémoire conserve, & qui s'ajoutent aux connoissances qu'ils avoient déja? Si cela est, & je doute qu'on puisse le nier, voilà déja les individus perfectibles. Mais si de plus ces êtres peuvent se communiquer les connoissances qu'ils ont acquises, les especes deviennent perfectibles aussi. Or j'ai prouvé, par les faits, qu'il étoit impossible que les bêtes exécutassent ce que nous leur voyons exécuter, sans une communication d'idées, & même sans un langage articulé. J'ai prouvé d'ailleurs que des especes tout entieres acquéroient réellement plus de lumieres & de sagacité dans certains

plus promptement que nous. Il est en effet bien étonnant que Dieu, qui proportionne en tout les moyens à la fin, ait accordé cette célérité d'instruction à des êtres que la nature abandonne bientôt à eux-mêmes, & dont la durée de la vie est très-courte. Sans doute que la mouche éphémere doit s'instruire, & s'instruit encore plus promptement de ce qui est nécessaire à sa conservation, que ne font les animaux qui vivent quelques années.

L'OBSERVATEUR.

Je n'ai jamais bien compris ce que c'est que la différence essentielle des idées acquises par un sens ou par un autre sens..... Les sens ne donnent point les idées; ils leur donnent seulement de la prise, &, pour ainsi dire, de la pature.

REPONSE.

Il ne paroît cependant pas difficile de comprendre qu'un être qui n'auroit de sens que l'odorat, n'auroit d'idées que celles des différentes odeurs;

que celui qui n'auroit de sens que le toucher, n'auroit d'idées que celles de la mollesse ou de la dureté des corps, de leur forme, &c. & que ces idées seroient essentiellement différentes. Il me semble que l'idée d'un corps dur & celle d'une odeur quelconque n'ont rien qui se ressemble essentiellement. Ces idées d'ailleurs, quoiqu'acquises uniquement par les sens, me paroissent de la plus grande simplicité & entierement dénuées de *parure*. On a dit avant l'observateur que cinq personnes, chacune avec un sens différent, s'entendroient en géométrie. Cela peut être, & je le crois. Mais je ne vois pas comment, sur les autres objets, elles pourroient s'entendre; comment l'une pourroit faire comprendre à l'autre les résultats d'une sensation dont celle-ci ne pourroit avoir aucune idée.

L'OBSERVATEUR.

Il n'est guere de paysan qui ne soit assez bon métaphysicien à sa maniere. Il n'en est point qui ne fasse des abstractions, qui ne généralise ses idées, &c,

REPONSE.

Il paroît que l'obſervateur regarde la faculté d'abſtraire comme un privilege excluſif de l'eſpece humaine. Avec la ſagacité qu'il montre, s'il eût pris la peine d'y réfléchir, il eût vu que ce n'eſt qu'un ſecours accordé à la foible intelligence des êtres imparfaits. Les bêtes ſont forcées comme nous de faire des abſtractions. Un chien qui cherche ſon maître, s'il voit une troupe d'hommes, y court d'abord en vertu d'une idée abſtraite générale qui lui repréſente des qualités communes entre ſon maître & ces hommes-là. Il parcourt enſuite ſucceſſivement pluſieurs ſenſations moins générales, mais toujours abſtraites, juſqu'à ce qu'il ſoit frappé de la ſenſation particuliere qui eſt l'objet de ſes recherches. Les actions des bêtes qui ſuppoſent abſtraction ſont ſi communes, qu'il eſt inutile d'en charger le papier. Avec la plus légere attention, on peut s'en rappeller un grand nombre. Il n'appartient qu'à l'Intelligence ſuprême de n'avoir point d'i-

dées abstraites, parce que d'une seule vue elle pénetre & l'ensemble & les détails, & qu'elle a toujours actuellement présent tout ce qui existe.

L'OBSERVATEUR.

Les singes ne peuvent-ils pas s'entr'aider à peu près comme les hommes? Tous les animaux de même espece peuvent se servir réciproquement.

REPONSE.

Je ne parlerai pas des singes, parce que je ne connois pas leurs mœurs. Je n'en ai point vu de rassemblés en société libre, & je n'ai rien lu de fort instructif sur leur compte dans les voyageurs. Mais l'observateur me fera grand plaisir de me dire en quoi les animaux frugivores pourroient s'entr'aider beaucoup, & en quoi les carnassiers manquent à se servir réciproquement lorsqu'ils ont l'intérêt & les moyens de le faire. Il n'est pas question ici de demander pourquoi les bêtes ne font pas certaines choses,

mais comment elles peuvent faire ce qu'elles font tous les jours. L'explication des phénomenes les plus communs sera toujours le déseſpoir des partiſans de l'automatiſme.

L'OBSERVATEUR.

Pourquoi les aigles n'iroient-ils pas à la chaſſe des hommes ? Ne peuvent-ils pas, en planant dans les airs, laiſſer tomber ſur nos têtes ces fardeaux immenſes qu'ils ſont capables de porter ?

REPONSE.

Ce pourroit être un avis utile à donner aux aigles ; je crois en effet qu'ils ne s'en ſont jamais aviſés, ſi ce n'eſt peut-être celui qui briſa la tête chauve du poëte Simonide avec une tortue. C'étoit un maître aigle que celui-là. Quant aux autres, quoiqu'ils portent des fardeaux *immenſes*, comme tout le monde ſait, je penſe qu'il leur eſt plus avantageux de continuer à enlever des agneaux & des lievres, comme ils ont toujours fait. C'eſt en allant à ſon but par le chemin le plus

court qu'on montre le plus d'esprit & de sagacité.

L'OBSERVATEUR.

Peut-on dire sérieusement que l'intelligence des animaux ne se perfectionne pas, faute des arts qui la supposent ?

REPONSE.

Ce seroit sans doute une absurdité ; mais il est bien sûr qu'on ne l'a dite nulle part. On sait que c'est l'intelligence qui invente les arts, & que ce sont les mains qui les exécutent. Mais on sait aussi qu'on n'invente point ce qu'on n'a nul moyen d'exécuter. Si les hommes eussent été sans mains, avec toute leur intelligence ils n'eussent point inventé les arts. Mais les arts, une fois inventés & exécutés, par l'intelligence & par les mains, étendent la sphere de l'intelligence même, en multipliant les objets de ses connoissances. Il n'y a point là de cercle vicieux. Il n'existe que dans l'assertion de l'observateur, qui n'est

velles découvertes. Il est vrai que si la premiere assertion a semblé paradoxale, celle-ci pourroit peut-être élever quelques doutes. Mais aussi, que les sciences nous rendent *stupides*, ce seroit une belle démonstration à faire.

L'OBSERVATEUR.

La sensibilité, ce précieux attribut de l'intelligence, se montre-t-elle avec quelqu'énergie dans la plupart des brutes envers leurs semblables?

REPONSE.

Elle se montre avec la plus grande énergie dans toutes les especes qui vivent ensemble, & qui ont des moyens de s'entre-secourir, celui qui en doutera peut essayer d'aller faire crier un porc dans un bois où il y en aura d'autres à la glandée. Les especes vigoureuses & bien armées défendent avec fureur les individus de leurs troupes; les especes foibles s'avertissent du danger; celles qui vivent en famille y concentrent leurs intérêts, & il n'est pas

pas extraordinaire qu'elles n'en prennent aucun à d'autres individus qui n'ont aucun rapport avec elles.

L'OBSERVATEUR.

L'organiſation, ſelon le procédé ſi connu de la nature, devroit marcher par des nuances inſenſibles.... Il devroit donc y avoir des animaux preſque auſſi bien organiſés que nous, peut-être d'autres beaucoup mieux, &c.

REPONSE.

Je me contente de voir ce qui eſt, & je ne me ſuis jamais inquiété de ce qui devroit être. Un des plus grands obſtacles au progrès réel des connoiſſances, c'eſt cette fureur de préſumer, & de décider enſuite ſur des préſomptions. Il eſt plaiſant qu'avec le peu que nous ſavons, nous prétendions déterminer les loix de la nature. Qui nous a dit que l'organiſation devroit marcher par des nuances inſenſibles? Si cela n'eſt pas, pourquoi cela devroit-il être? Les analogies ne ſont bonnes qu'à faire conjecturer lorſque

les faits manquent ; & toutes les analogies du monde ne valent pas un seul fait bien observé. Que Dieu ait voulu mettre, ou non, une distance plus ou moins grande entre quelques-uns de ses ouvrages & les autres, ce n'est pas là mon affaire. Je me borne à admirer tout ce qu'il a fait pour sa gloire, & à lui rendre graces de ce qu'il a fait pour moi.

Voilà, M. ce que j'ai cru devoir relever dans les observations qu'on a faites sur mes lettres. Si l'observateur a pensé qu'elles pussent, en quelque maniere, favoriser le matérialisme, je ne peux que lui savoir gré d'avoir pris l'alarme, & le remercier de m'avoir donné occasion de m'expliquer & de détruire les impressions qui auroient pu en résulter contre mon intention.

J'ai l'honneur d'être, *&c.*

SEPTIEME LETTRE.

Sur l'instinct des Animaux.

RIEN n'est si ordinaire, Monsieur, parmi les hommes & même parmi les philosophes, que de se servir de mots auxquels on n'attache aucune signification précise, & cependant de les employer comme s'ils en avoient une bien déterminée. De-là sont nés des raisonnemens sans fin & des disputes interminables, qu'on se seroit épargnés en apportant quelque soin à bien expliquer ce qu'on entend par ces mots. Celui d'*instinct* me paroît être un de ceux dont on a le plus abusé, & qu'on a le plus souvent prononcé sans l'entendre. Tout le monde veut bien désigner par-là le principe qui dirige les bêtes dans leurs actions; mais chacun, à sa maniere, détermine la nature ou fixe l'étendue de ce principe. On s'accorde bien sur le mot; mais les idées qu'on y attache sont essentiellement différentes. Aristote & les Péripatéticiens donnoient

aux bêtes une ame sensitive, mais bornée à la sensation & à la mémoire, sans aucun pouvoit de réfléchir sur ses actes, de les comparer, *&c.* D'autres ont été beaucoup plus loin. Lactance dit qu'excepté la religion, il n'est rien en quoi les bêtes ne participent aux avantages de l'espece humaine.

D'un autre côté, tout le monde connoît la fameuse hypothèse de M. Descartes, que ni sa grande réputation, ni celle de quelques-uns de ses sectateurs n'ont pu soutenir. Les bêtes de la même espece ont dans leurs opérations une uniformité qui en a imposé à ces philosophes, & leur a fait naître l'idée d'automatisme; mais cette uniformité n'est qu'apparente, & l'habitude de voir la fait disparoître aux yeux exercés. Pour un chasseur attentif, il n'est pas deux renards dont l'industrie se ressemble entierement, ni deux loups dont la gloutonnerie soit la même.

Depuis M. Descartes, plusieurs théologiens ont cru la religion intéressée au maintien de cette opinion du méchanisme des bêtes. Ils n'ont point senti que la bête, quoique pour-

vue de facultés qui lui sont communes avec l'homme, pouvoit en être encore à une distance infinie. Ainsi l'homme lui-même est très-distant de l'ange, quoiqu'il partage avec lui une liberté & une immortalité qui l'approchent du trône de Dieu.

L'anatomie comparée nous montre dans les bêtes des organes semblables aux nôtres, & disposés pour les mêmes fonctions relatives à l'économie animale. Le détail de leurs actions nous fait clairement appercevoir qu'elles sont douées de la faculté de sentir, c'est-à-dire, qu'elles éprouvent ce que nous éprouvons lorsque nos organes sont remués par l'action des objets extérieurs. Douter si les bêtes ont cette faculté, c'est mettre en doute si nos semblables en sont pourvus, puisque nous n'en sommes assurés que par les mêmes signes.

Celui qui voudra méconnoître la douleur à ses cris, qui se refusera aux marques sensibles de la joie, de l'impatience, du desir, ne mérite pas qu'on lui réponde. Non-seulement il est certain que les bêtes sentent, il l'est encore qu'elles se ressouviennent.

Sans la mémoire, les coups de fouet ne rendroient point nos chiens sages, & toute éducation des animaux seroit impossible. L'exercice de la mémoire les met dans le cas de comparer une sensation passée avec une sensation présente. Toute comparaison entre deux objets produit nécessairement un jugement; les bêtes jugent donc. La douleur des coups de fouet, retracée par la mémoire, balance dans un chien couchant le plaisir de courir un lievre qui part. De la comparaison qu'il fait entre ces deux sensations naît le jugement qui détermine son action. Souvent il est entraîné par le sentiment vif du plaisir; mais l'action répétée des coups rendant plus profond le souvenir de la douleur, le plaisir perd à la comparaison; alors il réfléchit sur ce qui s'est passé, & la réflexion grave dans sa mémoire une idée de relation entre un lievre & des coups de fouet.

Cette idée devient si dominante, qu'enfin la vue d'un lievre lui fait serrer la queue, & regagner promptement son maître. L'habitude de porter les mêmes jugemens les rend si

prompts, & leur donne l'air si naturel, qu'elle fait méconnoître la réflexion qui les a réduits en principes : c'est l'expérience, aidée de la réflexion, qui fait qu'une belette juge sûrement de la proportion entre la grosseur de son corps & l'ouverture par laquelle elle veut passer. Cette idée une fois établie, devient habituelle par la répétition des actes qu'elle produit, & elle épargne à l'animal toutes les tentatives inutiles; mais les bêtes ne doivent pas seulement à la réflexion de simples idées de relation; elles tiennent encore d'elles des idées indicatives plus compliquées, sans lesquelles elles tomberoient dans mille erreurs funestes pour elles. Un vieux loup est attiré par l'odeur d'un appât; mais lorsqu'il veut en approcher, son nez lui apprend qu'un homme a marché dans les environs.

L'idée du passage d'un homme lui indique un péril & des embûches. Il hésite donc, il tourne pendant plusieurs nuits, l'appétit le ramene aux environs de cet appât dont l'éloigne la crainte du péril indiqué. Si le chasseur n'a pas pris toutes les précautions

usitées pour dérober à ce loup le sentiment du piege, si la moindre odeur de fer vient frapper son nez, rien ne rassurera jamais cet animal, devenu inquiet par l'expérience.

Ces idées acquises successivement par la sensation & la réflexion, & représentées dans leur ordre par l'imagination & par la mémoire, forment le systême des connoissances de l'animal & la chaîne de ses habitudes; mais c'est l'attention qui grave dans sa mémoire tous les faits qui concourent à l'instruire: & l'attention est le produit de la vivacité des besoins. Il doit s'ensuivre que parmi les animaux, ceux qui ont des besoins plus vifs ont plus de connoissances acquises que les autres. En effet on apperçoit, au premier coup-d'œil, que la vivacité des besoins est la mesure de l'intelligence dont chaque espece est douée, & que les circonstances qui peuvent rendre pour chaque individu les besoins plus ou moins pressans, étendent plus ou moins le systême de ses connoissances.

La nature fournit aux frugivores une nourriture qu'ils se procurent facilement sans industrie & sans réflexion:

ils savent où est l'herbe qu'ils ont à brouter, & sous quel chêne ils trouveront du gland.

Leur connoissance se borne à cet égard à la mémoire d'un seul fait : aussi leur conduite, quant à cet objet, paroît-elle stupide & voisine de l'automatisme. Mais il n'en est pas ainsi des carnassiers : forcés de chercher une proie qui se dérobe à eux, leurs facultés, éveillées par le besoin, sont dans un exercice continuel ; tous les moyens par lesquels leur proie leur est souvent échappée, se représentent fréquemment à leur mémoire. De la réflexion qu'ils sont forcés de faire sur ces faits, naissent des idées de ruses & de précautions qui se gravent encore dans la mémoire, s'y établissent en principes, & que la répétition rend habituelles. La variété & l'invention de ces idées étonnent souvent ceux auxquels ces objets sont les plus familiers. Un loup qui chasse sait, par expérience, que le vent apporte à son odorat les émanations du corps des animaux qu'il recherche : il va donc toujours le nez au vent ; il apprend de plus à juger, par le sentiment

du même organe, si la bête est éloignée ou prochaine, si elle est reposée ou fuyante. D'après cette connoissance il regle sa marche; il va à pas de loup pour la surprendre, ou redouble de vîtesse pour l'atteindre. Il rencontre sur sa route des mulots, des grenouilles & d'autres petits animaux, dont il s'est mille fois nourri; mais, quoique déja pressé par la faim, il néglige cette nourriture présente & facile, parce qu'il sait qu'il trouvera dans la chair d'un cerf ou d'un daim un repas plus ample & plus exquis. Dans tous les tems ordinaires, ce loup épuisera toutes les ressources qu'on peut attendre de la vigueur & de la ruse d'un animal solitaire; mais lorsque l'amour met en société le mâle & la femelle, ils ont respectivement, quant à l'objet de la chasse, des idées qui dérivent de la facilité que l'union procure. Ces loups connoissent, par des expériences répétées, où vivent ordinairement les bêtes fauves, & la route qu'elles tiennent lorsqu'elles sont chassées. Ils savent aussi combien est utile un relais pour hâter la défaite d'une bête déja fatiguée. Ces faits

étant connus, ils concluent de l'ordinaire au probable, & en conséquence ils partagent leurs fonctions. Le mâle se met en guête, & la femelle, comme plus foible, attend au détroit la bête haletante qu'elle est chargée de relancer. On s'assure aisément de toutes ces démarches, lorsqu'elles sont écrites sur la terre molle ou sur la neige, & on peut y lire l'histoire des pensées de l'animal.

Le renard, beaucoup plus foible que le loup, est contraint de multiplier beaucoup plus les ressources pour obtenir sa nourriture. Il a tant de moyens à prendre, tant de dangers à éviter, que sa mémoire est nécessairement chargée d'un nombre de faits qui donne à son instinct une grande étendue. Il ne peut pas abattre ces grands animaux, dont un seul le nourriroit pendant plusieurs jours. Il n'est pas non plus pourvu d'une vîtesse qui puisse suppléer au défaut de vigueur: ses moyens naturels sont donc la ruse, la patience & l'adresse. Il a toujours, comme le loup, son odorat pour boussole. Le rapport fidele de ce sens bien exercé l'instruit de l'approche de ce

qu'il cherche, & de la présence de ce qu'il doit éviter. Peu fait pour chasser à force ouverte, il s'approche ordinairement en silence ou d'une perdrix qu'il évente, ou bien du lieu par lequel il sait que doit passer un lievre ou un lapin. La terre molle reçoit à peine la trace légere de ses pas. Partagé entre la crainte d'être surpris, & la nécessité de surprendre lui-même, sa marche, toujours précautionnée & souvent suspendue, décele son inquiétude, ses desirs & ses moyens. Dans les pays giboyeux, où les plaines & les bois ne laissent pas manquer de proie, il fuit les lieux habités. Il ne s'approche de la demeure des hommes que quand il est pressé par le besoin; mais alors la connoissance du danger lui fait doubler ses précautions ordinaires. A la faveur de la nuit, il se glisse le long des haies & des buissons. S'il sait que les poules sont bonnes, il se rappelle en même tems que les piéges & les chiens sont dangereux. Ces deux souvenirs guident sa marche, & la suspendent ou l'accélerent, selon le degré de vivacité que donnent à l'un d'eux les circonstances qui sur-

viennent. Lorſque la nuit commence, & que ſa longueur offre des reſſources à la prévoyance du renard, le jappement éloigné d'un chien arrêtera ſur le champ ſa courſe. Tous les dangers qu'il a courus en différens tems ſe repréſentent à lui; mais à l'approche du jour cette frayeur extrême cede à la vivacité de l'appétit: l'animal alors devient courageux par néceſſité. Il ſe hâte même de s'expoſer, parce qu'il ſait qu'un danger plus grand le menace au retour de la lumiere.

On voit que les actions les plus ordinaires des bêtes, leurs démarches de tous les jours ſuppoſent la mémoire, la réflexion ſur ce qui s'eſt paſſé, la comparaiſon entre un objet préſent qui les attire & des périls indiqués qui les éloignent, la diſtinction entre des circonſtances qui ſe reſſemblent à quelques égards, & qui different à d'autres, le jugement & le choix entre tous ces rapports. Qu'eſt-ce donc que l'inſtinct? Des effets ſi multipliés dans les animaux, de la recherche du plaiſir & de la crainte de la douleur; les conſéquences & les inductions tirées, par eux, des faits

qui se sont placés dans leur mémoire; les actions qui en résultent; ce systême de connoissances auxquelles l'expérience ajoute, & que, chaque jour, la réflexion rend habituelles: tout cela ne peut pas se rapporter à l'instinct, ou bien ce mot devient synonyme avec celui d'intelligence.

Ce sont les besoins vifs qui, comme nous l'avons dit, gravent dans la mémoire des bêtes des sensations fortes & intéressantes, dont la chaîne forme l'ensemble de leurs connoissances. C'est par cette raison que les animaux carnassiers sont beaucoup plus industrieux que les frugivores, quant à la recherche de la nourriture; mais chassez souvent ces mêmes frugivores, vous les verrez acquérir, relativement à leur défense, la connoissance d'un nombre de faits, & l'habitude d'une foule d'inductions qui les égalent aux carnassiers. De tous les animaux qui vivent d'herbes, celui qui paroît le plus stupide est peut-être le lievre. La nature lui a donné des yeux foibles & un odorat obtus: si ce n'est l'ouie qu'il a excellente, il paroît n'être pourvu d'aucun instrument d'industrie.

D'ailleurs il n'a que la fuite pour moyen de défenſe ; mais auſſi ſemble-t-il épuiſer tout ce que la fuite peut comporter d'intentions & de variétés. Je ne parle pas d'un lievre que des levriers forcent par l'avantage d'une vîteſſe ſupérieure, mais de celui qui eſt attaqué par des chiens courans. Un vieux lievre, ainſi chaſſé, commence par proportionner ſa fuite à la vîteſſe de la pourſuite. Il ſait, par expérience, qu'une fuite rapide ne le mettroit pas hors de danger, que la chaſſe peut être longue, & que ſes forces ménagées le ſerviront plus long-tems. Il a remarqué que la pourſuite des chiens eſt plus ardente & moins interrompue dans les bois fourés, où le contact de ſon corps leur donne un ſentiment plus vif de ſon paſſage, que ſur la terre où ſes pieds ne font que poſer ; ainſi il évite les bois & ſuit preſque toujours les chemins (ce même lievre, lorſqu'il eſt pourſuivi à vue par une levrier, s'y dérobe en cherchant les bois). Il ne peut pas douter qu'il ne ſoit ſuivi par les chiens courans, ſans être vu ; il entend diſtinctement que la pourſuite

s'attache, avec scrupule, à toutes les traces de ses pas. Que fait-il? après avoir couru un long espace en ligne droite, il revient exactement sur ses mêmes voies. Après cette ruse, il se jette de côté, fait plusieurs sauts consécutifs, & par-là dérobe aux chiens, au moins pour un tems, le sentiment de la route qu'il a prise. Souvent il va faire partir du gîte un autre lievre dont il prend la place. Il déroute ainsi les chasseurs & les chiens par mille moyens qu'il seroit trop long de détailler. Ces moyens lui sont communs avec d'autres animaux, qui, plus habiles que lui d'ailleurs, n'ont pas plus d'expérience à cet égard. Les jeunes animaux ont beaucoup moins de ces ruses. C'est à la science des faits que les vieux doivent les inductions justes & promptes qui amenent ces actes multipliés.

Les ruses, l'invention, l'industrie, étant une suite de la connoissance des faits gravés par le besoin dans la mémoire, les animaux doués de vigueur, ou pourvus de défenses, doivent être moins industrieux que les autres. Aussi voyons-nous que le loup qui est un des

plus robuſtes animaux de nos climats, eſt un des moins ruſés lorſqu'il eſt chaſſé. Son nez, qui le guide toujours, ne le rend précautionné que contre les ſurpriſes. Mais d'ailleurs il ne ſonge qu'à s'éloigner, & à ſe dérober au péril par l'avantage de ſa force & de ſon haleine. Sa fuite n'eſt point compliquée comme celle des animaux timides. Il n'a point recours à ces feintes & à ces retours, qui ſont une reſſource néceſſaire pour la foibleſſe & la laſſitude.

Le ſanglier, qui eſt armé de défenſes, n'a point non plus recours à l'induſtrie. S'il ſe ſent bleſſé dans ſa fuite, il s'arrête pour combattre. Il s'indigne, & ſe fait redouter des chaſſeurs & des chiens, qu'il menace & charge avec fureur. Pour ſe procurer une défenſe plus facile & une vengeance plus aſſurée, il cherche les buiſſons épais & les halliers; il s'y place de maniere à ne pouvoir être abordé qu'en face. Alors, l'œil farouche & les ſoies hériſſées, il intimide les hommes & les chiens, les bleſſe & s'ouvre un paſſage pour une retraite nouvelle.

La vivacité des besoins donne, comme on voit, plus ou moins d'étendue aux connoissances que les bêtes acquierent. Leurs lumieres s'augmentent en raison des obstacles qu'elles ont à surmonter. Cette faculté, qui rend les bêtes capables d'être perfectionnées, rejette bien loin l'idée d'automatisme, qui ne peut être née que de l'ignorance des faits. Qu'un chasseur arrive avec des pieges dans un pays où ils ne sont pas encore connus des animaux, il les prendra avec une extrême facilité, & les renards même lui paroîtront imbécilles. Mais lorsque l'expérience les aura instruits, il sentira, par les progrès de leurs connoissances, le besoin qu'il a d'en acquérir de nouvelles. Il sera contraint de multiplier les ressources, & de donner le change à ces animaux, en leur présentant ses appâts sous mille formes différentes.

Parmi les différentes idées que la nécessité fait acquérir aux animaux, on ne doit point oublier celle des nombres. Les bêtes comptent, cela est certain; & quoique jusqu'à présent leur arithmétique paroisse assez

bornée, peut-être pourroit-on lui donner plus d'étendue. Dans les pays où l'on conserve avec soin le gibier, on fait la guerre aux pies, parce qu'elles enlevent les œufs & détruisent l'espérance de la ponte. On remarque donc assidument les nids de ces oiseaux destructeurs; &, pour anéantir d'un coup la famille carnassiere, on tâche de tuer la mere pendant qu'elle couve. Entre ces meres, il en est d'inquietes qui désertent leur nid dès qu'on en approche. Alors on est contraint de faire un affût bien couvert au pied de l'arbre sur lequel est le nid, & un homme se place dans l'affût pour attendre le retour de la couveuse; mais il attend en vain, si la pie qu'il veut surprendre a quelquefois été manquée en pareil cas. Elle sait que la foudre va sortir de cet antre où elle a vu entrer un homme. Pendant que la tendresse maternelle lui tient la vue attachée sur son nid, la frayeur l'en éloigne jusqu'à ce que la nuit puisse la dérober au chasseur. Pour tromper cet oiseau inquiet, on s'est avisé d'envoyer à l'affût deux hommes, dont l'un s'y plaçoit &

l'autre passoit; mais la pie compte & se tient toujours éloignée. Le lendemain trois y vont, & elle voit encore que deux seulement se retirent. Enfin il est nécessaire que cinq ou six hommes, en allant à l'affût, mettent son calcul en défaut. La pie, qui croit que cette collection d'hommes n'a fait que passer, ne tarde pas à revenir. Ce phénomene, renouvellé toutes les fois qu'il est tenté, doit être mis au rang des phénomenes les plus ordinaires de la sagacité des animaux.

Puisque les animaux gardent la mémoire des faits qu'ils ont eu intérêt de remarquer, puisque les conséquences qu'ils en ont tirées s'établissent en principes par la réflexion, ils sont perfectibles, mais nous ne pouvons pas savoir jusqu'à quel degré. Nous sommes même presqu'étrangers au genre de perfection dont les bêtes sont susceptibles. Jamais, avec un odorat tel que le nôtre, nous ne pouvons atteindre à la diversité des rapports & des idées que donne au loup & au chien, leur nez subtil & toujours exercé. Ils doivent à la finesse de ce sens la connoissance de quelques pro-

priétés de plusieurs corps, & des idées de relation entre ces propriétés & l'état actuel de leur machine. Ces idées & ces rapports échappent à la stupidité de nos organes. Pourquoi donc les bêtes ne se perfectionnent-elles point? Pourquoi ne remarquons-nous point un progrès sensible dans les especes? Si Dieu n'a pas donné aux intelligences célestes de sonder toute la profondeur de la nature de l'homme; si elles n'embrassent pas d'un coup d'œil cet assemblage bisarre d'ignorance & de talens, d'orgueil & de bassesse, elles peuvent dire aussi: pourquoi donc cette espece humaine, avec tant de moyens de perfectibilité, est-elle si peu avancée dans les connoissances les plus essentielles? Pourquoi plus de la moitié des hommes est-elle abrutie par des superstitions ridicules? Pourquoi les sciences qui lui sont les plus nécessaires, celles d'où dépend le bonheur de l'espece entiere, sont-elles encore dans l'enfance? *&c.*

Il est certain que les bêtes peuvent faire des progrès; mais mille obstacles particuliers s'y opposent, & d'ailleurs

il est apparemment un terme qu'elles ne franchiront jamais.

La mémoire ne conserve les traces des sensations & des jugemens qui en sont la suite, qu'autant que celles-ci ont eu le degré de force qui produit l'attention vive. Or les bêtes vêtues par la nature, ne sont guere excitées à l'attention que par les besoins de l'appétit & de l'amour. Elles n'ont pas de ces besoins de convention, qui naissent de l'oisiveté & de l'ennui. La nécessité d'être émus se fait sentir à nous dans l'état ordinaire de *veille*, & elle produit cette curiosité inquiete qui est la mere des connoissances. Les bêtes ne l'éprouvent point. Si quelques especes sont plus sujetes à l'ennui que les autres, la fouine, par exemple, que la souplesse & l'agilité caractérisent, ce ne peut pas être pour elle une situation ordinaire, parce que la nécessité de chercher à vivre tient presque toujours leur inquiétude en exercice. Lorsque la chasse est heureuse, & que leur faim est assouvie de bonne heure, elles se livrent, par le besoin d'être émues, à une grande profusion de meurtres inu-

tiles; mais la maniere d'être, la plus familiere à tous ces êtres sentans, est un demi-sommeil pendant lequel l'exercice spontané de l'imagination ne présente que des tableaux vagues qui ne laissent pas de traces profondes dans la mémoire.

Parmi nous, ces hommes grossiers, qui sont occupés pendant tout le jour à pourvoir aux besoins de premiere nécessité, ne restent-ils pas dans un état de stupidité presqu'égal à celui des bêtes ?

Il faut que le loisir, la société & le langage servent la perfectibilité, sans quoi cette disposition reste stérile. Or, premierement le loisir manque aux bêtes, comme je l'ai déja dit, Occupées sans cesse à pourvoir à leurs besoins, & se défendre contre d'autres animaux ou contre l'homme, elles ne peuvent conserver d'idées acquises que relativement à ces objets. Secondement, la plupart vivent isolées & n'ont qu'une société passagere, fondée sur l'amour & sur l'éducation de la famille. Celles qui sont attroupées d'une maniere plus durable, sont rassemblées uniquement par le senti-


Fr. II
INS
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

celui des bêtes eſt fort borné. Cela doit être, vu leur maniere de vivre, puiſqu'il y a des ſauvages qui ont des arcs & des fleches, & dont cependant la langue n'a pas trois cens mots. Mais quelque borné que ſoit le langage des bêtes, il exiſte : on peut aſſurer même qu'il eſt beaucoup plus étendu qu'on le ſuppoſe communément dans des êtres qui ont un muſeau allongé ou un bec.

Celles de leurs habitudes qui paroiſſent le plus naturelles, ne peuvent s'être formées, comme nous l'avons prouvé, que par des inductions liées enſemble par la réflexion, & qui ſuppoſent toutes les opérations de l'intelligence; mais nous ne remarquons point d'articulation ſenſible dans leurs cris. Cette apparente uniformité nous fait croire que réellement elles n'articulent point. Il eſt certain cependant que les bêtes de chaque eſpece diſtinguent très-bien entre elles ces ſons qui nous paroiſſent confus. Il ne leur arrive pas de s'y méprendre, ni de confondre le cri de la frayeur avec le *ganniſſement* de l'amour. Il n'eſt pas ſeulement nécеſſaire qu'elles expri-

ment ces situations tranchées; il faut encore qu'elles en caractérisent les différentes nuances. Le parler d'une mere qui annonce à sa famille qu'il faut se cacher, se dérober à la vue de l'ennemi, ne peut pas être le même que celui qui indique qu'il faut précipiter la fuite. Les circonstances détruisent la nécessité d'une action différente. Il faut que la différence soit exprimée dans le langage qui commande l'action. Par quel méchanisme, des animaux qui chassent ensemble s'accordent-ils pour s'attendre, se retrouver, s'aider? Ces opérations ne se feroient pas sans des conventions dont le détail ne peut s'exécuter qu'au moyen d'une langue articulée. La monotonie nous trompe, faute d'habitude & de réflexion. Lorsque nous entendons des hommes parler ensemble une langue qui nous est étrangere, nous ne sommes point frappés d'une articulation sensible, nous croyons entendre la répétition continuelle des mêmes sons. Le langage des bêtes, quelque varié qu'il puisse être, doit nous paroître encore mille fois plus monotone, parce qu'il nous est infiniment plus étran-

ger; mais, quel que soit ce langage des bêtes, il ne peut pas aider beaucoup la perfectibilité dont elles sont douées. La tradition ne sert presque point aux progrès des connoissances. Sans l'écriture, qui appartient à l'homme seul, chaque individu, concentré dans sa propre expérience, seroit forcé de recommencer la carriere que son devancier auroit parcourue, & l'histoire des connoissances d'un homme seroit presque celle de la science de l'humanité.

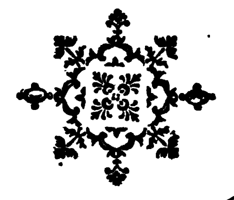
On peut donc présumer que les bêtes ne feront jamais de grands progrès, quoique relativement à certains arts elles puissent en avoir fait, sans que nous nous en fussions apperçus. En général, les obstacles qui s'opposent aux progrès des especes sont fort difficiles à vaincre, & les individus n'empruntent point non plus de la force d'une passion dominante cette activité soutenue, qui fait qu'un homme s'éleve, par le génie, fort au-dessus de ses égaux. Les bêtes ont cependant des passions naturelles, & d'autres qu'on peut appeller factices ou de réflexion; celles du premier

genre sont l'impression de la faim, les desirs ardens de l'amour, la tendresse maternelle; les autres sont la crainte de la disette ou l'avarice, & la jalousie qui conduit à la vengeance.

Mais nous avons montré dans les lettres précédentes, que ces passions n'ont ni la continuité ni le caractere de celles qui servent réellement aux progrès des especes. Elles remplissent leur objet par des moyens peu compliqués, & qui doivent être toujours les mêmes. De ce que les bêtes n'inventent point au-dela de leurs besoins, on auroit tort d'en conclure qu'elles n'inventent point du tout, & certainement la conclusion ne seroit pas légitime. Je bornerai là, Monsieur, mes réflexions sur ce qu'on appelle instinct dans les bêtes. Il me paroît impossible de ne pas reconnoître que le principe qui les meut dans leurs actions, est un principe intelligent, qui est le produit des sensations & de la mémoire. Mais, quoique cet avantage leur soit commun avec nous, il est aisé de voir à quelle distance sont encore de nous ces êtres sentans, & quel intervalle immense nous sépare.

C'est, Monsieur, ce qu'on appercevra d'un coup d'œil, en lisant les réflexions sur l'homme moral qui suivent cette lettre, & qui m'ont paru nécessaires pour éloigner toutes les conséquences que quelques personnes pourroient tirer de l'intelligence reconnue des bêtes.

J'ai l'honneur d'être, *&c.*



LETTRES du Physicien de Nuremberg sur l'HOMME.

PREMIERE LETTRE.

APRÈS avoir examiné, Monsieur, les actions des animaux; après avoir vu comment, dans les différentes especes, les sensations, la mémoire & les besoins produisent, étendent & bornent enfin l'intelligence, il peut être utile de jetter un coup d'œil sur nous-mêmes. En considérant seulement une partie de ce qu'est l'homme, nous le vengerons aisément de l'injure qu'on lui fait en dégradant les autres animaux afin de l'élever. Nous reconnoîtrons la place distinguée qui lui est assignée par l'Auteur de la nature. Ses avantages réels sont assez brillans pour établir par eux-mêmes sa supériorité, sans avoir recours à des ressources contre lesquelles déposent l'expérience & le sentiment. Les vrais détracteurs de l'espece humaine sont ceux qui croient avoir besoin de nier

l'intelligence des animaux pour maintenir la dignité de l'homme, comme si cette dignité n'étoit pas indépendante & personnelle, comme si la portion que les autres animaux ont reçue du Créateur avoit quelqu'influence sur les avantages immortels dont il nous a comblés. Je ne prétends pas, Monsieur, à beaucoup près, traiter cet immense sujet dans toute son étendue. Ce travail seroit fort au-dessus de mes forces, & d'ailleurs il exigeroit des volumes. Je ne veux qu'indiquer les principes généraux des actions humaines, & tâcher de les reconnoître dans quelques-unes des manieres dont la société les modifie & souvent les défigure. Ce qui rend cet examen épineux, c'est qu'on ne voit pas au premier coup d'œil dans l'espece un caractere distinctif qui convienne à tous les individus. Il y a tant de différences entre leurs actions, qu'on seroit tenté d'en supposer dans leurs motifs. Depuis l'esclave, qui flatte indignement son maître, jusqu'à Thamas, qui égorge des milliers de ses semblables pour n'avoir personne au-dessus de lui, on

voit des variétés sans nombre. On ne peut qu'être frappé d'admiration lorsqu'on regarde les travaux immenses de l'homme, qu'on examine le détail de ses arts & le progrès de ses sciences, qu'on le voit franchir les mers, mesurer les cieux, & disputer au tonnerre son bruit & ses effets. Mais comment n'être pas surpris en même tems de l'ignorance & de la stupidité de la plus grande partie de l'espece ? comment ne pas frémir de la bassesse ou de l'atrocité des actions par lesquelles s'avilit souvent ce roi de la nature ? Effrayés de cet assemblage monstrueux, quelques moralistes ont eu recours, pour expliquer l'homme, à un mêlange de bons & de mauvais principes, qui lui-même a grand besoin d'être expliqué. L'orgueil, la superstition, la crainte ont embarrassé la connoissance de l'homme de mille préjugés que l'observation doit détruire. La religion est chargée de nous conduire dans la route du bonheur qu'elle nous prépare au-delà des tems. La philosophie doit étudier les motifs naturels des actions de l'homme pour trouver les moyens, du même

genre, de le rendre meilleur & plus heureux pendant cette vie paſſagere. Il faut convenir qu'en regardant l'homme tel qu'il eſt aujourd'hui dans l'état de ſociété, on eſt tenté d'abord de le croire dénaturé. Tant d'idées étrangeres à ſa conſtitution primitive, tant de paſſions factices entrent dans ſa compoſition actuelle, que pluſieurs philoſophes ont cru néceſſaire, pour le connoître, de remonter à un état ancien, où l'on pût trouver plus de ſimplicité & moins de complications. Mais ce moyen ne paroît pas fait pour garantir de l'erreur. On commence par ſuppoſer l'état qu'on examine, & les réflexions de l'obſervateur ne peuvent porter que ſur l'ouvrage de ſon imagination, qui peut être fort éloigné de celui de la nature. Ce n'eſt donc point dans un paſſé qui nous eſt inconnu, qu'il faut chercher à connoître l'homme; mais en le regardant tel qu'il eſt ſous nos yeux, il eſt facile de diſtinguer à part les beſoins qu'il tient de la nature, d'avec ceux que l'état de ſociété fait naître, & qu'enſuite il rend habituels. On peut ainſi parvenir à reconnoître les élémens qui entrent dans

la composition de l'homme, & les produits de ces élémens.

Tous les philosophes, & même la plupart des théologiens, conviennent aujourd'hui que nos sensations sont la matiere premiere de nos idées ; & cette vérité, connue depuis long-tems d'une maniere générale & assez vague, ne pouvoit pas échapper, avec tous ses détails, à la sagacité de nos observateurs. Ceux qui ont examiné l'entendement humain, ont très-bien marqué l'ordre dans lequel nous éprouvons les effets de cette faculté générale à laquelle nous devons toutes nos connoissances. Mais sentir n'est pas simplement appercevoir. Dans une sensation, il y a presque toujours deux impressions à considérer ; la perception de l'objet qui la cause, & la modification qu'en reçoit notre ame, c'est-à-dire, le plaisir ou la douleur qu'elle nous fait éprouver. C'est principalement de ce qu'il y a de représentatif dans nos sensations, que proviennent nos connoissances. Du genre d'affection qu'elles nous causent, naît le plaisir ou la douleur, c'est-à-dire, un sentiment qui nous fait aimer ou

haïr notre existence. L'une de ces impressions nous met dans le cas de comparer, de juger, *&c.* l'autre nous porte à desirer, à vouloir. Celle-ci est l'agent impérieux qui nous remue ; le desir est le créateur de nos actions ; pour nous connoître il faut observer ce qui l'excite en nous. La faculté de sentir, qui appartient à l'ame, n'ayant d'exercice que par l'entremise des organes matériels dont l'assemblage forme notre corps, il peut en résulter une différence naturelle entre les hommes. Si le tissu des fibres n'est pas le même dans tous, quelques-uns doivent avoir certains organes plus sensibles, & recevoir en conséquence des objets qui les ébranlent, une impression dont la force est inconnue à d'autres. Dans ce cas, nos jugemens & nos choix n'étant que le résultat d'une comparaison entre les différentes impressions que nous recevons, ils seroient aussi peu semblables d'un homme à un autre que ces impressions mêmes. De-là on pourroit conclure que la connoissance de l'homme est une chose impossible, que chaque individu a une mesure qui ne peut nullement s'appliquer à l'es-

pece entiere, que le jugement qu'on porte de la conduite d'autrui est toujours injuste, & que les conseils qu'on lui donne sont encore plus inutiles. Ma raison doit être étrangere à celle d'un homme qui ne sent pas comme moi; & si je le prends pour un fou, il a droit de me regarder comme un imbécille. Mais toutes nos sensations particulieres, tous les jugemens qui en résultent aboutissent à une disposition commune & nécessaire à tous les êtres sensibles, le desir du bien-être. Ce desir, sans cesse agissant, est déterminé par nos besoins vers certains objets. S'il rencontre des obstacles, il devient plus ardent, il s'irrite; & le desir irrité est ce qu'on appelle passion, c'est-à-dire, un état de souffrance dans lequel l'ame toute entiere se porte vers un objet comme vers le point fixe de son bonheur. Pour savoir tout ce dont l'homme est capable, il faut le voir lorsqu'il est passionné. Si vous regardez un loup rassasié, vous ne soupçonnerez pas sa voracité. Les mouvemens de la passion sont toujours vrais, & trop marqués pour qu'on puisse s'y méprendre. Or en examinant un hom-

me agité par quelque paſſion, je le vois fixé ſur un objet dont il pourſuit la jouiſſance. Que le deſir qu'il en a ſoit naturel ou factice, il écarte avec fureur tout ce qui l'en ſépare; le péril diſparoît à ſes yeux, & il ſemble s'oublier ſoi-même. Le beſoin qui le tourmente ne lui laiſſe voir que ce qui peut le ſoulager. Cette diſpoſition, qui eſt frappante dans un état extrême, agit conſtamment, quoique d'une maniere moins ſenſible, dans les ſituations plus modérées. L'homme n'a donc point de caractere particulier qui le diſtingue. Il eſt toujours ce que les beſoins le font être; & comme, ſur-tout dans l'état de ſociété, les beſoins varient à l'infini d'individu à individu, & dans le même, ſelon les tems, on doit trouver en lui des contradictions ſans nombre, qui ſont toutes produites par le deſir commun du bien-être. *C'eſt un être merveilleuſement divers & ondoyant que l'homme*, diſoit Montagne, ce grand peintre de la nature humaine. En effet, il paroît être moins le produit de ſes inclinations naturelles que des circonſtances qui l'environnent. S'il n'eſt pas cruel par

caractere, il ne lui faut qu'une paſſion & des obſtacles pour l'exciter à faire couler le ſang, & l'habitude ou les préjugés peuvent lui rendre enſuite la cruauté néceſſaire. Le méchant, dit Hobbes, n'eſt qu'un enfant robuſte ; & ſi l'on ſuppoſe l'homme avec des deſirs vifs & ſans expérience, comme ſont les enfans, on ne voit pas en effet ce qui pourroit l'arrêter dans la recherche de ce qu'il pourſuit. C'eſt l'expérience qui nous fait trouver, dans notre union avec les autres, des facilités pour la ſatisfaction de nos beſoins. Alors l'intérêt de chacun établit dans ſon eſprit une idée de proportion entre le plaiſir qu'il cherche, & le dommage qu'il ſouffriroit s'il aliénoit les autres. De-là naiſſent les égards, qui naturellement n'ont lieu qu'autant que les intérêts ſont ſuperficiels, mais auxquels l'habitude & le ſentiment de la compaſſion, dont nous parlerons dans la ſuite, donnent beaucoup de force. Mais les paſſions nous ramenent à l'enfance, en nous préſentant vivement un objet unique avec ce degré d'intérêt qui éclipſe tout. Ce mot *paſſion* réveille, Mon-

ſieur, un grand nombre d'idées bien différentes entre elles, lorſque l'on conſidere l'homme dans l'état de ſociété. L'état ſocial & les différentes formes qu'il peut recevoir produiſent, entre les hommes, une complication infinie de rapports & de manieres d'être, dans leſquels on trouve les paſſions naturelles de l'homme abſolument dénaturées. Il eſt donc néceſſaire de bien diſtinguer les beſoins que la nature donne à l'homme individuel, d'avec ces beſoins qu'on peut appeller factices, & qui naiſſent dans l'état de ſociété. Quoique ceux-ci doivent néceſſairement dériver des premiers, ils ſe trouvent à la fin ſi diſſemblables, qu'il faut la plus grande attention pour retrouver leur origine.

Il entre dans la conſtitution de l'homme beaucoup plus de beſoins naturels que dans celle de tous les autres animaux. Quand ſon intelligence ne ſeroit pas eſſentiellement ſupérieure à la leur, il acquerroit néceſſairement par ſes beſoins & ſes moyens une grande ſupériorité ſur toutes les autres eſpeces. Ce n'eſt pas que le beſoin de ſe nourrir, qui peut

devenir un des plus preſſans, doive naturellement le forcer à beaucoup d'induſtrie. Porté, par ſon goût & par ſa conſtitution, à s'accommoder de différentes eſpeces de nourritures, il eſt moins expoſé qu'un autre à en manquer. La chaſſe, la pêche, le lait des troupeaux & les fruits de la terre peuvent également aſſouvir ſon appétit. Ce n'eſt pas l'homme affamé qu'il eſt difficile de raſſaſier; c'eſt l'homme dégoûté, dont il eſt embarraſſant d'exciter les deſirs; & la terre fourniroit, peut-être ſans beaucoup de peine, à l'homme naturel les alimens groſſiers ſuffiſans pour entretenir ſa vigueur. Cependant les facilités qui réſultent de l'aſſociation pour la chaſſe ou pour la pêche, établiſſent bientôt une ſociété entre les hommes chaſſeurs ou ichtyophages; & la multiplication de la peuplade n'eſt pas long-tems ſans amener la néceſſité de la culture des terres. Celle-ci conduit à un nouvel ordre de rapports & d'inſtitutions, qui ne ſont point de notre ſujet. Toujours eſt-il certain que ſi l'homme n'avoit beſoin que d'être nourri, la ſociété lui ſeroit beaucoup moins né-

ceſſaire, qu'elle ne ſeroit que difficilement établie, & que peut-être nous n'admirerions pas tous les progrès que d'autres beſoins ont fait faire à l'induſtrie humaine.

Dans la plupart des climats, l'homme eſt condamné à ſe vêtir, ſous peine de la douleur & même de la mort. Ce beſoin doit donc être mis au rang de ceux de premiere néceſſité, & peut-être oblige-t-il à beaucoup plus de réflexions & d'invention que le beſoin de ſe nourrir. Ce n'eſt pas que l'homme ne puiſſe d'abord ſe couvrir groſſierement avec la peau des bêtes qu'il aura tuées, ſans leur donner aucune préparation; mais il ne pourra pas s'en ſervir long-tems ſans être forcé, par les inconvéniens, de réfléchir ſur les moyens de rendre ce vêtement ſimple, plus propre à ſon uſage. De ces réflexions naîtra l'art de paſſer ces peaux pour les rendre plus ſouples & plus durables, celui de les coudre enſemble pour en être plus complettement ou plus commodément couvert. Les peuples les plus ſtupides, comme les Samoïedes & les Groënlandois, n'ignorent pas ces deux

arts, qui sont une suite de la nécessité de se vêtir. S'ils ne savent pas, comme nous, convertir en fil l'écorce du chanvre & du lin, ils se servent assez heureusement des nerfs des animaux qu'ils ont tués, & ils donnent aux peaux de ces animaux la souplesse, sans laquelle elles ne rempliroient pas entierement leur destination. Voilà déja plusieurs arts dus à un besoin de premiere nécessité, & sans l'invention desquels, dans la plupart des climats, l'homme, dont la constitution est peu proportionnée à leur inclémence, périroit infailliblement. Mais aussi ces arts sont inventés par-tout où ils sont nécessaires. Le besoin, ce maître universel de tous les êtres sensibles, donne à cet égard de savantes leçons à ceux qui d'ailleurs sont les plus stupides & les plus grossiers. Mais, quelque bien vêtu que soit l'homme, il sera encore tellement à la merci des intempéries de l'air, qu'une habitation lui est aussi nécessaire qu'un vêtement. S'il commence par se retirer dans le tronc d'un arbre, que la nature ou lui-même aura creusé, cette demeure resserrée lui paroîtra bientôt insuffisante, parce

qu'elle l'eſt en effet. Le beſoin le conduira à raſſembler des feuillages & des branches, à les lier enſemble, à les remparer avec de la terre, à les couvrir d'herbes ſeches ou de gaſons qui ferment le paſſage à la pluie, en un mot, à ſe conſtruire une cabane. C'eſt encore ce que font, & tous à peu près de la même maniere, les peuples les plus brutes dans les climats rigoureux. C'eſt un art de premiere néceſſité, que la conſtitution même de l'homme le force d'inventer, ſous peine de la douleur & de la mort.

L'amour eſt ſans doute auſſi pour l'homme un des beſoins les plus preſſans. Il ſe fait ſur-tout ſentir avec un empire prédominant lorſque les autres ſont ſatisfaits. Cette paſſion terrible, qui tourmente & perpétue tous les êtres animés, n'a point pour l'homme de ſaiſon particuliere. Preſque toujours agiſſante dans l'âge de la vigueur, lors même que les idées morales, ſoit réelles, ſoit illuſoires, n'ont rien ajouté à ſa vivacité naturelle, la jouiſſance amortit un inſtant les deſirs, mais ſans les éteindre. L'eſpérance du moment à venir ſe confond avec l'i-

vresse du moment présent ; & donné à cette passion un caractère de permanence, qui ne peut guère manquer d'établir une société durable entre le mâle & la femelle. Il me paroît, Monsieur, que les premiers desirs de l'homme adulte doivent l'attacher à une femme, & que ce lien doit être également resserré par le souvenir & par l'espérance. L'habitude, qui produit l'inconstance & le dégoût dans l'homme civilisé dont la constitution est altérée, exerce un pouvoir tout différent sur l'homme naturel. La communauté des femmes a pu être, dans quelques sociétés, l'effet d'une institution particuliere ; mais elle n'a jamais été l'institution de la nature, qui tend, par toutes sortes de voies, à resserrer l'union des mariages. Outre les avantages & les secours réciproques qui résultent de l'association, ce lien acquiert bientôt une force nouvelle par la naissance des enfans, dont les besoins exigent une communauté de soins qui multiplie les rapports que le pere & la mere avoient déja l'un avec l'autre. En regardant seulement ces objets intéressans d'une tendresse na-

turelle, il est impossible que les parens n'y trouvent pas des motifs pour se devenir encore plus chers. Les soins mêmes qu'ils concourent à donner à ces foibles créatures, en leur faisant naître l'idée d'une propriété commune, excite en eux un sentiment profond qui tend à les unir. Mon dessein n'est pas d'examiner comment, la famille venant à se multiplier, la société s'étend, les intérêts se divisent, les loix s'établissent. Il nous suffit d'avoir observé que tout rend à l'homme l'association nécessaire, que sans elle l'espece ne pourroit qu'à peine subsister, & que la sociabilité est fondée sur la constitution même de l'homme, & sur les besoins les plus pressans qui en dérivent. Mais ceux que nous venons d'indiquer ne sont pas les seuls qu'il tienne de la nature. Il est d'autres dispositions qui lui rendent la société du moins très-intéressante, & qui, peut-être plus que les premiers besoins, influent sur ses efforts, ses progrès & ses crimes. L'homme n'a pas seulement besoin d'être nourri, vêtu, défendu des injures de l'air, & même d'éprouver, pendant une partie de sa

vie, les vives émotions de l'amour. Ces objets réunis pourroient suffire à l'homme isolé, parce que la nécessité d'y pourvoir occuperoit tout son tems, & lui laisseroit à peine celui du sommeil. C'est ce qui arrive en effet à ces malheureux que la pauvreté dévoue à une fatigue continuelle pour soutenir leur vie. Mais l'excès du travail, l'inquiétude & la crainte ne leur laissent qu'un sentiment pénible de l'existence; ils n'en jouissent point, ils en souffrent & n'en sont avertis que par la douleur. Lorsque l'homme a de quoi satisfaire à tous les besoins dont nous avons parlé; lorsque les bienfaits de la nature ne lui laissent, à cet égard, aucune inquiétude prochaine pour l'avenir; lorsqu'enfin il paroît n'avoir qu'à jouir d'un heureux loisir, un nouveau besoin le tourmente, celui d'avoir un sentiment vif de sa propre existence. Nous ne sommes présens à nous-mêmes, que par des sensations immédiates ou des idées. Il faut qu'elles nous intéressent pour nous rendre heureux; & malheureusement les sensations qui nous ont le plus intéressés, s'affoiblissent par leur continuité. Ce

que nous avons regardé long-tems devient pour nous comme les objets qui s'éloignent, dont nous n'apperce-vons plus qu'une image confuse & mal terminée. Le besoin d'exister vivement, joint à cet affoiblissement continuel de nos sensations, nous cause une inquiétude machinale, des desirs vagues, excités par le souvenir importun d'un état précédent. Nous sommes donc forcés, pour être heureux, ou de changer continuellement d'objets, ou d'outrer les sensations du même genre. De-là vient une inconstance qui ne permet pas à nos vœux de s'arrêter, & une progression de desirs qui, toujours anéantis par la jouissance, mais irrités par le souvenir, s'élancent jusques dans l'infini. Cette disposition, qui fait bientôt succéder le mal-aise de l'ennui aux émotions les plus intéressantes, est le tourment de l'homme oisif & civilisé, comme nous le verrons en examinant ses effets dans la société. Mais nous verrons aussi que ce tourment est la source d'une partie de ses effets & de ses progrès. Le besoin d'un sentiment vif de l'existence est balancé dans

l'homme par une autre diſpoſition, qui lui eſt commune avec tous les autres êtres ſenſibles, la pareſſe ou l'amour du repos. Cette force d'inertie n'agit très-puiſſamment que ſur la claſſe oiſive de la ſociété. Dans tout autre état, elle eſt ſubjuguée par des beſoins plus ſtimulans. Mais ce qu'on aura peine à croire d'abord, c'eſt qu'elle eſt le plus grand principe d'activité parmi les hommes. Le repos en perſpective, qui faiſoit courir Pyrrhus, fatigue encore tout ambitieux qui veut s'élever, tout avare qui amaſſe au-delà de ſes beſoins, tout homme paſſionné pour la gloire, qui craint des rivaux. L'amour du repos & le deſir d'exiſter vivement ſont deux beſoins contradictoires qui influent l'un ſur l'autre & ſe modifient. L'homme craint la peine; tout eſpece d'effort l'importune & le fatigue, à moins qu'il ne ſoit agité d'une paſſion. Sur-tout le travail de penſer eſt inſupportable à qui l'habitude ne l'a pas rendu facile. Mais l'ennui devient bientôt auſſi importun que le travail même. Il ſemble à l'homme déſoccupé qu'une partie de ſon exiſtence lui échappe. Il change machinalement

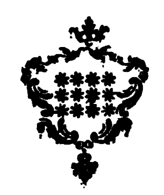
machinalement de lieu ; il eſt forcé de chercher des objets extérieurs, dont l'action le remue & excite en lui le ſentiment de la vie. N'ayant point d'activité propre, il a beſoin d'être paſſif. Il lui faut des ſpectacles extraordinaires, dont la nouveauté ſecoue ſes organes engourdis. Ce mal-aiſe eſt moins connu de l'homme ſauvage, parce qu'il a moins de loiſir, & que, excepté la ſatisfaction des beſoins les plus groſſiers, il n'a pas l'idée d'une maniere vive d'exiſter. Son état habituel eſt donc une ſorte de torpeur. Le mouvement d'un ruiſſeau ſuffit pour exciter en lui une ſenſation occupante lorſqu'il n'eſt pas en action, & l'ignorance d'une émotion plus forte lui laiſſe goûter cette ſituation paiſible & voiſine du ſommeil. Mais ſi le ſauvage a quelquefois joui du ſentiment vif de l'exiſtence ; ſi, par exemple, des liqueurs fortes ont excité en lui ce ſentiment, il en devient très-avide, & il ſacrifie tout à ce beſoin nouveau.

Voilà ce me ſemble, Monſieur, les principaux élémens qui entrent dans la compoſition naturelle de l'homme. C'eſt-là le fonds que les individus ap-

portent dans la société, & qu'elle met en œuvre par les circonstances qu'elle fait naître & les différens rapports qu'elle établit. On voit que l'association est nécessaire à l'homme pour sa conservation, ou du moins pour son bonheur. Il est cependant certain que les mêmes besoins qui l'invitent à s'approcher de ses semblables, produisent ensuite des intérêts contradictoires, qui tendent à l'en éloigner. Le besoin de nourriture n'admet pas toujours le partage; l'amour excite la jalousie, & en tout, l'intérêt de la propriété porte à la personnalité exclusive. L'homme cherche donc l'association pour se préparer les moyens de jouir, & il est ensuite isolé par la jouissance même. Mais les hommes sont doués d'une disposition d'attrait qui les rend naturellement chers les uns aux autres, & qui agit constamment lorsqu'elle n'est point altérée par un intérêt personnel plus puissant, ou par des habitudes qui la défigurent & même l'anéantissent. Un homme n'est point indifférent pour un autre homme. Celui qui souffre est assuré d'exciter la compassion de ceux qui n'ont point

d'intérêt à le voir souffrir, ou dont la sensibilité n'est point encore émoussée. C'est ce qui est prouvé par l'impression générale que font les malheurs d'autrui sur tous les gens désintéressés, & ce que chacun retrouvera dans son propre cœur, pour peu qu'il veuille s'examiner. Plusieurs moralistes ont pensé que ce sentiment n'étoit que l'effet d'un retour sur soi-même; que la compassion n'étoit pas une impression directe, mais un moment réfléchi fondé sur l'intérêt personnel. Il est bien vrai que pour compatir, il faut avoir soi-même l'idée de la douleur, parce qu'il est impossible de partager ce qu'on ne connoît point. Mais cette triste expérience ne manque à personne; & quoiqu'elle soit nécessaire à la naissance du sentiment de la pitié, il n'en est pas moins excité directement par la douleur d'autrui. C'est une douleur réelle que nous fait éprouver la présence d'un homme souffrant. Il en résulte pour nous un mal-aise physique très-incommode, & qui nous porte, de premiere impulsion, à secourir le malheureux. Cette disposition précieuse & sacrée, acquiert en nous de

la force par l'exercice & l'habitude Elle devient le fondement de toutes les vertus qu'on nomme généreuses, parce qu'elles n'ont d'autres récompense que le plaisir pur d'avoir fait des heureux. Nous chercherons, Monsieur, dans la lettre suivante, quel est le produit de toutes ces dispositions naturelles à l'homme, comment ces différens germes se développent dans la société, & se modifient par leur influence réciproque, pour former l'homme tel que nous le voyons. J'ai l'honneur d'être, *&c.*



SECONDE LETTRE.

L'HOMME considéré comme solitaire n'a, Monsieur, que des besoins simples, qui ne le porteroient qu'à des actes uniformes, dont l'histoire se borneroit à un petit nombre de faits. Mais la solitude ne peut pas être longtems son état naturel. L'amour du repos, l'expérience des facilités que l'association procure, le besoin de doubler le sentiment de son existence par la communication des idées, une sorte d'inclination ou de tendresse sourde, approchent les hommes les uns des autres. Il semble que tous ces intérêts naturels, qui forment d'abord leurs liens réciproques, devroient concourir à les resserrer de jour en jour. Mais la société étant une fois établie, étendue, & sur-tout civilisée, il en naît pour les individus qui la composent un ordre d'intérêts nouveaux, qui tendent beaucoup plus à la division qu'à la concorde. Ce n'est pas que l'homme ne conserve toujours les dif-

pofitions effentielles à fa nature. L'état focial ne les anéantit pas, mais il les éclipfe ; & c'eft fouvent en vain qu'on recherche dans l'homme civilifé, l'homme primitif & naturel. C'eft ce qui rend les connoiffances de l'homme infiniment épineufes. On ne diftingue pas toujours fans peine ce qu'il tient de fa conftitution propre, d'avec ce qu'il doit à l'état focial. Les befoins naturels fe trouvent étouffés par une foule de befoins factices, & ce font les derniers qui lui donnent l'impulfion & le mouvement qui fe font le plus remarquer. Il eft aifé d'appercevoir combien & comment, dans une fociété nombreufe, ces befoins factices doivent fe multiplier. Un des premiers effets de cette multiplication eft d'ifoler les hommes, que leurs intérêts & leurs inclinations avoient rapprochés. Ainfi l'état focial devient deftructeur des principes qui l'ont établi, & ces principes n'ont prefque plus d'action dans le cours ordinaire & la durée de la fociété. La variété des jouiffances, qui font l'objet des defirs de tous, établit une rivalité réciproque & générale. Les intérêts fe

personnalisent & se concentrent; & quoique cette tendance à s'isoler ne soit qu'acquise, on en retrouve par-tout les effets. Jettez un coup d'œil sur l'univers, vous verrez les nations séparées entre elles, les sociétés particulieres formant des cercles plus étroits, les familles encore plus resserrées, & nos vœux, toujours circonscrits par nos intérêts, finir par n'avoir d'objet que nous-mêmes. Cette disposition est une suite du desir général du bien-être, nécessaire à tout être sensible. Il est impossible que nous ne poursuivions pas les jouissances que nous envisageons comme essentielles à notre bonheur, & que nous n'ayions pas le desir d'écarter tout ce qui peut en troubler la possession. Voilà l'impulsion de la nature, & elle s'applique à tous les besoins factices que la société fait naître. La raison, c'est-à-dire l'expérience, rectifie à la vérité les erreurs de jugement dans lesquelles nous pouvons tomber sur ce qui nous paroît d'abord essentiel à notre bonheur. Elle nous montre aussi les desirs d'autrui armés contre les nôtres, & le danger qu'il y auroit pour

nous dans la poursuite inconsidérée de ce qui nous plaît; mais si elle arrête les effets de cette disposition par la balance d'un intérêt prédominant, la disposition elle-même subsiste dans toute sa force, & c'est le desir éclairé du bonheur qui en réprime le desir aveugle. Ce *moi*, que Paschal ne haïssoit dans les autres, que parce qu'un grand philosophe s'aime comme un homme du peuple, n'est donc pas haïssable en soi, puisqu'il est universel & nécessaire. Chacun éprouve cette personnalité de la part des autres & la lui rend. On ne peut donc raisonnablement attendre de l'attachement de la part des hommes, qu'autant qu'on est de quelqu'utilité pour eux. L'attachement du chien pour le maître qui le nourrit, est une image fidelle de l'union des hommes entre eux. Si ses carresses durent encore lorsqu'il est rassasié, c'est que l'expérience des besoins passés lui en fait prévoir de nouveaux. Les liens qui unissent les hommes dans la société, n'étant pas toujours formés par des besoins apparens ou de premiere nécessité, ils ont quelquefois un air de désintéressement &

de liberté qui nous en impose. On ne regarde pas comme effets du besoin les plaisirs enchanteurs de l'amitié; on croit s'oublier soi-même en aimant ses amis, & en effet, on sacrifie souvent pour eux des intérêts très-chers. Mais nous ne regardons ces sacrifices comme vraiment désintéressés, que faute de connoître tout ce qui est besoin pour nous. Cet homme, dont la conversation vive fait passer dans mon ame une foule d'idées, d'images, de sentimens, m'est aussi nécessaire que la nourriture l'est à celui qui a faim. Il me délivre de l'ennui, il me procure un sentiment vif & complet de mon existence, c'est-à-dire, qu'il satisfait à l'un des besoins les plus pressans que je puisse éprouver. *Vous m'êtes devenu si nécessaire, qu'il m'est impossible de vivre heureux sans vous;* c'est ce qu'on peut dire de plus flatteur à son ami. Plus nos attachemens sont vifs, plus nous sommes aisément trompés sur leur véritable motif. L'activité des passions excite & rassemble une foule d'idées dont l'union produit des chimeres, comme la chaleur de la fievre fait éclorre des rêves dans le cerveau

d'un malade. Cette erreur sur le véritable but de nos passions, ne nous séduit jamais d'une maniere plus marquée que dans l'amour. Lorsqu'au printems de notre âge le moment est arrivé où se fait sentir le besoin qui rapproche les sexes, l'espérance, jointe à quelques rapports souvent mal examinés, fixe sur un objet particulier nos vœux d'abord errans. Bientôt cet objet, toujours présent à nos desirs, détruit en nous tout intérêt pour ce qui n'est pas lui. L'imagination active va chercher des fleurs de toute espece pour embellir son idole. Adorateur de son propre ouvrage, un jeune homme ardent voit dans sa maîtresse le chef-d'œuvre des graces, le modele de la perfection, l'assemblage complet des merveilles de la nature. Son attention concentrée ne s'échappe un moment sur d'autres objets, que pour les subordonner à celui-là. Si son ame vient à s'épuiser par des mouvemens aussi rapides, une langueur tendre l'appesantit encore sur la même idée. L'image chérie ne l'abandonne dans le sommeil, qu'avec le sentiment de l'existence.

Les songes la lui représentent ; &, plus intéressante que la lumiere, c'est elle qui lui rend la vie au moment du réveil. Alors si l'art ou la pudeur d'une femme, sans désespérer ses vœux, les irrite par une réserve adroitement ménagée, le pouvoir des vertus se joint à l'illusion des charmes ; la crainte & le respect lui laissent à peine lever des yeux tremblans sur cet objet majestueux. Ses desirs sont anéantis par une vénération profonde, ou bien ils cedent au plaisir d'obéir à ce qu'il adore. Sa vie même seroit mille fois prodiguée, si l'on desiroit de lui cet hommage. Enfin arrive ce moment qu'il n'osoit prévoir, & qui le rend égal aux dieux. Le charme cesse avec le besoin de jouir ; les guirlandes se fannent, & les fleurs desséchées lui laissent voir une femme souvent aussi flétrie qu'elles.

C'est ainsi, Monsieur, que, dans la société, presque tous nos besoins se dénaturent au point de devenir méconnoissables. Les passions mêmes les plus actives perdent de vue leur objet naturel. Les objets secondaires, qui d'abord n'étoient envisagés que com-

me des moyens, prennent la premiere place. Si vous en exceptez les classes d'hommes continuellement occupés du soin de pourvoir à leur subsistance & des inquiétudes qui y sont relatives, vous trouverez tous les autres entraînés par des passions purement factices, ou du moins par ce qui entre de factice dans les passions naturelles. Ce ne sont plus ces besoins primitifs de nourriture, de vêtement, de logement qui les occupent, dès qu'une fois ces choses leur sont assurées. C'est alors qu'ils éprouvent immédiatement les effets des deux dispositions dont nous avons parlé, l'amour du repos & le besoin d'exister vivement, lesquelles, quoique contradictoires, agissent toujours ensemble. On peut être surpris, au premier coup d'œil, que ce soient la paresse & l'ennui qui donnent le mouvement à l'univers; mais, en observant avec quelqu'attention, il est impossible de ne pas l'avouer. La haine du travail & la crainte de l'ennui combinées ensemble produisent d'abord très-directement l'amour du pouvoir. On regarde comme un de ses privileges l'assurance d'être heu-

reux sans peine. On ne peut être fortement remué & intéressé sans fatigue, que par l'impression reçue des objets extérieurs ; mais comme ces objets ne se présentent pas d'eux-mêmes, il faut donc que d'autres hommes soient occupés à rassembler tout ce qui peut exciter en nous des sensations qui nous agitent, sans que nous ayions la peine de l'activité. Or rien n'est plus commode à cet égard que d'être le maître & d'ordonner. C'est ce qui fait que les hommes ont tous une disposition naturelle au despotisme & que l'exercice en est sur-tout cher à ceux qui sont désoccupés. Le conte du Sultan, qui vouloit qu'on lui récitât des histoires amusantes sous peine d'être étranglé, est une histoire assez fidelle des dispositions secretes de la classe oisive de la société. Mais comme il n'y a guère de vœux durables sans espérance, la tendance au despotisme qu'ont tous les hommes est limitée dans la plupart par le sentiment de l'impuissance ; & elle se borne à acquérir la supériorité dans la classe où l'on peut espérer de s'élever. Il en résulte seulement dans chaque homme

un desir inquiet d'élévation qui l'éveille, le tourmente, & le tient souvent agité pendant toute sa vie, quoiqu'il ait pour premier principe l'amour du repos. L'idée de distinction étant une fois établie, elle devient dominante ; & cette passion subséquente anéantit celle qui lui a donné la naissance. Dès qu'un homme s'est comparé avec ceux qui l'environnent, & qu'il a attaché de l'importance à s'en faire regarder, ses véritables besoins ne sont plus l'objet de son attention ni de ses démarches. S'il ne peut pas être, il veut du moins paroître ; & de-là, dans la plupart, le goût de la décoration extérieure & de tout l'appareil qui peut donner aux autres l'idée du pouvoir. La modération, qui n'est que l'effet d'une paresse plus profonde & mieux raisonnée, est devenue assez rare pour être admirée ; & dès-lors elle a pu être encore un objet d'ambition, puisqu'elle étoit un moyen de considération. Les hommes modérés ont même été de tout tems soupçonnés de masquer des desseins, parce qu'on ne suppose dans les autres que la disposition dont on est soi-même

affecté. Si l'on n'espere pas d'attirer sur soi les regards de l'univers ou d'une république entiere, on se contente de se faire remarquer de ses voisins, de primer sur ses égaux ; & l'on devient heureux par l'attention concentrée de son petit cercle. Les prétentions particularisées, suivant les goûts & les moyens, donnent lieu à ces différentes classes qui divisent & circonscrivent les connoissances & les emplois. Beaucoup d'individus s'agitent dans chaque tourbillon pour arriver aux premiers rangs. Le foible ne pouvant s'élever devient envieux, & fait des efforts pour abaisser ceux qui s'élèvent. L'envie, exaltée & différemment modifiée, produit quelquefois de grands crimes, & toujours les petites noirceurs qui désolent la société. Ce desir, par lequel chacun tend à monter au-dessus de la place qui lui est assignée, semble être en contradiction avec une pente à l'esclavage qu'on remarque dans la plupart des hommes, & qui cependant n'est encore qu'une suite de l'amour du pouvoir. Autrefois la crainte & une sorte de saisissement d'admiration ont dû soumettre

les hommes ordinaires à ceux que des passions fortes portoient à des actions utiles & hardies. Mais ce n'est pas de ce genre de soumission dont il est question ici. Je parle encore de cet esclavage si commun que s'imposent, par exemple, dans les cours, des gens qui pourroient vivre indépendans sous la protection des loix. C'est l'amour du pouvoir qui conduit à celui-là. On rampe aux pieds du trône, afin d'être encore au-dessus d'une foule de têtes qu'on aime à faire courber. Il doit en résulter que les esclaves les plus bas avec leurs supérieurs, sont les despotes les plus hautains avec ceux que la fortune place au-dessous d'eux; & c'est en effet ce qu'on voit toujours arriver. Le Visir humilié en présence de son maître, est bien pressé de rendre aux Bachas les dédains du Grand Seigneur. L'amour des richesses n'est encore que l'amour du pouvoir, c'est-à-dire le desir d'éprouver sans peine des sensations nouvelles & intéressantes; car les jouissances naturelles & immédiates n'exigent pas la nécessité d'être riche. Mais dans toute société nombreuse, où la propriété est

assurée par les loix, les richesses donnent en effet le plus réel des pouvoirs. Celui qui peut fournir aux besoins, soit naturels soit factices, d'un grand nombre d'hommes, est assuré de leurs soins & de leur empressement. Le desir d'acquérir des richesses est donc un produit nécessaire de l'état social; c'est une conséquence directe de la tendance naturelle de l'homme vers le repos, jointe au besoin d'exister d'une maniere vive. Aussi les hommes, en général, sont-ils très-avides des richesses & du pouvoir. Mais l'activité avec laquelle on les poursuit & qui sert à les obtenir, devient elle-même, par l'habitude, un besoin qui se fait vivement sentir. On travaille donc, on s'agite long-tems pour arriver à un repos dont on n'est plus capable lorsqu'on en a acquis les moyens. De-là cette insatiabilité qu'on reproche aux avares & aux ambitieux dans tous les genres. Ils n'ont plus le besoin de posséder, ils sont tourmentés de celui d'acquérir; & la nécessité d'une agitation continuelle est en eux une production de l'amour du repos. C'est ainsi, Monsieur, que, dans l'être so-

cial, les passions, les dispositions les plus naturelles à l'homme s'alterent par degré & changent d'objet. La sociabilité même, c'est-à-dire cette inclination qui approche les hommes les uns des autres, s'oblitere & n'agit presque plus sur les hommes rassemblés. Ceux qui poursuivent les mêmes jouissances & qui ont des prétentions communes, sont au contraire entre eux dans un état d'effort réciproque. Si les hostilités ne sont pas continuelles, c'est un repos semblable à celui des gardes avancées de deux camps ennemis. L'inutilité reconnue de l'attaque maintient entre elles les apparences de la paix. De tout ce que nous venons de dire, on pourroit conclure que l'état social tend à dépraver l'homme; que les intérêts diversifiés qu'il fait naître & la concurrence qu'il établit, en éveillant l'industrie, en excitant les efforts, produisent à la vérité les connoissances & leurs progrès, mais qui ne sont que trop rachetés par les crimes qui ont la même origine. Cette conclusion ne seroit pas légitime, & ce seroit attribuer à l'état social ce qui n'est dû qu'à la forme par-

ticuliere de la plupart des sociétés que nous connoissons.

L'homme isolé seroit très-malheureux. L'association lui est nécessaire ; il y tend par ses intérêts & ses inclinations, & l'état social en lui-même devroit contribuer au bonheur de tous. Mais ce bonheur de tous, qui est l'objet naturel de l'état social, ne paroît pas être celui des constitutions particulieres de société, établies ordinairement par la violence, l'usurpation ou le hasard, & fondées sur les intérêts du plus petit nombre. Ce sont ces constitutions, auxquelles on peut reprocher de ne pas procurer aux hommes les avantages qui pourroient naturellement résulter de l'état social. Quelle est la meilleure forme de gouvernement possible ? C'est un problême qui ne sera pas sitôt résolu. On peut assurer seulement, que si une société étoit composée de maniere qu'une trop grande inégalité ne laissât pas le plus grand nombre dans une indigence à laquelle une opulence excessive fût dans le cas d'insulter ; que chacun des membres, ayant la propriété de sa personne, fût assuré de

plus de fe procurer l'aifance de la vie par un travail modéré; qu'il n'y eût point dans des villes immenfes de ces collections de défœuvrés, embarraffés de leur exiftence & occupés à en renouveller le fentiment par toutes fortes de moyens; que la confidération fût attachée uniquement aux fervices rendus au public; que l'inutilité devînt conftamment l'enfeigne du mépris : alors l'état focial procureroit aux hommes raffemblés le plus grand bonheur dont la foible humanité foit fufceptible.

Ce n'eft pas, Monfieur, qu'on puiffe efpérer dans aucune conftitution une perpétuité, ni même une permanence d'état portée à un certain degré. Quand même la forme de la fociété ne dénatureroit pas nos affections primitives, elles le feroient peu à peu par une difpofition qui agit continuellement & fourdement en nous. Nous avons remarqué que nos fenfations s'affoibliffent par leur continuité, & qu'elles ne nous laiffent à la fin que le fouvenir fatiguant d'une exiftence vive, qui nous échappe fans ceffe, & que fans ceffe nous cherchons à rappeller.

Comme la fermentation aigrit insensiblement les liqueurs, cette disposition altere en nous les impressions les plus sacrées de la nature, & nous rend aujourd'hui nécessaire ce dont hier nous aurions frémi. Les jeux du cirque, dans lesquels les gladiateurs se retiroient après avoir reçu quelques blessures, parurent bientôt insipides aux Dames romaines. On vit ce sexe, fait pour la pitié, poursuivre à grands cris la mort des combattans. On exigea dans la suite qu'ils expirassent avec grace, dit l'Abbé Dubos, & cette barbarie devint nécessaire pour achever l'émotion & compléter le plaisir. Par-là notre attention se porte avec intérêt sur tous les spectacles extraordinaires; nous recherchons avec vivacité tout ce qui excite en nous beaucoup d'idées, & sur-tout des sensations nouvelles. Par-là sont déterminés même nos goûts purement physiques. Si les liqueurs fortes nous plaisent, c'est principalement parce que le mouvement qu'elles communiquent au sang, multiplie les idées, les rend plus vives, & semble doubler l'existence. On pourroit en conclure que ce qu'on ap-

pelle plaisir, ne consiste que dans le sentiment de l'existence, porté à un certain degré. En effet en suivant ceux du chatouillement, depuis cette sensation vague, qui est une importunité, jusqu'à ce dernier terme, au-delà duquel est la douleur; en remontant du chagrin le plus profond jusqu'à cette douleur tendre & intéressante qui en est une teinte affoiblie, on seroit tenté de croire que la douleur & le plaisir, qui sont si essentiellement différens, ne différent au fonds que par des nuances. Quoi qu'il en soit, il est certain que nous devons au besoin d'être émus, une curiosité qui devient la passion de ceux qui n'en ont point d'autre, un goût pour le merveilleux qui produit souvent une crédulité ridicule, une inquiétude qui nous porte sans cesse hors de nous, & nous promene dans la région des chimeres bien plus vaste que celle des réalités. Ce qui est renfermé dans les termes de la raison ne peut pas être long-tems pour nous le point fixe du bonheur. Les choses difficiles & outrées, les idées hors de la nature, doivent séduire presque sûrement la plus grande partie

des hommes. La vigilance religieuse & l'occupation de la priere ne suffisent pas à l'imagination mélancolique d'un bonze. Il lui faut des chaînes dont il se charge, des charbons ardens qu'il mette sur sa tête, des cloux qu'il s'enfonce dans les chairs. Par ces différens genres de rigueur qu'il exerce contre lui-même, il est averti de son existence d'une maniere plus intime & plus forte que celui qui remplit simplement les devoirs de la vie civile & de la charité. Suivez le cours de toutes les affections humaines, de celles même qui semblent tenir à la constitution des individus, & qui par-là devroient être moins susceptibles d'altération; vous les verrez tendre à s'exaler au point de paroître entierement défigurées. L'homme délicat & sensible est menacé de devenir pusillanime. Le courage dégénere souvent en dureté. Le contemplatif devient quiétiste, & le zelé est bientôt un homme atroce. La gaieté même, ce caractere actif qui se montre de la maniere la plus constante dans quelques individus, est aussi dans la plupart susceptible d'altération. Il est rare qu'elle dure plus

long-tems que la jeuneſſe, parce qu'elle eſt abſorbée par les paſſions qui occupent l'ame plus profondément, ou détruite par ſon exercice même. Mais dans ceux en qui ce caractere ſubſiſte plus long-tems, parce qu'ils ne ſont capables que d'intérêts ſuperficiels, il s'altere par degrés, & perd beaucoup de ſon honnêteté premiere. Les hommes légers, qui n'ont que la gaieté pour attribut, reſſemblent aſſez à ces jeunes animaux, qui, après avoir épuiſé toutes les ſituations plaiſantes, finiſſent par égratigner & mordre. Cette pente, qui entraîne preſque tous les individus, peut être remarquée auſſi dans l'enſemble des grands événemens qui ont agité la terre. Suivez l'hiſtoire de toutes les nations, vous verrez les meilleurs gouvernemens, ceux qui paroiſſoient le plus ſolidement établis, ſubir une altération graduelle, & finir par ſe trouver dénaturés. La démocratie, par l'effet d'une fermentation lente, devient ariſtocratie, & finit ſouvent par la tyrannie. La monarchie modérée eſt changée, avec le tems, en pouvoir arbitraire; & ſi, dans un

état,

état il n'arrive pas de révolution par des causes extérieures, une cause interne & toujours agissante précipite toutes les formes de gouvernement dans l'abîme du despotisme, qui lui-même occasionne les plus fréquentes & les plus terribles révolutions. On retrouve encore cette même altération dans les mœurs & le génie des nations différentes. Lorsqu'un peuple commence à se former, que l'état n'a point encore acquis la consistance nécessaire, que la crainte des voisins oblige à la vigilance, on voit régner parmi ce peuple des mœurs agrestes, mais vigoureuses, avec de grandes vertus. L'intérêt de la sûreté tient toutes les ames dans un état d'effort; &, si à l'esprit de conservation succede celui d'aggrandissement & de conquête, on verra durer pendant quelque tems l'héroïsme, la sévérité des mœurs, & l'enthousiasme patriotique. Mais quand l'état est enfin parvenu à acquérir une étendue & une forme qui assurent la tranquillité des citoyens & qui écartent la crainte des troubles, soit au dedans soit au dehors, la sécurité commence à polir

les mœurs, & les rend plus foibles & plus douces. Les idées se tournent du côté des plaisirs, mais la vertu regne encore au milieu d'eux. Une urbanité modeste couvre la volupté d'un voile qui la rend d'abord plus piquante, mais qui devient bientôt importun. Alors tous les vices se produisent peu à peu sans pudeur; la réserve & la décence sont des ridicules; la probité un peu rigide devient de mauvaise compagnie; & ne pas tolérer du moins d'agréables fripons, c'est ne pas savoir vivre. Dans les arts, vous verrez l'architecture quitter une simplicité noble pour prodiguer les ornemens; la peinture chargera son coloris; la même altération se fera sentir dans les ouvrages d'esprit. Le besoin de nouveauté mettra la finesse à la place de l'élégance; l'obscurité prendra celle de la force; on sophistiquera tout; une métaphysique puérile analysera froidement les sentimens, au lieu d'échauffer les ames. Tout sera perdu, si quelques génies extraordinaires ne rompent pas cette marche naturelle des penchans humains; mais il peut arriver que la physique expérimentale

cultivée, la ſcience du gouvernement méditée & approfondie, ou le tableau de la nature préſenté par des hommes d'une trempe forte, donnent à l'eſprit humain un ſpectacle qui étende ſes vues, & faſſe naître un nouvel ordre de choſes. Un génie heureux peut changer la forme des eſprits de ſon ſiecle, comme une révolution change ſouvent le gouvernement d'une nation.

Nous voyons, Monſieur, que l'homme, pareſſeux par ſa nature, mais agité par le beſoin d'avoir un ſentiment vif de ſon exiſtence, eſt dans la ſociété le jouet continuel d'un eſpoir qui ne ſe renouvelle que pour le trahir. Fatigué dans la recherche du bonheur, par la néceſſité de ſe garantir contre les intérêts qui croiſent le ſien; rebuté par les obſtacles, ou dégoûté par la jouiſſance, il ſemble que la méchanceté lui doit être pardonnable, & que le malheur ſoit ſon état naturel. Je ne parle ici que de la claſſe oiſive de la ſociété, de celle qui, ayant ſa ſubſiſtance amplement aſſurée, n'eſt miſe en mouvement que par des beſoins factices, & ne peut renouveller

le sentiment de son existence, qu'en renouvellant sans cesse les objets de son occupation & de sa jouissance. Les hommes que la nécessité de pourvoir aux besoins indispensables tient attachés à un travail assidu, sont bien plus près du bonheur & plus loin du crime, que ceux dont communément ils regardent le sort avec envie. S'ils sont assurés de se procurer, par leur travail, toutes les choses nécessaires à la vie aisée, ils éprouvent le plus haut degré de bonheur dont la nature humaine soit susceptible. Le travail même est pour eux cette occupation intéressante que les autres cherchent & qui les suit toujours. Dans leurs momens de relâche, ils jouissent pleinement des dispositions les plus légeres & les plus innocentes, qui n'effleurent pas les ames épuisées par un loisir continuel. On peut encore mettre au rang des hommes heureux ceux qu'un goût naturel, & sur-tout l'habitude, ont passionnés pour les arts, pour les sciences, pour les lettres. Ils trouvent dans l'usage de cette passion, une occupation & des jouissances sans cesse renouvellées. Les objets en sont

si multipliés, qu'ils n'ont point à craindre d'en manquer. D'ailleurs, l'exercice habituel de la raison & du goût fortifie l'un & l'autre sans fatiguer, & donne même le desir de les exercer de plus en plus. Il n'est point d'hommes qui puissent jouir plus complettement d'eux-mêmes & de ce qui les environne, sur-tout s'ils s[illegible]nt se défendre de la jalousie & des [illegible]ès de la rivalité, d'une sensibilité outrée aux mauvais succès qu'ils peuvent avoir, & d'une joie perfide des malheurs d'autrui.

C'est sur-tout, Monsieur, sur ces deux classes d'hommes qu'on voit agir le plus puissamment ce sentiment dont nous avons parlé, cette pitié tendre qui intéresse naturellement les hommes les uns aux autres, & qui est le fondement de ce que nous appellons humanité. Ce germe précieux de toutes les vertus se développe moins dans ceux qui sont agités de passions moins modérées, ou qui n'éprouvent qu'un sentiment pénible de l'existence. L'intérêt d'autrui ne peut guère toucher ceux que l'ennui rend à charge à eux-mêmes. Mais si vous en exceptez quel-

ques monstres atrabilaires, qu'une organisation malheureuse & rare porte à la cruauté, & peut-être quelques autres à qui l'habitude a rendu cette émotion nécessaire, les hommes en général sont affectés des peines de leurs semblables, lorsque des passions particulieres ne font pas taire en eux la nature. Si ce doux sentiment ne s'exalte que dans un petit nombre jusqu'au point de balancer l'amour-propre, il en tempère l'activité dans presque tous. Peu semblable aux autres genres d'émotion, il se fortifie par l'usage, & la répétition des actes rend la bienfaisance de plus en plus intéressante pour celui qui l'exerce. Si le grand nombre de passions factices, qui agitent les individus dans la société civilisée, empêche cette disposition de se développer, si des besoins multipliés & stimulans rendent l'homme plus personnel & plus distrait sur ce qui peut intéresser les autres, on peut dire aussi que la société étend la sphere de la pitié naturelle, & la rend d'un usage bien plus habituel. L'homme agreste & sauvage ne peut être que rarement ému. Il faut pour cela qu'il

soit témoin de l'excès des douleurs ou des besoins, parce que les douleurs légeres ne sont pas même un malheur pour lui, & qu'on ne plaint pas autrui de ce que soi-même on ne redoute pas. Mais il entre tant d'attirail & d'élémens dans le bonheur d'un homme civilisé, il y a tant de privations qui le rendent réellement à plaindre, que la compassion naturelle peut s'exercer à son égard sur une infinité d'objets; & il n'est presque pas de momens, dans la société, où l'homme sensible ne puisse être tendrement intéressé. Heureux ceux en qui ce sentiment agit d'une maniere uniforme & constante! Adorés de ceux qui les environnent, chacun s'empresse de leur rendre la disposition qu'ils éprouvent, & dont ils jouiroient encore quand on ne la leur rendroit pas. On ne sauroit donc l'inspirer de trop bonne heure aux enfans, pour leur bien propre & celui de la société. On devroit chercher à l'exciter en eux par des spectacles pathétiques, & leur présenter des images attendrissantes qui les accoutumassent à s'en pénétrer. Des leçons d'humanité seroient plus de

leur goût, & leur serviroient sûrement plus que les mots barbares dont on les fatigue. Si ces idées ne sont pas fort actives pendant l'effervescence de la jeunesse, elles s'emparent du terrein que les passions abandonnent, & leur douceur remplace l'ivresse des plaisirs. Elles élevent & remplissent l'ame. L'homme dont la journée auroit été employée à faire du bien, & qui le soir n'éprouveroit pas le sentiment pur & complet du bonheur, seroit un être contradictoire & inconcevable.

Je dis, Monsieur, qu'on pourroit développer dans les enfans le germe d'une compassion vertueuse, & que ce seroit leur préparer un avenir heureux. Il faut dire aussi qu'il est facile de leur inspirer tous les préjugés favorables, soit au bien des hommes en général, soit à l'avantage de la société particuliere dans laquelle ils auront à vivre. Ces heureux préjugés faisoient à Sparte autant de héros que de citoyens. Dans les situations où l'héroïsme n'est pas si nécessaire, ils pourroient produire aussi toutes les autres vertus relatives au bien public. L'a-

mour-propre étant une fois dirigé vers un objet, une premiere action généreuse est un engagement pour la seconde; & des efforts qu'on a faits, naît l'estime de soi-même, qui soutient & assure le caractere qu'on s'est donné. On devient pour soi le juge le plus sévere. Cet orgueil estimable maîtrise l'ame, & produit ces vertus sublimes que leur rareté fait regarder comme hors de la nature. L'estime de soi-même est le seul principe de toutes les actions fortes & généreuses, qui ne sont pas commandées par le fanatisme. On ne doit point en attendre de tout esclave avili par la crainte. L'asservissement ne conduit qu'à la bassesse & au crime. Mais cette éducation qui modifie ainsi les hommes en général, & leur imprime un caractere, sont-ce les préceptes, les instructions, les livres de morale qui peuvent la donner? L'expérience n'apprend que trop que la raison, la discussion, l'exposition froide de la vérité n'ont aucun pouvoir sur la plupart des hommes. L'homme est un animal imitateur. C'est l'action, c'est la passion qui le modifie & le subjugue.

Excepté quelques ames privilégiées, qui jugent de l'essence des choses par ce qu'elles sentent elles-mêmes, & qui sont faites pour résister au torrent, les autres sont entraînées par l'imitation. C'est elle qui fait prosterner l'enfant aux pieds des autels, qui donne l'air & souvent le caractere grave au fils d'un magistrat, & la contenance fiere avec le courage à celui d'un guerrier. Dans une société nombreuse, les modifications se combinent à l'infini ; mais l'influence de l'opinion la plus générale donne à tous ceux qui composent chaque société particuliere, un air de ressemblance qui la distingue des autres. La continuité des exemples domestiques fait sans doute une impression forte sur les enfans ; mais si les moeurs publiques sont en contradiction avec ces exemples, leur impression plus forte anéantit la premiere dans les adolescens. Ainsi les hommes, avec les mêmes besoins & les mêmes moyens, peuvent être différens, & même essentiellement, d'un siecle à l'autre, comme de nation à nation. On a vu depuis peu le siecle de la chevalerie, les siecles des beaux

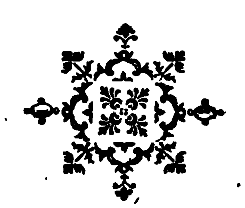
arts ; on voit peut-être celui de la philosophie, & malheureusement on a vu plusieurs siecles de barbarie, de fanatisme & de superstition chez plusieurs nations différentes. Puisque ce sont l'exemple & l'opinion qui déterminent dans la société les objets auxquels l'amour du bien-être doit faire aspirer les particuliers qui la composent, il s'ensuit que les hommes, pris en masse, sont le produit de l'exemple & de l'opinion, & qu'il est à peu près possible de leur donner la forme qu'on veut. Cela est sur-tout facile dans une monarchie, parce que le trône est un piédestal sur lequel, par mille raisons, l'imitation va chercher son modele. Si les républiques ont, dans l'égalité qui est de leur essence, un excellent moyen de conserver les mœurs pendant un certain tems ; lorsqu'enfin, par le progrès naturel des choses, ces mœurs se sont une fois corrompues, le désordre y devient beaucoup plus difficile à réparer. Le principe d'égalité ne permet point qu'un homme devienne un spectacle entraînant pour les autres, & la vertu de Caton fut une satyre inutile des vices de son

tems. Mais quelle que soit la forme du gouvernement, les opinions & les mœurs y dépendent infiniment de la situation actuelle de l'état, soit intérieure soit relative à ses voisins. S'il est tranquille au dehors, & qu'au dedans le bon ordre & l'aisance rendent les citoyens heureux, vous verrez éclorre les arts de plaisir; & la mollesse, marchant à leur suite, énerver les corps, engourdir les courages, & conduire à l'affaissement par la volupté. Si des troubles étrangers ou des divisions intestines menacent la sûreté des citoyens, la vigilance naîtra de l'inquiétude, l'espoir, la crainte & la haine agiteront une partie de la nation; & ces passions, portées à un haut degré, produiront des efforts, des talens & des crimes hardis. De tout ce que nous avons dit, Monsieur, on peut conclure que l'homme, quoique composé d'élémens simples, n'a point cependant de caractere particulier auquel on puisse reconnoître tous les individus. L'amour du bien-être lui est commun avec tous les êtres sensibles; mais toutes les modifications reçues dans la société varient à l'infini, pour

lui, les moyens d'être bien. Il en résulte une foule de goûts particuliers dissemblables, dont il faudroit connoître la génération pour pouvoir les expliquer. C'est ce qui rend souvent, dans le détail, les hommes incompréhensibles & disparates; c'est ce qui fait que les regles, prétendues générales, ne sont applicables à presqu'aucun cas particulier. En jugeant des actions, on suppose aux autres les motifs qu'on auroit eus à leur place; & le petit nombre de ceux qui ont mis leur amour-propre à être honnêtes, y perdent toujours. Mais en considérant combien il entre d'élémens involontaires dans les déterminations & les jugemens de la plupart des individus, on doit être porté à une extrême indulgence pour l'espece entiere. Je vous en demande aussi, Monsieur, pour la longueur de cette lettre, dans laquelle pourtant je n'ai fait qu'effleurer une petite partie du grand sujet de l'homme. Je ne suis entré dans aucun détail, ni sur la formation du langage, dont l'étendue lui donne tant d'avantage, ni sur le privilege de l'écriture, qui fixe & perpétue ses connoissances, ni

ſur l'invention & les progrès de ſes différens arts, ni ſur ſa diſpoſition naturelle à l'adoration & au culte de la Divinité, qui lui rendoit ſi néceſſaire, pour la régler, une révélation qui lui a été ſi utile. Mais, comme je vous en ai prévenu, j'ai dû me borner, dans mon eſquiſſe, à quelques traits principaux, & il faut bien que vous vous contentiez de ce que je puis.

J'ai l'honneur d'être, *&c.*



LATHMON (1), *Poëme Erse.*

O Selma! le silence regne dans tes murs; nul son ne retentit dans les forêts de Morven (2); on n'entend que le bruit des vagues qui se brisent sur la côte; le soleil darde en silence ses rayons sur la plaine. Les filles de Morven s'avancent comme l'arc de la pluie; elles tournent les yeux vers la

(1) Lathmon, fils de Nuath, prince Breton, profitant d'un voyage de Fingal en Irlande, fait une descente à Morven & s'avance jusqu'à Selma qui étoit le palais du roi. Fingal arrive en même tems, & Lathmon se retire sous une colline où son armée est surprise pendant la nuit, & lui-même est fait prisonnier par Oscian fils de Fingal, & Gaul fils de Morni. On pourra remarquer que cet exploit d'Oscian & de Gaul ressemble beaucoup au bel épisode de Nisus & d'Euryale, dans le neuvieme livre de l'*Enéide.*

(2) Toute la partie du nord-ouest de l'Ecosse portoit vraisemblablement autrefois la dénomination de *Morven*, qui signifie *une chaîne de très-hautes montagnes.*

verte Ullin (1), pour appercevoir les voiles blanches du roi. Il avoit promis d'être de retour, mais les vents du nord s'étoient élevés (2).

Qui descend de la colline d'orient, semblable à un torrent ténébreux? C'est l'armée de Lathmon. Il a appris l'absence de Fingal; il se confie sur le vent du nord; son ame étincele de joie. Pourquoi viens-tu, Lathmon? Les puissans ne sont pas dans Selma. Pourquoi viens-tu avec la pointe (3) de ta lance en avant? Les filles de Morven combattront-elles? Mais arrête, ô torrent redoutable, suspens ta course! Lathmon n'apperçoit-il pas ces voiles? Pourquoi t'évanouis-tu,

---

(1) C'est aujourd'hui la province d'Ulster en Irlande.

(2) Ce premier paragraphe est en vers de mesure lyrique, qui paroissent avoir été chantés au son de la harpe, pour servir de prélude à la partie narrative du poëme, laquelle est en vers héroïques.

(3) Dans ce tems-là, lorsqu'un guerrier qui débarquoit dans une terre étrangere, tenoit la pointe de sa lance en avant, il annonçoit qu'il venoit comme ennemi; s'il portoit la pointe derriere lui, c'étoit un signe d'amitié.

Lathmon, comme le brouillard du lac ? Mais la tempête impétueuse est derriere toi ; Fingal suit tes pas.

Le roi de Morven se réveilla en sursaut, comme nous roulions sur l'onde bleuâtre. Il porta la main à sa lance, & les héros se leverent autour de lui. Il avoit vu ses ancêtres (car ils lui apparoissent souvent dans ses songes, lorsque l'épée de l'ennemi étoit levée sur ses états), & la guerre répandit ses ténebres devant nous.

Où as-tu fui, ô vent, s'écria le roi de Morven ? Fais-tu entendre tes mugissemens dans les cavernes du sud ? Poursuis-tu la pluie dans d'autres climats ? Pourquoi ne viens-tu pas enfler mes voiles & agiter la surface bleue de mes mers ? L'ennemi est sur les terres de Morven, & le roi est absent. Que chacun s'arme de sa cuirasse ; que chacun saisisse son bouclier : étendez toutes vos lances sur les vagues ; que toutes les épées sortent du fourreau. Lathmon (1) est devant nous avec son

---

(1) On sait par la tradition historique, que Fingal ne revint d'Irlande que parce qu'il avoit reçu la nouvelle de l'invasion de

armée, lui qui a fui devant Fingal dans les plaines (1) de Lora; mais il revient semblable à un torrent qui s'est grossi dans sa course, & dont le mugissement retentit entre nos collines.

Telles furent les paroles de Fingal. Nous entrâmes dans la baye de Carmona. Oscian monta la colline, & frappa trois fois son bouclier arrondi. Le rocher de Morven répéta le son, & les biches s'enfuirent en bondissant.

Les ennemis se troublerent à ma présence, & rassemblerent leur troupe ténébreuse; car je m'arrêtai, comme un nuage sur la colline, fier des armes de ma jeunesse.

Morni (2) étoit assis sous un arbre,

Lathmon. Le poëte suppose, pour rendre son sujet plus merveilleux, que Fingal apprend cette nouvelle par une révélation de ses ancêtres.

(1) Ceci fait allusion à une victoire déja remportée sur Lathmon par Fingal.

(2) Morni étoit chef d'une tribu nombreuse, dans le tems de Fingal. Comhal, pere de Fingal, fut tué dans une bataille contre la tribu de Morni; mais cette tribu fut subjuguée ensuite par la valeur & la prudence de Fingal. Ces deux héros paroissent fort unis dans ce poëme.

près des eaux bruyantes de Strumon. Ses cheveux étoient blanchis par la vieillesse; il s'appuya sur son bâton. Le jeune Gaul est auprès, écoutant le récit des batailles de la jeunesse du héros. Souvent il se levoit, dans l'ardeur de son ame, transporté des hauts faits de Morni.

Le vieillard entendit le son du bouclier d'Oscian; il reconnut le signal du combat; il tressaillit. Ses cheveux gris se partagent sur son dos; il se rappelle les actions des tems passés. Mon fils, dit-il à Gaul aux beaux cheveux, j'entends les sons de bataille. Le roi de Morven est revenu; on entend le signal de la guerre. Va dans le palais de Strumon, & apporte à Morni ses armes. Apporte les armes que mon pere portoit dans sa vieillesse, car mon bras commence à défaillir. Prends aussi ton amure, ô Gaul, & cours au premier de tes combats. Que ton bras t'éleve à la renommée de tes peres; & que ta course, au champ de bataille, soit comme le vol de l'aigle! Pourquoi craindrois-tu la mort, ô mon fils? Les vaillans tombent avec gloire, & la renommée repose sur leurs cheveux

blancs. Ne vois-tu pas, ô Gaul, combien les pas de ma vieillesse sont honorés ? Morni s'avance & les jeunes gens vont au-devant de lui, & suivent de l'œil ses pas avec un silence mêlé de plaisir. Mais je n'ai jamais fui le danger, mon fils. Mon épée étinceloit dans les ténebres de la bataille. L'étranger se fondoit devant moi ; les puissans étoient renversés en ma présence.

Gaul apporta les armes de *Morni* ; le vieux guerrier se couvrit de fer. Il prit dans sa main la lance qui avoit été souvent teinte du sang des vaillans. Il marcha vers Fingal ; son fils suivoit ses pas. Le fils de Comhal (Fingal) se réjouit de voir ce guerrier s'avancer avec les cheveux de la vieillesse.

Roi du bruyant (1) Strumon, dit Fingal dans sa joie naissante, est-ce toi que je vois en armes lorsque la force t'a abandonné ? Souvent Morni a brillé dans les combats, semblable au rayon du soleil levant, lorsqu'il disperse les nuages orageux de la colline, & rend la paix aux plaines brillantes. Mais pourquoi ne cherches-tu

(1) Ruisseau dans le voisinage de Selma.

pas le repos dans ta vieilleſſe ? Ta renommée eſt conſacrée dans nos chants. Le peuple te regarde & bénit le départ de Morni. Pourquoi n'as-tu pas cherché le repos dans ta vieilleſſe ? car l'ennemi s'évanouira devant Fingal.

Fils de Comhal, répondit le vieux guerrier, la force de mon bras m'a abandonné. J'eſſaye de tirer l'épée de ma jeuneſſe, mais elle reſte dans ſa place. Je jette le javelot, mais il n'atteint pas juſqu'au but, & je ſens le poids de mon bouclier. Nous nous flétriſſons comme l'herbe de la montagne, & notre force ne revient plus. J'ai un fils, ô Fingal, ſon ame ſe complaiſoit dans les exploits de la jeuneſſe de Morni ; mais ſon épée n'a pas encore été tirée contre l'ennemi, & ſa réputation n'eſt pas commencée. Je viens avec lui au combat, pour guider ſon bras. Sa renommée ſera un ſoleil qui éclairera le moment ténébreux de mon trépas. O, que le nom de Morni ſoit oublié parmi le peuple ! qu'en me voyant déſormais, les héros diſent ſeulement ; « regardez le pere de » Gaul ».

Roi de Strumon, répondit Fingal,

Gaul tirera l'épée dans la bataille; mais il la tirera devant Fingal; mon bras défendra sa jeunesse. Mais, *toi*, vas te reposer dans Selma, & là attends le récit de nos exploits. Fais jouer de la harpe, & que la voix du barde retentisse, afin que ceux qui tomberont se réjouissent dans leur renommée, & que l'ame de Morni brille de joie..... Toi, Oscian! tu as combattu dans les batailles; ta lance est rougie du sang des étrangers. Marche avec Gaul dans la mêlée, mais ne vous écartez pas des côtés de Fingal, de crainte que l'ennemi ne vous trouve seuls, & que la renommée de l'un & de l'autre ne périsse à la fois.

Je (1) vis Gaul couvert de ses armes, & mon ame se mêla à la sienne; car le feu de la bataille étoit dans ses yeux. Ses yeux se tournoient avec

(1) C'est Oscian, fils de Fingal, qui est l'auteur de ce poëme, & c'est lui qui raconte. Le contraste entre le discours des vieux & des jeunes héros est sensible. Le mouvement de ceux-ci qui tirent leurs épées & les agitent dans l'air, exprime admirablement l'ardeur de deux jeunes guerriers impatiens d'éprouver leur courage.

joie vers l'ennemi. Nous nous dîmes en secret les paroles de l'amitié, & nous fîmes briller ensemble l'éclair de nos épées ; car nous les tirâmes derriere la forêt, & nous essayâmes la force de nos bras dans le vuide de l'air.

La nuit descendit sur Morven. Fingal étoit assis à la lumiere (1) du chêne. A ses côtés étoit Morni, avec ses cheveux gris & flotans. Leur discours roula sur les tems passés, & sur les actions de leurs ancêtres. Trois bardes jouoient en même tems de la harpe, & Ullin étoit près d'eux, qui joignit sa voix aux sons des harpes. Il chanta le puissant Comhal, mais un sombre nuage se répandit sur (2) le front de

---

(1) Ceci fait allusion à une coutume qui s'est conservée jusques dans ces derniers tems dans le nord de l'Ecosse. On brûloit à chaque fête publique un large tronc de chêne que l'on appelloit *le tronc de la fête*. Le tems avoit rendu cette cérémonie si respectable que le peuple regardoit comme un sacrilege de la négliger.

(2) Ullin choisissoit mal le sujet de ses chants. La tristesse qui vient couvrir le front de Morni ne provenoit d'aucune aversion pour le nom de Comhal, quoiqu'ils eussent été ennemis, comme on l'a dit plus haut ;

Morni. Il roula des yeux enflâmmés sur Ullin, & le chant du poëte cessa. Fingal observa le vieux guerrier, & lui dit avec douceur : prince du Strumon, d'où vient cette tristesse ? Que les jours des autres années soient oubliés. Nos peres luttoient ensemble dans les combats, mais nous sommes réunis à la fête. Nos épées sont tournées sur l'ennemi, & il se fond devant nous au champ de bataille. Que les jours de nos peres soient oubliés, roi du Strumon !

Roi de Morven, répondit le chef, je me souviens avec plaisir de ton pere. Il étoit terrible dans la bataille ; la fureur du chef étoit mortelle. Mes yeux se remplirent de pleurs quand le prince des héros tomba. Le vaillant tombe, ô Fingal, & le foible reste sur les collines. Combien de héros ont été moissonnés pendant la vie de Morni !

---

mais ce vieillard craignoit que ces chants ne réveillassent dans l'ame de Fingal le souvenir des divisions qui avoient autrefois subsisté entre les deux familles. Le discours de Fingal à cette occasion est plein de générosité & de raison.

Je

Je n'ai cependant pas évité la bataille ; je n'ai jamais fui la rencontre du vaillant.

Maintenant laissons reposer les amis de Fingal (car la nuit est autour d'eux), afin qu'ils puissent se réveiller avec la force, pour combattre Lathmon. J'entends le bruit de son armée, comme le tonnerre qui gronde sur une plaine éloignée. Oscian & vous Gaul aux beaux cheveux ! vous êtes légers à la course. Observez les ennemis de Fingal, de cette colline couverte de bois. Mais n'approchez pas d'eux, vos peres ne sont pas près de vous pour vous défendre. Que la renommée de tous deux ne périsse pas d'un seul coup. La valeur de la jeunesse peut succomber.

Nous écoutons avec joie les paroles du chef, & nous marchons au bruit de nos armes. Nos pas se tournent vers la colline couverte de bois. Le ciel brûle de toutes ses étoiles. Les météores de mort (1) volent sur le

(1) C'est une opinion qui s'est long-tems conservée chez les anciens Ecossois, qu'on entendoit un esprit gémir près du lieu où une mort doit arriver. Les détails de cette appa-

champ de bataille. Le bruit éloigné de l'ennemi parvient à nos oreilles. Ce fut alors que Gaul parla plein de son courage; sa main tira à demi l'épée du fourreau.

Fils de Fingal, dit-il, pourquoi l'ame de Gaul se sent-elle brûlante? Mon cœur palpite avec force; mes pas sont mal assurés, & ma main tremble sur mon épée. Quand je regarde vers l'ennemi, mon ame se précipite, pour ainsi dire, au-devant de moi, & je vois leur troupe endormie. Est-ce ainsi que tremblent les ames des vaillans dans les combats de la lance?... Ah! comme l'ame de Morni s'éleveroit si nous fondions sur l'ennemi! notre renommée croîtroit dans les chants des poëtes, & nos pas seroient grands aux yeux du brave.

---

ritîon étoient imaginés d'une maniere assez poétique. L'esprit vient, disoit-on, monté sur un météore & fait deux ou trois fois le tour du lieu où la personne doit mourir; alors il se met à tracer la route par laquelle le convoi doit passer, en poussant des cris aigus par intervalles; enfin l'esprit & le météore s'évanouissent sur la place où le mort doit être enterré.

Fils de Morni, répondis-je, mon ame se plaît dans la bataille. J'aime à briller seul dans le combat, & à donner mon nom aux poëtes; mais si l'ennemi est victorieux, pourrai-je rencontrer les regards du roi? Ils sont terribles dans sa colere, & ressemblent aux flammes de la mort. Mais non, je ne les verrai pas dans sa colere; Oscian triomphera ou périra. La renommée des vaincus s'élevera-t-elle? .... Ils s'évanouissent comme une ombre, & la gloire d'Oscian croîtra; ses exploits égaleront ceux de ses peres. Courons avec nos armes, fils de Morni, courons au combat. Gaul, si tu retournes, vas dans les murs élevés de Selma; dis à Evirallin (1) que je suis tombé avec gloire; porte cette épée à la fille de Branno; qu'elle la donne à Oscar, lorsque les années de sa jeunesse croîtront.

Fils de Fingal, répondit Gaul avec un soupir; retournerois-je après qu'Oscian ne seroit plus! que diroit mon pere & Fingal, roi des hommes? Les

---

(2) Fille de Branno & femme d'Oscian qui en a un enfant nommé Oscar.

cheveux blancs de Morni. Frappe, Oſcian, frappe le bouclier du combat, & que ces milliers d'hommes ſe levent; qu'ils viennent au-devant de Gaul dans ſa premiere bataille, afin qu'il puiſſe éprouver la force de ſon bras.

Mon ame ſe réjouiſſoit ſur le guerrier, & des pleurs échappés deſcendoient ſur mes joues. L'ennemi rencontrera Gaul, m'écriai-je; la renommée du fils de Morni s'élevera, mais ne te laiſſe pas emporter trop loin, mon héros; que ton acier étincele près d'Oſcian. Joignons nos mains dans le carnage..... Gaul, ne vois-tu pas ce rocher? Ses flancs griſâtres ſont à peine éclairés par la lueur des étoiles. Si l'ennemi l'emporte, appuyons notre dos ſur le rocher: alors ils craindront d'approcher de nos lances, car la mort eſt dans nos mains.

Je frappai trois fois mon bouclier retentiſſant; l'ennemi treſſaillit & ſe leva. Ils s'enfuirent en foule à travers les bruyeres; car ils crurent que le puiſſant Fingal venoit, & la force de leurs bras s'évanouit. Le bruit de leur fuite étoit ſemblable à celui de la flam-

me, quand elle court à travers les bocages desséchés.

Ce fut alors que la lance de Gaul s'exerça dans toute sa force; ce fut alors que son épée se leva. Cremor tomba & le puissant Leth; Dunthormo se débattit dans son sang. L'acier traversa les flancs de Crotho, au moment où il se penchoit sur sa lance pour se relever : le sang noir jaillit en sifflant de sa plaie sur le chêne à demi éteint. Cathmin vit les pas du héros derriere lui & monta sur un arbre desséché; mais la lance l'atteignit par derriere : il tombe en gémissant, en soupirant, & il entraîne dans sa chûte la mousse & les branches mortes qui viennent couvrir les armes bleues de Gaul.

Tels furent tes exploits, fils de Morni, dans le premier de tes combats. L'épée ne dormit pas à ton côté, ô toi le dernier de la race de Fingal! Oscian marche en avant dans sa force, & les hommes tomboient devant lui, comme l'herbe ou la barbe grisâtre du chardon sous le bâton d'un enfant qui va sifflant le long de la bruyere. Mais le jeune homme avance sans y faire attention; il porte ses pas vers le désert.

Le matin grisâtre s'éleva autour de nous; les ruisseaux serpentans brilloient le long de la plaine. L'ennemi se rassembla sur une colline, & la fureur de Lathmon s'alluma. Il baissa un œil enflammé de sa colere; il se tut dans sa douleur naissante. Souvent il frappoit son bouclier arrondi, & il marchoit d'un pas incertain sur la bruyere. Je vis le héros dans l'obscurité de l'éloignement, & je dis au fils de Morni.

Chef du Strumon, ne vois-tu pas l'ennemi? Ils se rassemblent sur la colline dans leur fureur. Tournons nos pas vers le roi. Il se levera dans sa force, & l'armée de Lathmon s'évanouira. Notre renommée nous environne, guerrier! Les yeux des vieillards (1) seront satisfaits; mais éloignons-nous, fils de Morni: Lathmon descend de la colline.

Eh bien donc, répondit Gaul aux beaux cheveux, retirons-nous à pas lents (2), de crainte que l'ennnemi

(1) Fingal & Morni.

(1) Toute le conduite de Gaul dans le cours de ce poëme est vraiment héroïque. La modestie d'Oscian sur ses propres ex-

ne dise avee un sourire : « voyez ces » guerriers de nuit ; ils sont, comme les » esprits, terribles dans les ténebres ; » mais ils s'évanouissent devant les » rayons de l'orient ». Oscian, prends le bouclier de Golmar qui est tombé sous ta lance, afin que les vieux guerriers se réjouissent en voyant les exploits de leurs enfans.

Telles furent nos paroles sur la plaine, quand Sulmath s'avança près de Lathmon ; Sulmath, chef de Dutha sur le torrent aux eaux bourbeuses de Duvranna. Pourquoi n'avances-tu pas, fils de Nuath, avec mille de tes héros ? Pourquoi ne descends-tu pas avec ton armée, pour prévenir la fuite des guerriers ? Leurs armes bleuâtres réfléchissent la lumiere naissante ; & leurs pas sont devant nous sur la bruyere.

Fils d'une main foible, dit Lathmon, mon armée descendroit-elle ?

---

ploits n'est pas moins remarquable que son impartialité au sujet de Gaul ; car l'histoire nous apprend que Gaul se révolta dans la suite contre Fingal, ce qui auroit pu laisser dans l'ame d'Oscian des traces de prévention contre ce guerrier.

Ils ne sont que deux, fils de Dutha; mille (1) leveroient-ils le fer sur eux? Nuath pleureroit dans son palais sur la perte de sa renommée; ses yeux se détourneroient de Lathmon, lorsque la trace de ses pieds s'approcheroit du vieillard.

Vas aux héros, chef de Dutha, car je vois les pas majestueux d'Oscian. Sa renommée est digne de mon épée. Qu'il combatte avec Lathmon.

Le noble Sulmath vint. Je me réjouis des paroles du roi. Je levai mon bouclier sur mon bras, & Gaul plaça

---

(1) Oscian ne manque guere de donner à ses héros, quoique ses ennemis, un caractere qui fait l'éloge du sien. Ceux qui méprisent trop leurs ennemis, n'entendent pas les intérêts de leur orgueil. La coutume de déprimer le mérite de ses ennemis ne doit pas être regardée comme un raffinement de l'héroïsme moderne. Cette disposition est un des défauts essentiels qu'on ait reprochés aux caracteres des héros d'Homere qui peignoit les mœurs de son tems. Milton a imité en cela le poëte Grec; mais les railleries sont moins choquantes dans des esprits infernaux qui sont des objets d'horreur, que dans des héros que l'on donne comme des modeles à imiter.

dans ma main l'épée de Morni. Nous revînmes près du ruisseau murmurant. Lathmon vint dans sa force. Sa troupe obscure rouloit, comme les nuées, autour de lui; mais le fils de Nuath étoit éclatant dans son armure.

Fils de Fingal, dit le héros, ta réputation s'est élevée sur notre chûte. Combien de mes guerriers sont étendus ici par ta main, ô roi des hommes! Leve maintenant ta lance contre Lathmon, & étends sur la terre le fils de Nuath. Qu'il tombe au milieu de ses compagnons, ou péris toi-même. Il ne sera pas dit dans mon palais que mes guerriers sont tombés en ma présence, qu'ils sont tombés tandis que l'épée de Lathmon reposoit à son côté. Les yeux bleus de Cutha (1) rouleront dans les pleurs; elle portera des pas solitaires dans les vallées de Dunlathmon.

Il ne sera pas dit, répliquai-je, que le fils de Fingal aura fui. Quand ses pas seroient couverts de ténebres, Oscian ne fuiroit point. Son (2) génie

(1) Il paroît que Cutha étoit la femme ou la maîtresse de Lathmon.

(2) On croyoit dans le tems d'Oscian,

viendroit au-devant de lui, & lui diroit : « le poëte de Selma craint-il » l'ennemi ? »..... Non, il ne craint pas l'ennemi ; sa joie est au milieu de la bataille.

Lathmon s'avança avec sa lance & perça le bouclier d'Oscian. Je sentis le froid acier à mon côté ; je tirai l'épée de Morni, & je coupai la lance en deux ; le fer brillant tomba sur la terre. Le fils de Nuath brûloit dans sa colere ; il éleva son bouclier retentissant. Mais la lance d'Oscian perça les bosses éclatantes du bouclier, & alla se plonger dans un arbre qui s'élevoit derriere Lathmon. Le bouclier se trouva suspendu à la lance tremblante ; mais Lathmon avançoit toujours. Gaul prévit la chûte du chef, & présenta son bouclier au-devant de mon épée, au moment où elle descendoit, rapide comme un torrent de lumiere, sur le roi de Dunlathmon.

Lathmon regarda le fils de Morni, & des pleurs s'échapperent de ses

que chaque homme avoit son génie particulier qui veilloit sur lui. Au reste la tradition sur ce point est très-obscure & très-imparfaite.

yeux. Il jetta l'épée de ses ancêtres sur la terre, & dit les paroles du vaillant: pourquoi Lathmon combattroit-il contre les premiers des mortels? Vos ames sont des rayons descendus du ciel; vos épées sont les flammes de la mort. Qui pourra égaler la renommée des héros dont la jeunesse est marquée par d'aussi grandes actions! ô que n'êtes-vous dans le palais de Nuath, dans la vaste habitation de Lathmon! alors mon pere diroit que son fils n'a pas succombé sous la main des foibles..... Mais qui s'avance, semblable à un torrent redoutable, le long de la bruyere retentissante? Les petites collines s'agitent devant lui, & mille esprits voltigent sur l'éclat de ses armes: ce sont les esprits de ceux qui doivent tomber sous la main du roi de Morven. Que tu es heureux, ô Fingal! tes enfans combattront dans tes guerres. Ils marchent devant toi; & ils retournent avec les pas de leur gloire.

Fingal s'approche avec douceur, se réjouissant en secret des actions de son fils. Le visage de Morni éclatoit de contentement, & ses yeux affoi-

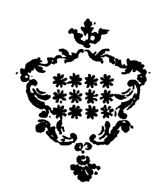
blis par l'âge brilloient foiblement au travers des pleurs de la joie. Nous revînmes à Selma, & nous nous assîmes autour de la fête (1) des coquilles. Les filles du chant, & Evirallin colorée d'une tendre rougeur, parurent en notre présence. Ses cheveux noirs flottoient sur son col de neige; son œil rouloit en secret sur Oscian; elle toucha la harpe de l'harmonie, & nous bénîmes la fille de Branno.

Fingal se leva & parla au roi guerrier de Dunlathmon; l'épée de (2) Trenmor trembloit à son côté, quand il levoit son bras puissant. Fils de Nuath, dit-il, pourquoi cherches-tu la renommée dans Morven? Nous ne sommes pas de la race des foibles; nos épées ne brillent pas sur les foibles. Quand sommes-nous allés à Dulathmon, faire entendre le son de guerre? Fingal ne se plaît point dans les combats, quoique son bras soit puissant.

(1) C'étoit une coutume en usage du tems d'Oscian chez les anciens Ecossois, de faire une fête après une victoire; & ces peuples, ainsi que les Montagnards d'aujourd'hui, buvoient dans des coquilles.

(2) Bisayeul de Fingal.

Ma renommée croît ſur la chûte des ſuperbes. La foudre de mon acier tombe ſur le guerrier orgueilleux. La bataille vient, & les tombeaux des vaillans s'élevent. Les tombeaux de mes ſujets s'élevent, ô mes peres! & je reſterai ſeul à la fin...... Mais je reſterai couvert de gloire, & le départ de mon ame ſera un courant de lumiere. Lathmon, retire-toi; porte tes batailles ſur d'autres terres; la race de Morven eſt renommée, & ſes ennemis ſont les enfans du malheur.



ESSAI sur le Mélodrame ou Drame lyrique.

L'ANCIENNE musique dramatique n'étoit plus : le chant avoit dégénéré sur la scene en pure déclamation. Sulpitius entreprit le premier de rappeller les procédés qu'avoient constamment suivis les Grecs & les Latins ; il composa une espece de tragédie, qui fut chantée en 1480 sur un magnifique théâtre qu'avoit fait construire le cardinal Riari.

Dans le seizieme siecle, la musique dramatique fit de nouveaux progrès. Je n'oserois affirmer qu'elle s'étendit d'abord à toutes les parties du drame ; ce qui est de certain, c'est qu'en 1590 on représenta à Florence, en présence du Grand Duc, deux pastorales qui furent chantées d'un bout à l'autre.

Mais ces sortes de représentations étoient encore bien imparfaites, & ne pouvoient être regardées que comme des essais, lorsque Rinuccini com-

posa sa *Daphné*. Cet ouvrage, mis en musique par *Jacopo Peri* l'an 1597, fut représenté la même année avec un succès extraordinaire. Dès ce moment la musique s'empara de toutes les sortes de drames ; les tragédies, les comédies & les pastorales furent chantées. Vint enfin *Cicognini* qui perfectionna & fixa la forme du *mélodrame* proprement dit.

Long-tems la musique subordonnée à la poésie, ne procéda qu'au gré des paroles, & sembla méconnoître sa plus forte énergie. Son élocution, uniquement gouvernée par l'oreille & par les loix de la modulation, étoit incertaine, longue, traînante, telle en un mot que l'élocution oratoire des Grecs, avant qu'elle fût devenue périodique (1).

Cependant ceux des compositeurs Italiens qui ne cultivoient que la musique instrumentale, forcés d'exprimer leurs passions & leurs idées par le seul emploi des sons inarticulés, après avoir eu recours aux puissances de

(1) Voyez ce que Demetrius de Phal. dit de la période dans son *Traité de l'élocution*.

l'harmonie, chercherent & trouverent dans la mélodie des ressources plus abondantes & plus heureuses. Jusqu'alors ils n'avoient, pour ainsi dire, envisagé que des proportions & des rapports; ils s'appliquerent à passionner les sons; ils presserent *la* substance de l'harmonie & en firent jaillir des expressions & des formes nouvelles; le style musical eut ses tropes, ses figures, ses membres & ses repos : il devint tout à la fois périodique & pittoresque : ainsi le geste ne fut jamais plus vigoureux & plus expressif que lorsque, se réduisant à ses propres forces, il dédaigna le secours de la parole.

Ces découvertes firent en quelque sorte de la musique un art nouveau, & l'on ne tarda pas de sentir tous les avantages que le théâtre pouvoit en retirer. La langue italienne, la plus sonore & la plus souple des langues, se revêtit sans effort des traits libres & hardis qui n'avoient encore été affectés qu'aux instrumens ; de sorte que la musique vocale fut entierement confondue avec l'instrumentale.

Par ces nouveaux procédés la poésie

fut plus que jamais subordonnée à la musique. Une trop grande quantité de paroles auroit embarrassé le compositeur, & l'eût mis dans l'impossibilité de développer ses propres idées ; les longues expositions ne lui auroient point laissé d'espace pour son art. Nous ne parlons pas des sentences & des épigrammes ; elles repoussent toute espece de musique artificielle. Le poëte devoit donc ne présenter que des objets propres à favoriser l'expression des signes musicaux, & n'employer de mots qu'autant qu'il en falloit pour ôter à cette expression ce qu'elle a de vague & d'indéterminé.

Quelques philosophes Italiens se sont élevés avec force contre l'opéra de leur nation : ils ne conçoivent pas comment dans le concours de la poésie & de la musique, la musique a pu devenir l'art dominant & principal. Il seroit bien plus difficile de concevoir comment elle ne le seroit pas devenue. Un art dont les signes sont intimément & nécessairement liés à la chose qu'ils représentent, qui a ses figures, ses couleurs, ses passions, en un mot

sa rhétorique propre, qui réunit enfin à ces avantages toutes les puissances du rythme & de l'harmonie, doit nécessairement produire sur les sens, sur l'imagination, sur le cœur, une impression bien supérieure à celle que peuvent faire naître les signes arbitraires & presque uniquement propres à représenter les regards de l'esprit, auxquels la poésie & l'éloquence sont obligées de recourir. Aussi vit-on la musique, au moment même qu'elle se fit entendre sur le théâtre, subjuguer insensiblement les loix & les regles de la poésie. Le drame, qui jusqu'alors avoit été constamment divisé en cinq actes, ne fut plus composé que de trois. Le nombre des interlocuteurs fut réglé; ils ne dûrent jamais être plus de sept, ni moins de quatre: il fallut apprendre du compositeur quels étoient les talens des personnages, afin d'ajuster les rôles de maniere que les voix, loin de se nuire, se servissent réciproquement; chaque acte dut renfermer une scène de mouvement & de force, & sur-tout n'être terminé que par ceux des chanteurs dont les talens & la voix étoient en possession des applaudissemens.

Rarement il fut permis d'ouvrir les scènes par un air, si ce n'est au commencement des actes, & cela, pour ne pas détruire l'effet de l'air par lequel les scènes devoient nécessairement finir. Si jamais on inséroit une ariette dans le corps du récitatif, elle devoit être courte, peu figurée & sans reprise : ç'eût été refroidir l'action & choquer toute vraisemblance, que de mettre dans la bouche d'un acteur toutes les richesses du chant, pendant que les autres droits & muets auroient été forcés d'entendre tranquillement son ramage. Les *duo* furent placés ordinairement au milieu de la scène dans ces instans où deux ames sensibles, abandonnées aux mouvemens de la tendresse ou de la douleur, expriment leurs sentimens beaucoup moins par ce qu'elles disent, que par l'accent qu'elles donnent au peu de mots entrecoupés qui leur sont arrachés par leur situation.

Les expositions, les intrigues, les narrations, les affaires, les conseils, résistent aux figures de la musique, & dûrent, par conséquent, former la substance du récitatif. Les prieres, les louanges, les passions tendres & dou-

loureuses, les expressions de l'amour ou de la haine, les irrésolutions d'un cœur agité par mille sentimens opposés, appellent des mouvemens & des traits plus ressentis : aussi firent-elles le sujet des ariettes.

Le récitatif fut ordinairement composé de vers de sept & d'onze syllabes, que le poëte put alterner & mêler à son gré. Les constructions & les périodes du récitatif dûrent être faciles & sur-tout très-serrées : dès-lors le compositeur étoit à portée d'animer & de passionner la scène par la fréquence des modulations ; le chanteur pouvoit non-seulement reprendre haleine, mais donner, au moyen des pauses, un nouvel essor à sa voix ; & l'auditeur enfin avoit moins de peine à saisir le sens des paroles dont la musique altere le ton ordinaire, & qui dans la poésie italienne, ainsi que dans la poésie de toutes les langues qui en ont une, sont le plus souvent transposées.

Le recitatif ne dut être ni trop court ni trop long ; dans le premier cas il auroit pu devenir obscur, dans le second il eût été ennuyeux ; cependant dans les scènes de force, il fut permis

au poëte de se livrer à son génie, & de donner un peu plus d'étendue au récitatif qui l'emporte alors sur l'ariette, en ce qu'il donne plus de mouvement & plus d'évidence à l'action. Et ce sont là les beaux momens de la musique italienne : c'est dans ces parties du drame que réunissant toutes les forces du rythme, de la mélodie & de l'harmonie, le compositeur attendrit, déchire, épouvante, éclate, tonne & foudroie.

A l'égard de l'ariette, le poëte y fut encore plus asservi que dans le récitatif. Il n'est pas nécessaire de porter plus loin nos observations pour faire sentir que dans le mélodrame italien la musique est, à tous égards, l'art dominant & principal, & que toutes les regles, tous les procédés de la poésie doivent lui être subordonnés. Les poëtes lyriques italiens avoient étrangement abusé de ce principe; pour mieux servir le musicien, ils avoient anéanti toutes les loix de la poésie, de la convenance & de la raison. Le savant Apostolo Zeno réforma cet abus, il osa se montrer poëte & grand poëte dans ses drames; mais il ne se souvint pas assez de ce qu'il devoit au musi-

cien, d'ailleurs il s'en falloit bien que son élocution fût harmonieuse & lyrique.

Il étoit réservé au disciple immortel de l'immortel Gravina, M. l'Abbé Metastase, de perfectionner toutes les parties du mélodrame.

On voit, par ce peu de mots, qu'il faut bien se garder de confondre ce genre de poésie, soit avec la tragédie, soit avec nos opéras. Dans la tragédie, le poëte ne reçoit des loix de personne; quant à nos opéra, notre musique n'a pas encore mérité que la poésie lui fît de si grands sacrifices.



IGLUKA

IGLUKA & Siberſik, Conte Groënlandois (1).

LE jeune Siberſik & la belle Igluka vivoient dans cette partie occidentale du Groënland, connue ſous le nom d'*Amaralek*. Siberſik étoit le jeune homme le plus accompli qui ait jamais adoré le grand Torngarſuk (2); perſonne ne l'égaloit à tirer de l'arc, à lancer le dard, à jetter le harpon, à conduire le canot & à plonger ſous l'eau pour aller tirer l'huile du dos de la baleine expirante. Igluka étoit univerſellement regardée comme la plus aimable de toutes les nymphes du Groënland, qu'elle ſurpaſſoit en beautés & en perfections, comme la lune ſurpaſſe l'aurore boréale en lumiere & en éclat. Elle étoit fille & unique héritiere de l'Angekuk (3) Aiokarſor-

(1) Traduit de l'anglois.
(2) Divinité des Groënlandois.
(3) Les Angekuks ſont les chefs du clergé, les juges, les nobles & les prophetes du Groënlandois.

pok, un des plus riches patriarches de tout le Groënland; il poſſédoit deux barques & cinq canots, une cabane ſpacieuſe pour l'hiver, une magnifique tente pour l'été, & un vaſte magaſin rempli d'os & d'huile de baleine, de dents de cheval marin, de peaux de renards, de buffles & de marſouins, & d'inſtrumens d'airain, de cuivre & d'étaim, qu'il avoit achetés des Kublunets (1). Sa chere Igluka avoit été élevée avec les ſoins les plus tendres & l'attention la plus recherchée. Les peaux des animaux les plus rares ſervoient à ſa parure; dans les jours de fêtes, elle portoit des bracelets enrichis de perles, & elle étoit vêtue d'une magnifique robe de peaux d'oiſeaux, garnie de plumes de toutes ſortes de couleurs. Ses cheveux, plus noirs que le dos d'un corbeau, étoient treſſés avec grace, & ſon col, plus éclatant que l'ivoire, étoit orné de coliers de verre & de corail. Ses yeux brilloient comme les trois étoiles de la ceinture d'Orion. La blancheur de

(1) C'eſt le nom que les Groënlandois donnent aux Danois.

ſes dents effaçoit celle de la neige qui couvre éternellement les montagnes de Nepſet, & ſa bouche exhaloit une odeur de vierge ſi agréable, qu'elle ne ſortoit jamais ſans recevoir le ſalut de Niviarſiarſuaneks (1). Elle repoſoit ſur des lits de duvet, & avoit ſoin de ſe frotter tous les jours de la graiſſe du ventre de la baleine. Une jeune perſonne, qui réuniſſoit ainſi tous les avantages de la fortune & de l'éducation, ne pouvoit manquer d'avoir des ſentimens nobles & délicats; l'orgueil de ſa naiſſance & le ſentiment de ſa beauté & de ſes rares perfections devoient lui faire regarder avec mépris les ſoins des jeunes gens qui aſpiroient au bonheur de lui plaire, & l'on croyoit en effet que, n'en trouvant aucun digne d'elle, elle paſſeroit ſa vie dans le célibat; mais le ſort en décida autrement, & fixa ſon cœur en faveur du brave Siberſik, qui étoit non ſeulement favoriſé des biens de la fortune, mais qui ſurpaſſoit encore tous ſes contemporains, autant par ſon eſ-

(1) Ce qui ſignifie: *Comme elle ſent la Vierge*: Compliment qu'on fait aux filles qui ſe lavent le viſage de leur propre urine.

prit que par ſa beauté, ſon adreſſe & ſon courage. Il avoit tué lui ſeul un ſanglier énorme, dont il portoit pendant l'hiver la peau ſur ſes épaules, comme un trophée de ſa victoire. Il avoit oſé chercher autrefois le redoutable monſtre marin Hafgufa (1), & il étoit le premier qui n'eût pas payé de ſa vie une audace ſi rare. On l'avoit vu ſouvent plonger ſous la glace pour attraper les marſouins & les chevaux marins, &, dans les plus violentes tempêtes, ſe mettre à la mer ſur un léger canot, formé de branches entrelacées & couvertes de peaux. Le dard ou le harpon, lancé de ſa main, frappoit ſûrement le but, & ſes fleches n'avoient jamais manqué la poule de mer ſur le rocher, ni le buffle ſur la montagne. Il remportoit toujours le prix de la lutte, de la danſe & des autres jeux, & il étoit bien ſupérieur à tous ſes compagnons dans les défis poétiques de ſatyre alternative (2),

(1) C'eſt le nom d'un eſprit malfaiſant, qui, ſelon les Groënlandois, paroît à la mer ſous différentes formes hideuſes.

(2) Cet uſage exiſte réellement. Il eſt ſingulier de trouver un ſemblable rapport

qui ſont en uſage dans les fêtes publiques parmi les jeunes Groënlandois.

La belle Igluka ne put s'empêcher d'être ſenſible à tant de perfections; elle prenoit plaiſir à le voir déployer dans les jeux ſa force & ſon adreſſe; & pour prix de la victoire qu'il avoit remportée, le récompenſoit encore par un préſent ou un ſourire. Un jour, qu'un long eſſai de lutte l'avoit fatigué, elle le rafraîchit d'un verre d'huile de baleine; une autre fois, elle lui fit préſent d'une veſte de peau de marſouin, qu'elle avoit coupée & couſue de ſes propres mains; mais la faveur qui flatta davantage Siberſik, & qui excita la jalouſie de tous ſes compagnons, fut une invitation que lui fit l'aimable Igluka de ſouper avec elle; pour combler la bonne fortune de ce berger, après le repas, elle voulut le lécher (1) par tout le corps pour augmenter ſa vigueur, & elle le revêtit d'une chemiſe de boyaux de marſouin,

---

entre les ſauvages habitans du Groënland, & les anciens bergers de la délicieuſe Arcadie.

(1) Les Groënlandois ont ſans doute pris cet uſage des ours, qui lechent ordinairement leurs petits.

dont elle dépouilla fon corps délicat. Dès-lors Siberfik ne vécut plus que pour fa chere Igluka ; les rochers retentiffoient des chanfons qu'il faifoit pour elle ; il formoit des guirlandes d'aigues-marines, mêlées de coquilles & de corail, dont elle ornoit fes cheveux ; il lui offroit les prémices de tous fes travaux, & ne manquoit aucune occafion de chatouiller fes oreilles des plus douces expreffions de l'amour. Au milieu de ce tendre commerce, le bon vieillard Aiokarforpok fut réuni à fes peres, & fa mort laiffa Igluka maîtreffe de fon fort & de fon bien. Siberfik continua de jouir de tous les privileges innocens d'un amant favorifé ; enfin le jour fut fixé, où ce couple aimable devoit être uni par les nœuds de l'himen.

Igluka accompagna fon cher Siberfik à la chaffe de buffle qui fe fait en été ; ils mangeoient fur la même affiette, ils dormoient fous la même tente, & ne fe quittoient jamais dans toutes les évolutions de la chaffe. Une telle familiarité entre les deux fexes, entraîne fouvent des conféquences fatales, dont la vertu la plus

ferme & les sentimens les plus purs ne peuvent pas toujours garantir une ame tendre. La nature la plus parfaite, & l'honneur le plus délicat, ont des momens de foiblesse; c'est dans un de ces momens que l'aimable, la tendre, la vertueuse Igluka perdit son innocence & son bonheur: elle avoit été affoiblie par les fatigues de la chasse, & son corps délicat avoit besoin de repos. Sibersik lui fit un lit de sa peau d'ours qu'il étendit sous un rocher avancé, dont le pied étoit baigné par les vagues retentissantes; le bruit des flots & les frémissemens de la glace plongerent peu-à-peu Igluka dans un sommeil profond: un songe agréable parut colorer son teint & embellir encore son visage: son amant s'étoit couché à ses côtés; tandis qu'il contemploit sa belle maîtresse, les feux du desir s'allumoient dans son cœur; il la pressa doucement contre son sein, & la réveilla par les tendres murmures de l'amour: Igluka, trahie par ses sens & enflammée par les caresses de son amant, ne défendit que foiblement le trésor de sa virginité; la volupté les couvrit d'un nuage, & les

marſouins, les hérons & les ours ſembloient unir leurs cris pour célébrer leurs plaiſirs.

Igluka ſentit toute l'étendue de ſa foibleſſe, mais une femme vaincue une fois ne peut guere s'empêcher de l'être toujours : une foibleſſe en entraîne pluſieurs autres ; ſon cœur n'en devint que plus tendre. Il n'en étoit pas de même de Siberſik ; la ſatiété ſuivit la jouiſſance ; ſa tendreſſe diminua ſenſiblement ; il ſe relâcha dans ſon aſſiduité & dans ſes ſoins ; il chercha des plaiſirs où ſa maîtreſſe n'étoit pas, & évita bientôt ſon habitation & ſa préſence ; enfin, il refuſa d'accomplir le vœu ſolemnel qu'il avoit fait de l'épouſer, & au nom duquel il l'avoit ſéduite.

Qu'on ſe repréſente la douleur que la perfidie d'un amant adoré, fit naître dans le cœur de la tendre & fiere Igluka ! Elle avoit perdu l'honneur & ſon amant, & les ſymptômes de ſa honte commençoient à devenir ſi viſibles, qu'il n'étoit plus poſſible de les cacher. L'horreur de ſa ſituation la jetta dans un profond déſeſpoir ; trois fois elle réſolut d'aller enſevelir dans les flots

son opprobre & ses malheurs, & trois fois elle entendit une voix qui lui défendit d'exécuter cette funeste résolution. Elle consentit à souffrir la vie, mais elle alla languir dans le fond d'un désert, où elle attendit du désespoir & de la douleur, le secours qu'elle n'osoit se procurer elle-même. Le feu de ses yeux s'éteignit bientôt, son visage perdit tout son éclat & ses graces; ses cheveux, noirs comme l'ébene, flottoient épars & en désordre sur ses épaules; des alimens grossiers, qu'elle assaisonnoit de ses larmes, la soutenoïent à peine; enfin la tristesse & les souffrances la consumoient & la conduisoient à pas lents au tombeau. Siberſik n'ignoroit pas son état, & il se reprochoit vivement d'avoir rendu malheureuse une femme qui méritoit si peu de l'être; mais la possession avoit répandu la langueur sur ses sens, & l'amour avoit fait place à une sorte de dégoût que l'honneur ni la raison ne pouvoient vaincre. Cependant l'image d'Igluka étoit toujours au fond de son ame, & les remords en avoient entierement banni la paix; il cherchoit en vain à fuir cette

idée importune, rien ne pouvoit l'en diſtraire; il la retrouvoit dans les jeux & dans la ſolitude; ni les amuſemens, ni les occupations ne pouvoient calmer ſes déchiremens; & la converſation de ſes amis même étoit un poiſon qui aigriſſoit encore l'amertume de ſon ame. Il négligea de ſon côté ſa nourriture & ſes vêtemens, & ſe livra à une profonde mélancolie. Il ne trouvoit d'autre ſoulagement à ſa triſteſſe, que de ſe jetter dans ſon canot, & de ſe lancer à la mer, pour perdre, au milieu des horreurs de la tempête & du ſoulevement des flots agités, le ſentiment des orages qui troubloient ſon ame. Dans ces courſes ſolitaires, ſon imagination fut ſouvent frappée de l'apparition de l'eſprit marin *Ingnerſort*, qui ſe préſentoit quelquefois à lui ſous la forme d'une ſyrene, & quelquefois faiſoit retentir les cavernes de hurlemens lamentables. Il regardoit ces apparitions comme des préſages de ſa mort, & il ſembloit s'avancer ſans peine vers la terre des eſprits.

Un jour ſon canot ſe briſa contre une iſle de glace; il eut beaucoup de peine à gagner la rive à la nage, & il

aborda enfin au lieu même où il avoit deshonoré la malheureuse Igluka. La vue de ce lieu fatal réveilla en lui l'idée de son crime avec toutes les circonstances qui pouvoient en accroître l'horreur. Dans le même moment, un marsouin monstrueux s'élança de l'intérieur d'une caverne, passa près de lui en grondant, & se plongea dans la mer. Siberfik ne douta point que ce ne fût l'esprit Torngarsuk, qui avoit prononcé le mot funebre *Picklerrukput*, comme le présage assuré de son destin. Il essaya de tuer cet esprit infernal par une éruption de vent (1), dont le charme, selon la mythologie Groënlandoise, a une force à laquelle le démon ne peut résister. Mais malgré la violence de sa frayeur, tous ses efforts furent inutiles; il crut sentir la main glacée de la mort; ses cheveux se hérisserent, ses genoux plierent sous lui, il tomba sans mouvement & sans connoissance. Il étoit resté quelque tems dans cet état, lorsqu'il se

(1) Nous demandons grace pour ce trait, qui pourra déplaire aux lecteurs délicats, mais qui sert à peindre la stupidité de la superstition & la barbarie de ces peuples.

ſentit rappeller à la vie, par les ſecours d'une main inconnue; il ouvre les yeux, & il reconnoît ſa chere Igluka, qui le tenoit dans ſes bras, & l'arroſoit de ſes larmes. Les yeux éteints, les traits flétris, le viſage pâle de cette tendre amante ne purent la déguiſer aux yeux de Siberſik. Les remords & l'eſpérance, l'amour & le déſeſpoir vinrent agiter & troubler ſon cœur coupable; il ſe jetta aux pieds de la beauté qu'il avoit outragée, & ne put lui exprimer ſon repentir & ſa tendreſſe que par des ſanglots & des pleurs. Igluka oublia dans ce moment toutes ſes peines paſſées, & ne ſentit que le plaiſir de retrouver un amant qu'elle avoit cru perdu pour elle. Ils ſe hâterent de s'unir par des nœuds ſolemnels. Igluka mit au monde, deux mois après la cérémonie, deux enfans qui firent la conſolation de leurs parens & l'honneur de la contrée. Les deux époux vécurent long-tems amans, toujours amis, & oublierent, dans le ſein d'une union douce & tendre, les peines cruelles que leur avoit coûté un moment d'erreur & de foibleſſe.

PEREGRINUS. Dialogue de (1) *Lucien.*

LUCIEN à CRONIUS : *Salut.*

Enfin ce malheureux Peregrinus, qui aimoit à se faire appeller Protée, vient d'éprouver en effet le sort du Protée d'Homere ; car après avoir revêtu toutes sortes de personnages par vanité, il a fini par se changer en feu & en flamme, tant étoit grande l'ardeur de gloire qui le consumoit. Ce grand homme a bien voulu être converti en charbons comme Empedocle, avec cette différence cependant que celui-ci s'est jetté dans le gouffre de l'Etna en cachette & sans témoins, au lieu que notre héros a consommé son sacrifice en présence d'une assemblée nombreuse, sur un bûcher élevé & après avoir fait un beau discours.

(1) Cette traduction est de la même main que celle du dialogue de *Jupiter le tragique*, insérée dans le 2e vol. de cette collection.

aux Grecs, où il leur annonçoit son projet. Je vous vois d'ici rire de la ridicule vanité du vieillard, ou plutôt je vous entends vous écrier : ô l'insensé, ô la malheureuse fureur de gloire ! Vous en parlez bien à votre aise & sans danger, parce que vous en parlez de loin ; mais moi j'ai dit les mêmes choses à quatre pas de son bûcher & au milieu d'une multitude dans laquelle il y avoit un grand nombre d'admirateurs de sa folie, qui m'écoutoient fort impatiemment. A la vérité beaucoup d'autres s'en moquoient comme moi ; mais les Cyniques ne le trouvoient pas bon, & j'ai pensé être mis en pieces par ces Messieurs comme Actæon par ses chiens, & son cousin Penthée par les Bacchantes. Je veux vous conter comment la chose s'est passée & vous retrouverez dans notre philosophe le talent que vous lui avez connu d'être un excellent auteur dramatique & d'entendre la conduite d'une tragédie mieux qu'Euripide & Sophocle. J'étois allé en Elide & je voulus me donner le plaisir d'entendre les Cyniques dans leur école. L'un d'entre eux,

avec une voix forte & févere, débitoit tous les lieux communs de cette morale qui court les rues & mêloit à fes difcours des injures pour tout le monde. Enfin il fe jette fur l'éloge de notre Protée. Je vais tâcher de vous rendre de mon mieux tout fon verbiage. Vous reconnoîtrez facilement la vérité de mon récit, vous qui les avez entendus fouvent dans leurs déclamations. Comment! difoit-il, on ofe taxer d'ambition & de vanité le grand Protée! O cieux, ô terre, ô foleil, ô fleuves, ô mers, ô Hercule, dieu de ma patrie! Protée! lui qui a été efclave en Syrie, qui a fait préfent à fa patrie de cinq mille talens, qui a été chaffé de Rome, qui eft plus brillant de gloire que l'aftre qui nous éclaire, & qui peut le difputer à Jupiter même. Mais quoi, on l'accufe d'orgueil parce qu'il a réfolu de terminer fa vie fur un bûcher! Hercule n'en a-t-il pas fait autant? Efculape & Bacchus n'ont-ils pas été confumés par le feu du tonnerre? Empedocle ne s'eft-il pas précipité dans l'Etna? Comme Théagene, (c'étoit le nom de l'orateur) difoit ces paroles, je demandai à quelques perfonnes qui étoient à côté de

moi ce qu'avoient de commun avec Prothée ce bûcher, Hercule & Empedocle. C'est, me répondit-on, que Protée doit se brûler bientôt sur le mont Olympe. Comment, dis-je, pourquoi? On vouloit m'expliquer la chose, mais Théagenes crioit si fort que je ne pouvois rien entendre. J'écoutai donc le reste de son discours & les éloges pompeux qu'il donnoit à Protée. Il l'élevoit beaucoup au-dessus de Diogene & d'Antisthene & de Socrate lui-même, & le mettoit en parallele avec Jupiter. A la fin cependant s'étant contenté de mettre le philosophe & le dieu sur la même ligne il termina sa harangue en ces termes. Il y a deux chef-d'œuvres dans le monde, Jupiter Olympien & Protée. Phidias a fait le premier, la nature a fait le second; mais cette statue vivante quittera bientôt la terre, s'élevera vers les dieux sur un nuage de feu & nous laissera comme des orphelins désolés. En disant ces belles choses, il étoit tout en sueur, pleuroit à chaudes larmes & se tiroit les cheveux, modérément cependant pour ne pas les arracher; d'autres Cy-

niques le consoloient & le remmenerent. A peine avoit-il quitté la place qu'un autre orateur lui succede avec promptitude pour ne pas laisser la multitude se dissiper, & d'abord il fait quelques libations sur le feu du sacrifice qui brûloit encore. Pendant la cérémonie il éclatoit de rire; mais bientôt il commença ainsi. Vous avez entendu ce coquin de Theagene terminer sa mauvaise harangue à la maniere d'Héraclite, en pleurant; pour moi je commencerai la mienne comme Démocrite, en riant; & sur cela il se met à rire de nouveau & de si bonne grace que nous voilà tous à rire avec lui. Messieurs, dit-il ensuite, qu'avons-nous de mieux à faire que de rire quand nous entendons des discours si extravagans & que nous voyons des hommes que l'âge devroit avoir rendu raisonnables, dansant sur la corde & faisant des tours de force pour l'amour d'une gloriole vile & ridicule? Mais voulez-vous sçavoir quel est cet homme sublime qui doit se donner à vous en spectacle? Je vais vous le faire connoître, j'en puis parler sçavamment. J'ai étudié sa doctrine

& ſa vie & je m'en ſuis inſtruit auſſi chez ſes concitoyens, dont vous imaginez bien qu'il doit être parfaitement connu. Ce grand homme ſortoit à peine de l'adoleſcence qu'il fut ſurpris en adultere & qu'après avoir reçu un bon nombre de coups de bâtons il s'enfuit par les toits avec une rave dans le cul. Peu de tems après ayant abuſé d'un jeune garçon il fut obligé d'appaiſer les parents en leur donnant trois mille écus pour ne pas être conduit au tribunal du préfet d'Aſie. Mais je ne veux pas m'arrêter ſur ces gentilleſſes & d'autres ſemblables qui ne ſont que des jeux de ſa jeuneſſe, il faiſoit alors ſon éducation & n'étoit pas encore un homme parfait. Le crime qu'il a commis ſur ſon pere vaut la peine d'être raconté. Vous ſçavez qu'il l'a étranglé parce qu'il ſouffroit impatiemment que le vieillard pouſſât ſa carriere au-delà de ſoixante ans. Son forfait étant divulgué, il ſe condamna lui-même à un exil perpétuel & à une vie errante de pays en pays. C'eſt alors qu'il embraſſa la merveilleuſe doctrine des chrétiens,

& qu'il vécut en Paleſtine avec eux & leurs Prêtres ; mais il leur montra bientôt qu'ils n'étoient que des novices auprès de lui. Il devint en peu de tems au milieu d'eux, Prophete, Prêtre Evêque, enfin tout. Il expliquoit leurs livres ſacrés & en compoſoit lui-même de nouveaux. Les chrétiens conçurent pour lui un reſpect religieux, le regarderent comme un légiſlateur & l'éleverent aux plus grandes dignités parmi eux. On ſçait qu'ils honorent un grand homme qui a été crucifié en Paleſtine & qui leur a donné une nouvelle religion. Protée fut jetté en priſon par les Magiſtrats pour ce culte nouveau. Son crédit & ſa conſidération en augmenterent beaucoup & lui donnerent dans la ſuite de grandes facilités pour conduire le peuple à ſon gré, ce qui étoit l'unique objet de ſon ambition. Lorſqu'il fut dans les fers, les chrétiens regarderent ſa détention comme une calamité publique, ils remuerent tout pour l'en tirer ; & comme ils n'en purent venir à bout, ils lui rendirent toutes ſortes de devoirs avec un ſoin aſſidu. On voyoit

à la porte de sa prison, dès le grand matin, les vieilles, les veuves & les orphelins, & les plus distingués d'entre eux corrompoient les gardes pour passer la nuit avec lui. On y mangeoit & on y tenoit des discours qu'ils appellent pieux. Les chrétiens l'appelloient aussi le nouveau Socrate. Il vint même des députés des chrétiens d'Asie pour lui apporter des secours, le défendre auprès du Magistrat & le consoler; car on ne sçauroit croire avec quelle ardeur ils s'empressent de rendre service à leurs freres; dans de pareilles occasions, ils n'épargnent rien. Peregrinus en tira de grandes sommes dans sa captivité & ces hommes regardoient comme un grand bonheur pour eux tout ce qu'ils faisoient pour lui. Ces malheureux persuadés qu'ils seront immortels après cette vie méprisent la mort & plusieurs s'y livrent eux-mêmes. Leur premier législateur leur ayant persuadé qu'ils sont tous freres, ils se sont séparés de nous, ont abandonné les dieux des Grecs, & adorent cet homme crucifié qui leur a donné des préceptes & des loix. Ils méprisent les richesses, pen-

ent que les biens ſont communs & croyent tout aveuglément. Si donc quelque charlatan, quelque homme adroit & qui entende les affaires, vient à eux, il s'enrichit bien vîte avec des gens ſi ſimples. Cependant Peregrinus fut mis en liberté par le préfet de Syrie, homme qui aimoit la philoſophie. Ce Magiſtrat ayant connu que ſon priſonnier avoit la folie de vouloir mourir pour la gloire, le renvoya & ne le jugea pas même digne d'être puni. Notre homme retourne alors dans ſa patrie. Il y trouve toute la ville encore indignée de ſon parricide, & des accuſateurs qui veulent le citer en juſtice. La plus grande partie de ſes biens avoit été diſſipée pendant ſon abſence, il ne lui reſtoit que des terres, environ pour quinze talens; car tout ce que ſon pere lui avoit laiſſé, n'alloit pas à plus de trente talens, & non pas à cinq mille, comme le prétend ridiculement Theagene, ſomme que toute la ville de Paros & quinze villes voiſines ne valent pas. Le ſouvenir du crime étant encore récent, on alloit s'élever contre le parricide. On plaignoit publiquement le ſort d'un bon vieillard périſ-

ſant par les mains de ſon fils. Il falloit que Protée détournât le coup qui le menaçoit. Il ſe montre donc au peuple aſſemblé, les cheveux épars, revêtu d'un méchant habit, une beſace ſur ſon dos, un bâton à la main, en un mot, dans un équipage tout à fait tragique. Alors il déclare qu'il fait don au public de tous les biens que lui a laiſſés ſon pere d'heureuſe mémoire. A ces paroles le peuple & les pauvres ſur-tout, s'écrient que Peregrinus eſt le ſeul homme vraiment philoſophe, le ſeul qui aime ſa patrie, le ſeul digne émule de Diogene & de Socrate. Ces éloges ferment la bouche à ſes ennemis; & ſi quelqu'un veut parler du meurtre du pere, on le pourſuit à coups de pierre. Notre philoſophe ſe remet à courir le monde, vivant cependant dans l'abondance de toutes choſes par les ſoins que lui rendent les chrétiens qui l'accompagnent partout. Mais leur liaiſon ne dura pas long-tems. Il ſe rendit coupable à leurs yeux de je ne ſçais quel crime. Il mangea, je crois, des viandes défendues; enfin ils l'excommunierent. Notre homme ſe trouvant alors fort embarraſſé ſongea à redemander ſes biens à

ses concitoyens & s'adressa au Prince pour cela. Mais la ville envoya de son côté des députés qui soutinrent ses droits, & on ordonna à Peregrinus de laisser subsister une donation qu'il avoit faite sans que personne l'y forçât. Il entreprit alors un troisieme voyage & alla en Egypte auprès d'Agatobule. Là il se livra à des pratiques admirables. On le voyoit la tête à demi rasée & le visage couvert de boue. Aux yeux de tout peuple il touchoit les parties que la pudeur empêche de nommer & les laissoit voir, en disant que c'étoit-là des actions indifférentes. Il se fouettoit lui-même sur le derriere & se faisoit fouetter. En un mot, il faisoit toutes les gentillesses que nous voyons faire à cette espece de charlatans. Après s'être ainsi formé, il alla en Italie & en y mettant le pied, le voilà qui fait son occupation d'insulter tout le monde, à commencer par l'Empereur qu'il connoissoit pour être d'une très-grande clémence, ce qui lui faisoit tout oser. Il est probable que le Prince s'embarrassoit peu des injures & ne croyoit pas devoir punir un philosophe pour quelques paroles injurieuses, sur-tout un Cynique

qui fait son métier d'en dire. La gloire de Péregrinus en augmentoit pourtant, au moins auprès des hommes simples & imbécilles, & il étoit l'objet de l'admiration publique. Enfin le préteur voyant qu'il abusoit de l'indulgence qu'on avoit pour lui, le chassa de la ville en disant qu'on n'y avoit pas besoin d'un si grand homme. C'est alors qu'il alla rendre visite à Musonius, à Dion, Epictete & à d'autres philosophes persécutés comme lui. De retour en Grece, tantôt il insultoit les habitans de l'Elide dans ses discours, tantôt il conseilloit aux Grecs de prendre les armes contre les Romains. Un homme de mérite & d'une grande considération, parmi les autres services qu'il avoit rendus au public, avoit amené des eaux à Olympie où l'on en manquoit & où dans les tems de fêtes il arrivoit souvent que beaucoup de personnes tomboient malades & mouroient à raison de la grande multitude qui s'y rassembloit & de la sécheresse du lieu. Peregrinus accabloit ce bon citoyen d'injures & lui reprochoit d'avoir rendu les Grecs efféminés, prétendant que les specta-
tuers

teurs des jeux olympiques devoient sçavoir supporter la soif, ce qu'il disoit en buvant lui-même de cette eau. Le peuple indigné se jetta sur lui, & il eût été lapidé s'il ne se fût refugié aux pieds de la statue de Jupiter. Mais aux jeux suivans il prononça une harangue qu'il avoit composée pendant l'olympiade précédente, en l'honneur de celui qui avoit fait l'aqueduc & pour se justifier d'avoir pris la fuite dans cette occasion.

Cependant il commençoit à être négligé du peuple & cessoit d'être un objet d'admiration. Il n'avoit plus rien de nouveau à dire ni à faire, qui pût attirer sur lui les regards & exciter l'étonnement, ce qui étoit sa grande passion. Il imagina donc un nouveau moyen de se rendre célebre & annonça dans toute la Grece aux derniers jeux qu'il se brûleroit aux jeux suivans. Il met à cette extravagance tout l'appareil convenable ; il a creusé lui-même la fosse, porté le bois & construit son bûcher. A mon avis, il devoit attendre la mort & ne pas se la donner; mais s'il avoit absolument résolu de se défaire, il ne devoit pas

choisir un genre de mort si théâtral. S'il vouloit périr par le feu pour avoir la gloire d'imiter Hercule, que n'alloit-il sur quelque montagne écartée pour s'y brûler, sans autre témoin que ce nouveau Philoctete, son cher Theagenes ; au lieu de se donner en spectacle à un peuple nombreux? Après tout il mérite le supplice auquel il se soumet ; il faut bien qu'un parricide impie soit puni, mais cela auroit dû se faire plutôt & il auroit dû être jetté il y a long-tems dans le taureau de Phalaris, au lieu de mourir d'une mort prompte comme celle qu'il va subir ; car on prétend qu'il n'y a point de genre de mort plus prompt que celui d'un homme qu'on brûle ainsi, parce qu'en respirant la flamme par la bouche il perd la vie sur le champ.

Peregrinus nous annonce le spectacle de sa mort comme une chose auguste en se brûlant dans un lieu sacré, où il n'est pas même permis d'enterrer les morts. Vous avez entendu parler d'Erostrate qui brûla le temple d'Ephese pour rendre son nom célebre. C'est le même motif qui anime notre philosophe ; c'est un desir de re-

ommée qui eſt inſatiable & qui va uſqu'à la fureur. Je ſçais bien qu'il lit qu'il ſe brûle pour enſeigner aux hommes à mépriſer la mort & à ſupporter tous les maux. Mais je vous demanderai, Meſſieurs, ſi vous voudriez que les méchans appriſſent de lui cette conſtance, ce mépris de la mort, cette patience dans les maux & cette aſſurance contre toutes les terreurs? Non ſans doute. Or comment Protée fera-t-il que ſes inſtructions n'affectent que les honnêtes gens, & comment empêchera-t-il que les ſcélérats ne les reçoivent pour en devenir plus audacieux à braver tous les dangers qu'entraîne la violation des loix? Mais accordons pour un moment que ſes leçons ne ſoient reçues que par des hommes juſtes: voudriez-vous que vos enfans les miſſent en pratique & devinſſent ſes émules & ſes imitateurs? Vous me répondrez tous que vous en ſeriez bien fâchés & je devois bien m'attendre à cette réponſe, puiſque parmi ſes diſciples mêmes aucun ne veut l'imiter. C'eſt un reproche que nous pouvons faire ſur-tout à Theagenes, qui ſe piquant

de lui ressembler dans toutes les autres choses, ne veut pas l'imiter & le suivre en mourant comme lui, quoiqu'il pût atteindre au même bonheur & à la même gloire en se brûlant aussi. Ce n'est pas en effet par le bâton, la besace & le manteau usé qu'il faut ressembler à ce grand homme. Cette imitation est facile & sans danger, & tout le monde en peut faire autant. C'est la fin de sa vie qu'il faut copier. C'est un bûcher de bois verds qu'il faut construire pour s'y précipiter & y être suffoqué par la fumée. Je dis par la fumée parce que Hercule & Esculape ne sont pas les seuls qui ayent été consumés par le feu. On voit qu'il est aussi employé à punir les sacrileges & les homicides. Je croirois donc plus convenable que nos philosophes mourussent étouffés par la fumée, parce que ce genre de mort leur seroit véritablement propre & le plus convenable de tous. Quel motif raisonnable peut avoir Peregrinus pour une action si extraordinaire ? Hercule s'est brûlé pour se délivrer des tourmens que lui causoit la robe de Nessus. Mais cet homme-ci ne veut

que faire parade de son courage, comme les Bracmanes ; car c'est à ces gens que nos philosophes se piquent de ressembler. Mais n'y a-t-il pas aussi dans l'Inde des hommes insensés & avides d'une vaine gloire ? Au reste, Peregrinus ne les imite pas exactement. Selon le rapport d'Onesicrite, qui vit Calanus se brûler, les Bracmanes ne se jettent pas dans le feu : mais après avoir construit & allumé le bûcher ils se tiennent d'abord debout & immobiles à une très-petite distance & se laissent griller à petit feu. Ensuite ils se placent sur le bûcher les uns après les autres, selon l'ordre de leurs dignités & s'y couchent tranquillement comme sur un lit. On voit que cette constance est bien au-dessus de celle de notre cynique, qui ne fera pas quelque chose de bien merveilleux puisqu'il périra tout de suite dans le feu dans lequel il se précipitera.

Il y a des gens qui prétendent qu'il se fera en lui quelque métamorphose qui le dérobera aux flammes, qu'il en a eu des assurances en songe & que

Jupiter ne permettra pas que ce lieu sacré soit profané par sa mort. Mais je pense qu'il peut être tranquille sur cela & je jurerai bien, si l'on veut; qu'aucun des dieux ne sera fâché de voir le supplice de Peregrinus. D'autres croyent qu'il se retirera du feu à demi brûlé, à moins, disent-ils, qu'il n'ait fait faire son bûcher sur une fosse profonde par laquelle il pourra s'échapper. Mais il lui sera difficile de s'en tirer s'il s'en approche une fois. Il sera environné de cyniques qui l'exciteront & le pousseront dans le feu, qui l'animeront à consommer son sacrifice & qui l'empêcheront de montrer sa peur s'il en éprouve en ce moment. Il feroit une excellente plaisanterie à mon gré, si en se jettant dans son bûcher il en entraînoit deux avec lui.

J'entends dire qu'il ne veut plus qu'on le nomme Protée & qu'il se fait appeller le Phœnix, parce qu'on raconte que cet oiseau de l'Inde arrivé à une extrême vieillesse se brûle lui-même. Il fait aussi répandre parmi le peuple beaucoup de fables & d'anciennes prophéties qui annoncent qu'il doit devenir le dieu tutélaire de la

nuit. On voit qu'il desire des autels & qu'il se flatte qu'on lui en élévera d'or massif ; & en vérité il est fort possible que dans un grand nombre d'imbécilles il s'en trouve quelques-uns qui assureront que le nouveau dieu de la nuit leur est apparu & qu'il les a guéri de la fievre quarte. Les fourbes qui sont parmi ses disciples ne manqueront pas de lui bâtir une chapelle sur le lieu du bucher & de lui faire rendre des oracles ; ce qui paroîtra fort naturel d'autant que Protée, fils de Jupiter & son ayeul de nom, prophétisoit. Je vous annonce aussi qu'il aura sûrement des Prêtres qui se fouetteront ou se stigmatiseront ou feront quelqu'autre action aussi ridicule en son honneur & qu'on établira des cérémonies nocturnes & des processions avec des flambeaux autour d'un bûcher.

Au reste, Théagenes prétend que la sybille a annoncé la mort de Protée & son apotheose, & il en cite cet oracle : *lorsque Protée, le plus grand & le meilleur des hommes, après s'être offert en holocauste, sera monté aux cieux ; que la terre entiere*

adore ce nouveau dieu qui doit présider à la nuit, assis aux côtés d'Alcide & de Vulcain. Voilà ce que Theagenes assure avoir entendu de la Sybille. Mais il y a un autre oracle qui sert de réponse à celui-là. *Lorsqu'un cynique à plusieurs noms, poussé par la rage de faire parler de lui, se précipitera dans les flammes, il faut que ses disciples l'imitent sous peine d'être lapidés, de peur de ressembler à ceux qui prêchent la vertu sans la pratiquer.* Que vous en semble, Messieurs? cet oracle-ci ne vaut-il pas le premier? Les disciples de Protée n'ont donc plus qu'à chercher chacun l'endroit où ils se changeront en air; car c'est ce qu'ils prétendent devenir en se brûlant.

Cet orateur, ayant fini là sa harangue, descendit en riant, & toute l'assemblée s'écria, *allons qu'ils se brûlent bien vîte, ils méritent cet honneur.* Mais Theagenes ayant entendu le bruit, accourut; & étant monté une deuxieme fois, il se mit à crier à tue-tête & à accabler d'injures celui qui venoit de parler & dont je ne pus pas sçavoir le nom. Je quittai donc la place, laissant Theagenes se rompre

les poumons & j'allai au cirque voir des combats d'athletes qui étoient déja commencés. Voilà ce qui se passa en Elide.

Nous nous transportâmes ensuite à Olympe, où nous trouvâmes les habitans divisés en deux partis, les uns parlant mal de Protée, les autres célébrant l'action qu'il alloit faire, & il y avoit tant de chaleur dans les esprits que plusieurs d'entre eux en vinrent aux mains. L'arrivée de Protée suspendit les querelles. Il étoit suivi d'une foule innombrable, & précédé de plusieurs héraults qui se disputoient la gloire de l'annoncer. Alors il commença un discours où il raconta sa vie passée & les malheurs qu'il avoit essuyés pour l'amour de la philosophie. Il parla long-tems, mais je n'en pus entendre que peu de chose, parce que j'étois éloigné de lui. La foule étoit si grande que je craignis d'être étouffé comme il arriva à plusieurs personnes, & je dis adieu à ce Sophiste qui alloit se donner la mort & qui faisoit son épitaphe d'avance. En me retirant j'entendis seulement ces grands mots : *qu'il vouloit couronner une belle vie*

par une fin digne d'elle & qu'après avoir vécu comme Hercule, il devoit mourir comme lui. Je veux, ajoutoit-il, *être encore utile aux hommes en leur enseignant par mon exemple à mépriser la mort & j'espere qu'ils seront pour moi autant de Philoctetes.* Sur cela les imbécilles pleuroient & crioient, *conservez-vous pour nous*. D'autres plus courageux lui disoient, *exécutez ce que vous avez résolu*. Notre homme cependant étoit dans un grand trouble, car il avoit espéré que tout le monde l'empêcheroit de se jetter dans le feu, & qu'on le forceroit de supporter encore la vie. Mais quand il vit, contre son attente, qu'il ne pouvoit plus s'en dédire, il pâlit, il se troubla & termina sa harangue. Vous pensez bien que tout cela me divertit infiniment, car je vous avoue que je ne puis avoir aucune compassion d'un homme si avide d'une gloire ridicule & qui surpasse en cela tous ceux qui sont tourmentés par cette cruelle passion. Cependant le peuple le conduisoit en foule & il se rassasioit d'orgueil en voyant les yeux de la multitude attachés sur lui & l'admiration qu'on montroit pour son courage; malheureux

qui ne pensoit pas que les malfaiteurs qu'on mene au supplice & qui sont entre les mains du bourreau sont encore mieux accompagnés que lui.

Nous touchions à la fin des jeux qui ont été les plus beaux des quatre jeux olympiques que j'ai vus. J'aurois bien voulu m'en aller; mais comme il étoit difficile d'avoir des voitures, parce que tout le monde partoit à la fois, je restai malgré moi. Notre philosophe avoit déja différé plusieurs jours; enfin il annonça que la nuit suivante il se brûleroit. Un de mes amis instruit de la chose, vint me réveiller au milieu de la nuit. Nous nous acheminâmes à l'endroit du bûcher, éloigné d'Olympe de vingt stades entieres. Nous remarquâmes d'abord le bûcher construit dans une fosse de la profondeur d'une coudée. Il étoit garni en plusieurs endroits de torches & de sarmens, pour qu'il s'embrâsât avec plus de facilité. Au lever de la lune, qui devoit être spectatrice d'une si grande action, notre homme paroît vêtu de ses habits ordinaires, & suivi d'une troupe de cyniques à la tête desquels on voyoit Theagenes une torche

à la main & jouant assez bien le second rôle de cette tragédie. Protée lui-même avoit une torche. L'un & l'autre mirent le feu au bûcher en même tems par deux côtés opposés. Le bûcher s'embrâsa en un instant. Alors Protée, & je vous prie d'écouter avec encore plus d'attention mon récit qui devient plus intéressant, Protée, dis-je, quittant sa besace, son manteau déchiré & son bâton qui lui tenoit lieu de la massue d'Hercule, demeura avec une camisole fort sale. Il demanda de l'encens qu'on lui donna & il le répandit sur le feu; ensuite se tournant vers le midi, car le midi jouoit aussi un rôle dans cette piece, il dit : *ô esprits tutélaires de mes ayeux maternels & paternels, recevez-moi parmi vous.* A ces mots il se jetta dans le feu & nous ne le vîmes plus, parce qu'il fut tout de suite enveloppé de la flamme qui étoit très-grande. Cette invocation des démons paternels me fit rire, parce que je me rappellai ce qu'on dit de son parricide. Ne riez-vous pas aussi, mon cher Cronius, au récit que je vous fais de la catastrophe de cette tragédie?

Cependant les cyniques qui environnoient le bûcher ne verſoient pas des larmes ; mais les yeux attachés ſur le feu, ils montroient dans leur ſilence une triſteſſe profonde. Enfin, frappé par la mauvaiſe odeur qui s'élevoit, je m'écriai, nous ſommes bien ſots de nous tenir ici ; ce n'eſt point du tout une choſe agréable de ſentir l'odeur d'un vieillard brûlé. Attendez-vous, leur demandai-je, qu'il arrive ici un peintre qui vous deſſine comme on repréſente les amis de Socrate dans ſa priſon ? Cette plaiſanterie les indigna. Ils me dirent force injures & leverent ſur moi leurs bâtons. Mais lorſque je les eus menacé de ſaiſir quelques-uns d'entr'eux & de les jetter dans le feu pour y ſuivre leur maître, ils me laiſſerent tranquille. Pour moi, en retournant, je penſai profondément, mon ami, combien eſt puiſſante la paſſion de la gloire ; les hommes du plus grand mérite ont beaucoup de peine à s'en défendre, & vous voyez qu'elle va juſqu'à s'emparer de celui-ci qui a fait tant de folies & même d'actions dignes du feu.

Je rencontrai en revenant beaucoup de perſonnes qui alloient au ſpectacle que je venois de voir, & qui eſpéroient qu'ils trouveroient le cynique encore vivant ; car on avoit répandu la veille qu'il ne ſe brûleroit qu'au lever du ſoleil, après avoir ſalué cet aſtre à l'imitation des Bracmanes. Je détournai une partie de ces curieux de pourſuivre leur chemin, en leur diſant que tout étoit fini, & que ce n'étoit pas la peine d'aller plus loin pour voir ſeulement le lieu & quelques reſtes du feu. Mais j'eus beaucoup à faire pour répondre à toutes leurs queſtions ſur les circonſtances les plus minutieuſes. Si j'euſſe rencontré quelques hommes de ſens, je leur aurois fait le récit détaillé que vous venez de lire; mais pour ces imbécilles, qui m'écoutoient la bouche béante, je leur contai la choſe avec des circonſtances étonnantes. Je leur aſſurai que, lorſque le bûcher fut embrâſé & que Protée s'y fut jetté, il ſe fit un grand tremblement de terre, & que du mileu de la flamme s'éleva vers le ciel un vautour qui cria d'une voix humaine : *j'abandonne la terre & je*

monté aux Cieux. Ces gens étoient saisis d'admiration ; pénétrés d'une sainte horreur, & voulant adorer le nouveau dieu, ils me demandoient si le vautour s'étoit envolé à l'orient ou à l'occident, & je leur répondois tout ce qui me venoit à la bouche. Quelque tems après, me trouvant à une fête, j'y ai rencontré un vieillard, à qui son maintien & sa barbe donnoient un air fort imposant, & qui parloit de Protée. Il racontoit que, depuis qu'il avoit été brûlé, il l'avoit vu revêtu d'une robe blanche & couronné d'olivier, & qu'il venoit de le laisser se promenant sous le portique avec un air serein. Il ajoutoit aussi, avec serment, qu'il avoit vu s'élever du bûcher le corbeau que j'avois inventé moi-même. Vous pouvez juger par ce trait, de la multitude de miracles qu'on va bientôt lui faire faire. Que d'abeilles vont fréquenter son tombeau ! que de cigales y chanteront ! que de corneilles s'y reposeront comme sur le sépulchre d'Hésiode & de quelques autres grands hommes ! Je sais déja qu'on se prépare à lui élever des statues en Elide & dans plu-

ſieurs autres villes de Grece. On dit qu'il a écrit, avant ſa mort, aux villes les plus conſidérables, & qu'il a envoyé à pluſieurs des préceptes, des conſeils & même des loix. Il leur a auſſi député quelques-uns de ſes diſciples, qui ſe font appeller les envoyés du défunt & des ambaſſadeurs de mort.

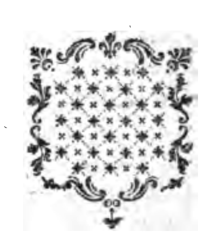
Telle a été la fin de ce malheureux Protée, de cet homme qui, pour vous en dire mon ſentiment en peu de mots, n'a jamais tenu aucun compte de la vérité, qui n'a jamais rien dit ni rien fait que pour l'amour d'une vaine gloire & pour faire parler de lui, & qui a pouſſé cette étrange paſſion ſi loin qu'il s'eſt brûlé par le même motif, quoiqu'il ne pût pas jouir après ſa mort des éloges qu'il attendoit de ſon action.

J'ajouterai encore à ſa vie quelques traits qui vous divertiront. Je crois vous avoir déja raconté comment, dans mon voyage de Syrie, je me ſuis trouvé avec lui dans le même vaiſſeau, & que dans cette navigation il avoit attiré à ſa ſecte un jeune & beau garçon pour en faire ſon Alci-

biade; comment nous fûmes ſurpris dans la mer Egée par une forte tempête, & comment cet homme ſi merveilleux, qui paroiſſoit ſi élevé au-deſſus de la crainte de la mort, s'abandonna avec les femmes aux larmes & au déſeſpoir. Je veux ſeulement vous parler de ce qui lui eſt arrivé huit ou dix jours avant ſa mort. Il avoit mangé un peu plus que de raiſon, il vomit la nuit & fut ſaiſi d'une fievre violente. Il fit appeller le médecin Alexandre, qui m'a raconté depuis qu'il l'avoit trouvé ſe roulant par terre, ne pouvant ſupporter la chaleur qu'il reſſentoit, & deſirant ardemment de boire, ce qu'Alexandre ne lui permit pas de faire. Le médecin lui dit auſſi que s'il vouloit abſolument mourir, la mort ſe préſentoit à ſa porte, qu'il n'avoit qu'à la ſuivre & qu'il n'avoit pas beſoin de bûcher. A quoi le philoſophe lui répondit qu'un genre de mort ſi commun ſeroit ignoble pour lui. Voilà ce que je tiens d'Alexandre. Mais moi-même je l'avois vu peu de jours auparavant les yeux enflés & pleurans de l'application d'un collyre très-âcre. Il croyoit, ſans doute, que

Pluton ne recevoit point d'aveugles aux enfers. Cela ressemble à l'homme qui, prêt à être crucifié, se faisoit panser une légere blessure au petit doigt. Croyez-vous que Démocrite se fût abstenu de rire s'il eût vu de pareilles folies, quoiqu'à dire vrai, je ne sais si toute sa faculté de rire lui eût suffi pour celles-ci?

Riez-en donc aussi, mon ami, & sur-tout riez encore plus fort, lorsque vous l'entendrez admirer par les fanatiques qu'il s'est faits.



FRAGMENT d'un ouvrage qui a pour titre : *Comparaiſon des mœurs des Grecs modernes avec celles des Grecs anciens.*

LORSQU'APRÈS la mémorable expédition de Pharſale, les Athéniens, qui juſqu'alors avoient refuſé de rendre hommage à Céſar, vinrent au-devant de lui, & implorerent ſa clémence, Céſar leur fit grace en ces termes : *juſques à quand, malheureux par votre faute, devrez-vous votre ſalut à la gloire de vos ancêtres ?* La Grece n'a pas toujours eu des vainqueurs auſſi généreux. Cette nation ſuperbe, aux yeux de laquelle tous les peuples de la terre n'étoient qu'un monceau de barbares ; qui, avec une poignée de ſoldats & une flotte médiocre, réprima d'abord, & bientôt après briſa les forces de tout l'orient ; qui depuis, raſſemblée ſous les étendards des Macédoniens, abolit l'empire, le nom & les langues de tant de nations, gémit aujourd'hui

depuis près de quatre ſiecles dans les fers de la tyrannie. La magnanimité romaine pardonna aux enfans en faveur des vertus de leurs ayeux ; les derniers vainqueurs de la Grece n'ont rien reſpecté : mais le moral ſubjugue & ne détruit pas le phyſique. Arrachez les Grecs modernes à la ſervitude qui les opprime, & vous verrez ſe reproduire tous les talens & toutes les vertus qui diſtinguerent leurs ancêtres. M. Guis, qui a parcouru plus d'une fois la Grece, moins pour obſerver les ouvrages des hommes que les hommes mêmes, frappé de la conformité qui ſe trouve entre les mœurs des anciens peuples de cette partie du monde & celles de ſes modernes habitans, a compoſé ſur ce ſujet un ouvrage plein d'érudition & de philoſophie, dont il a bien voulu nous communiquer quelques portions, & nous permettre d'en détacher le morceau ſuivant, ſur les danſes.

L'exercice de la danſe eſt de tous les pays & de tous les tems ; mais on peut avancer que les Grecs ont plus danſé que les autres peuples : la

danſe, parmi eux, faiſoit partie de la gymnaſtique; elle étoit dans pluſieurs cas ordonnée par les médecins; elle entroit dans les exercices militaires; elle étoit affectée à tous les âges, à toutes les conditions; elle entroit dans les feſtins; elle animoit les fêtes: les poëtes mêmes récitoient & chantoient leurs vers en danſant. Platon, Ariſtote, Athenée, Xenophon, Plutarque, Lucien & tous les auteurs Grecs font l'éloge de la danſe. Anacréon, le pere du plaiſir, répete dans ſa vieilleſſe qu'il eſt toujours prêt à danſer (1). Il y a plus, l'amour qu'Aſpaſie inſpire fait danſer le vieux Socrate. Ariſtide danſe malgré Platon à un feſtin de Denis-le-Tyran. Scipion l'Africain, à l'exemple de ces hommes illuſtres, apprend chez lui une danſe mâle & animée; & on compte parmi les vertus d'Epaminondas, au rapport de ſon hiſtorien, ſon talent pour la muſique & pour la danſe.

Si les hommes ſe piquoient d'exceller dans cet art, il devenoit pour les femmes un mérite eſſentiel. Helene

(1) Od. 27 & 42.

danfoit à une fête de Diane quand elle fut enlevée par Thefée & Pirithoüs (1). Ecoutons Homere : « la » belle Polymele faifoit tout l'orne» ment de la danfe ; l'enjoué Mercure » l'ayant vu danfer à une fête de Diane, » en devint éperduement amoureux ».

Je rechercherai non-feulement la reffemblance entre les danfes grecques modernes & les anciennes, mais encore l'imitation qui a caractérifé anciennement celles qui exiftent encore aujourd'hui. On fait que la danfe chez les Grecs étoit une imitation figurée des actions & des mœurs : voilà pourquoi Lucien veut qu'un danfeur, qui doit être en même tems un bon pantomime, fache bien la fable & l'hiftoire des Dieux. Dans toutes les fêtes on chantoit les louanges de la Divinité qui en étoit l'objet, & les danfes enfuite repréfentoient les plus beaux traits de fa vie : on danfoit le triomphe de Bacchus, les nôces de Vulcain, celles de Palés : les jeunes filles brilloient aux fêtes d'Adonis ; elles danfoient les amours de Diane & d'Endi-

(1) Plut. vie de Thefée.

mion, la fuite de Daphné, le choix de Pâris, Europe que l'amour porte sur les flots; les gestes, les pas, les mouvemens & les airs exprimoient toutes ces situations. Les danses particulieres aux pays où les fêtes se célébroient, & celles qui étoient faites pour les événemens les plus célebres, ont été plus long-tems conservées que les autres.

Tous ces danseurs en Grece, qui se tiennent aujourd'hui par la main & qui vont dans les rues ou à la campagne en dansant, représentent les danses publiques qu'on menoit autrefois.

Admete dit dans Euripide, en ordonnant une fête, qu'on mene des danses publiques. Ce chœur orbiculaire (1) qui chantoit le dytirambe & dansoit au chant de cette espece d'hymne à l'honneur de Bacchus, tantôt les mains libres, tantôt les mains entrelacées, commença à danser autour des autels; on le plaça ensuite sur le théâtre, où, en conservant le chant & la danse, il joua lui-même un rôle intéressant.

---

(1) Εγκυκλιος χορος,

Depuis la chûte du théâtre des Grecs, ces chœurs isolés n'ont été que des branles en rond que les Grecs ont conservés. Ils dansent tantôt en chantant & tantôt au son de la lyre, tantôt les mains libres & tantôt les mains entrelacées. Mais ce n'est plus autour de l'autel de Bacchus ou des autres Divinités de leurs peres, c'est autour d'un vieux chêne, à l'ombre duquel, dans leurs fêtes les plus religieuses, la tête couronnée de fleurs, ils renouvellent les anciennes orgies & se livrent aux mêmes excès.

On voit encore, pour ainsi dire, de ces chœurs de Nymphes Grecques qui, se tenant par la main, dansent à la prairie ou dans les bois. C'est ainsi qu'on a peint Diane sur les monts de Delon ou sur les bords de l'Eurotas, au milieu de ses Nymphes (1).

Il y avoit chez les Eleusiniens un puits qu'ils nommoient le *Callichore*, autour duquel les femmes d'Eleusis

---

(1) *Qualis in Eurotæ ripis. . . . . .*

Exercet Diana choros, &c.

Virg. Æneid.

avoient

avoient institué des danses & des chœurs de musique en l'honneur de la Déesse.

Aristomene le Messénien, en passant par Carie, y trouva toutes les filles du pays assemblées, qui dansoient & chantoient pour célébrer une fête de Diane (1).

Plutarque fait mention de cette danse des Caryatides, gravée sur le fameux anneau de Cléarque.

On retrouve souvent dans les anciens auteurs le branle grec. Les Thyades, dit Pausanias, sont des femmes de l'Attique, qui, avec d'autres femmes de Delphes, vont tous les ans au mont Parnasse &, soit en chemin, soit à Panopée, dansent toutes ensemble une espece de branle. Homere, en parlant de Panopée, dit que cette ville étoit célebre par ses danses.

Les principales danses qu'on voit aujourd'hui en Grece, sont la Candiote, la danse grecque, l'Arnaoute, les danses de la campagne, la Valaque & la Pyrrhique.

La premiere ressemble beaucoup à

(1) Pauf. *t.* 1, *p.* 300.

la ſeconde, l'une eſt l'image de l'autre; mais l'air eſt différent, les figures ſont auſſi moins variées, & c'eſt toujours une fille qui mene la danſe, tenant à la main un mouchoir ou un cordon de ſoie.

Cette danſe, la plus ancienne de toutes, a été décrite par Homere ſur le fameux bouclier d'Achille.

Après pluſieurs autres deſſins, *dit-il*, Vulcain y repréſente, avec une ſurprenante variété, une danſe figurée, pareille à celle que l'ingénieux Dédale inventa dans la ville de Cnoſſe pour la charmante Ariadne. De jeunes filles & de jeunes hommes, ſe tenant par la main, danſent enſemble; les jeunes filles ſont habillées d'étoffes très-fines & ont ſur leurs têtes des couronnes d'or, & les jeunes hommes ſont vêtus de belles robes d'une couleur très-brillante. Toute cette troupe danſe tantôt en rond, avec tant de juſteſſe & de rapidité, que le mouvement d'une roue n'eſt ni plus égal, ni plus rapide; tantôt la danſe ronde s'entr'ouvre, & cette jeuneſſe, ſe tenant par la main, danſe en décrivant une infinité de tours & de détours. Voilà

l'image de la Candiote qu'on danse aujourd'hui. L'air en est tendre & débute lentement, ensuite il devient plus vif & plus animé, & celle qui mene la danse dessine une quantité de figures & de contours, dont la variété forme un spectacle très-intéressant.

De la Candiote est venue la danse grecque que les Insulaires ont conservée; &, pour vérifier la comparaison, il reste à voir comment anciennement cette danse de Dédale a donné naissance à une autre, qui n'étoit qu'une imitation plus composée du même sujet.

Dans la danse grecque, les filles & les garçons, faisant les mêmes pas & les mêmes figures, dansent séparément, & ensuite les deux troupes se réunissent & s'entre-mêlent pour ne faire qu'un même branle. C'est alors une fille qui mene la danse, tenant un homme par la main, & ensuite un mouchoir ou un ruban dont ils pressent un bout chacun. Les autres (& la file est longue ordinairement) passent & repassent successivement sous ce ruban: d'abord on va lentement en rond; ensuite la conductrice roule le cercle

autour d'elle, après avoir fait pluſieurs tours & détours : l'art de la danſeuſe eſt de ſe démêler & de reparoître tout-à coup à la tête du branle qui eſt fort nombreux, montrant à la main, d'un air triomphant, ſon cordon de ſoie, comme quand elle a commencé.

On devine le mot de l'énigme ; cependant le tableau devient encore plus intéreſſant, quand on ſait l'hiſtoire du ſujet.

Théſée retournant de ſon expédition en Crete, après avoir délivré les Athéniens du joug que les Crétois leur avoient impoſé, vainqueur du Minotaure & poſſeſſeur d'Ariadne, s'arrêta à Délos. Là, après avoir fait un ſacrifice à Vénus & lui avoir dédié une ſtatue que lui avoit donnée ſa maîtreſſe, il danſa avec les jeunes Athéniens une danſe, qui du tems de Plutarque étoit encore en uſage chez les Déliens, & dans laquelle il imitoit les tours & les détours du labyrinthe. Cette danſe étoit appellée dans le pays *La Grue*, ſelon le rapport de Dicéarque. Théſée la danſa autour de l'autel appellé *Ceraton*, parce qu'il étoit conſtruit de cornes d'animaux.

Callimaque, dans son hymne sur Délos, fait mention de cette danse, & dit que Thésée en l'instituant, mena lui-même le branle.

M. Dacier croit qu'on l'appelloit à Délos *la Grue* à cause de sa figure, parce que celui qui la menoit étoit à la tête & plioit & déplioit le cercle, pour imiter les tours & les détours du labyrinthe; ainsi lorsque les grues volent, on en voit toujours une à la tête, menant les autres, qui la suivent en rond.

On a pu confondre la Grue avec la danse de Thésée. Les grues partent de la Grece vers le printems. Voyez comme les grues s'en retournent, dit Anacréon; & les Grecs alors, comme aujourd'hui, étoient les premiers à danser sur les prairies, dès qu'elles reprenoient leur verdure; or, la danse étant toujours chez eux une imitation, ils célébroient le retour du printems par des danses qui imitoient l'objet qui les frappoient le plus, tel étoit le départ des grues; il leur annonçoit les beaux jours.

M. de Meziriac, qui a fait des remarques sur la danse dont il s'agit,

l'appelle également *la Grue*; &, ſelon Heſichius, celui qui menoit le branle, dans cette danſe des Déliens, s'appelloit *Geranulcus*. Euſtathe, ſur le dix-huitieme livre de l'Iliade, écrit qu'anciennement les hommes & les femmes danſoient ſéparément, & que Théſée fut le premier qui fit danſer enſemble les filles & les garçons qu'il avoit ſauvés du labyrinthe, de la maniere que Dédale leur avoit enſeignée.

Homere, dit Pauſanias, compare les danſes gravées par Vulcain ſur le bouclier d'Achille, à celles que Dédale avoit inventées pour Ariadne, parce qu'il ne connoiſſoit rien de plus parfait en ce genre. A Cnoſſe, dit-il dans un autre endroit, on conſerve ce chœur de danſes dont il eſt parlé dans l'Iliade d'Homere, & que Dédale fit pour Ariadne.

On voit donc encore aujourd'hui dans le branle grec Ariadne qui mene ſon Théſée; au lieu du fil, elle a un mouchoir ou un cordon à la main, dont ils tiennent chacun un bout; ſous ce cordon tous les autres paſſent plus d'une fois en allant & en revenant. L'air & la danſe commencent

d'abord fort lentement, on va toujours en rond, c'est l'enceinte; ensuite l'air est plus vif, les tours & les détours se multiplient; Ariadne, tantôt à la tête, tantôt à la queue du branle, tourne rapidement, va, revient, s'égare & se perd au milieu d'une troupe nombreuse de danseurs qui la suivent & qui décrivent divers contours autour d'elle; Ariadne est dans le labyrinthe: on la croit bien embarrassée pour revenir, quand tout-à-coup on la voit, son cordon à la main, reparoître à la tête du branle qu'elle finit comme quand elle a commencé. On se figure alors avec plaisir ce labyrinthe tortueux; & il est d'autant mieux figuré, que la plus habile danseuse est celle qui fait durer le plus la danse & les contours.

Souvent aussi les garçons & les filles entrelacés se séparent pour former deux branles à la fois; c'est-à-dire que de tems en tems les danseurs haussent les bras, les filles alors passent par-dessous, & se tenant toutes par la main, dansent devant eux & rentrent ensuite pour ne faire qu'un cordon. Ne voit-on pas alors la petite troupe

de Théſée, qui ſe diviſe ? Voilà donc l'origine de cette danſe grecque. Dédale la compoſa d'abord pour Ariadne, à l'imitation de ſon fameux ouvrage ; Ariadne enſuite la danſa avec Théſée, en mémoire de ſon heureux retour du labyrinthe. Cet ancien monument n'exiſte plus chez les Grecs, & la danſe s'eſt conſervée (1).

A la campagne, un berger ſe met au milieu des Grecs, jouant de la flûte ou de la muſette, & les autres danſent en rond & en chantant autour de lui ; cette danſe eſt plus mâle & plus animée que les autres. Ainſi, au rapport de Lucien, chez les Lacédémoniens, la danſe finiſſoit tous les exercices ; car alors un joueur de flûte ſe mettant au milieu d'eux, commençoit le branle en jouant & en danſant, & ils le ſui-

(1) *Tu inter eas reſtim ductans ſaltabis ?* dit Demée à Micion, pour ſe moquer de ce qu'en mariant ſon fils, il alloit prendre chez lui des danſeuſes. Si Madame Dacier & Donat avoient vu danſer les Grecs, ils n'auroient pas été embarraſſés pour expliquer le paſſage de *reſtim ductans* ; car il paroît bien que mener le branle ou tenir le cordon ne ſont qu'une même choſe.

voient avec mille postures guerrieres & amoureuses. La chanson même qu'ils chantoient empruntoit son nom de Vénus & de l'Amour, comme si ces divinités eussent été de la partie. On voit par-là que dans leurs branles, les anciens Grecs chantoient en dansant; & c'est ce que les Grecs font encore.

Athenée parle de l'ancienne danse Hyporchématique, ainsi appellée parce que les Grecs & sur-tout les Lacédémoniens la dansoient en chantant des vers, les hommes & les femmes se tenant par la main. Les Grecs aujourd'hui ont des airs & des couplets faits pour ces sortes de branles.

Les Grecs ont encore une danse qu'ils appellent l'*Arnaoute*: c'est une ancienne danse militaire. On sait qu'anciennement ils en avoient plusieurs de cette espece, & qu'ils alloient même à la guerre en dansant, comme les Lusitaniens dont parle Diodore de Sicile.

L'Arnaoute est menée par un danseur & une danseuse: celui qui mene tient un fouet & un bâton à la main; il s'agite, il anime les autres, il va rapidement de l'un à l'autre bout, frap-

appelle *la Magne*, pays que les Spartiates ont rendu autrefois si fameux, & habité encore aujourd'hui par un peuple indompté, féroce, gouverné par ses propres loix, & qui ne pouvant conquérir un empire dont la puissance pourroit l'accabler, content de conserver son indépendance, fait paroître dans l'Archipel les plus terribles & les plus dangereux des corsaires.

Les soldats & les meilleurs matelots pour la marine des Turcs, sont toujours fournis par les Grecs; & dans les endroits où ils vont boire avec excès, ils ne sauroient boire sans danser au son des instrumens; on les voit trépudier, comme dans ces danses bacchiques ou militaires dont les anciens auteurs font mention.

On peut mettre dans ce nombre la danse Ionienne qu'on dansoit, selon Athenée (1), quand on étoit échauffé par le vin; elle étoit pourtant plus légere & plus réglée que les autres. Elle est dansée encore par un homme & une femme à Smyrne & dans l'Asie mineure.

(1) L. 14, p. 629.

Les Grecs danſent encore la Valaque, fort ancienne dans le pays d'où elle prend ſon nom. Cette danſe, dont le pas eſt toujours le même & ne reſſemble à aucun de ceux des autres danſes grecques, plaît aſſez quand elle eſt bien menée & avec la viteſſe qu'elle exige. Elle peut venir des Daces qui habitoient anciennement la Valachie.

Telles ſont les danſes grecques qui ſubſiſtent encore aujourd'hui parmi le grand nombre de celles que les anciens avoient inventées. Cette comparaiſon ſeule les fait valoir, & ne les rend peut-être intéreſſantes que pour ceux qui, les ayant vues dans la Grece, ont été plus frappés du mérite attaché à la reſſemblance, que de celui de l'exécution.



ESSAI sur la naissance, les progrès & la durée de la Chevalerie ; par Charles Jarvis. Traduit de l'anglois.

LES plus anciens monumens qui nous soient restés sur l'histoire & les mœurs des peuples du nord, prouvent que ces peuples décidoient toutes leurs querelles par le sort des armes. Lucien dit que, chez eux, quiconque étoit vaincu en combat singulier, avoit la main droite coupée. César nous apprend, (*comm. lib.* 6), que les Germains regardoient comme un trait de bravoure de piller leurs voisins ; & Tacite observe que leurs disputes se terminoient rarement par des paroles, mais presque toujours par du sang. Rien ne prouve mieux combien l'usage des combats singuliers étoit commun parmi ces peuples, que l'histoire de Quintilius Varus, telle qu'elle est rapportée par Velleius Paterculus. Varus commandoit sur le Rhin une armée composée de trois légions Romaines & de Germains alliés. Ses ennemis, qui sa-

voient que ce général étoit plus occupé à décider par les formes judiciaires les querelles qui s'élevoient dans son armée, qu'à y entretenir l'ordre & la discipline, firent le projet de l'amuser & de l'affoiblir en semant la division dans son camp, & en faisant naître parmi les soldats des sujets de dispute, dont la discussion l'occupoit tout entier. Les Germains, dit Paterculus, paroissoient étonnés de voir décider juridiquement toutes ces querelles qu'ils avoient coutume de terminer à la pointe de l'épée.

Dans tout le nord, les combats singuliers étoient pratiqués pour différens motifs. Ils décidoient les procès; & Saxon le Grammairien nous apprend qu'ils étoient non seulement en usage parmi les personnes de rangs égaux, mais qu'on avoit même vu des Rois accepter le défi de leurs sujets rebelles. Aldan, roi de Suede, entra en lice avec Sivald; & Adding, roi de Dannemark, combattit avec Tosso son sujet, qui avoit fait de vains efforts pour soulever la nation contre son souverain. Schiold, neveu de ce Dane, qui, selon la tradition du pays,

a donné son nom au Dannemarck ; avant le tems de Romulus, Schiold défia le Germain Scato, son rival, à un combat singulier, au sujet d'une jeune dame. Le fameux pirate Ebbon demanda à Unguinus, roi des Goths, sa fille en mariage & la moitié de son royaume pour douaire ; il falloit accepter la proposition ou le combat : heureusement un autre brave avoit défié Ebbon & le tua. Sous le regne de Fronto III, roi de Dannemark, un certain Greppa fut accusé par un certain Bendrick d'avoir attenté à l'honneur de la reine ; quoique le fait fût certain, & même assez public, Greppa, pour prouver son innocence, défia son accusateur, le tua en champ clos, & après lui, son pere & ses freres qui s'étoient présentés pour venger sa mort.

Bientôt les législateurs plus éclairés sentirent que les femmes, les viellards, les infirmes n'étoient pas propres aux combats ; on leur permit de nommer un champion qui se battroit à leur place. Gestiblind, roi des Goths, eçut dans sa vieillesse un défi de la part du roi de Suede, à qui il envoya

son champion. Elgon de Norwege, ayant envie d'avoir la fille de Fridlevus, envoya le fameux Starcuter pour se battre contre ses rivaux. Ces champions étoient des hommes de la plus vile espece (1), qui souvent se laissoient corrompre, & s'avouoient vaincus, sans l'être; alors le malheureux qu'ils s'étoient engagés à défendre, & qu'ils trahissoient, étoit livré à la discrétion du vainqueur, qui l'immoloit quelquefois à son ressentiment. Mais lorsque la perfidie étoit trop évidente, le champion & son suborneur étoient flétris d'une infamie éternelle.

Saxon le grammairien, qui écrivoit vers l'an 1200, dit que Fronto, dont nous avons déja parlé, ordonna que « toutes les querelles seroient décidées » par le combat, parce qu'il étoit plus » honorable de se disputer avec des » armes qu'avec des paroles ». Avant cette époque les Lombards, qui étoient d'extraction Germaine, mais qui s'étoient répandus en Italie depuis

(1) C'étoit pour prévenir cette trahison, que la loi condamna le champion à perdre la main, s'il étoit vaincu dans le combat.

quelques siecles, avoient commencé à imiter les Italiens, en conservant cependant toujours un mêlange sensible de leur caractere primitif. L'archevêque Sigonius dit que Rotharis fit à Pavie un réglement, confirmé par le consentement de sa noblesse & de son armée, & portant que « tout homme » qui se trouve en possession depuis » cinq ans de quelques meubles ou im» meubles, & qui est attaqué sur la » légitimité de cette possession, peut » justifier son titre par le duel ». Celui des combattans qui cédoit le terrein & mettoit seulement le pied hors de la ligne qui étoit marquée, perdoit sa cause comme vaincu. En quelques endroits la rigueur de la loi étoit extrême, les haches & les cordes, les gibets & les échafauds étoient préparés hors du champ de bataille pour le malheureux vaincu.

La férocité des mœurs & des esprits s'adoucit cependant peu à peu; d'abord les biens & les châteaux du vaincu appartinrent au vainqueur; mais cet usage fut bientôt aboli, parce qu'il ne laissoit point de sûreté aux gentilshommes dont la fortune pou-

voit tenter un brigand courageux. Le cheval & les armes furent ensuite le prix de la victoire ; mais avec le tems il ne resta au plus adroit que les armes défensives dont son adversaire s'étoit servi dans le combat, & que le vainqueur faisoit suspendre dans quelques églises au-dessous des siennes ; il prenoit même la devise de son ennemi, s'il la trouvoit à son gré. Un Visconti défit autrefois un Sarrasin en champ clos ; cette famille porte encore aujourd'hui dans ses armes une vipere tenant dans sa gueule un enfant ensanglanté ; c'étoit la devise du Sarrasin vaincu.

Dans le code Lombard, la loi avoit fixé un tarif de punitions pécuniaires pour les affronts & pour les coups. Je n'en citerai qu'un exemple. Si un homme en avoit battu un autre, & qu'il lui eût fait une contusion ou une plaie, il étoit obligé de payer trois couronnes, six pour deux contusions, &c. La sagesse de la loi veilloit avec autant de sévérité sur l'honneur & la propriété des individus que sur leurs personnes ; car l'amende étoit de six couronnes pour celui qui auroit tiré

la barbe à un autre ; autant contre celui qui auroit enlevé un bâton de la vigne de son voisin, ou qui auroit arraché les poils de la queue de son cheval ; on payoit trois couronnes pour avoir battu une servante & l'avoir fait avorter, & l'on n'en payoit pas moins pour avoir fait avorter une jument ou une vache ; mais si l'on frappoit un homme à la tête & qu'on lui fît une fracture, on payoit douze couronnes pour chaque coup. S'il y avoit plusieurs fractures, il falloit donner au blessé la satisfaction qu'il demandoit. La loi y étoit expresse, & disoit en bon latin : *Sit contentus*. On avoit fait un catalogue tariffé de tous les membres du corps humain : on payoit tant pour une dent simple, tant pour une molaire, &c. Le nez étoit une partie très-délicate, & tout ce qui l'affectoit emportoit au moins vingt-quatre couronnes d'amende. La composition pour l'assassinat d'un baron ou d'un écuyer étoit de neuf cens couronnes ; & par respect pour l'église, l'assassinat d'un évêque étoit racheté par la même somme. Il ne faut pas oublier de dire que dans ce tarif des injures on encouroit une

amende de douze couronnes en traitant un homme de cocu, & que le combat étoit accordé pour justifier l'imputation.

Non - seulement les particuliers, mais des villes entieres se défioient au combat ; les familles principales se chargeoient de la querelle & y engageoient leurs amis & leurs vassaux ; c'étoit de petites armées qui se mettoient en campagne, & qui combattoient jusqu'à l'épuisement de l'une ou de l'autre. Les conditions de la paix étoient ordinairement très-dures pour le parti des vaincus ; ils étoient quelquefois obligés d'abaisser leurs tours, de murer une porte, de ne porter pendant un certain tems que des habits noirs doublés de noir, de ne point se raser la barbe pendant dix ans, &c.

Lors même qu'on eut aboli la barbare coutume de pendre ou de mettre en pieces le vaincu, ce malheureux restoit toujours à la discrétion du vainqueur. Le héraut le proclamoit à l'entrée de la lice, *coupable, faux & parjure*. Il étoit désarmé, & obligé de sortir à reculons du champ de bataille ; son armure étoit mise en pieces sur la

barriere, & dès-lors il ne pouvoit plus avoir de commerce avec aucun gentilhomme; mais l'usage ordinaire des vainqueurs étoit d'envoyer le vaincu à leurs maîtresses qui en disposoient à leur gré. Un chevalier, dans un accès de piété, fit présent de son prisonnier à l'église de saint Pierre; les chanoines de cette cathédrale lui mirent un balai entre les mains au lieu d'une lance, & il balaya leur église pendant plusieurs années avec les plus grands applaudissemens.

Le tems & le raffinement italien firent succéder des usages plus doux & plus généreux à ces procédés barbares, qui favorisoient trop l'orgueil & l'insolence. Les vainqueurs devinrent des modeles de courtoisie; quelques-uns, par pure galanterie, exigeoient de leur adversaire, non qu'il se déclarât vaincu, quoique la supériorité fût évidente, mais qu'il reconnût seulement son vainqueur *aussi gentilhomme que lui-même*. C'est alors qu'on réduisit en *science* la pratique du combat singulier, & que les formes en furent adoptées dans toute l'Europe. Un chevalier fut appellé au combat pour des paroles

comme pour des actions injurieuses : on se querella non seulement sur une expression, mais encore sur le ton dont elle avoit été prononcée. Les loix militaires accordoient à celui qui étoit appellé au combat le choix des armes, du lieu & du juge; avantage qui étoit souvent funeste à l'appellant : aussi tout homme qui avoit une querelle, faisoit tous ses efforts pour se rendre le défendant, afin de jouir de ce privilege. Comme les cas étoient souvent douteux, les avocats étoient chargés de démêler les distinctions de la loi; mais il y avoit autant d'opinions différentes que de docteurs en droit. Les exceptions étoient si fort multipliées, & les ouvrages écrits sur ce sujet étoient si peu d'accord, que la vie des contendans étoit souvent plutôt terminée que la querelle. Un *démenti* étoit devenu une chose si grave, qu'une personne prudente n'osoit plus se servir de particules négatives, de crainte que les casuistes ne la transformassent en une maniere indirecte de donner un démenti. On ne pouvoit pas dire à un homme : *vous êtes mal informé*, sans s'exposer à un duel;

De-là ces formules détournées : *excusez-moi, Monsieur ; je vous demande pardon, &c.* expressions qui sont encore en usage parmi le beau monde de France & d'Italie.

Quoique ces loix fussent communes à tout gentilhomme, cependant ceux qui étoient armés chevaliers étoient soumis à des obligations encore plus étroites. Ils faisoient serment de ne refuser aucun défi ; un trompette leur apportoit-il un cartel ou un gantelet, ils étoient toujours prêts à monter à cheval. Si un chevalier avoit cherché quelques excuses, ou avoit paru refuser un combat, ses éperons étoient brisés, & il étoit dégradé comme un lâche & un parjure. Si la mémoire d'un chevalier étoit attaquée après sa mort, son plus proche parent devoit embrasser sa querelle ; & si un gentilhomme appellé en duel mouroit avant le combat, son plus proche parent étoit obligé de se présenter dans la lice & de soutenir que le gentilhomme n'étoit pas mort de peur. Dans ces tems si vantés, où les honnêtes gens étoient appellés au combat par ce droit divin de succession, un spadassin vigoureux

goureux & adroit pouvoit détruire des familles entieres.

De toutes les obligations que l'honneur imposoit aux chevaliers, celle de venger les querelles des dames étoit la plus sacrée. On voyoit des essains de héros fourmiller dans les campagnes, comme des essains de guêpes dans les chaleurs de l'été, tout prêts à combattre pour maintenir la beauté & la chasteté de leurs dames; & dans le moment même où un chevalier alloit au-devant de la lance qui devoit peut-être dans un moment déchirer ses entrailles, il prononçoit dévotement une priere de recommandation à Dieu & à sa maîtresse. Comme cette pratique n'étoit pas tout-à-fait conforme aux principes de la cour de Rome, sur l'absolution *in articulo mortis*, le concile de Latran anathématisa tous ces braves, au grand détriment de la chevalerie. Quelques princes devinrent difficiles & ne permirent le combat à outrance, ou *a tutto transito*, comme disoient les Italiens, que dans des cas extraordinaires; mais l'usage de combattre fut toujours en honneur. Il n'y avoit pas en Europe un seul petit

prince possédant seulement dix acres de terrein, qui, par ostentation & pour marque de sa souveraineté, n'eût son *campo franco*, ses juges & tous les officiers requis pour les formes, afin que la justice ne fût pas retardée dans ses états, par le défaut de cette *judicature. Le lit d'honneur étoit promptement préparé, & la mort ne tardoit pas à éteindre la lumiere & à tirer son noir rideau.* Des lettres patentes étoient expédiées par le secrétaire qui rapportoit tous les détails du combat & ne manquoit pas d'y ajouter quelques circonstances favorables au vainqueur; & cet acte étoit signé par les chevaliers & les gentilshommes qui avoient assisté à la cérémonie. Les ecclésiastiques même étoient soumis à cette formalité; car Matthieu Paris nous apprend que le légat du pape obtint, en 1176, un privilege qui dispensoit le clergé d'assister aux combats singuliers.

Le Roi de France, Philippe le Bel, permit par ses constitutions, en 1306, les décisions des procès par le combat; & comme les dames ne pouvoient pas décemment combattre en champ clos, par égard pour le beau sexe, on

leur permit les épreuves par l'eau & par le feu. Des barres de fer toutes rouges & des baquets pleins de quelque liqueur bouillante étoient placés à des distances inégales sur un terrein; on couvroit les yeux de l'accusée, qui étoit obligée de traverser un certain espace; si elle avoit le bonheur d'échapper à ces pieges semés sur son passage, son innocence étoit évidente; le ciel protégeoit ouvertement la justice de sa cause: mais malheur à elle, si elle mettoit le pied sur une barre de fer ou si elle renversoit un des baquets d'eau bouillante; elle n'en étoit pas quitte pour la brûlure. Emma, mere d'Edouard le Confesseur, subit cette épreuve, & marcha sans se brûler au travers de neuf barres de fer rouges. Si c'étoit un cas de sorcellerie, crime dont on accusoit particulierement les vieilles femmes, on jettoit la prétendue sorciere dans une riviere ou dans un étang profond. On sait que si elle surnageoit, le crime étoit avéré, & que si elle alloit au fond de l'eau, elle étoit déclarée innocente; de sorte que si on la retiroit de l'eau avant qu'elle fût tout-à-fait étouffée, tant mieux

pour elle ; si on la retiroit noyée, elle étoit du moins justifiée & elle avoit eu le bonheur de n'être pas condamnée au feu : ce qui étoit toujours un peu consolant pour sa famille & merveilleusement édifiant pour le peuple.

Le regne de ces usages étoit aussi celui de la superstition. Suivant ce que Saxon le Grammairien nous dit, *lib.* 1 & 4, c'étoit une croyance universelle que la magie rendoit certaines personnes invulnérables ; qu'il y avoit des armures impénétrables à toutes les forces humaines, à moins qu'un magicien d'une puissance supérieure ne forgeât des armes auxquelles rien ne pût résister ; qu'il y avoit des baumes souverains qui guérissoient sur le champ toutes sortes de blessures ; & qu'en conséquence de ces opinions, les combattans, en entrant dans la lice, étoient obligés de faire serment qu'ils n'emploieroient rien de semblable.

La Cour de Rome, qui savoit faire servir les folies des hommes à la gloire de Dieu, profita du fanatisme de la chevalerie, pour exciter les princes de la chrétienté à entreprendre la conquête du saint sépulchre sur les Sarra-

fins, aussi-bien que pour établir certains ordres militaires. Les membres de ces ordres étoient des especes de spadassins religieux & si zélés que, non contens de rester chez eux & de servir leur roi & leur pays, ils montoient à cheval toujours armés, & s'en alloient courir le monde, accompagnés d'un fidele écuyer, pour chercher des aventures. Le serment qu'ils prêtoient à leur installation, les obligeqit *à redresser les torts, à soulager les veuves & les orphelins, à punir les oppresseurs, &c.* & tous ces engagemens étoient pris au pied de la lettre. Les chevaliers qui étoient d'un caractere compâtissant, s'armoient principalement pour venger les foibles & les opprimés, & ils dirigeoient leur course vers les cours & les villes les plus renommées pour les preux chevaliers. Ils faisoient annoncer que telle demoiselle devoit être vengée de l'affront qu'elle avoit reçu d'un amant infidele; qu'on eût à réparer le tort qu'on avoit fait à telle veuve ou à tel orphelin, *&c.* Un chevalier d'un caractere amoureux s'offroit à soutenir que sa maîtresse surpassoit en beauté toutes les dames de

cette cour ou de cette ville. Si ces propositions trouvoient des contradicteurs, le défi étoit accepté, & le chevalier étranger étoit traité jusqu'au jour du combat avec la plus grande distinction. D'autres chevaliers d'une humeur plus gaie voyageoient avec une troupe de demoiselles montées sur des palefroys, qu'ils joutoient contre les dames de leurs adversaires.

Les lettres de défi étoient communément d'un style extraordinaire; je vais en transcrire quelques-unes très-authentiques, que je tirerai de l'Italien *Fausto*, historien & avocat de la chevalerie.

Défi.

« Vous pouvez avoir entendu dire » que j'avois des prétentions sur toute » belle demoiselle, & je suis bien in» formé que vous en possédez une, » nommée Perrine, qu'on dit être pro» digieusement belle; or si vous ne me » l'envoyez promptement, ou si vous » ne me faites dire quand je pourrai » l'envoyer chercher, préparez-vous » à combattre contre moi ».

Réponse.

« Un homme de mon rang n'est pas » fait pour s'embarrasser des préten- » tions d'un homme tel que vous. Per- » rine est belle, elle est à moi; j'irai » vous combattre & je la conduirai » dans la lice; vous gagerez deux de » vos demoiselles contre ma Perrine, » parce qu'elles ont moins de beauté » & de mérite; & lorsque je vous » aurai vaincu, elles la serviront aussi » long-tems qu'il lui plaira ».

Autre Défi.

« Non par jalousie de votre gloire, » mais par le desir de la partager, » faites-moi l'honneur de combattre » avec moi, & vous obligerez votre » très-humble serviteur ».

Réponse.

« Je vous prie de me faire l'hon- » neur de venir dîner avec moi, & à » deux heures je vous suivrai au champ » de bataille ».

Autre Défi.

« Si vous ne mettez pas la brunette en » liberté, nommez un jour, je vous at» tends en champ clos, quoique cette » entreprise m'appartienne moins qu'à » quelqu'autre chevalier plus voisin de » vous, & qui peut être mieux infor» mé de la violence ».

Autre Défi.

« Vous dites que votre chapeau est » rouge, je dis qu'il est bleu; & je » vous prouverai que l'épée qui est à » votre côté est de plomb & que votre » poignard est de bois ».

Les combattans menoient avec eux des seconds qui n'étoient pas faits pour se battre, mais seulement pour examiner les armes, pour écrire les protestations & pour être témoins du combat. Par un raffinement postérieur, ils se mirent de la querelle & combattirent aussi pour la cause de leur ami ou de leur maître.

Lorsque le combat singulier fut devenu une science qui avoit ses loix &

ses formes, on vit naître bien des difficultés sur les motifs, les circonstances & les conditions du combat. Pour laisser le tems de concilier tous les points de contestation, on accorda dix jours pour accepter le défi, vingt autres pour répondre au manifeste de son adversaire, & quarante pour convenir du lieu, du juge, &c. de sorte que quelque diligence que fît un homme d'honneur, il y avoit au moins soixante-dix jours de délai pour les formes préliminaires. Gagner du tems étoit une grande affaire, & l'on y employoit toutes sortes d'artifices. Il ne sera pas inutile d'en citer un exemple. Pierre, roi d'Arragon, fut appellé en duel par Charles, roi de Sicile; le champ de bataille fut fixé près de Bordeaux. Charles y arriva avec le seigneur du champ, & le juge du combat: il attendit quelques heures, il balaya le champ, selon la coutume; & après avoir accusé son adversaire de contumace, il se retira avec le juge. Lorsque Charles fut parti, Pierre parut, s'arrêta quelque tems, balaya à son tour le champ de bataille, & accusa son adversaire de contumace,

pour n'avoir pas attendu tout le tems qui avoit été convenu. L'affaire fut rapportée devant un conseil de personnes instruites dans les loix de la chevalerie : Charles fut déclaré n'être point coupable de contumace, parce qu'il s'étoit retiré du champ de bataille avec le juge. On fixa un autre jour pour le combat ; Pierre refusa de paroître au rendez-vous, & en conséquence le pape Martin le priva du royaume qui faisoit l'objet de la contestation.

Les contendans étoient quelquefois d'accord sur le jour & sur l'heure, mais ne l'étoient pas sur le lieu du combat. L'un assignoit la *Piazza grande* à Milan, l'autre nommoit le *Carbonaro* à Naples. Chacun d'eux paroissoit dans le lieu qu'il avoit choisi, couvert d'une armure brillante ; faisoit caracoller son coursier dans la lice, balayoit le champ de bataille, & accusoit de contumace son ennemi qui jouoit exactement la même comédie à cent lieues de là avec non moins d'appareil & d'intrepidité.

Parmi les exemples extraordinaires de combats singuliers, j'en citerai un que rapporte Froissard, historien vé-

ridique & témoin oculaire de l'aventure. Le chevalier Jean Caronge, vassal du comte d'Alençon, avoit épousé une jeune & jolie personne; obligé de faire un voyage par mer pour des intérêts de fortune, il laissa sa femme dans son château, où elle se comporta avec beaucoup de sagesse. Or il arriva, dit Froissard, que le diable entra dans le corps de Jacques le Gris, autre vassal du comte d'Alençon, & lui inspira la tentation perverse de jouir de la femme du chevalier. Des témoins déposerent au procès qu'à telle heure de tel jour & de tel mois il monta sur un cheval du comte, & vint trouver cette dame à Argenteuil, où elle résidoit; elle le reçut comme le compagnon de son mari, & au service du même maître; elle lui fit voir la maison. Jacques parut desirer de voir le dongeon; la dame l'y mena sans se faire accompagner d'aucun domestique. Dès qu'ils y furent arrivés, Jacques le Gris ferma la porte, prit la dame dans ses bras, & comme c'étoit un homme vigoureux, il vint à bout de satisfaire ses desirs. *Jacques, Jacques*, lui dit la jeune dame en pleu-

rant, *vous n'avez pas bien fait ; le blâme ne restera pas sur moi, mais il retombera sur vous, si mon mari revient jamais.* Jacques tint peu de compte de la menace, il remonta sur son cheval & s'en retourna à toute bride. On l'avoit vu à quatre heures du matin dans le château, & à neuf heures de cette même matinée, il assista au lever du comte (cette particularité est essentielle à remarquer). Jean Caronge revint enfin de son voyage, & sa femme le reçut avec la plus vive tendresse. Le jour passa, la nuit vint, Jean se mit au lit; mais sa femme se mit à se promener dans la chambre, en faisant des signes de croix par intervalles, jusqu'à ce que toute la maison fût couchée. Alors elle s'approcha du bord du lit, se jetta à genoux, & conta, les larmes aux yeux, sa funeste aventure à son mari, qui ne pouvoit d'abord y ajouter foi; mais enfin persuadé par les larmes & les protestations de sa femme, il pensa aux moyens de tirer vengeance de l'insulte. Il assembla ses parens & ceux de sa femme, pour consulter sur ce qu'il avoit à faire : l'avis général fut qu'il en instruiroit le comte

d'Alençon, & lui remettroit la décision de l'affaire. Le comte fit venir les parties, entendit lui-même leurs raisons; & après de longs débats, il conclut que la dame avoit rêvé l'histoire qu'elle contoit, parce qu'il étoit impossible qu'un homme eût couru vingt-trois lieues, eût fait ce dont on l'accusoit, avec toutes les circonstances que l'on rapportoit, dans l'espace de quatre heures & demie; ce qui étoit le seul intervalle de tems pendant lequel Jacques le Gris n'avoit point été apperçu dans le château. Le comte d'Alençon défendit donc qu'on lui parlât davantage de cette affaire; mais le chevalier, qui étoit un homme de courage, & dont l'honneur étoit délicat, ne s'en tint pas à cette décision, & porta l'affaire au parlement de Paris. Ce tribunal ordonna le combat à outrance. Le roi, qui étoit alors à Sluys en Flandre, envoya un courier pour qu'on différât le jour du combat jusqu'à son retour, parce qu'il vouloit en être témoin. Les ducs de Berry, de Bourgogne & de Bourbon, se rendirent à Paris pour assister à cet intéressant spectacle: on avoit choisi pour

la représentation la place de sainte Catherine, & l'on y avoit fait dresser des échaffauds pour le public. Les combattans parurent armés de pied-en-cap ; la dame étoit dans un char, vêtue de noir ; son mari s'approcha d'elle & dit : *Madame, sur votre récit & pour votre querelle, je viens exposer ma vie & combattre Jacques le Gris ; vous sçavez mieux que personne si ma cause est bonne & juste. Monsieur*, répondit-elle, *vous pouvez y compter & combattre en toute assurance.* Alors le chevalier la prit par la main, la baisa, fit le signe de la croix & entra dans la lice.

La dame resta en prieres pendant le combat : sa situation étoit critique ; car si son chevalier étoit vaincu, il étoit condamné à être pendu, & elle à être brûlée sans miséricorde. Le champ & le soleil furent partagés entre les deux combattans, suivant la regle ; ils fournirent chacun leur carriere & s'attaquerent d'abord avec la lance ; mais comme ils étoient fort adroits l'un & l'autre, ils ne se firent aucun mal. Ils mirent ensuite pied à terre & combattirent avec l'épée. Le chevalier Jean fut blessé à la cuisse : ses

amis tremblerent pour lui,& sa pauvre femme étoit plus morte que vive; mais il tomba sur son ennemi avec tant d'impétuosité & d'adresse, qu'il le renversa & lui plongea son épée dans le sein. Alors il se tourna vers les spectateurs, & demanda s'il avoit bien fait son devoir; on cria d'une voit unanime, oui. Le corps de Jacques le Gris fut abandonné au bourreau qui le pendit & le laissa exposé sur une montagne près de Paris. Le chevalier alla se jetter aux pieds du roi qui le complimenta sur sa bravoure, lui fit donner mille livres sur le champ, lui assigna une pension viagere de deux cens liv. & le fit gentilhomme de sa chambre. Jean Caronge vint ensuite vers sa femme, qu'il embrassa & avec laquelle il se rendit à la cathédrale, pour y offrir ses actions de graces & des présens. C'est ainsi qu'une accusation aussi grave fut regardée comme prouvée; & l'historien qui rapporte le fait, ne fait là-dessus aucune réflexion: car il n'étoit pas permis de douter que Jacques le Gris ne fût coupable, puisqu'il avoit été vaincu.

Le combat judiciaire n'étoit nulle

part plus à la mode qu'en Angleterre ; on en trouve mille exemples dans notre histoire. Nos héros venoient combattre à Tothilfields, où les juges des plaids-communs présidoient & prononçoient les sentences ; mais quand la cause étoit débattue devant le roi, le lord grand-connétable & le grand maréchal siégeoient comme juges.

Ces fausses & absurdes notions d'honneur engendroient des inconvéniens sans nombre. L'institution primitive, quoique barbare par elle-même, se corrompit encore par l'abus. Ces chevaliers, non contens de protéger les veuves & les orphelins, protégeoient aussi leurs serviteurs & leurs créatures contre la poursuite & la punition des loix. Enfin cette phrénésie subjugua toute l'Europe ; elle devint l'honneur & la loi des nations, & elle eut pour elle non-seulement les théologiens, mais même les législateurs.

On vit toutes les idées d'héroïsme se modeler sur ce systême. Les rois & les évêques s'occuperent à écrire des romans sur les paladins de France, les Palmerins d'Angleterre & les chevaliers de la table ronde. Le sujet seul

d'Amadis de Gaule fut étendu à plus de vingt volumes. Enfin l'esprit de chevalerie inonda la littérature, corrompit tous les goûts & plia à ses principes les manieres & le langage de tous les nobles d'Italie, de France, d'Espagne & d'Angleterre.

C'est au milieu du regne de tous ces préjugés, que Cervantes entreprit de combattre ce géant du faux honneur, tous ces monstres de faux esprit; & son ouvrage en paroissant, les extermina pour jamais. L'illusion des siecles se dissipa, & tout l'enchantement s'évanouit comme une vapeur. Cette révolution fut si prompte & si universelle, que si on lit encore aujourd'hui des livres de chevalerie, il semble que ce soit pour mieux sentir toute la finesse & toutes les beautés de l'incomparable Don Quichotte.



REFLEXIONS sur l'Histoire, & en particulier sur l'Histoire d'Angleterre de M. Hume.

JAMAIS le public n'a mieux senti qu'il n'appartient qu'aux philosophes d'écrire l'histoire. Le philosophe ne doit point, comme Tite-Live, entretenir son lecteur de prodiges : il ne doit point, comme Tacite, imputer toujours aux princes des crimes secrets. C'est bien assez des crimes publics.

Il y a de la différence entre un historien fidele & un bel esprit malin, qui empoisonne tout dans un style concis & énergique. Le philosophe ne recueillera point les bruits populaires comme Suetone : il ne dira point que Tibere voyoit clair la nuit comme le jour : il doutera qu'un prince infirme, âgé de soixante-douze ans, se retira dans Caprée uniquement pour s'y abandonner à des débauches monstrueuses, inconnues même à la jeunesse dissolue de ce tems-là & pour lesquelles il fallut des expressions nouvelles.

Le philosophe n'est d'aucune patrie, d'aucune faction. On aimeroit à voir l'histoire des guerres de Rome & de Carthage, écrite par un homme qui n'auroit été ni Carthaginois ni Romain.

Mezerai dégoûte les François mêmes quand il dit : *Taisez-vous, écrivains Allemands, vos histoires sentent plus le vin que l'huile.* Daniel laisse toujours trop voir de quel pays & de quelle profession il est. M. Hume, dans son histoire, ne paroît ni parlementaire, ni royaliste, ni anglican, ni presbytérien; on ne découvre en lui que l'homme équitable.

On voit avec un plaisir mêlé d'horreur, dans l'histoire de Henri VIII, ces commencemens du développement de l'esprit humain qui doit un jour adoucir les mœurs, & cette ancienne férocité qui les rendoit alors si atroces. L'Angleterre change de religion quatre fois sous Henri VIII, Édouard, Marie & Elisabeth. Les parlemens, qui depuis sont si jaloux de la liberté naturelle aux hommes, & qui la maintiennent avec tant de courage & même avec tant d'excès, sont sous

Henri VIII & Marie sa fille, les lâches instrumens de la barbarie. On ne voit que des gibets, des échaffauds & des bûchers. Faut-il donc qu'on ait passé par de tels degrés pour arriver au tems où les Lockes ont approfondi l'entendement humain, où les Newtons ont développé les loix de la nature, & où les Anglois ont embrassé le commerce des quatre parties du monde ?

Quelles scenes présentent les tems de Henri VIII, du jeune Edouard & de Marie ! Henri VIII, ainsi que ses prédécesseurs, s'est soumis long-tems au pouvoir de la cour de Rome : il ne se sépare d'elle que parce qu'il est amoureux (1) & parce que le pape Clement VII, intimidé par Charles-Quint, ne veut pas favoriser son amour. Ce même prince fait brûler d'un côté tous ceux qui croient encore à la suprématie du pape, & tous ceux qui ne croient pas à la transsubstantiation. Il a rompu avec Rome

(1) Cet événement fameux est dévelopé avec beaucoup de finesse & de sagacité dans *l'Histoire du divorce de Henri VIII*, par M. l'abbé Raynal.

pour une femme, & il fait mourir cette même femme sur un échaffaud: il envoie ensuite une autre épouse au même supplice. La derniere princesse de la maison de Plantagenet, la mere du cardinal Lapole, est trainée sur l'échaffaud à l'âge de quatre-vingts ans: prêtres, évêques, pairs, chanceliers, tout est sacrifié de même aux barbares caprices de ce fou sanguinaire. S'il eût été particulier, on l'eût enfermé & enchaîné comme un furieux; mais parce qu'il est fils d'un Tudor usurpateur qui fut vainqueur du tyran, il ne trouve pas un seul juge qui ne s'empresse d'être l'organe de ses cruautés & le ministre de ces assassinats judiciaires.

Après la mort de ce monstre, les Anglois qui étoient encore catholiques séparés du pape, deviennent protestans; mais l'esprit de persécution qui abrutissoit les hommes depuis si long-tems, subsiste toujours, & la coutume de venger ses querelles particulieres par des meurtres juridiques, prend encore une nouvelle force. Le duc de Sommerset, protecteur d'Angleterre, fait trancher la tête au grand

amiral Seymour son propre frere ; lui-même perd bientôt la vie sur un échaffaud par le jugement du duc de Northumberland, qui périt ensuite par le même supplice. L'archevêque de Cantorbery brûle des sectaires & est brûlé à son tour. La reine Marie fait exécuter la reine Jeanne Gray & toute sa famille. La reine Marie Stuard, accusée d'être complice du meurtre de son mari, est condamnée, après dix-huit ans de captivité, à perdre la tête par les ordres de la reine Elisabeth. Le petit-fils de la reine Marie Stuard est enfin condamné au même supplice par son peuple.

Qu'on songe au nombre prodigieux de citoyens périssant par la même mort que leurs chefs & leurs maîtres, & on verra que cette partie de l'histoire étoit, si on ose le dire, digne d'être écrite par le bourreau, puisqu'il avoit recuilli les dernieres paroles de tant d'hommes d'état qui lui furent tous abandonnés.

Si on s'arrêtoit à ces objets d'horreur ; si on ne connoissoit de l'histoire angloise que ces guerres civiles, cette longue & sanglante anarchie, cette

privation de bonnes loix & ces horribles abus du peu de loix sages qu'on pouvoit avoir alors, quel homme ne présageroit pas une décadence & une ruine certaine de ce royaume ! Mais c'est précisément tout le contraire; c'est de l'anarchie que l'ordre est sorti: c'est du sein de la discorde & de la cruauté que sont nées la paix intérieure & la liberté publique.

Voilà ce qui distingue le peuple Anglois de tous les autres peuples, & ce qui rend son histoire si intéressante & si instructive. Ce peuple rentre de lui-même dans l'ordre, & quelques années après la catastrophe de Charles I, on voit les fanatiques absurdes & féroces, qui ont trempé leurs mains dans son sang, changés en philosophes. La raison humaine se perfectionne dans la même ville où il n'y avoit peut-être pas, du tems de Charles I, un seul homme qui eût des notions raisonnables.

Un des plus étonnans contrastes de l'esprit humain, c'est celui de l'autorité que Cromwell avoit dans les parlemens, ainsi que dans les armées, avec ce galimatias absurde & dégoû-

tant qui régnoit dans tous ses discours. Toutes les paroles qu'on a recueillies de lui sont au-dessous de ce que les prophetes des Cévenes ont jamais prononcé de plus bas & de plus extravagant; ce sont des expressions qui n'ont aucun sens, & des termes de la plus vile populace. C'est ainsi qu'il parloit dans le parlement ainsi que dans la chaire; & peut-être, à la honte des hommes, c'est ainsi qu'il falloit parler alors; car le jargon presbytérien & la folie prophétique étant à la mode, un discours raisonnable n'auroit point ému des hommes dont l'enthousiasme avoit éteint la raison. Quelle prodigieuse différence entre le style des bons écrivains de la nation & celui de Cromwell, c'est-à-dire, entre leurs idées! Cependant, c'est ce style qui le met sur le trône; car la valeur n'en eût fait qu'un colonel ou un major: c'est avec le galimatias prophétique qu'il a régné.

Après cette épouvantable confusion dans l'état, dans l'église, dans la société, dans la maniere de penser, la raison a enfin repris son empire, & l'a étendu même au-delà des bornes ordinaires.

dinaires. C'est aujourd'hui sur-tout qu'on peut dire de cette nation :

Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les rassemble,
Les députés du peuple, & les grands & le Roi,
Divisés d'intérêts, réunis par la loi, &c.

Henr.

La fureur des partis a long-tems privé l'Angleterre d'une bonne histoire comme d'un bon gouvernement. Ce qu'un Tori écrivoit étoit nié par les Whigs, démentis à leur tour par les Toris. Rapin Toiras, étranger, sembloit seul avoir écrit une histoire impartiale ; mais on voit encore la souillure du préjugé jusques dans les vérités que Toiras raconte ; au lieu que dans le nouvel historien on découvre un esprit supérieur à sa matiere, qui parle des foiblesses, des erreurs & des barbaries comme un médecin parle des maladies épidémiques.



LETTRE de M. Sulzer à un de ſes amis, où il expoſe le plan de ſon Dictionnaire ſur les Arts & les Sciences, avec la différence qui ſe trouvera entre ſon Ouvrage & le Manuel-Lexique ſur les Arts & les Sciences, de M. Gottſched ; traduite de l'allemand.

S'IL ne s'agiſſoit dans cette lettre que d'une querelle littéraire, *nous* n'aurions garde de la rapporter ; mais non ſeulement elle ſert à faire connoître deux ouvrages intéreſſans, elle renferme de plus des réflexions très-judicieuſes & très-profondes ſur la nature des arts. Platon a dit (& qui ne l'a pas répété ?) que les arts ſe tenoient par la main, qu'ils ſe ſervoient & qu'ils s'éclairoient réciproquement. Le tranſport que les Grecs faiſoient fréquemment des termes & des expreſſions d'un art à un autre, prouve très-bien qu'ils avoient apperçu non ſeulement les points par où les différens arts ſe touchoient, mais encore les côtés par leſquels ils ſe reſſem-

bloient; cependant nous n'avons encore à ce sujet aucun ouvrage véritablement instructif. On nous parle beaucoup d'unité de principe & de différence de moyens, c'est-à-dire, que d'une part on nous fait envisager l'imitation comme le centre où doivent absolument aboutir tous les rayons qui partent du cercle des arts; ce qui n'est pas vrai: & que de l'autre on nous fait remarquer que les sons ne sont pas des couleurs, ou, si l'on veut, que les yeux ne sont pas les oreilles; ce que très-certainement on n'a pas besoin d'apprendre. Ce n'est point à faire observer des différences palpables & qui ne sauroient échapper à personne, qu'il faut s'appliquer; c'est à faire appercevoir & à fixer, par des exemples, l'analogie fine & secrete qui regne entre les moyens sensiblement différens qui sont propres de chaque art en particulier: & voilà l'objet que M. Sulzer se propose. Ecoutons-le parler.

Je viens de parcourir le Manuel-Lexique de M. Gottsched: cet ouvrage n'a ni dans le plan, ni dans l'e-

xécution aucune espece de ressemblance avec le mien; je continuerai donc mon dictionnaire, comme si celui de M. Gottsched n'existoit pas.

J'avois d'abord imaginé que ce professeur avoit vu mon prospectus (1), & qu'emporté par son zele pour la gloire de sa patrie, il avoit voulu me prévenir, pour empêcher qu'un ouvrage aussi important ne fût exécuté par un demi-Allemand, par un Suisse enfin; car M. Gottsched regarde les Suisses comme les corrupteurs du bon goût : de-là ces expressions qui lui sont si familieres, *cela est Suisse*, *cela sent les Alpes*, pour désigner des productions insipides, sauvages, ridicules. Une des choses dont ce célebre professeur s'enorgueillit le plus, c'est de s'être opposé comme une forte digue à la propagation de ce goût que quelques critiques Suisses ont eu la bonhomie d'adopter & qu'ils se sont empressés de répandre. Je croyois donc que le dessein de M. Gottsched avoit été de m'arracher la plume de la main;

(1) M. Sulzer a fait paroître son prospectus en 1757.

mais la seule lecture de sa préface m'a détrompé. A proprement parler, son libraire est l'auteur de son entreprise; quant à lui, s'il a su quelque chose de mon projet, ce n'a été que lorsque son ouvrage étoit presque fini.

Vous trouverez étrange sans doute qu'un homme qui fait tous ses efforts pour répandre les belles-lettres en Allemagne, & qui se regarde comme le tuteur de ses compatriotes qu'il croit être sur ce point encore en minorité, ait ignoré l'annonce d'un ouvrage aussi intéressant que celui dont je m'occupe; mais il est bien plus surprenant encore que nos meilleurs poëtes, tels que Haller, Kleist, Klopstock, Bodmer, Lessing, Wieland, Gessner (1), &c. lui soient absolument inconnus; car s'il les connoissoit, les regarderoit-il comme les corrupteurs de la poésie allemande? D'ailleurs trois ou quatre ans s'étant écoulés sans voir paroître l'ouvrage que j'avois annoncé, M.

(1) M. Gottsched s'est toujours déchaîné contre tous ces poëtes. Flemming, Rachel, Amthor, Heraüs, Menante, Neukirch, Günther, &c. voilà les hommes qu'il estime, qu'il loue, qu'il admire.

Gottſched aura pu croire qu'épouvanté par les difficultés de mon entrepriſe, je l'avois abandonnée, ou même que j'étois mort au milieu de mes travaux. En effet comment pouvoit-il penſer que quelqu'un employât plusieurs années à faire un dictionnaire, lui qui dans l'eſpece d'une (1) ſeule a composé le ſien ?

Mais quand même cet homme célebre eût été inſtruit de mon projet; plus j'y réfléchis, plus je me perſuade que ſon deſſein n'a pas été d'arrêter mon ouvrage par la publication précipitée du ſien. Ses vues n'ont rien de commun avec les miennes; & très-certainement les principes d'après leſquels je travaille ne lui ſont pas même venus dans l'eſprit.

Laiſſons donc M. Gottſched cueillir ſes lauriers & jouir tranquillement de ſa gloire; le chemin qu'il a pris ne mene point à celle que j'ambitionne.

Quoique vous connoiſſiez déja le plan de mon ouvrage, vous ne ſerez pas fâché ſans doute que je vous en

---

(1) Son proſpectus parut en 1758, & en 1759 le livre fut imprimé.

donne une idée encore plus précise & plus nette.

Mon premier soin est d'abord de bien développer la nature & les propriétés du *beau* dans les arts, ou de creuser les sources du bon goût, d'en examiner la nature & de l'exposer aux yeux de mes lecteurs sous tous ses aspects différens. Pour cet effet il m'a fallu en quelque sorte esquisser tous les ouvrages de goût depuis l'architecture jusqu'à la poésie. Vous sentez parfaitement que je ne pouvois comparer les beautés telles qu'elles se montrent dans des productions dont l'objet & les procédés sont si différens, sans avoir appris auparavant à connoître la nature & les propriétés du *beau*, & que c'étoit là le seul moyen de présenter distinctement à l'esprit ce que le goût ne saisit & ne sent que très-obscurément.

Quand une fois on a connu la nature du beau, on peut commencer à chercher les raisons du plaisir qu'il nous fait. Il faut qu'il y ait quelque chose dans la nature de l'ame humaine, & même dans la nature universelle de l'être pensant, par où l'effet

du *beau* ou du *bon*, relatif au goût, puiſſe être rendu clair & ſenſible : c'eſt un des objets que je me propoſe d'approfondir le plus.

Par-là non ſeulement j'ouvrirai aux philoſophes un vaſte champ à de nouvelles recherches pſychologiques, mais encore je mettrai les critiques en état de porter la théorie du goût à une certitude qui approchera de la certitude mathématique. Ce que Leibnitz avoit eſpéré de ſes principes de métaphyſique relativement à la morale, je compte l'obtenir de mes recherches relativement au goût.

M. Gottſched n'a pas jugé à propos de porter ſes regards auſſi loin ; il n'a pas même apperçu les diverſes qualités générales & particulieres qui compoſent proprement le mérite des ouvrages de l'art. Parcourez ſon livre d'un bout à l'autre, voyez les articles *bâtiment*, *tableau*, *poëme*, *diſcours*, *chant*, *&c.* ils vous laiſſent dans une ignorance totale des choſes propres à donner à ces différentes productions le degré de beauté, de perfection dont elles ſont ſuſceptibles. Les articles *juſteſſe*, *pompe*, *richeſſe*, *élégance*, *régu-*

larité, & cent autres qui contiennent les propriétés générales des ouvrages de l'art, ne s'y trouvent pas seulement indiqués. Ces mêmes articles sont ceux que j'ai traités avec le plus de soin.

Je tâche ensuite de faire connoître le *beau*; je l'expose dans tous les aspects sous lesquels il se présente. Je ne me contente pas, par exemple, de définir en général la beauté, je tâche de décrire clairement ce que c'est que la *beauté* dans les figures individuelles, ce qu'elle est dans la composition de plusieurs figures, en quoi consiste la *beauté* d'une pensée & d'un discours entier, ce qui compose un *beau* bâtiment, une *belle* musique, une *belle* danse, &c. J'observe cette méthode à l'égard de chaque qualité particuliere de tout ouvrage de goût; par-là non seulement l'artiste est à portée de connoître clairement le *beau* que son ouvrage exige, mais encore de puiser dans les productions des autres arts des avantages infinis pour le sien. Tout art a le privilege d'exposer par préférence certaines beautés. Tous les artistes doivent apprendre de l'archi-

tecte l'exactitude, la régularité, la proportion des parties avec le tout. S'agit-il d'oppositions, de contrastes, d'une bonne ordonnance? le peintre d'histoire doit servir de modele : tandis que pour d'autres avantages, ce sera tantôt le poëte, tantôt le musicien, tantôt l'orateur qui marchera à la tête des artistes.

Je vais encore plus loin; quand je vois, par exemple, combien le musicien répand de charmes & d'agrémens dans ses compositions, au moyen des dissonances & de leur solution adroite, j'examine si le poëte, si le peintre, &c. peut introduire dans les siennes des procédés semblables; & lorsque j'ai trouvé dans quel cas cela est possible, je lui donne le musicien pour modele. Cette comparaison constante des arts sert en même tems à faire concevoir certaines beautés fines qu'à peine on peut décrire, mais qui se font très-bien sentir. Ainsi on les représente dans l'occasion, soit dans une chanson, soit dans un tableau, en un mot, dans ceux des ouvrages de l'art où elles sont plus distinctes, plus palpables, & où on les montre pour ainsi dire avec le doigt.

Le critique & l'artiste sont nécessairement privés d'une infinité d'avantages & de ressources, lorsqu'ils n'ont pas la théorie & la pratique de tous les arts en même tems devant les yeux. Ainsi vous trouverez dans mon ouvrage que l'architecture m'a donné souvent occasion de prescrire certaines regles à l'orateur & au poëte. Rien de tout cela n'est entré dans le plan de l'auteur du *manuel-lexique*, quoiqu'il soit plus étendu que le mien. Il s'est principalement appliqué à remplir son ouvrage de faits historiques; c'est une partie que je ne négligerai pas non plus : mais comme on ne finiroit pas, si l'on vouloit rapporter la vie & les ouvrages de tous les artistes de toutes les nations & de tous les âges, je me suis prescrit des bornes fort étroites à cet égard.

Ceux qui ont porté les arts à un certain degré de perfection, ceux qui les premiers y ont introduit des beautés exactes, ou qui les ont enrichis de nouveaux avantages, ceux dont les productions sont faites pour servir de modele, voilà les hommes que je m'attacherai particulierement à faire

connoître. Viendront ensuite les Marini, les Lohenstein (1), & tous ceux d'entre les corrupteurs du goût, dont les vices sont d'autant plus dangereux qu'ils sont plus aimables. Quant aux autres artistes, j'en parlerai seulement à l'occasion des bons ouvrages qui seront sortis de leurs mains. Ainsi à l'article *tragédie* on verra tous les poëtes qui ont travaillé avec succès dans ce genre : mais je ne saurois me résoudre à rapporter le nom de chaque rimeur ou de chaque barbouilleur, encore moins à lui donner un article particulier. Le tems que M. Gottsched a mis à ramasser & à étendre des faits historiques, je l'emploie à resserrer ceux que j'ai recueillis; il n'a presque rien dit de ce qui concerne les progrès & la communication des sciences, & j'en fais mon objet principal.

---

(1) Lohenstein a été contemporain de Corneille, & il a couru la même carriere, mais avec un succès bien différent. On connoît le faux-brillant, la singularité & la bizarrerie des idées & des comparaisons du Marini; celles de Lohenstein sont encore plus extravagantes, sans être aussi ingénieuses.

Comme dès le commencement de mon entrepriſe, j'ai conſidéré tous les arts ſous le même point de vue, ils me ſont tous également chers ; je leur ai donné le même degré d'attention ; j'ai examiné un morceau d'architecture avec autant d'application que j'en ai mis à examiner une épopée. J'ai fait choix en même tems de coopérateurs qui excellent tous dans les arts auxquels ils ſe ſont appliqués. C'eſt encore un avantage que M. Gottſched n'a pas eu. Il eſt aiſé de s'appercevoir que la poéſie a abſorbé toutes ſes complaiſances.

Du reſte, ne me demandez point quand mon ouvrage ſera fini. Je ſais que quelques-uns de mes amis ſe plaignent de mon retard ; mais ſentent-ils toute l'étendue & la difficulté de l'ouvrage que je médite ? Savent-ils que ſouvent pour compoſer un article de quelques pages, il faut que je faſſe une lecture immenſe & que je paſſe les ſemaines entieres à réfléchir ? Font-ils attention que lorſqu'il s'agit de diſcuter philoſophiquement les arts, il s'éleve de tous côtés une infinité de queſtions qu'on ne ſauroit réſoudre

qu'à force de réflexions également profondes & suivies ? Ajoutez à cela le peu de secours que je trouve dans mes prédécesseurs. La critique n'a eu jusqu'à présent que la poésie devant les yeux ; il faut bien du tems & de la peine pour rendre universels les principes qui ont été établis à l'occasion de la poésie, & sur-tout pour réparer ce qu'il y a d'imparfait & souvent même de vicieux.

Je crois vous avoir déja dit que l'ouvrage auquel je travaille étoit le seul par lequel je comptois aller à la postérité ; pourquoi donc me presser ? J'aime mieux qu'on me demande pourquoi j'ai donné mon ouvrage si tard, que pourquoi je l'ai donné si-tôt ? J'aurai toujours une bonne réponse à faire à la premiere question, mais que répondrois-je à la seconde ? Voudriez-vous m'exposer à perdre le prix de mes travaux ? Je ne me propose rien moins que de poser les premiers fondement solides d'une *Æsthetique* (1) parfaite. Si je manque ce but, je n'aurai fait au-

(1) Théorie des sensations, du mot grec ΑΙΣΘΗΣΙΣ, *sensus*.

tre chose pendant six ans que rouler le rocher de Sysiphe.

Permettez-moi de vous dire ici que vous avez tort de croire que j'aurois dû donner à mon ouvrage la forme d'une encyclopédie systématique, plutôt que celle d'un dictionnaire : écoutez mes raisons, & jugez-en vous-même. Un de mes principaux objets a été de procurer aux sciences & aux arts un plus grand nombre d'amateurs & de vrais connoisseurs. Un ouvrage systématique m'auroit-il jamais conduit au but que je me suis proposé ? Où sont les amateurs assez patiens, assez *penseurs* pour chercher la théorie des arts dans les plis profonds d'un systême ?

La plûpart des hommes aiment mieux ne voir que foiblement & de loin la chose qu'ils veulent connoître, que d'y être conduits tout auprès par des détours longs & pénibles. Si j'avois écrit un systême, il m'auroit fallu nécessairement commencer par les recherches les plus abstraites sur les représentations sensibles, ensuite montrer comment les différentes sortes d'idées sensibles produisent les différentes sortes de sentimens agréables; comment enfin

on peut en général, par un ouvrage de l'art, produire ces différentes représentations, & ainsi du reste. Pensez-vous que j'aurois trouvé beaucoup d'amateurs qui m'eussent suivi au travers de toutes ces recherches obscures?

Une étude aussi méthodique ne peut convenir qu'à ceux qui ont résolu de consacrer toute leur vie à une science; quant aux autres, ils entendent d'abord parler diversement, tantôt d'un objet, tantôt d'un autre; ils y réfléchissent, ou ils cherchent des éclaircissemens dans quelque livre; ensuite ils font eux-mêmes quelques questions, ils proposent des doutes, &c. De-là ils entrent dans des recherches plus profondes; ils veulent avoir plus de certitude, des notions plus déterminées; ils s'élevent enfin jusqu'aux premiers principes, & finissent où le systême commence. C'est ainsi que sans être effrayés, sans même se fatiguer, ils parviennent à s'instruire.

Au moyen de ce procédé analytique, un amateur pourra apprendre facilement & sans dégoût la théorie des arts dans mon ouvrage. Dès qu'il aura commencé à goûter un art quelcon-

que, il ne tardera pas à desirer d'acquérir de plus grandes lumieres sur les regles ou sur les différentes beautés de cet art.

Pour lors il n'aura qu'à ouvrir mon dictionnaire, il trouvera sans peine ce qu'il cherche; bientôt il sera plus instruit, ses idées seront devenues plus nettes. Il verra dans les articles consultés, qu'ils tiennent intimément à d'autres articles; il consultera encore ceux-ci; ses lumieres augmenteront, sa curiosité s'enflammera; il poursuivra la regle, ou la définition, ou le jugement jusqu'aux premiers principes d'où on les a fait dériver; il parviendra enfin à penser aussi solidement que celui qui, ayant suivi la méthode synthetique, seroit parti d'une extrêmité opposée.

Il y a plus: tel qui ne s'est jamais beaucoup embarrassé des arts, ne laisse pas de placer un dictionnaire sur les arts au nombre de ses livres. Il se trouve dans une compagnie où l'on parle de poésie, de peinture, de musique; on s'énonce en termes qu'il ne comprend pas, on porte des jugemens dont il ne pénetre pas le motif. De retour chez

lui, il lui prend envie de s'éclaircir: croyez-vous qu'il en vînt jamais à bout, s'il ne pouvoit recourir qu'à un ouvrage systématique ? Non, sans doute; mais il a un dictionnaire, il l'ouvre, il le consulte, il est entraîné d'un article à l'autre, jusqu'à ce qu'enfin il est tout étonné de se trouver sensible à des choses pour lesquelles il avoit été d'abord dans une indifférence totale.

J'avois voulu traiter systématiquement la théorie & la pratique des arts; mais les raisons que je viens de vous exposer m'ont fait préférer l'ordre alphabétique. Vous savez que j'ai souvent desiré que les Allemands abandonnassent enfin, soit dans leurs leçons publiques, soit dans leurs écrits, la méthode synthétique. Si les vraies connoissances philosophiques sont aujourd'hui si peu répandues, c'est uniquement à ce procédé qu'il faut s'en prendre. Les trésors que les Léibnitz, les Wolf, les Baumgarten ont tirés avec tant de peine de l'obscurité, sont encore ensevelis, pour la plupart des hommes, dans des ténebres impénétrables. L'analyse, l'analyse : voilà le seul moyen d'éclairer & d'instruire fa-

cilement, sans dégoût, infailliblement, de donner enfin un cours sûr & rapide aux connoissances philosophiques. A propos de philosophie, il seroit bien à desirer que quelque homme vertueux & profondément instruit de tous les systêmes, voulût prendre pour cette dominatrice des sciences la même peine que je me donne pour le bien & pour l'avantage des arts.

Voilà une couronne cent fois plus glorieuse que celle qui m'attend au bout de ma carriere. Heureux celui qui la remportera! Mais, ô mon ami, ce sont-là des souhaits qu'il ne faut pas faire tout haut; il seroit à craindre qu'un libraire avide ne vînt à charger de l'exécution de cet ouvrage quelqu'écrivain superficiel, qui ne seroit sensible qu'à la gloire d'être le premier qui l'eût entrepris.

PENSÉES DÉTACHÉES, par M. Denyns ; traduites de l'anglois.

Il n'y a point de sots qui ne soient assez sages pour s'ennuyer bientôt d'eux-mêmes ; & comme ils ne peuvent supporter la solitude, ils fatiguent de leur société ceux qui ont le malheur de les connoître.

Les hommes qui sont extrêmement civils sont rarement sociables, parce que la société leur donne plus d'embarras que de plaisir.

Si les hommes deviennent plus avares en devenant plus vieux, ce n'est pas que l'amour des richesses croisse avec l'âge, c'est que leurs autres passions s'affoiblissent ; ils n'aiment pas davantage l'argent, mais ils ont moins de tentations pour le dépenser. Le goût des plaisirs s'est émoussé par la satiété ; la prodigalité, par l'expérience ; & la générosité, par l'ingratitude.

A mesure que nous vieillissons, chaque année nous paroît plus courte

que la précédente : en voici, je crois, la raison : Toutes les idées que nous avons du tems dérivent de la portion de l'espace dans laquelle nous avons existé ; cette portion est donc la regle sur laquelle nous le mesurons : or, comme cette mesure s'étend à proportion que nous avons vécu, chaque période doit nous paroître plus court. Ainsi lorsque nous avons vécu dix ans, une année est la dixieme partie de la durée de notre existence ; mais lorsque nous avons vécu dix-huit ans, une année n'en est plus que la dix-huitieme partie.

L'honneur n'est qu'une espece fictive d'honnêteté ; supplément vil, mais nécessaire de la vertu, dans les sociétés où elle n'existe plus ; c'est une sorte de papier de crédit, que l'on reçoit dans le commerce parce qu'il n'y a pas assez d'or.

Les femmes ne sont certainement point inférieures aux hommes en résolution, & le sont peut-être beaucoup moins en courage qu'on ne croit : si on en juge autrement, c'est que les femmes exagerent leur timidité, & que les hommes cachent la leur.

Les opinions des hommes procedent bien plus souvent de leurs actions que leurs actions ne procedent de leurs opinions. Ils commencent par agir, & ils n'ont pas de peine à concilier ensuite leurs principes avec leur conduite ; aussi trouverions-nous un grand nombre de personnes qu'aucun avantage particulier ne pourroit engager à faire une chose qu'elles regarderoient comme injuste ; mais dans ce grand nombre il en est peu qui se persuadent aisément qu'une chose soit injuste, quand elle leur procure du plaisir ou du profit.

Si tous les hommes étoient honnêtes, le monde iroit bien mieux qu'il ne va ; mais si tous les hommes étoient éclairés, il n'iroit point du tout : tant l'honnêteté est préférable à la science.

Beaucoup d'esprit & peu de jugement, c'est le plus mauvais présent que la nature puisse faire à une créature humaine. Celui qui joint à beaucoup d'esprit beaucoup de sens, doit devenir un grand homme. Celui qui n'a qu'une médiocre portion d'esprit & de jugement, peut encore être un homme honnête, utile & heureux;

mais celui qui avec beaucoup d'esprit n'aura que peu de raison, ne peut être que dangereux pour lui-même & pour les autres.

Le mépris parmi les hommes, semblable à l'action & à la réaction dans les corps solides, est toujours en raison réciproque. Méprisez une société, & vous en serez méprisé. Un homme d'esprit ne méprise pas plus les sots que les sots ne le méprisent. Les filles publiques & les filoux rendent bien aux honnêtes gens tout le mépris que ceux-ci ont pour eux.

Nos ressentimens & nos affections sont ordinairement les principaux obstacles qui nous ferment la route des richesses & de la grandeur. Celui qui sait se débarrasser du sentiment des injures & des bienfaits, ne peut guere manquer d'avancer dans les routes obliques de la fortune & de l'ambition, avec beaucoup de rapidité & de succès.

Ceux qu'une fortune héréditaire a mis en état de vivre dans l'oisiveté sont enclins à voir avec envie les richesses qui sont le fruit du travail, & à regarder avec indignation les moyens in-

justes par lesquels elles sont acquises dans la plupart des professions. Ils ne pensent pas que c'est à ces moyens, tout injustes qu'ils sont, qu'ils doivent eux-mêmes l'aisance & la liberté dont ils jouissent. Car telle est la nature de l'homme, que dans ce mouvement général qu'excite la soif de l'or & du pouvoir, ceux qui ne peuvent réussir par adresse ont recours à la violence; c'est-à-dire que s'ils ne trouvent pas des moyens ingénieux & autorisés pour se dévorer mutuellement, ils y emploient le fer & la flamme.

Celui qui ne veut pas être un peu dupe sera beaucoup censuré, & par-là n'exposera pas moins sa fortune que sa réputation. Notre premiere leçon en économie devroit donc être d'apprendre jusqu'où nous devons permettre qu'on nous trompe, proportionnément à l'état & à la fortune dont nous jouissons.

Il n'y a point de qualités morales plus essentiellement différentes que l'orgueil & la vanité, que l'on confond cependant assez communément. L'homme orgueilleux a la plus haute idée de lui-même; l'homme vain voudroit

droit l'inspirer aux autres; l'orgueilleux croit que l'admiration lui est due; le vain aime mieux l'obtenir que la mériter; l'orgueilleux veut forcer le respect par un air de dignité; le vain sollicite les applaudissemens par de petits artifices. Ainsi l'orgueil rend les hommes désagréables, & la vanité les rend ridicules.

Tout homme qui a l'air d'avoir beaucoup de finesse doit réellement en avoir fort peu; car s'il en avoit beaucoup, il en auroit assez pour le cacher.

Le vice de l'ingratitude n'est pas aussi fréquent qu'on le dit communément; car les exemples de services réels & désintéressés sont fort rares.

Quiconque voudra tromper la multitude, ne doit pas désespérer de lui faire croire tout ce qu'il voudra, excepté la vérité.

La réputation de générosité s'acquiert plus fréquemment par la profusion que par la charité, c'est-à-dire, en donnant son argent en dupe, qu'en l'employant à de bonnes actions.

Les moralistes, comme les peintres, sont sujets à deux défauts. Les uns

font de beaux portraits qui ne ressemblent point ; les autres font des portraits ressemblans qui sont plus laids que les originaux.

Il est rare que les avis soient donnés avec bonne intention, soient reçus avec plaisir & produisent aucun fruit. Ils sont rarement bien reçus, parce qu'ils supposent une supériorité de raison dans celui qui les donne ; & celui-ci n'a guere d'autre intention en les donnant, que de montrer cette supériorité. Ils ne sont profitables ni à celui qui les donne, parce qu'ils font naître plus souvent la haine que l'amitié ; ni à celui qui les reçoit, parce qu'il est rare qu'un homme qui n'est pas assez éclairé pour voir le bien sans demander conseil, le soit assez pour distinguer un bon conseil.

Celui qui ne change jamais de principes doit être souvent forcé de changer de parti (1).

---

(1) On entend ici les partis politiques, tels que les Whigs & les Torys, qui, en conservant les mêmes dénominations, ont eu successivement des principes tout-à-fait opposés.

La liberté est un mot bien imposant ; mais la plûpart de ceux qui l'employent n'entendent par-là que la liberté d'opprimer les autres & de se soustraire eux-mêmes à toute autorité.

Comme la propriété produit toujours le pouvoir, le pouvoir peut toujours se convertir en propriété : ainsi l'on peut démontrer que la corruption des parlemens doit toujours s'accroître en même proportion que leur pouvoir, & ne peut s'affoiblir que par la diminution de leur importance. Quelle est donc l'absurdité de ceux qui travaillent en même tems à accroître la liberté & à détruire la corruption, c'est-à-dire à donner aux hommes plus de pouvoir à *porter au marché* & à les empêcher en même tems de le vendre ?

Le soin principal d'un gouvernement, comme celui d'une nourrice (1), doit être d'empêcher ceux

(1) L'auteur a peut-être voulu dire une *garde-malade* ; la comparaison d'une nourrice m'a paru plus agréable & aussi juste : au reste le même mot anglois *nurse* exprime également une nourrice & une garde-malade ; est-ce que les Anglois regarderoient

qui sont confiés à ses soins, de se nuire à eux-mêmes. Les hommes sont des enfans toujours cherchans à se faire du mal, & toujours irrités contre ceux qui les empêchent de s'en faire.

Nous n'avons pas besoin de parcourir le monde pour apprendre à connoître la nature humaine & les principes des gouvernemens. Avec de la sagacité & de l'attention, on peut acquérir cette connoissance sans sortir des bornes étroites d'une paroisse. La plus chétive corporation est animée des mêmes intérêts, remuée par les mêmes ressorts que le plus auguste sénat. La conduite du drame est la même ; toute la différence consiste dans l'adresse & la dignité des acteurs.

Il y a sans doute une grande différence entre la sagesse & l'honnêteté de plusieurs individus entre eux ; mais il y en a très-peu dans la sagesse de plusieurs multitudes placées dans les mêmes circonstances. Chaque grain de bled peut différer des autres pour le poids & la grosseur ; mais deux

---

les enfans comme des malades, ou plutôt les malades comme des enfans ?

boisseaux pris dans le même tas ne paroîtront certainement point différer l'un de l'autre.

On regarde comme un principe fondamental de la politique moderne, que tous les moyens qui sont propres à augmenter la richesse d'une nation, augmenteront aussi son bonheur, sa puissance & sa durée. J'aimerois autant que l'on soutînt que la santé, le bonheur & la force de chaque particulier sont toujours proportionnés à sa fortune.

Ce n'est pas une chose peu surprenante que les hommes aient de tout tems aimé la guerre, & que malgré les calamités sans nombre qu'elle répand sur eux, ils s'y portent toujours avec la même ardeur. En voici certainement la raison cachée, mais véritable. Il y a dans la nature humaine un sentiment si puissant de vertu, que quelque déterminés que soient les hommes à se livrer à toutes leurs mauvaises inclinations, ils ne pourroient goûter tranquillement le plaisir de les satisfaire, s'ils ne trouvoient des expédiens pour dérober leurs difformités non seulement aux yeux des au-

tres, mais même à leurs propres yeux. Ils recherchent donc avec avidité les moyens de se tromper eux-mêmes & de se procurer la liberté d'être méchans avec une bonne réputation & une bonne conscience; ils trouvent cette liberté dans la guerre qui ouvre la carriere à toutes les passions vicieuses de l'homme, en le mettant à l'abri du remords, de la punition & même de la censure; elle couvre la fainéantise, la débauche, la malfaisance, la cruauté, l'injustice, des dehors imposans du zele pour le bien & la gloire de son pays; & ce privilege paroît aux hommes d'un si grand prix, qu'ils le regardent comme un dédommagement suffisant des maux qui suivent la guerre.

Dans les querelles de religion, les propositions qui sont l'objet de la dispute sont ordinairement telles que ceux qui les soutiennent ne les croyent pas, & que ceux qui les rejettent ne les entendent point. Ainsi un homme n'est jamais persécuté pour ne pas croire, mais bien pour ne pas faire semblant de croire ce qu'il ne croit point; c'est-à-dire pour avoir

l'insolence de se regarder comme plus sage & plus éclairé que ses persécuteurs : insolence que le parti le plus fort ne croit pas qu'on puisse jamais trop séverement punir.



PARALLELE (1) *entre la Clarice de* Richardſon *& la nouvelle Héloïſe de M.* Rouſſeau.

Il n'y a rien de plus difficile que de donner une juſte idée d'un ouvrage dont les beautés & les taches principales tiennent intimément à l'élocution, la chaleur, la ſenſibilité, la délicateſſe & l'humeur paradoxale de l'auteur. M. Rouſſeau dédaigne les moyens ordinaires de plan, d'incidens, d'intrigue; & il produit tous ſes effets par la ſeule force du génie & par la vivacité du coloris. Ses attitudes ſont communes, mais elles ſont peintes avec tant de grace & d'énergie, qu'elles ne peuvent manquer de frapper avec toute la force de la nouveauté. Semblable à un ſculpteur qui tire ſes matériaux tout bruts de la carriere, il polit & anime, pour ainſi dire, le marbre informe; & les ſim-

(1) Ce parallele, traduit de l'anglois, eſt tiré du *Critical Review.*

ples habitans du pays de Vaux deviennent entre ses mains le plus aimable peuple qu'il y ait sur la terre.

Cet ingénieux écrivain a formé son *Héloïse* sur le plan de *Clarice*, l'ouvrage favori de notre célebre compatriote ; l'aimable Richardson. Il est aisé de reconnoître la ressemblance qui se trouve entre les traits caractéristiques des principaux personnages. Héloïse est une Clarice moins parfaite ; Claire est une Miss Howe, aussi ardente dans son amitié, avec autant d'esprit & de charmes, mais avec moins de ce que nous appellons *humour*, parce que l'écrivain Suisse est absolument étranger à la gaieté originale que nous entendons par ce mot. Le plus grand éloge de M. Richardson est d'avoir été pris pour modele par un écrivain du mérite de M. Rousseau, & d'être resté inimitable dans l'art de copier la nature, quoiqu'il ait pu être surpassé de beaucoup par la profondeur des réflexions, par les teintes délicates qui distinguent le génie, & sur-tout par cette magie, qui semble propre à M. Rousseau, de réunir & de *conjurer*, pour ainsi dire, dans une seule expression

la ſubſtance de pluſieurs volumes. Nous en avons un exemple dans la premiere lettre que Saint-Preux écrit à Héloïſe, & dans laquelle il découvre ſon amour, ſa ſituation, ſes ſcrupules & ſes embarras : un petit nombre de lignes ſuffiſent pour vous intéreſſer auſſi vivement au deſtin de deux amans, que ſi l'auteur avoit ſuivi les progrès de leur paſſion naiſſante dans une longue ſuite de détails. En effet, M. Rouſſeau eſt entré auſſi avant dans ſon ſujet, par cette premiere lettre, que M. Richardſon dans les trois premiers volumes de Clarice ; & rien n'eſt plus propre que cette obſervation à bien marquer la différence des talens de ces deux auteurs. Le moraliſte Anglois peint une jeune femme délicate, vertueuſe, belle & pleine de religion, mais prudente peut-être juſqu'à la froideur, chaſſée de ſa famille, perſécutée par la jalouſie envenimée d'une ſœur, par le reſſentiment brutal d'un frere, par la tyrannie inflexible d'un pere ; réduite à la plus extrême miſere par les intrigues d'un ſcélérat aimable ; refuſant cependant par un rafinement inconcevable d'é-

pouser cet amant qu'elle aime en secret, dont la naissance & la fortune sont très-convenables, & que ses agrémens, son esprit, sa figure ont mis à la mode auprés de toutes les femmes; enfin se sacrifiant à l'obéissance filiale & à une délicatesse peut-être déplacée.

Le philosophe Génevois nous peint au contraire une fille dans la fleur de la jeunesse, innocente, aimable, pleine de sensibilité & d'enthousiasme pour la vertu, dont elle viole cependant les devoirs, emportée par la violence de sa passion; mais bientôt rappellée à elle-même par l'horreur de sa faute & l'honnêteté naturelle de son ame. Son amant est aussi un jeune homme honnête & sensible, romanesquement amoureux de la vertu, se confiant en ses propres forces & montrant toute sa foiblesse, raisonnant de l'amour comme un platonicien, & le pratiquant en épicurien. Les erreurs de l'un & de l'autre sont intéressantes, & nous les admirons dans leur chûte, parce qu'ils conservent toujours le sentiment de la vertu.

M. Richardson met son héroïne à l'épreuve de toutes les attaques de la

tentation, & par-là préſente à toutes les femmes un modele de perfection à imiter. M. Rouſſeau a mieux aimé peindre ſon Héloïſe ſujette aux foibleſſes de l'humanité, de crainte qu'en plaçant trop haut ſa vertu, la difficulté d'y atteindre ne décourageât ceux qui voudroient s'y élever. Lequel de ces deux écrivains a le mieux réuſſi à embellir l'inſtruction, c'eſt ce dont on ne peut juger que par les diſpoſitions du plus grand nombre des lecteurs : les uns ſeront animés par un exemple qui en jetteroit d'autres dans le découragement. S'il nous eſt permis de dire notre ſentiment, M. Rouſſeau a donné l'inſtruction la plus utile en nous montrant les moyens de recouvrer l'eſtime des hommes, après l'avoir perdue par une faute capitale dans la conduite. On ne peut pas donner une leçon plus importante aux femmes ſur-tout qui, pour la plupart, condamnent au vice & à l'opprobre celles de leur ſexe qui ſe ſont une fois écartées des ſentiers d'une vertu rigoureuſe, euſſent-elles promptement réparé leurs erreurs, & qui cependant ſont ſouvent plus utiles à la ſociété

que ces femmes, si vaines d'une vertu qui peut-être n'a jamais été mise à l'épreuve.

Si nous entrons dans un plus grand détail sur les deux admirables ouvrages dont nous parlons, nous trouverons que M. Rousseau est infiniment plus profond, plus animé, plus ingénieux & plus élégant; & M. Richardson plus naturel, plus intéressant, plus varié & plus dramatique. L'un est partout un écrivain facile, l'autre un écrivain supérieur. M. Rousseau excite notre admiration, Richardson sollicite nos larmes; le premier est quelquefois obscur, le second souvent minutieux. Toutes les circonstances concourent à développer le plan de celui-ci; celui-là se jette dans des digressions, mais ces écarts sont des excursions du génie. Richardson développe ses caracteres par une grande quantité de touches & de circonstances légeres qui paroissent triviales, si l'on ne considere pas le dessein entier de l'ouvrage; tandis que M. Rousseau par la force de son génie peint le cœur d'un seul trait & vous intéresse au destin de ses personnages avant, pour ainsi dire,

que de vous les avoir fait connoître. D'un mouvement de sa plume, tout ce groupe d'acteurs viennent se peindre dans l'imagination, & fixent l'attention dans un degré proportionné au rapport qu'ils ont avec Héloïse. Cependant quoique l'impression soit forte, elle s'efface promptement : semblables aux images fugitives d'un songe, elles agitent violemment pour un moment & se dissipent presque aussi-tôt ; au lieu que Richardson imprime dans notre ame des traces plus durables, parce que le trait est plus souvent répeté.

Nous pouvons pousser la comparaison plus loin encore. Richardson a des idées fortes, mais elles se forment par association. Celles de Rousseau éclatent comme l'éclair, répandent une lumiere soudaine sur tous les objets environnans, sont originales, rapides, impétueuses, décousues, & tiennent rarement à ce qui précede ou même au sujet principal. Le premier exprime un beau sentiment avec une simplicité aimable, mais languissante & sans ornement ; l'autre donne à toutes ses pensées de la dignité & de l'énergie, & déploie toutes les ressources du poëte,

de l'orateur & du philoſophe, ſans contrainte, ſans enflure, ſans ſortir de la nature; ſon grand art conſiſte à cacher l'art; il ſait donner toute l'élégance d'une cour aux moeurs de ſes perſonnages champêtres, en les appropriant cependant parfaitement aux circonſtances particulieres. On a dit que Virgile avoit habillé ſes bergers de ſoie; on peut dire de M. Rouſſeau qu'il a élevé ſes perſonnages dans le Licée. Dans l'ouvrage de notre compatriote tous les caracteres ſont tels que nous les voyons dans le monde; la draperie même n'a pas été abandonnée à l'imagination du peintre. L'eſprit, l'humeur, les artifices de Lovelace, le caractere rude & fougueux de l'oncle Antoine, les manieres brutales de Mowbray, l'humanité & le bon ſens naturel de Belford, l'honneur & la franchiſe militaire de Mordaunt, la cataſtrophe effrayante de la malheureuſe Miſs Sinclair; en un mot, tous les traits de chaque caractere ſont copiés, preſque ſans exagération, ſur ce qui exiſte réellement. Si Richardſon a deſſiné dans Lovelace un caractere au-deſſus des forces de

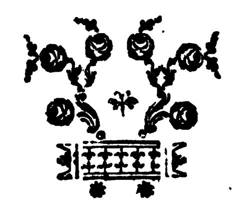
M. Rousseau, c'est parce que cette espece de caractere n'a point de modele en Suisse. Si M. Rousseau a peint dans Wolmar un amant froid & tranquille, qui admire les vertus de sa femme, & se confie dans son honneur en la laissant seule avec l'objet de sa premiere passion, avec l'auteur de sa chûte : c'est parce que ce caractere peut être naturel dans le pays où l'on le place, quelque outré qu'il paroisse à un Anglois. On pourroit peut-être reprocher à M. Rousseau d'avoir offensé la religion chrétienne, en avançant des argumens en faveur du déisme, qu'il laisse sans réponse, & en rendant Wolmar si respectable dans son incrédulité. Ce n'est pas à nous à justifier cet auteur sur cet article; il nous semble que dans tous ses écrits il a trop considéré la religion comme une institution politique, quoique dans son Héloïse il n'ait présenté que ce qui tenoit intimément au caractere qu'il décrivoit. Nous pourrions avec autant de justice reprocher à Richardson d'avoir peint un débauché aimable, qu'à Rousseau d'avoir peint un athée vertueux.

Le philoſophe Génevois a été aſſez hardi pour repréſenter Héloïſe mariée, unie à un homme dont elle ne pouvoit aimer la perſonne, dont les principes étoient directement oppoſés aux ſiens, mais dont les procédés méritoient ſon eſtime, & la rendirent conſtamment fidelle à ſes devoirs, dans les ſituations mêmes les plus délicates & les plus difficiles. Wolmar a l'adreſſe de s'attacher les deux amans, & d'enchaîner leur tendreſſe mutuelle en mettant ſa confiance entiere dans leur honneur & leur amour naturel de la vertu. C'eſt-là que l'on trouve les plus belles maximes du devoir conjugal, & la deſcription la plus touchante qu'on ait jamais faite du mariage & de la vie champêtre. Sans un ſeul événement intéreſſant M. Rouſſeau a trouvé le ſecret de nous attacher à toutes les ſituations qu'il a peintes, & nous ſommes également touchés de la narration de l'hiſtorien & des leçons du philoſophe.

Mais notre deſſein n'eſt pas de nous étendre ſur tous les détails de cet ouvrage; ceux qui n'ont pas lu la nouvelle Héloïſe ne s'intéreſſent guere à ces

observations, qui n'auroient rien de neuf pour ceux qui l'ont lue. Nous terminerons donc ce morceau par remarquer que la maniere dont M. Rousseau exprime les idées les plus sublimes, est naturelle, mais qu'elle est quelquefois trop philosophique : quelques lecteurs appelleront cela pédanterie, d'autres affectation ; pour nous nous n'y voyons que le produit d'un génie libre, qui ne peut assujettir ni ses idées ni son langage aux formes communes. Il n'y a que cet écrivain qui ait pu introduire avec propriété les expressions suivantes dans les lettres d'une jeune fille à son amant. « Si » vous ne m'aviez pas défendu la géo» métrie, je vous dirois que mon in» quiétude est en raison composée des » intervalles du tems & du lieu, &c.... « Nos ames se sont, pour ainsi dire, » touchées par tous les points, & nous » avons senti par-tout la même cohé» rence..... comme ces amans dont » vous me parliez, qui ont, dit-on, » les mêmes mouvemens en différens » lieux, nous sentirons les mêmes cho» ses aux deux extrêmités du monde ». Ce sont-là des sentimens naturels,

mais dont la tournure philoſophique paroîtra trop recherchée à ceux qui ne réfléchiront pas que cette jeune perſonne écrit à un amant qui eſt ſon maître de philoſophie.



OBSERVATION ſur la tranſmutation des bleds.

A la fin du mois de juin 1758, on ſema dans un potager à Copenhague quelques grains d'avoine choiſis un à un & placés dans un certain eſpace, pour donner plus de liberté à la végétation. Leurs tiges s'éleverent bientôt, & on les coupa à pluſieurs repriſes, pour les empêcher de monter en épis; ce qu'on ne leur permit que l'année ſuivante, 1759. Mais ce n'étoit plus de l'avoine, ce fut la plante que les botaniſtes appellent *bromus ſcialis;* il n'y eut qu'une ſeule plante qui produiſit pluſieurs épis de ſeigle.

C'étoit déja une opinion répandue avant la naiſſance de la vraie botanique, que le froment, le ſeigle, l'orge, l'ivraie, le bromus & l'avoine étoient une plante de la même eſpece, qui dégénérant par le mauvais terrein & la mauvaiſe culture, prenoit ſucceſſivement différentes formes; ainſi le froment devenoit avoine, & l'avoine par

des moyens contraires pouvoit redevenir froment. Les obſervations des naturaliſtes firent tomber cette opinion dans le mépris ; ils découvrirent que les eſpeces des plantes different eſſentiellement entre elles comme celles des animaux, & que les plus petites ſemences renferment en elles la plante qu'elles doivent produire.

Quelques obſervateurs Suédois eurent le courage de s'élever contre les nouvelles découvertes & de leur oppoſer l'ancienne opinion qu'on avoit abandonnée ; mais ils s'appuyerent ſur l'expérience qui lui avoit manqué juſqu'alors, & qui eſt la ſeule voie qui mene à la connoiſſance des vérités phyſiques. Les mêmes obſervations ſe ſont faites en Saxe avec autant de ſuccès ; mais comme dans la nouveauté du paradoxe cette innovation, qui paroiſſoit contraire aux loix de la nature, trouva beaucoup de contradiction, il eſt à propos de réſoudre ici quelques difficultés qui ſe préſenterent à quelques botaniſtes, tandis que d'autres en appelloient à l'expérience. Ces difficultés ſont raſſemblées dans une theſe ſoutenue à Upſal à la fin de ſeptembre

1757, par un Russe nommé M. Bogislas Homborg, sous la présidence de l'illustre M. Linnæus.

Si on observe avec soin la multiplication des plantes, dit M. Hornborg, on voit que la tige s'étend en branches, que les branches produisent des rameaux, & les rameaux des boutons; que ces boutons ne sont que des branches à venir, raccourcies & comme abrégées; que la branche renferme le petit bouton qui, dans l'espace de deux ans, va devenir branche à son tour: ensorte que la végétation & le tems ne font qu'aggrandir & développer le plus petit arbre qui contient déja dans ses boutons les parties de son aggrandissement. Or la semence qui produit ce petit arbre le renferme déja tout entier; cette semence étoit contenue dans la semence de l'arbre sur lequel elle a crû; de façon que la figure des plantes que nous connoissons existoit déja excessivement petite dans la premiere semence de la même espece qui ait jamais été. La figure de chaque plante est donc déja déterminée & ne peut se changer.

Cet argument paroît spécieux; mais

si nous l'examinons de près, nous en verrons le faux. Il y a trois opinions sur la reproduction des plantes. Quelques-uns soutiennent, comme M. Hornborg, que chaque germe contient les germes de tous les individus qu'il veut produire. D'autres prétendent que les germes de toutes les plantes sont répandus dans la nature, qu'ils montent avec la seve dans les fibres, mais qu'ils ne se développent que lorsqu'ils trouvent une plante analogue à leur forme & à leurs propriétés. La troisieme opinion est, que les germes se forment dans chaque plante, & que la végétation n'est pas un développement continuel.

Les savans n'ont pas encore décidé quelle est la meilleure de ces trois opinions; mais dans la derniere, on peut expliquer facilement comment s'opere la transmutation des grains. En coupant la plante à plusieurs reprises, la végétation est interrompue, le cours en est changé, & conséquemment on en altere le produit. Les deux autres opinions paroissent au premier coup-d'œil contraires à la transmutation des grains; mais si dans le développement

du germe de l'avoine il arrive quelque changement lorſqu'on coupe la tige, ce changement doit s'augmenter lorſqu'on recommence l'opération; & enfin la plante doit devenir méconnoiſſable. Si l'on ſeme la graine de cette plante déja altérée & qu'on continue la même opération, la plante doit néceſſairement s'altérer & ſe changer encore davantage. L'effet de la greffe eſt une preuve de cette vérité. Cet effet pourroit être pouſſé plus loin; mais tel qu'il eſt, il rend les plantes à peine reconnoiſſables.

On fauche ſouvent un pré pluſieurs fois, dit M. Hornborg; & malgré cela, on ne voit pas naître de nouvelles plantes du foin dont la végétation a pu être interrompue: mais on fauche ordinairement l'herbe dans ſa maturité, tems auquel elle ne peut plus changer. L'altération qui ſe fait dans l'avoine hivernée ne décide rien par rapport à l'herbe; & d'ailleurs on n'a pas fait des obſervations aſſez ſuivies ſur l'herbe des prés, pour pouvoir aſſurer que les eſpeces n'y changent point.

M. Hornborg compare les parties

d'avoine

l'avoine & celles de seigle ; il fait voir qu'elles n'ont aucun rapport, & qu'elles different essentiellement. Il est certain qu'en prenant les extrêmes de la dégradation, elle doit paroître impossible : mais si vous rapprochez le bromus, de l'avoine d'un côté & de l'ivraie de l'autre, & qu'on fasse comparaison de l'ivraie à l'orge, de l'orge au seigle, & du seigle au froment, les nuances successives se rapprochent & le passage de l'un à l'autre paroît possible, sur-tout si l'on fait attention que tous nos bleds sont déja des plantes perfectionnées par la culture, de laquelle ils ont reçu une nature presque différente.

Pour être assuré de l'effet de la culture sur les plantes, jettons un coup d'œil sur celles que nous cultivons dans nos potagers. La laitue, telle que nous l'employons pour notre aliment, ne se trouve nulle part inculte ; mais ses propriétés médicinales, sa fleur, sa graine se reconnoissent dans une plante sauvage fort découpée, armée d'épines, qui ne lui ressemble ni par le nombre ni par la forme de ses feuilles.

Après ces courtes observations, je ne crois pas qu'on puisse comparer la génération des animaux avec celle des plantes ; les especes des premiers sont, à n'en pas douter, plus constantes & plus invariables. Malgré cela, on pourroit en tirer des exemples favorables à la transmutation. Qui croiroit que du gallinsecte, qui ne paroît être sur les plantes qu'une excroissance fongueuse, il pût naître un insecte aîlé qui sert de mâle aux gallinsectes immobiles ? Comment se peut-il que le lévrier avec son nez allongé, sa taille élancée, ses jambes hautes & minces, soit de la même espece que le doguin dont les jambes & le museau sont si courts, la taille si grosse, & dont la grandeur est infiniment moindre ? Le dogue Anglois & l'épagneul sont encore plus dissemblables.

Les Nègres, indépendamment de leur peau noire, ont les levres grosses & les cheveux comme la laine : cependant s'ils s'allient avec des blancs, que les mulâtres qui en naissent s'allient encore avec des blancs, ainsi de suite, les enfans prennent à la quatrieme ou cinquieme génération une

peau blanche, des cheveux longs & des levres plates.

La transmutation du grain ne présente donc rien à l'esprit de contraire aux loix de la nature, même à n'écouter que le raisonnement. L'expérience vient encore au secours pour appuyer cette observation; ainsi elle paroît certaine. Mais, dit M. Hornborg, les vents & les oiseaux peuvent transporter les semences, elles ont pu passer entieres au travers des intestins des animaux, & se trouver dans le fumier qui sert d'engrais à la terre, &c.

Quand on accorderoit que le grain de seigle de l'expérience a été transporté par le moyen que l'on suppose, il resteroit toujours à expliquer comment il n'y a pas eu dans toute la planche du jardin un seul épi d'avoine; comment cette avoine ayant disparu, il s'est trouvé à sa place autant de grains d'une nouvelle plante beaucoup moins commune. La transmutation effective est donc la maniere la plus simple d'expliquer le phénomene dont il s'agit.

LETTRE de M. Guis, *Négociant & Député de la Chambre du Commerce de Marſeille, à M.* Bourlac de Montredon, *à Paris.*

Vous allez regretter, mon cher ami, de n'être pas venu avec moi à Copenhague. On a dit qu'il falloit voir le monde avant que d'en ſortir; mais quelque plaiſir qu'on trouve à ſatisfaire ſa curioſité par la nouveauté des objets, rien n'eſt ſi utile & ſi intéreſſant à connoître que les hommes : & je viens de les voir ſous un aſpect bien digne de réflexions & d'étonnement. Un état deſpotique par choix, un peuple heureux ſous un maître dont la volonté fait la loi, voilà ce que n'auroient certainement pas imaginé ces ſages qui conſumoient leurs veilles à former une idée de république dont l'équilibre fît le repos & la ſolidité. Je l'ai vu ce prodige de gouvernement; mais quel concours de circonſtances il a fallu pour le produire! Un

roi plus juste que la loi même, des ministres enflammés comme lui de l'enthousiasme du bien public, une cour formée de citoyens qui environnent le pere du peuple. Que la vertu dans les rois a d'influence & de charmes! c'est le centre de son activité.

J'ai vu à Copenhague l'administration la plus sage & la mieux combinée. Il n'est peut-être point de cour en Europe où les affaires passent par tant de mains & soient plutôt expédiées. L'œil du maître toujours présent éclaire & anime tout; & de quel maître? Je vous l'ai dit, c'est le pere de ses sujets. Heureux qui vit sous les loix d'un prince ami des hommes! C'est à un François à louer ce bonheur, enchanté de trouver dans les climats du nord & de pouvoir montrer aux nations de ces contrées l'image de son maître. Vous jugerez encore mieux de la ressemblance, aux traits de bonté que l'on cite du roi de Danemarck.

Laudabunt alii claram Rhodon aut Mitilenem.

Ce roi est allé voir le modele de sa

ſtatue équeſtre faite par M. Saly (1) ; ce ſavant & heureux artiſte, qui s'immortaliſe en laiſſant à la poſtérité les images des héros les plus chers à notre ſiecle. Frédéric entouré d'un peuple qui l'adore & qui crioit : *vive le roi, vive notre pere*, deſcend avec précipitation de ſon carroſſe, ſe jette, pour ainſi dire, dans les bras de ſes ſujets qui l'approchent & ſe preſſent autour de lui, & crie avec eux de ſon côté, ſe tournant à droite & à gauche, & faiſant voler ſon chapeau comme eux, pour imiter leur naïve joie : *vive mon peuple, vivent mes enfans ! Oui, vous êtes tous mes enfans, tous mes enfans ; je ſuis votre pere, votre pere à tous.*

Dites-moi, mon ami, ce ſpectacle attendriſſant ne vous fait-il pas l'impreſſion qu'il m'a faite ? Je me ſuis tranſporté aux beaux jours de la convaleſcence de Louis XV ; j'ai vu l'i-

(1) M. Saly a fait la belle ſtatue de Louis XV qu'on admire à Valenciennes, & il l'a faite en donnant généreuſement ſon travail à ſa patrie. Ce trait devoit être gravé ſur le marbre avec le nom de celui qui a donné à ſon ſiecle un exemple ſi glorieux pour les arts.

mage de l'allégresse & de l'amour des François pour leur roi, & les larmes ont coulé de mes yeux. Qu'on invente des cérémonies pompeuses, qu'on environne les rois de l'appareil imposant de la grandeur; la nature simple en fait plus ici que l'orgueil & la flatterie n'en imagineront jamais. Vive un souverain qui, au milieu de son peuple, comme au sein de sa famille, appelle, assemble ses enfans, & se trouve plus grand dans cette foule que sur le trône! Celui qui cherche ailleurs la gloire, ne la connoît ni ne la mérite.

Le roi de Danemarck a une cour brillante & bien composée; ses gardes le suivent dans la ville, parce qu'il est obligé de les souffrir; mais s'il va à la campagne, il est à peine aux portes de la ville, qu'il les renvoie.

Vous le voyez au milieu des ouvriers & des paysans, interroger les uns, recevoir lui-même les requêtes des autres, & permettre par un excès de bonté, qu'un de ses sujets lui dise à l'oreille ce qu'il ne veut pas lui exposer tout haut.

Un tel roi mérite bien des ministres zélés, habiles & fideles; & il ne

peut manquer d'en avoir. M. d'Ahlfedt, chargé du département de la guerre, M. de Holet pour le clergé & les finances, M. le baron d'Henſe pour le commerce, ſont des hommes ſupérieurs dans leur partie. On voit en particulier dans M. de Bernſtorff un génie ſage, actif, lumineux, d'une application ſoutenue & d'une ardeur infatigable, qui réunit le goût des talens à l'amour des vertus, & qui ne laiſſe rien échapper de tout ce qui peut concourir au bien public ou y porter atteinte. Ce n'eſt pas à moi de juger d'un homme d'état; je ſuis l'écho de la voix publique: mais dans la partie du commerce dont j'ai eu l'honneur de l'entretenir, j'ai été étonné de l'étendue de ſes connciſſances.

Pour M. le comte de Moltke, grand maréchal de la cour, c'eſt l'image de toutes les vertus qui devroient animer ceux qui gouvernent les hommes. La bonté, la candeur, l'activité, l'idolatrie du bien public caractériſent ce digne favori d'un monarque vertueux, qui partage avec ſon maître l'amour & la reconnoiſſance d'un peuple qui leur doit ſon bonheur.

Un artiste, un homme de lettres est accueilli à la cour de Danemarck, non pas avec cet air mêlé de hauteur & cette bonté qui humilie, mais avec cette estime affable & douce qui encourage : il n'a pas besoin de percer la foule. J'ai vu le Prince Royal (1) appercevoir le premier M. Jardin & aller au-devant de lui. Vous savez que M. Jardin, architecte célebre, fait construire à Copenhague un temple d'une grande beauté. Le roi l'a nommé surintendant de ses bâtimens ; & il n'est pas moins recherché à Copenhague pour la douceur de son caractere & de ses mœurs, que pour la supériorité de ses talens & le soin qu'il prend de les rendre utiles.

Que vous dirai-je du pays ? L'hiver y est triste & un peu long ; mais ce pays, je veux dire le Holstein, la Sconie, la Zélande, réalise, à l'arrivée du printems, ce que les poëtes ont dit des champs Elisées. La terre en peu de jours est revêtue de fleurs & de ver-

(1) Le Prince Royal a pour gouverneur M. de Reventlau qu'on peut comparer à M. le comte de Tessin, qui a élevé le Prince Royal de Suede.

dure : j'ai été étonné de la rapidité avec laquelle on voit pousser l'herbe & les feuilles. Il me semble que si la nature nous servoit aussi promptement dans nos pays chauds où l'herbe croît si lentement, nous serions peut-être moins impatiens & moins vifs. Que direz-vous de cette maniere d'expliquer le phlegme du nord ? Ils n'ont pas à la fin de l'hiver ces premiers desirs qui nous échauffent ; mais je ne veux pas dire pour cela qu'ils n'aient pas les mêmes passions que nous. On m'a cité parmi le peuple des amoureux Danois désespérés, qui, comme les héros, faisoient le saut de Leucade.

Vous voulez savoir s'il y a à Copenhague des négocians distingués : oui, sans doute, & en grand nombre. Je vous conterai l'histoire de M. le baron de Lhimilman, intendant général du commerce de Danemarck, où il jouit en sûreté de la fortune qu'il a faite pendant la guerre au service du roi de Prusse. Cet ancien négociant, décoré aujourd'hui du cordon de l'ordre de Danebrog, est moins remarquable par ses richesses & par le bon

usage qu'il en fait, que par la douceur de ses mœurs, par sa bienfaisance, par sa modestie dans son élévation & sa prospérité, par la profonde connoissance qu'il a de toutes les parties du commerce, enfin par l'avantage de posséder une femme respectable qui a dû mettre le comble à ses vœux & à son bonheur.

Je n'ai pu qu'admirer le progrès des manufactures que M. de l'Archenleben, conseiller d'état, a eu la complaisance de me faire voir : il seconde en effet, pour les faire prospérer, le zele de M. le baron de Bernstorff qui excite & encourage l'industrie.

Les paysans du Danemarck, suivant M. Pluce, qui a fait en 1759 *la balance du Danemarck*, ont toujours fabriqué leurs habillemens ; & pour celui des bourgeois & des troupes, on avoit recours aux étoffes étrangeres. Le général Scholten, Hollandois, fut le premier qui conseilla à Frédéric IV d'établir à ses dépens une manufacture pour l'habillement des troupes de terre & des matelots. Elle fut fondée malgré les oppositions & les intrigues des fournisseurs. Elle sub-

ſiſte encore dans la maiſon de force; on y fait au moins ſoixante mille aunes de drap, & on donne du travail à 1400 ouvriers : les autres fabriques occupent à Copenhague 4000 perſonnes.

Je vous parlerai dans ma prochaine lettre de l'entrepôt qu'on peut y faire pour le commerce du nord, du fameux détroit du Sund, où l'on voit paſſer, année commune, ſix mille bâtimens qui payent tribut au roi de la mer Baltique ; je vous parlerai de la marine militaire & marchande du Danemarck, ſujet intéreſſant & digne d'attention pour un voyageur négociant. On comptoit en 1759 dans les différens ports de Danemarck & de Norwege, 1750 bâtimens marchands Danois; & cette marine a plutôt augmenté que diminué.

Je ne vous écrirai aucun détail ſur la Hollande : venez en juger vous-même, venez voir ce beau pays au printems ; vous y verrez la nature forcée par le travail & l'induſtrie, ne pouvant refuſer ce qu'elle a de plus précieux aux efforts de l'art ; vous y verrez des bois touffus ſur le bord des

canaux, ſouvent environnés d'eau de toute part, qui m'a fait répéter cette ancienne épigramme dont j'ignore l'auteur.

Hic Cytherea tuo poteras cum Marte jacere ;
Nam Vulcanus aquis, & Phœbus pellitur umbris.

Notre ami M. de Calkom me charge de vous inviter de ſa part à venir voir le ſage dans ſa retraite. Il m'a mené aujourd'hui au village & au château de Niſvik, & en me montrant la maiſon d'un gentilhomme catholique, il m'a conté qu'après la réformation, 109 familles de négocians demanderent à l'empereur des lettres de nobleſſe qu'on achetoit 4 à 5000 florins. Elles quitterent le commerce, & à peine en trouve-t-on deux aujourd'hui qui ſe ſoient ſoutenues dans leur premier état. Belle leçon pour les négocians qui ne ſavent pas qu'ils doivent continuer d'être ce qu'ils ont été, pour mériter & pour ſoutenir cette nobleſſe qu'ils obtiennent !

Je ſuis, *&c.*

A la Haye, ce 23 Juin 1762.

FRAGMENT ſur le Style, traduit (1) *de l'italien.*

UN diſcours eſt une ſuite de mots qui correſpondent à une ſuite d'idées; tout diſcours eſt une ſuite de ſons articulés; toute différence dans le ſtyle doit donc conſiſter ou dans la diverſité des idées ou dans la différente ſucceſſion méchanique des ſons repréſentatifs.

La diverſité des idées peut venir ou de la nature des idées mêmes, ou de l'ordre dans lequel elles ſont diſpoſées, ou de ces deux choſes enſemble.

La différence dans l'ordre des ſons peut être relative aux idées mêmes; & cela par cette analogie ſecrete qui ſe trouve entre les idées dépendantes

(1) *Il Caffé : le Caffé*, ou collection d'eſſais ſur différens ſujets de littérature & de philoſophie, imprimée à Milan & publiée par feuilles périodiques. Ces eſſais ſont l'ouvrage de pluſieurs gens de lettres du plus grand mérite.

du sens de l'ouïe & celles qui dépendent des autres sens ; par exemple, la vîtesse & la lenteur , l'aspérité & la douceur , & d'autres modifications semblables sont communes à plusieurs sens. La diversité des sons peut être relative au systême adopté par l'usage , qu'on nomme *grammaire ;* elle peut être aussi relative au plus ou moins d'harmonie avec laquelle les mots se succedent dans le discours.

Tout discours est composé d'idées principales & d'idées accessoires. J'appelle *idées principales* , celles qui sont purement nécessaires , de sorte qu'en les comparant on puisse juger de leur identité ou de leur différence , c'est-à-dire de la vérité ou de la fausseté de la proposition. Une démonstration de géométrie n'est composée que d'idées principales.

J'appelle *idées accessoires* , celles qui servent à augmenter l'énergie de l'idée principale & à fortifier l'impression que celle-ci produit sur le lecteur. Tout discours qui n'est pas purement scientifique contient plus ou moins de ces idées accessoires.

La diversité du style ne peut pas

consister dans la diversité des idées principales, mais dans celle des idées accessoires, si par diversité de style on entend l'art d'exprimer la même chose de différente maniere, ou, pour parler avec plus de précision, l'art de joindre des idées différentes à l'idée principale. Dans ce sens le style d'Archimede ne peut pas être différent de celui de Newton.

Une série compliquée d'idées peut se subdiviser en plusieurs séries partielles, dont chacune contiendra des idées générales relativement à son objet. Il peut donc y avoir différens styles, renfermés, pour ainsi dire, l'un dans l'autre. En général toute affirmation ou négation simple, considérée en elle-même, ne forme point de style; mais plusieurs affirmations ou négations, qui seront subordonnées à une affirmation ou négation principale, pouvant être différentes en elles-mêmes ou différemment disposées, formeront un style.

Quelquefois l'idée principale n'est pas exprimée dans le discours, mais les idées accessoires l'expriment suffisammment. Quelquefois l'idée princi-

pale eſt compliquée & exprimée avec toutes ſes parties conſtituantes ou ſeulement avec quelques-unes de ces parties ; alors, comme il peut y avoir du choix dans les circonſtances qu'on exprime, il peut y avoir diverſité de ſtyle.

Une idée principale compoſée, ſi elle eſt énoncée avec un mot qui y correſponde exactement, ne forme point de ſtyle ; ſi elle eſt exprimée par l'énonciation des différentes parties dont elle eſt compoſée, il peut y avoir du ſtyle, pourvu que le raiſonnement permette de choiſir indifféremment entre ces parties.

La poéſie s'attache plus à combiner qu'à décompoſer, à ſaiſir les reſſemblances que les différences des objets ; elle ſe propoſe ſur-tout de faire des impreſſions fortes ſur l'ame ; elle veut émouvoir plutôt qu'éclairer ; ce dernier effet n'appartient qu'au procédé lent & ſolide de la raiſon. La poéſie ne s'arrête pas à frapper un ſeul ſens ; elle veut en frapper pluſieurs à la fois. Elle réveille pluſieurs ſenſations enſemble, & pour ainſi dire en miniature, tandis que la préſence des objets

actuels les excite en grand, mais quelquefois avec beaucoup moins d'effet; car quoique chacune des sensations excitées par la poésie soit plus petite & plus foible que la sensation dont elle n'est, comme nous avons dit, que la miniature, cependant le produit de toutes ensemble étant plus proportionné à la sensibilité limitée de notre ame, a plus d'effet que les sensations plus fortes excitées par la réalité; parce que l'attention ne peut embrasser celles-ci toutes ensemble, & que d'ailleurs leur vivacité même exclut ces idées accessoires qui augmentent l'impression des autres. C'est pour cela que les descriptions poétiques donnent souvent un plaisir, lequel, joint à celui qui résulte d'une imitation heureuse, surpasse l'impression même des objets réels.

Ceci donnera la solution d'un paradoxe apparent; c'est que les théorêmes de philosophie les plus généraux & les plus féconds, quoique très-abstraits, ont je ne sais quoi de poétique; ils excitent dans l'ame un sentiment vif de satisfaction, un certain frémissement intérieur, dont l'effet ne dif-

fere pas beaucoup de l'enthousiasme de la poésie. L'ame ne sauroit être occupée de vérités grandes, de quelque genre qu'elles soient, sans qu'une foule d'idées accessoires viennent s'offrir à elle.

C'est moins la multitude que le choix des idées accessoires qui forme la beauté du style. Les passions fortes & générales sont assez constantes & uniformes dans tous les hommes; c'est sur-tout par la multitude des opinions & des coutumes qu'ils different. Les idées accessoires qui dépendent des opinions & des coutumes, produisent une beauté variable & passagere; les idées, qui tiennent aux passions, résistent aux effets du tems qui altere & change tout. Les premieres peuvent augmenter ou diminuer de prix, selon la passion dominante de la nation pour laquelle on écrit; les secondes peuvent perdre tout leur agrément & devenir insipides & importunes.

Le style est diffus lorsque les mêmes idées accessoires se trouvent répétées dans le discours, ou lorsqu'il y en a plusieurs qui ne different que très-peu entre elles. Ce qui rend aussi le style

diffus, ce n'est pas tant la multitude que le peu d'importance des idées accessoires, relativement au sujet principal.

Le style est concis quand les idées principales sont accompagnées d'idées accessoires en petit nombre, mais importantes, & se succedent rapidement; quand le discours éveille plus d'idées que les mots n'en expriment. Le style est concis & en même tems clair, quand les idées exprimées rappellent les idées sous-entendues; il est obscur, quand le lecteur est incertain sur le choix des idées sous-entendues.

L'usage des métaphores est du plus grand secours pour le style. Les objets ont plusieurs côtés par lesquels ils se ressemblent: ainsi, tout mot qui exprime un rapport commun entre deux objets peut servir à les exprimer tous les deux, c'est-à-dire que les deux idées peuvent aisément s'associer dans l'entendement & se réveiller réciproquement. La métaphore sera bonne, c'est-à-dire juste, naturelle, &c. quand le côté semblable de l'objet qui forme la métaphore fera une impression assez sensible pour empêcher l'esprit de s'ar-

rêter sur les côtés par lesquels cet objet differe de celui qu'on veut exprimer. La métaphore sera étrange, gigantesque, &c. quand la ressemblance sera si foible, ou qu'elle se trouvera associée avec des différences si sensibles ou si nombreuses, que les côtés dissemblables se présenteront plus promptement à l'esprit que celui qui forme le rapport commun.

Plus un peuple est sauvage, moins il voit les différences des objets, & par conséquent plus ses métaphores seront fortes & hardies. Cette progression a cependant des limites, parce que dans les premiers degrés de barbarie, il peut y avoir différens degrés de stupidité. On peut juger par-là combien les langues & les opinions des hommes doivent avoir d'influence réciproque entre elles.

Le vulgaire en général n'est guere déterminé à considérer les différences des objets que par les différences des mots. Les limites de ses observations sont celles de son vocabulaire. Il regarde comme semblables les choses qui s'expriment par des termes semblables, & comme différentes celles

qui s'expriment par des mots différens. Ainsi en comparant le dictionnaire verbal d'un peuple avec le dictionnaire réel, c'est-à-dire avec son encyclopédie, on peut juger du genre de connoissances dans lequel il a fait le plus de progrès, & par conséquent de l'esprit & du goût général de la nation. Il faut en conclure que les sciences ne se perfectionneront chez un peuple qu'après que le langage sera perfectionné, & que le siecle de l'élocution précédera toujours le siecle de la philosophie. Il peut y avoir à cela quelques exceptions qui ne détruisent pas la théorie générale.

On peut voir par-là combien vaine est la prétention de ceux qui croient que leur langue a toute sa perfection & qui veulent la fixer par l'autorité de livres & de dictionnaires classiques. Ces entraves, dont on cherche à gêner le libre essor des esprits, arrête les progrès du langage, qu'il faut considérer, non comme un ornement, mais comme une partie considérable de la masse des idées d'une nation.

Afin de fixer une langue, il faudroit qu'elle eût tous les termes nécessaires;

& les meilleurs termes possibles, pour exprimer toutes les idées; il faudroit que toutes les irrégularités & les anomalies en fussent bannies. Quelle est la langue qui soit arrivée à ce degré de perfection?

Le sort ordinaire des expressions métaphoriques est de perdre leur qualité même de métaphores, & de devenir l'expression propre de l'objet qu'elles représentent, lorsqu'elles deviennent communes & familieres au peuple, c'est-à-dire quand la nécessité, seule cause des progrès que fait le vulgaire abandonné à lui-même, le force à recourir aux métaphores pour exprimer ses idées. La raison de ce phénomene est dans l'association continuelle de l'expression métaphorique avec un objet dont elle n'est pas le terme propre. C'est pour cela que le style change de nature par la succession des tems; l'impression que tel morceau faisoit sur les esprits n'est plus la même; ce qui paroissoit il y a deux siecles plein de chaleur & de noblesse, nous paroît aujourd'hui froid & trivial; c'est que ce qui présentoit au commencement un rapport entre

deux idées n'est plus que le signe d'une seule. C'est au grammairien subtil, ou plutôt au philosophe profond, qu'il appartient de remonter de l'expression qui semble le terme propre à la métaphore d'où elle est dérivée. Cette recherche est très-propre à faire connoître les origines & les développemens de nos idées & de nos erreurs, connoissance qui renferme en elle les germes primitifs de toutes les autres, dont elle est le fondement & la base.

Quand une idée a une grande affinité, soit réelle, soit apparente, avec quelques autres idées, il arrive souvent que l'expression propre de cette idée devient une expression commune à toutes ces autres idées analogues : ainsi le mot grec *pneuma*, qui signifie *esprit*, signifia d'abord *vent*, puis *souffle*, puis *ame*, & enfin une qualité particuliere de l'ame, &c.

Les changemens que les hommes font dans les langues sont toujours proportionnés au besoin qu'ils en ont. Ils se serviront long-tems d'une expression voisine de l'idée qu'ils veulent rendre, avant que d'en former une nouvelle. Les hommes sont des animaux

naux imitateurs, qui s'écartent le moins qu'ils peuvent de leurs premiers modeles. Il semble que le principe de la moindre action, qui a tant d'influence dans le physique, s'étende aussi sur le moral.

Lorsqu'une langue subit des changemens rapides, c'est donc un indice certain qu'il s'est fait une révolution dans les idées de la nation qui la parle; & par la nature des changemens de la langue on pourra juger de ceux qui se sont faits dans les idées. Ainsi le langage s'adoucit sous le despotisme, tandis que la liberté politique & les guerres civiles lui donnent de la vigueur & de l'aspérité.

La nature des métaphores servira plus encore à faire connoître le caractere dominant de la nation, sinon tel qu'il est actuellement, du moins tel qu'il a été en un certain tems; car les expressions durent plus long-tems que les choses mêmes dont elles sont le signe. Par un procédé conforme à la nature de l'esprit humain, les métaphores sont toujours tirées des objets qui intéressent le plus une nation, qui lui sont le plus familiers, & dont elle

fait un uſage continuel pour exprimer d'autres objets. Ainſi ſelon que les métaphores ſont priſes de la guerre, de l'amour, du commerce, &c. elles indiquent le génie particulier du peuple.

La différence des ſtyles naît ou de la différence des paſſions de l'écrivain, ou de la différente diſpoſition de ſes idées.

Une paſſion eſt une impreſſion forte & conſtante de la ſenſibilité fixée toute entiere ſur un ſeul objet. Elle modifie & transforme en elle-même toutes les paſſions plus foibles, qui ſervent même à accroître la force de la dominante.

Un ſentiment eſt une paſſion en petit; il agite l'ame avec moins de force & de durée que celui qui conſtitue la paſſion; mais ſes effets ſont proportionnément les mêmes. Tant qu'il dure il modifie & transforme en lui tous les ſentimens plus foibles. Il y aura donc, comme dans les idées, des ſentimens principaux & des ſentimens acceſſoires. Ceux-ci ſerviront à augmenter la force du ſtyle paſſionné. Les paſſions & les ſentimens qui ſont les diminutifs des paſſions, ſont trop

uniformes dans leurs objets & trop constans dans leurs effets, pour qu'on en puisse supporter long-tems sans ennui la peinture toute nue. Ce sont donc les passions & les sentimens accessoires qui font dans ce genre la force du style, parce qu'ils varient à l'infini les passions & les sentimens principaux, & qu'ils les modifient de mille manieres, dans le monde poétique comme dans le réel.

Lorsqu'on dit que l'écrivain doit être pénétré de la passion qu'il veut exciter en nous, on entend sans doute qu'il doit éprouver le sentiment qui est la *miniature* de cette passion ; & c'est la disposition la plus propre pour l'exprimer heureusement. S'il étoit véritablement affecté de la passion même, il seroit plus empressé de la satisfaire que de la peindre. Mais s'il n'a que le sentiment dont nous parlons, il se trouvera placé dans cette distance convenable, d'où une partie de son ame pourra, si j'ose m'exprimer ainsi, contempler l'autre, & choisir les traits principaux & caractéristiques de sa propre sensibilité.

Les ames poétiques, d : toute es-

pece, acquierent l'habitude d'exciter en elles-mêmes les sentimens les plus opposés à leurs goûts; les circonstances de la vie fournissent les occasions d'en faire les premiers essais, & l'habitude se forme par la facilité qu'ont les actes de l'esprit à devenir de méchaniques volontaires, & de volontaires méchaniques, facilité proportionnée à la répétition des actes mêmes. Si l'impression est répétée sans interruption, elle devient passion, & s'empare de la sensibilité qui exclud alors ou transforme tous les autres sentimens; si les impressions sont variées & interrompues, la facilité de les exciter sera d'autant plus grande, que les passages d'un sentiment à un autre seront plus nombreux & plus divers. . . . . .



LETTRE sur le voyage de M. Smolett en France.

M. Smolett, médecin & bel esprit, connu en Angleterre par des histoires, des romans, des critiques, des pieces de théatre, des traductions & des pamphlets politiques, partit de Londres en 1763, dévoré d'humeur & de spleen, dans le dessein d'aller au sud de la France chercher un remede au délabrement de sa santé. Après cinq mois de séjour dans ce royaume, il passa à Nice, d'où il alla faire quelques excursions en Italie. Enfin, au bout de deux ans de courses pénibles & infructueuses, il est retourné dans sa chere patrie, plein du plus profond mépris pour les hommes & les choses qu'il venoit de voir.

M. Smolett a publié dans sa langue, en 1766, l'histoire de son voyage qu'il auroit pu intituler son *Odissée*; car, semblable à Ulisse, il (1) a par-

(1) . . . . . . *Multorum providus urbes Et mores hominum inspexit. . . . aspera multa Pertulit.*

couru bien des villes en obſervant les mœurs, & il a eu beaucoup à ſouffrir parmi les peuples barbares & mal élevés chez leſquels ſon mauvais deſtin l'a forcé de vivre pendant quelque tems. Heureuſement il n'a eu à ſe défendre ni contre le chant des ſyrenes, ni contre les enchantemens des Circés, ni contre les ſéductions des Calipſos; il avoit avec lui ſa Pénélope qui l'a préſervé de ces dangers.

C'eſt un redoutable obſervateur que M. Smolett. Nos vices, nos défauts & nos ridicules ſont depuis longtems l'objet de la plus amere cenſure, tant de la part des étrangers que de celle de nos compatriotes mêmes; mais ſans M. Smolett, l'Europe ne ſauroit pas encore combien nous ſommes groſſiers, ignorans & barbares. Il expoſe notre nudité aux yeux des nations avec une inhumanité ſans exemple. On en jugera par le précis que nous allons donner de ſa relation. Sans chercher à repouſſer ni à atténuer la rigueur de ſes jugemens, nous les rapporterons avec une candeur qui peut-être nous méritera l'indulgence de nos lecteurs, & donnera à notre

censeur même quelque remords de nous avoir si maltraités.

M. Smolett, piqué contre la cour qui ne lui donnoit point de pension, contre les méchans qui disoient du mal de ses livres & contre le public qui ne les lisoit pas, & par-dessus tout cela astmatique & vaporeux, se mit en route, au mois de juin 1763, avec sa famille & se rendit à Douvres.

Le détail de toutes les mortifications qu'il a eu à essuyer dans ce malheureux voyage, commence dès la premiere journée, & sa relation nous a paru aussi attendrissante que la comédie *des vingt-six infortunes d'Arlequin.* La route de Londres à Douvres lui a paru odieuse: des chambres froides & de mauvais lits, une cuisine exécrable, du vin empoisonné, des domestiques négligens, des hôtes insolens & des mémoires scandaleusement chargés; voilà ce qu'il a *observé* dans les auberges. Notre voyageur pense qu'il seroit de l'honneur du gouvernement britannique de réformer de si horribles abus, c'est-à-dire, de rendre les hôtelleries commodes & bien fournies, & les cabaretiers désintéressés

& honnêtes gens ; ce qui, comme on voit, seroit fort aisé.

On dit communément que Douvres est *une caverne de voleurs*, & M. Smolett convient que ce propos n'est pas sans fondement ; mais ce qu'il trouve d'affreux, c'est que les Anglois, comme les étrangers, y soient également la victime de la rapacité & de l'insolence des aubergistes. Il voudroit que ces Messieurs fussent assez bons citoyens pour épargner leurs compatriotes, & se contenter d'*écorcher* les ennemis de la république. Mais notre voyageur ne se flatte pas sans doute de voir réussir son projet de réforme ; la route de Londres à Douvres est sans cesse, couverte d'étrangers de tous les pays, qui ont gâté les mœurs des bons aubergistes Anglois, & les ont dégoûtés de tout sentiment de politesse, de générosité & de patriotisme.

M. Smolett, qui a bien réfléchi sur toutes les incommodités des voyages, trouve que la dépense en est une des plus grandes. Il ne peut passer de Douvres à Boulogne sans louer un paquebot, qui lui coûte huit guinées ; quand

le paquebot eſt à la hauteur du port de Boulogne, il faut un bateau qui le tranſporte à terre avec ſes effets; nouvelle dépenſe; mais ce n'eſt pas tout: quand il eſt débarqué, une troupe de *fainéans* ſe préſentent pour porter le bagage à l'auberge & veulent encore être payés. Toutes ces exactions donnent bien de l'humeur à notre vôyageur; mais ce qui y met le comble, c'eſt qu'en arrivant trop matin à l'auberge il trouve tous les lits occupés, & ſe voit obligé d'attendre qu'on ſoit levé pour avoir une chambre. Tous ces événemens ſi intéreſſans ſont décrits avec beaucoup de détails, & donnent lieu à des réflexions bien ameres ſur le peu d'hoſpitalité qu'on trouve en France. On croiroit, dit notre obſervateur, *que les François ſont toujours en guerre avec les Anglois, car ils les pillent ſans miſéricorde.* Il ajoute ici ſur le droit d'aubaine quelques traits auxquels nous n'avons rien à répondre. Nous dirons ſeulement qu'on avoit propoſé, vers la fin du dernier regne, d'abolir cet uſage, qui paroît auſſi peu conforme aux principes de la politique qu'à ceux de

l'humanité. Un grand magistrat s'y opposa, & donna pour raison que c'étoit la plus ancienne loi de la monarchie ; mais depuis ce tems-là ce droit a été supprimé, par des traités ou conventions particulieres, en faveur de plusieurs nations de l'Europe.

Revenons à notre voyageur. Il prit assez philosophiquement la mortification commune de voir ses coffres visités par les commis de la douane; mais ce qui lui fait jetter les hauts cris, c'est la cruauté qu'on eut de retenir pendant quelque tems une caisse de ses livres pour les envoyer à la Chambre syndicale d'Amiens : *& les François*, s'écrie-t-il, *se piquent de politesse & d'hospitalité !*

M. Smolett est resté trois mois à Boulogne ; pendant ce tems il a fait des observations importantes sur les mœurs & le gouvernement. C'est surtout dans ses entretiens avec son hôte & ses hôtesses qu'il puisoit de grandes lumieres sur le caractere de notre nation. Son hôte étoit un jeune homme, qui avoit un emploi dans les fermes, fort joli garçon, très-obligeant, mais libertin & plein de vanité ; & M. *Smo-*

lett conclut que *la vanité est la passion dominante des François.*

Il juge que les habitans de Boulogne descendent des anciens Flamands, parce qu'ils ont la peau fine, le teint fleuri & les cheveux blonds; au lieu que les naturels de France ont, selon lui, les cheveux noirs, la peau brune & le teint olivâtre. Remarque curieuse qui avoit échappé jusqu'ici à tous les voyageurs!

Les Boulonnois, dit M. Smolett, *sont très-féroces & très-vindicatifs. Il se commet fréquemment, tant dans la ville que dans la campagne, des meurtres barbares, & les paysans, par ressentiment ou par envie, sont assez dans l'usage de mettre le feu à la maison de leurs voisins.* Pour peu que ces peuples aient l'esprit de vengeance que notre voyageur leur attribue, nous ne lui conseillons pas de retourner chez eux.

La noblesse de la province n'est pas mieux traitée. *On ne peut pas voir*, selon lui, *une race de mortels plus* insignifiante *que les nobles de Boulogne. Sans dignité, sans esprit & sans bon sens, ils sont méprisables par leur orgueil, & ridicules par leur vanité, &c.*

C'eſt avec ce ton de politeſſe & de décence que notre voyageur juge des hommes qu'il n'a vus que par la fenêtre de ſon auberge ; car il eſt bon de remarquer que pendant ſon ſéjour à Boulogne, il étoit ſi malade qu'à peine a-t-il quitté le coin de ſon feu ; mais il étudioit les mœurs du pays, en cauſant avec ſon hôte le commis des fermes, & avec la ſervante de l'hôtellerie.

Une des choſes qui choquent le plus cet impitoyable cenſeur de nos *mœurs*, c'eſt la *beſtiale* coutume, qu'il a remarquée chez *tous les gens polis*, de ſe laver la bouche après le repas, *les uns devant les autres*. Il compare agréablement cet uſage à celui qu'on prétend avoir été établi dans l'ancienne Egypte, où, dans toutes les bonnes maiſons, chacun avoit près de ſoi tout ce qu'il falloit pour ſatisfaire ſes beſoins naturels ſans fauſſer compagnie. M. Smolett ajoute qu'il vaudroit mieux fonder des écoles où les jeunes gens apprîſſent à manger ſans ſe ſalir la bouche, que de permettre qu'on ſe la nettoiât ainſi devant tout le monde. Preſque toutes ſes obſervations ont la

même importance & la même délicatesse.

M. Smolett, aussi instruit de l'état de nos finances que de celui de nos mœurs, a calculé dans son auberge de Boulogne les revenus de la France, & il affirme qu'ils ne montent pas à plus de dix millions sterlings (un peu plus de deux cens millions de notre monnoie). S'il avoit consulté là-dessus son ami le commis des fermes, il n'auroit pas fait un si mauvais calcul.

Notre voyageur quitte enfin Boulogne & vient observer les mœurs des François à leur source, c'est-à-dire dans la capitale. Il n'a pas manqué de voir en passant les écuries de Chantilly & le trésor de l'abbaye de Saint Denis. Le premier trait de sa critique tombe sur quelques statues qu'il a vues dans cette abbaye & qu'il trouve absolument *dans le goût François*, c'est-à-dire sans vérité, sans correction & sans élégance. Le trait est dur, mais nos artistes doivent se consoler; M. Smolett ne traite pas mieux la *Vénus de Médicis*, qu'il a vue en Italie. Il trouve que les traits de la Déesse sont sans beauté, & que son attitude est

gauche. Il faut convenir que M. Smolett a le goût singulierement délicat ; mais un Anglois qui connoît les chef-d'œuvres dont l'illustre (1) Roubillac a décoré l'abbaye de Westminster, doit être difficile en fait de sculpture.

En examinant le trésor de Saint Denis, M. Smolett, à qui rien n'échappe, s'est douté encore que dans la prodigieuse quantité de pierres précieuses qu'on lui montroit, il pourroit bien y avoir quelques pierres fausses ; & nous croyons en effet que ses soupçons ne sont pas destitués de vraisemblance.

J'ai observé, dit M. Smolett, *une chose très-extraordinaire des auberges françoises, & qui me paroît faire une exception* remarquable *au caractere général de la nation ;* c'est que les hôtes, hôtesses & servantes des cabarets n'ont pas la moindre complaisance pour les étrangers ; ce qui forme, ajoute-t-il, un singulier contraste entre les François & les Anglois. En France tout le monde est complaisant hors les auber-

---

(3) Statuaire qui a beaucoup de réputation à Londres & dans la banlieue.

giftes ; en Angleterre il n'y a guere que les aubergiftes qui foient complaifans. Nous pourrions rappeller à M. Smolett ce qu'il a dit lui-même des auberges de la route de Londres à Douvres ; mais nous ne voulons pas troubler le plaifir d'une fi belle découverte.

M. Smolett arrive enfin à Paris dans un hôtel garni. Là il fe met à obferver les mœurs par fa fenêtre. Il voit dans la boutique d'un ferrurier voifin trois jeunes filles qui paffoient une partie de la matinée à manger du pain & du raifin, l'autre partie à leur toilette & le refte du jour à ne rien faire ; d'où notre obfervateur conclud que *le peuple & même les bourgeois de Paris vivent en automne de pain & de raifin*, & qu'il y regne en général un efprit *de diffipation & d'oifiveté qui fe remarque dans toutes les claffes de la nation.* On ne peut s'empêcher de rappeller encore une fois le conte fi fouvent répété de cet étranger, qui, en paffant par Blois, eut quelque querelle avec fon hôteffe qui étoit rouffe, & qui écrivit fur fon *album : nota, que les femmes de Blois font rouffes & acariâtres.*

Nous nous étions piqués jufqu'à

présent d'entendre l'art de nous loger agréablement & commodément ; on nous avoit fait croire que les maisons de briques des habitans de Londres étoient étroites, écrasées, enfumées, avec de petites croisées, de petites portes, de petites cours & sans jardin ; que les plus grands seigneurs, peu jaloux d'être bien logés dans la capitale, réservoient leur faste & leur magnificence pour leurs maisons de campagne ; qu'il n'y avoit pas à Londres dix hôtels comparables à six cens hôtels qu'on connoît à Paris, & que la moitié de ces dix beaux hôtels de Londres avoient été construits, distribués & meublés sur des modeles françois ; mais voici M. Smolett qui vient déconcerter étrangement toutes nos idées là-dessus. « Ce n'est qu'en Angle»terre, dit-il, qu'il faut chercher des »appartemens gais, des ameublemens »agréables, de la commodité & de la »propreté.... Malgré le caractere des »François, leurs maisons sont *toutes* »tristes ». On croiroit d'abord que notre voyageur, transporté au fauxbourg Saint Marceau, n'a vu que les maisons de son quartier ; mais écou-

tez-le encore. « Malgré tous les orne-
» mens qu'on a prodigués à Verſailles,
» c'eſt une (1) *lugubre* habitation. Les
» appartemens ſont obſcurs, mal meu-
» blés, mal-propres & n'ont rien de
» royal. Mettez enſemble le château,
» la chapelle & les jardins, tout cela
» ne forme qu'un compoſé biſarre de
» magnificence & de petiteſſe ». Voilà une critique de Verſailles tout-à-fait neuve & à laquelle nous n'avons pas la force de répondre. Mais ce n'eſt pas tout. Trianon, Marly & Choiſy ne ſont que des colombiers, ſelon cet impitoyable cenſeur, & il nous aſſure que le roi d'Angleterre eſt beaucoup mieux logé. Aſſurément, ſi cela eſt, ſa Majeſté Britannique eſt le monarque le mieux logé du monde; mais nous n'aurions jamais cru que l'ancien hôpital de Saint-Jacques, appellé aujourd'hui *le palais de Saint-James*, fût une habitation plus impoſante & plus royale que le château de Verſailles; & nous penſons que s'il y avoit ſur la terre un palais dont le colombier reſ-

(1) Je n'ai pas pu mieux rendre le mot anglois *diſmal*.

semblât à Trianon, les amateurs seroient bien du chemin pour l'aller voir.

M. Smolett nous reproche d'avoir transporté sur notre théatre de musique une traînante & langoureuse psalmodie d'église. Cette critique n'est pas assez neuve pour être digne d'un observateur si perspicace; mille étrangers l'ont dit avant lui, & nous commençons à en croire quelque chose.

On imagine bien que notre censeur n'aura pas épargné notre théatre: c'est l'objet principal de la rivalité littéraire des deux nations. Nos meilleures tragédies, selon M. Smolett, manquent d'incidens, & le dialogue de nos comédies n'est composé que de *maximes insipides de morale, sans esprit & sans reparties;* & qu'on ne croie pas qu'il en ait jugé par quelques drames de nos jeunes auteurs modernes; c'est Racine & Moliere qu'il attaque & qu'il nomme. Que nos tragédies paroissent froides & vuides d'action aux admirateurs de Shakespeare, cela doit être; c'est un sort que Racine doit subir, & qu'il partage avec Euripide & Sophocle: mais Moliere avoit jusqu'ici trou-

vé grace (1) aux yeux même des plus zelés partisans de Wicherley, de Vanbrugh & de Congreve. Dryden, qui traite nos auteurs dramatiques avec tant de mépris dans toutes les préfaces de ses misérables drames, Dryden lui-même épargne Moliere. Dans la préface de son Amphytrion, en citant Plaute & Moliere, il ajoute : *ces deux plus grands noms de la comédie ancienne & moderne.* Mais M. Smolett est intrépide dans ses opinions ; & en fait de poésie dramatique, c'est un juge compétent ; nous prendrons la liberté de lui dire : « *Vous êtes orphevre, M.* » *Josse :* vous avez fait une tragédie » que M. Garrick n'a pas voulu rece-

(1) Il faut en excepter un poëte nommé Shadwell, qui a fait quelques comédies, & entr'autres une platte copie de l'*Avare* de Moliere. C'*est par paresse*, dit-il dans la préface, *que j'imite ce poëte, & je me flatte qu'il ne perdra rien entre mes mains.* On en peut juger par un seul trait. Quand le fils d'Arpagon apprend que sa maîtresse va épouser son pere, il se trouve mal ; Arpagon l'envoie à la cuisine *boire un bon verre d'eau claire.* Dans Shadwell l'avare dit à son fils d'aller *boire un verre d'eau de vie.* Quand on corrige ainsi Moliere, on est dispensé de l'estimer.

» voir (1) & une petite comédie qu'on » a jouée & oubliée ; mais ce n'en est » pas assez pour mépriser Moliere. » Consultez sur le mérite de notre » poëte ce M. (2) Garrick, qui a re- » fusé votre tragédie, & son associé » en poésie, M. Colman, le traduc- » teur de Térence ; ils connoissent » bien notre théatre & ont enrichi le » vôtre des seules bonnes comédies » qu'on y ait jouées depuis long- » tems ; ils vous conseilleront d'étu- » dier les drames de Moliere & de » brûler les vôtres ». Mais il n'y a point d'autorité qui en impose à M. Smolett. Dans ses jugemens il ne releve que de sa propre opinion.

Toutes ces imputations sont encore bien peu de chose en comparaison de celles qui suivent. Nous allons les exposer fidelement & sans rien

---

(1) La tragédie intitulée *le régicide*, est imprimée ; la comédie a pour titre : *les représailles.*

(2) M. Garrick, dont les talens, comme acteur, sont au-dessus de tout éloge, a écrit plusieurs petites comédies où il y a beaucoup de comique, & d'entente du théatre.

diſſimuler, car il faut avaler le calice juſqu'à la lie.

1°. *Le caractere des François, comme nation, eſt vraiment ridicule à bien des égards ;* car M. Smolett a vu ſur la route de Choiſy cinq à ſix chaſſeurs deſcendre de fiacre pour y tirer des lievres.

2°. *La France eſt le réſervoir général d'où ſont découlées toutes les abſurdités du mauvais goût, du luxe & de la folie qui inondent l'Europe ; & les ſources qui rempliſſent ce réſervoir ſont la vanité & l'ignorance.* Ce qui eſt prouvé ſur-tout par l'uſage de la pommade dont nos femmes graiſſent leurs cheveux, & du rouge dont elles enluminent leurs joues ; pratiques monſtrueuſes, dont l'une eſt empruntée des Hottentots, & l'autre des Iroquois. M. Smolett fait à propos du rouge une remarque tout-à-fait neuve, & qui prouve combien il a été à portée de connoître nos *mœurs :* c'eſt que ſans cet horrible maſque aucune femme, ſelon lui, ne peut paroître à la cour ou dans le beau monde ; il dit que c'eſt une marque de diſtinction qui n'appartient qu'aux femmes de qualité & qu'aucune bourgeoiſe n'oſeroit ſe permettre.

3°. A juger des femmes Françoises par l'éducation qu'on leur donne & par la vivacité naturelle de leur caractere, il ne faut en attendre *ni raison, ni sentiment, ni discrétion.* Babiller, danser & jouer aux cartes, voilà tout ce qu'on apprend aux jeunes demoiselles, & ce qui suffit pour briller dans le grand monde.

4°. Il n'y a rien de si impertinent qu'un petit-maître, & *tous* les François sont petits-maîtres, depuis le marquis en broderie & en dentelles, jusqu'au garçon perruquier couvert de farine, qui trotte dans les rues avec ses cheveux en queue & son chapeau sous le bras.

5°. La modestie & la circonspection sont des choses absolument inconnues aux François; & je m'étonne, dit M. Smolett, qu'il y ait dans leur langue des mots pour les exprimer.

6°. M. Smolett définit la politesse, *l'art de se rendre agréable*; cet art, ajoute-t-il, suppose nécessairement un sentiment de décence & de délicatesse; or le François n'a aucune idée de ces qualités, & par conséquent ne peut être regardé comme poli. On

voit par-là que notre censeur attaque notre réputation jusques dans ses derniers retranchemens; mais en nous refusant jusqu'au petit mérite de la politesse, il n'attend pas sans doute que nous lui en trouvions beaucoup, car il n'a pas mis en usage à notre égard *l'art de se rendre agréable.*

7°. Ce que M. Smolett a remarqué de la corruption de nos mœurs, en fait de galanterie, fait dresser les cheveux. L'insolence & la perfidie caractérisent nos jeunes gens. Ils ne font l'amour à une femme que pour la déshonorer; & pour y réussir ils forgeront, s'il le faut, des calomnies ou de fausses lettres. Recevez un François chez vous; comblez-le de politesse & d'amitié; pour récompense il mettra tout en usage pour séduire votre femme, votre fille ou votre sœur; & plutôt que de ne pas trouver une victime, il fera sa cour à votre grand'-mere. C'est le ton de la bonne compagnie.

8°. Le François en général est incapable d'amitié; mais si par hasard il s'en trouvoit un capable de ce sentiment, il seroit insupportable à un vé-

ritable Anglois, par son babil, son impertinence & ses importunités.

Voilà huit chefs d'accusation des plus graves, & nous en avons supprimé bien d'autres moins considérables; mais nous avons la bonne foi de dire que, dans cette proscription générale, M. Smolett n'a pas compris rigoureusement tous les individus de la nation; il avoue qu'il peut y avoir en France des hommes & même des femmes de mérite; mais le nombre en est si petit que l'exception est sans conséquence. Il ne faudroit pas croire, ajoute-t-il, que les François fussent un peuple de philosophes parce qu'ils ont produit Descartes, Maupertuis, Réaumur & Buffon. Voilà un choix bien spirituel & une association bien heureuse! Réaumur & Maupertuis, à côté de Descartes & de M. de Buffon! M. Smolett est aussi adroit en éloge qu'en satyre, & se connoît en mérite philosophique comme en politesse & en bon goût.

M. Smolett, après avoir séjourné près de quinze jours à Paris, pour observer toutes les belles choses qu'on vient de lire, & beaucoup d'autres, se mit

mit en route pour Montpellier. Nous ne le ſuivrons pas dans ce voyage, non plus que dans celui qu'il a fait enſuite à Nice & en différentes parties de l'Italie ; nous nous contenterons de dire qu'il montre par-tout la même gaîté d'imagination, la même fineſſe dans ſes vues, la même juſteſſe dans ſa critique & la même politeſſe dans ſon ton.

Nous terminerons donc cette lettre par une anecdote ſinguliere que rapporte notre voyageur. Etant arrivé à Montpellier, on lui conſeilla de conſulter M. F..... l'un des médecins qui avoient le plus de réputation. M. Smolett, qui ne ſe ſoucioit pas de le voir, écrivit un mémoire en belles phraſes de latin moderne, dans lequel il expoſoit l'hiſtoire & les progrès des infirmités dont il ſe plaignoit. Il remit ce mémoire à ſon *valet de louage* & lui ordonna de le porter, avec un louis d'or, à M. F.... Le domeſtique rapporta une réponſe, qui eſt en effet très-abſurde & très-ridicule, & qui ſuppoſe que l'auteur n'avoit pas entendu un mot de la conſultation latine. M. Smolett a imprimé ces deux pieces

& se moque à son aise du docteur de Montpellier ; mais il est nécessaire que nous ajoutions que ce médecin est mort. Nous n'accuserons pas M. Smolett d'avoir calomnié ainsi la mémoire d'un homme qui n'est plus, pour amuser le peuple Anglois ; nous aimons mieux le trouver ridicule que méchant ; mais nous avons de la peine à croire qu'un médecin, qui avoit autant de pratique & de réputation que celui dont il est question ici, ait fait une réponse aussi stupide & aussi impertinente que celle qu'on lui attribue. La seule conjecture vraisemblable qu'on puisse se permettre, c'est que M. Smolett, comme M. de Pourceaugnac, aura été joué par un valet rusé, qui, au lieu de porter au médecin la consultation, aura fait la réponse lui-même afin d'avoir le louis d'or.

Il ne nous reste plus qu'à prendre congé de notre voyageur, en le félicitant sur le succès de son ouvrage ; c'est de tous ses romans celui qui sans doute aura le mieux réussi. Il connoît le goût & les besoins de ses compatriotes, & l'a composé vraisemblablement pour servir de préservatif contre

cette maladie incompréhensible qui fait sortir tant d'Anglois de leur bienheureuse patrie qu'ils adorent, pour aller se désennuyer chez ces peuples barbares & frivoles, qu'ils méprisent. Il n'y aura pas d'enfant de bonne maison à qui dorénavant on n'apprenne à lire dans le *voyage* de M. Smolett. Nous ne doutons pas aussi qu'il ne s'en fasse promptement en Hollande une belle traduction, qui se vendra merveilleusement à la foire de Leïpsick, & fera sûrement plus de fortune sur les bords de l'Elbe & de l'Oder, que la traduction de son *histoire d'Angleterre* n'en a faite parmi nous. Nous ne savons pas si le peu de cas qu'on a fait en France de cet ouvrage est le motif de la sévérité avec laquelle il nous a traités. Mais aussi de quoi s'avise M. Smolett d'écrire son histoire en même tems que M. Hume fait la sienne? la partie n'étoit pas égale. M. Hume, sans flatter ni déchirer aucun parti, sans faire le portrait d'aucun personnage vivant sous un nom ancien, sans avoir recours à ces petits artifices *bibliographiques* que M. Smolett entend, dit-on, si bien, a cru que le meilleur

moyen de donner du cours à son livre étoit de le faire bon, & il a laissé un ouvrage qui sera lu dans tous les tems, traduit dans toutes les langues, & qui fera, chez toutes les nations, aimer & respecter le philosophe humain & impartial qui en est l'auteur.

Il a paru il y a quelque tems un autre livre anglois, dont le titre seul fait bien connoître la disposition générale de cette nation à l'égard des étrangers. Voici ce titre: *le guide du gentilhomme dans son tour en France, écrit par un officier de marine qui a voyagé dernierement, muni d'un principe qu'il recommande très-sincérement à ses compatriotes: c'est de ne pas dépenser plus d'argent dans le pays de nos* ennemis naturels, *qu'il n'en faut pour soutenir avec décence le caractere d'Anglois.*

Il seroit difficile de n'être pas révolté de cette dénomination d'*ennemis naturels* que nous appliquent la plupart des Anglois. Hommes barbares! la nature ne vous donne que des freres, c'est la cupidité qui vous fait des ennemis.

Le livre que nous annonçons ici ne mérite pas qu'on s'y arrête; nous n'en

citerons qu'un trait curieux. L'auteur, en paſſant à Avignon, a été ſurpris d'y voir une ſi grande quantité de belles femmes; mais il trouve enfin l'explication de ce phenomene dans le ſéjour qu'ont fait dans cette ville un grand nombre d'Anglois, qui ont été obligés de fuir leur patrie avec le Prétendant. On voit par toutes ces petites naïvetés réunies, que les Anglois croient, non ſeulement que les vrais principes de la politeſſe dans les manieres & du bon goût dans les arts, ne ſe trouvent que chez eux, mais encore qu'on leur doit le peu de lumieres & même de beauté qui eſt répandu dans le reſte de l'Europe.

ESSAI sur les anciens Menestrels, traduit de l'anglois.

Les menestrels ont vraisemblablement succédé aux anciens bardes, qui réunissoient les arts de la poésie & de la musique, & chantoient des vers de leur composition, qu'ils accompagnoient du son de la harpe.

On sait assez quel respect les Bretons avoient pour leurs bardes; toutes les nations du nord avoient la même considération pour leurs *scaldes*. L'art de ces anciens poëtes étoit regardé comme quelque chose de divin; leur personne étoit sacrée; ils étoient invités & accueillis à la cour des rois & dans les palais des grands, & par-tout ils étoient recherchés, honorés & bien payés. Rien ne ressemble plus à l'idée que les anciens Grecs avoient de leurs poëtes; & cette ressemblance en cela ne doit pas être regardée comme une imitation, mais

comme le produit de sentimens & de circonstances semblables.

Les peuples ignorans admirent toujours tout ce qui porte le caractere de la supériorité d'esprit & de lumieres. Lorsque les Saxons furent convertis au christianisme, cette admiration grossiere diminua à mesure que les esprits s'éclairerent, & la poésie ne fut bientôt plus une profession particuliere. Elle fut cultivée par des hommes de tous les rangs & de tous les états; la plupart des poésies populaires sont le fruit du loisir & de la solitude des moines. Alors le poëte commença à être distingué du musicien; mais les menestrels continuerent de former un ordre d'hommes qui alloient dans les maisons des grands, chantant des vers & s'accompagnant de leurs instrumens pour gagner leur vie.

On trouve dans l'histoire deux traits sur-tout qui prouvent, d'une maniere bien frappante, combien les menestrels étoient respectés chez les anciens Saxons, aussi-bien que chez les Danois. Alfred, roi d'Angleterre, &

roi vraiment grand dans un siecle barbare, voulut connoître au juste la situation de l'armée Danoise qui venoit de faire une irruption dans son royaume. Il prit l'attirail & l'équipage d'un menestrel, &, suivi d'un seul homme, il se présenta avec confiance au camp Danois. Quoiqu'il fût reconnu pour Saxon, son caractere de menestrel lui procura le meilleur accueil; il fut introduit chez le roi, devant qui il chanta des vers au son de sa harpe, & il resta assez long-tems dans le camp pour y former le plan d'une attaque, qu'il exécuta quelques jours après avec le plus grand succès, car il tailla en pieces l'armée Danoise. La ruse ne paroîtra pas bien conforme aux droits sacrés de l'hospitalité; mais le droit barbare de la guerre étouffe tous les autres.

Cette aventure arriva en 878; soixante ans après, Anlaff, roi de Danemark, se servit du même déguisement pour entrer dans le camp d'Athelstan, roi d'Angleterre, son ennemi. Anlaff, vêtu en menestrel, sa harpe à la main, se présenta à la tente d'Athelstan, se

nit à chanter en s'accompagnant, & fut très-bien traité par ce prince, qui lui fit donner pour récompenſe une ſomme d'argent. Mais ce ſtratagême n'eut pas le même ſuccès que celui d'Alfred; Anlaff, ou par un ſcrupule d'honneur, ou par quelque motif de ſuperſtition, cacha dans la terre, avant que de ſortir du camp, l'argent qu'on lui avoit donné; un ſoldat le vit, en donna avis, & cette particularité fit naître des ſoupçons qui ſauverent l'armée Saxonne. Ces deux traits paralleles ſuppoſent une aſſez grande conformité entre les mœurs & les uſages des Danois & des Saxons de ce tems-là.

Un autre paſſage d'un ancien auteur Anglois prouve que, même du tems d'Edouard II, les meneſtrels avoient encore de la conſidération & des privileges. « En 1316, dit Stow, dans la » *deſcription de Londres*, Edouard II » célébroit ſa fête à Weſtminſter, le » jour de la pentecôte; il étoit à table » avec ſes pairs autour de lui, lorſqu'il » entra une femme, vêtue & parée » comme un meneſtrel, & montée ſur » un grand cheval richement harna-

» ché, ſuivant l'uſage des meneſtrels.
» Après avoir tourné quelque tems
» autour des tables, elle s'approcha
» de celle du roi, & mit devant lui un
» placet; après quoi elle ſalua toute la
» compagnie, piqua ſon cheval &
» partit ». Ce placet contenoit une remontrance au roi ſur les faveurs qu'il prodiguoit à ſes favoris, tandis qu'il négligeoit ſes plus braves chevaliers & ſes plus fideles ſerviteurs.

Cette petite aventure eſt aſſez ſinguliere. Il paroît par-là qu'Edouard & ſa cour dînoient en plein air, car il ſeroit aſſez difficile d'entrer ſur un grand cheval dans les appartemens d'un palais. Ceux qui avoient médité le projet hardi de donner une ſemblable leçon à Edouard, avoient ſans doute choiſi (1) une femme pour cette commiſſion, afin de prévenir ou de déſarmer le reſſentiment du roi; & l'habit de meneſtrel qu'on lui fit prendre étoit un moyen ſûr de lui procurer l'entrée du palais; on blâma le portier, dit Walſingham, d'avoir laiſſé entrer cette

(1) On ne voit pas dans aucune tradition qu'il y eût des femmes au nombre des meneſtrels.

femme ; il répondit que ce n'étoit pas l'usage de refuser jamais l'entrée des maisons royales à un meneftrel.

En 1381, sous le regne de Richard II, Jean de Gaunt érigea à Tutbury, dans le comté de Stratford, un *tribunal des meneftrels*, chargé de juger toutes les affaires qui furvenoient entre les meneftrels, avec plein pouvoir de faire exécuter fes jugemens. Ce tribunal s'ouvroit tous les ans le 16 d'août ; il étoit tenu par un roi (1) des meneftrels & quatre officiers, qu'ils élifoient entre eux avec beaucoup de folemnité. Les détails de ces cérémonies ont été confervés dans quelques hiftoriens. Il paroît que dans ce temslà les meneftrels n'étoient plus que muficiens, & que leur art avoit déja beaucoup dégénéré.

Sous Henri VIII, il y avoit encore des gens qui faifoient métier d'aller de villes en villes, & de fe préfenter fans cérémonie dans les cabarets & dans les maifons des grands, récitant des vers ou des difcours moraux qu'ils

(1) Cet établiffement d'un *roi des meneftrels* eft bien connu en France, où il fubfifte en partie, même encore aujourd'hui.

avoient appris par cœur. Il y eut des meneſtrels juſques ſous le regne d'Eliſabeth; mais ils commençoient à tomber dans le mépris. Le comte de Leiceſter donna, en 1575, à cette reine une fête célebre; parmi les divertiſſemens divers dont elle fut compoſée, on fit paroître un perſonnage vêtu comme les anciens meneſtrels, avec tous les ornemens que portoient les plus diſtingués d'entre eux. « Ce me» neſtrel parut & fit d'abord trois ré» vérences profondes, touſſa pour » éclaircir ſa voix, eſſuya ſes levres » du creux de ſa main, accorda ſa » harpe, & après avoir préludé un inſ» tant, chanta une romance héroïque » ſur un fait tiré de la vie du roi Ar» thur ».

Vers la fin du ſeizieme ſiecle, les meneſtrels étoient tombés dans un ſi grand mépris, qu'on publia une ordonnance ſuivant laquelle *tous meneſtrel errant étoit mis au rang des mendians, vagabons & gens ſans aveu, & puni de même.* Il y a apparence que cette ordonnance anéantit la profeſſion des meneſtrels, car l'hiſtoire n'en fait plus aucune mention.

La plupart des anciens menestrels venoient du nord de l'Angleterre, c'est-à-dire de l'Ecosse. Dans presque toutes nos anciennes ballades, lorsqu'on cite un *menestrel* ou *harpeur* distingué, on dit qu'il étoit *du pays du nord;* une autre preuve de ce fait, c'est que le dialecte écossois domine en général dans ces petits poëmes. Voici la raison que notre auteur en donne. Les provinces du sud ont été civilisées les premieres; celles du nord, qui l'ont été plus tard, ont conservé plus long-tems les anciennes mœurs, & avec ces mœurs le genre de poésie qui en étoit l'expression & la peinture. Quelques-uns de ces peuples, restant pour ainsi dire barbares, tandis que leurs voisins s'éclairoient & se poliçoient, les premiers conserverent l'esprit de l'ancienne poésie, & cette poésie eut un caractere de singularité qui la rendoit plus remarquable chez les autres peuples, à proportion même que ceux-ci étoient plus cultivés.

MEMOIRE ſur les Indiens, traduit de l'anglois.

LES Européens comprennent, ſous le nom d'Indes orientales, tous les pays & les états qui ſe trouvent au ſud de la Tartarie, & s'étendent depuis les frontieres orientales de la Perſe juſqu'aux côtes orientales de la Chine. Les iſles du Japon ſe trouvent compriſes dans la même dénomination, ainſi que les Moluques, où les Hollandois ont de ſi beaux établiſſemens.

Mais le nom d'Indes ne convient proprement qu'à cette contrée diſtinguée en Aſie auſſi-bien qu'en Europe, par le nom d'Indoſtan.

La partie du côté occidental de l'Indoſtan, qui n'eſt pas bornée par la mer, eſt ſéparée de la Perſe & de la Tartarie-Usbeck, par des déſerts & par ces montagnes que les anciens connoiſſoient ſous le nom de *Paropamiſus*. Ce pays eſt terminé au nord par le mont Caucaſe, qui le ſépare des différentes nations de Tartares, & du

grand & du petit Tibet. Des rivieres & des marais le séparent des royaumes de Tepra, d'Assam & d'Aracan; & depuis Chitigan jusqu'au cap Comorin, & de-là jusqu'à la Perse, la mer embrasse le reste de l'Indostan.

Depuis l'antiquité la plus reculée, cette vaste contrée a été habitée par un peuple qui, pour la figure & pour les mœurs, n'a aucune ressemblance avec les nations qui l'environnent. Quoiqu'il soit sorti en différens tems de chez les nations voisines des conquérans qui se sont établis en divers endroits de l'Indostan; quoique les Tartares Mogols, sous Tamerlan & ses successeurs, se soient à la fin rendus maîtres de presque tout le pays, cependant les habitans naturels ont peu perdu de leur caractere primitif par l'établissement de ces étrangers au milieu d'eux.

Outre les dénominations particulieres qu'ils reçoivent des Castes & des provinces où ils sont nés, il y en a une plus générale, qui sert à distinguer les naturels originaires de ceux qui se sont introduits dans le pays. Le mot est *Hendou*, dont on a fait *Indien*.

Les Indiens ont perdu la mémoire des tems où ils ont commencé à croire en Wistnou, Eswara, Brama, & mille autres divinités subordonnées à celle-là. Les temples où l'on adore ces divinités sont appellés *pagodes;* tout l'Indostan en est couvert; car il n'y a pas un endroit où quelque divinité ne se soit montrée & n'ait fait quelque chose pour mériter un temple & des prêtres pour le desservir. Quelques-uns de ces édifices subsistent de tems immémorial; le travail prodigieux qu'il a dû en coûter pour les construire, a fait supposer qu'ils ne pouvoient être l'ouvrage des hommes, & qu'ils avoient été élevés par les dieux mêmes auxquels ils sont consacrés.

L'histoire de ces dieux est un amas des plus grossieres absurdités. C'est Eswara qui tord le cou à Brama; c'est le soleil à qui on brise les dents, & la lune à qui on meurtrit le visage, dans un festin où les dieux se querellent & se battent comme une troupe de vile populace. On découvre bien dans ces contes quelques allégories morales ou métaphysiques, & quelques traces de l'histoire d'un premier législateur; mais

en général ils sont si incohérens & si insensés, qu'il paroît d'abord incroyable qu'un peuple si raisonnable à d'autres égards, ait adopté un semblable tissu d'extravagances pour le code de sa religion; mais la plus absurde crédulité n'a plus rien de merveilleux pour qui connoît l'histoire de l'esprit humain.

Les Indiens sont partagés en tribus appellées *Castes*; les Bramines, qui composent la tribu des prêtres, descendent de ces anciens Brachmanes si célebres dans l'antiquité; mais ils sont bien dégénérés de la science & de la philosophie de leurs ancêtres. Ils sont maintenant les seuls précepteurs de l'Inde; leurs doctrines religieuses sont aveuglément suivies par le peuple, & ils sont la source de toutes les connoissances qui existent dans ce pays.

Il y a encore quelques Bramines en état de calculer une éclipse; mais c'est-là le plus haut degré de leur habileté dans les mathématiques. Ils ont une espece de logique raisonnée, mais ils ne paroissent avoir aucune idée de rhétorique; leur musique est barbare, & leur médecine doit être très-impar-

faite (1), parce que la dissection des cadavres étant défendue par la religion du pays, l'anatomie n'y est point cultivée. On sait qu'ils croient à la transmigration des ames; en conséquence, ils ne répandent point le sang & ne mangent point de chair. En certains endroits, les femmes se brûlent encore sur le bûcher de leurs maris. Les Bramines font consister la perfection de la religion dans l'exacte observance d'une foule de cérémonies extérieures, & dans la plus scrupuleuse attention à préserver son corps de souillure. De-là, toutes ces purifications (2) & ces ablutions ordonnées

---

(1) On pourroit croire, d'après les faits, que la perfection de la médecine ne dépend pas essentiellement de celle de l'anatomie. Hypocrate, dit-on, connoissoit peu l'anatomie; depuis ce grand homme jusqu'à nous cet art a fait des progrès immenses; cependant Hypocrate est encore aujourd'hui l'oracle de la médecine.

(2) On a déja remarqué que ces institutions religieuses tenoient à un principe physique; elles ont eu pour objet d'entretenir la propreté du corps & de prévenir par-là ces maladies de la peau, la plupart contagieuses, & propres aux climats du midi.

par leurs écritures, & qui occupent une grande partie de leur tems.

Un Bramine ne peut rien manger de ce qui a été préparé ou même touché par la main d'un autre que d'un Bramine ; par le même principe, il ne peut pas épouser une femme d'une autre Caste. La Caste des Bramines est la premiere, elle est au-dessus même de celle des rois. Ils prétendent que leurs ancêtres étoient anciennement les rois du pays, & ils ont conservé jusqu'à présent le privilege de racheter leur vie par la perte de leurs yeux, lorsqu'ils ont mérité la mort par quelque crime. Le meurtre d'un Bramine est un des cinq péchés pour lesquels il n'y a presque aucun moyen d'expiation.

Il semble que les Indiens, jaloux de la prééminence qu'ils ne pouvoient refuser aux Bramines, aient cherché à exténuer ce que cette supériorité avoit d'odieux, en partageant les différens ordres de la société en tribus distinctes, qui ont chacune leur rang fixe & des prérogatives particulieres ; aussi généralement reconnues & respectées que la supériorité des Bramines.

La multitude des avantages temporels que les Bramines retirent de leur autorité spirituelle, & l'impossibilité d'être admis dans leur Caste, ont peut-être donné naissance à cette foule de Joguis & de Faquirs, qui exercent sur eux-mêmes mille tourmens bisarres pour obtenir du peuple, par ces pieuses barbaries, la vénération que les Bramines en obtiennent par leur naissance.

Les voyageurs ont compté jusqu'à quatre-vingt-quatre castes ou tribus, & peut-être que lorsque l'Indostan sera encore mieux connu, on y en trouvera davantage; car les Indiens ont un singulier plaisir à faire des sectes à part pour les plus frivoles différences. Mais l'ordre de toutes les castes est fixé dans chaque ville, dans chaque province, d'une maniere invariable. Un Indien d'une caste subalterne se feroit honneur d'adopter les coutumes de celui d'une caste supérieure; celui-ci, de son côté, livreroit bataille plutôt que de céder la moindre de ses prérogatives, ou de manger d'un mêt apprêté par son inférieur. Ces distinctions restreignent le mêlange & la

communication des différentes castes ; chacun se marie dans la sienne ; & il en résulte, outre le caractere de physionomie de la nation en général, une ressemblance particuliere & très-sensible entre les membres de la même tribu. Il y en a quelques-unes qui sont remarquables pour la beauté ; d'autres sont distinguées par la laideur.

Toutes ces castes reconnoissent les Bramines pour leurs prêtres, & croient à la transmigration. On voit de dévots partisans de cette opinion s'affliger sérieusement d'avoir tué une mouche, même par inadvertence, dans la crainte d'avoir donné la mort à un de leurs parens ou de leurs amis ; cependant dans le plus grand nombre des castes, on n'est pas si scrupuleux. Il y a beaucoup d'Indiens qui mangent de la chair & du poisson; il est vrai qu'ils en mangent modérément, & que semblables aux Juifs, ils ne mangent pas indistinctement de toute sorte d'animaux.

Ils se nourrissent particulierement de riz & de végétaux, assaisonnés des épiceries qui croissent presque d'elles-mêmes dans leurs jardins. Ils regar-

dent le lait comme le plus pur des *alimens*, parce qu'ils lui attribuent quelques-unes des propriétés du nectar *de* leurs dieux, & parce qu'ils respectent la vache elle-même presqu'à l'*égal* d'une divinité.

Cette horreur pour l'effusion de sang qu'inspire la religion, & que fortifient l'usage modéré des substances animales & l'entiere abstinence des liqueurs enivrantes; l'influence d'un climat doux & égal, où l'ardeur du soleil & la fécondité de la terre affoiblissent la plupart des besoins auxquels l'homme est sujet dans des régions moins tempérées, & subviennent aux autres presque sans le secours du travail; ces causes, jointes aux conséquences qui en résultent, ont contribué à faire des Indiens les peuples les plus énervés du globe.

Un Indien frissonne à la vue du sang; & sa pusillanimité ne peut être ni excusée ni expliquée, que par la délicatesse de son organisation, qui le rend incapable de se mesurer avec un habitant des régions plus septentrionales.

Ses mœurs sont douces; il cherche

on bonheur dans les jouissances d'une vie domestique. Ce genre de vie, si analogue au climat, est aussi un effet de la religion, qui recommande le mariage comme un devoir indispensable pour tout homme qui ne veut pas *quitter le monde pour s'unir à Dieu*; c'est l'expression dont on se sert. Quoique cette même religion permette aux Indiens d'avoir plusieurs femmes, à l'imitation de leurs dieux, cependant ils en prennent rarement plus d'une, & leurs femmes ont en général une décence de mœurs, une attention pour leur domestique, & une fidélité à leurs engagemens, qui, dans des contrées plus civilisées, feroient honneur à la nature humaine.

Les amusemens d'un Indien consistent à visiter sa pagode, à assister aux diverses cérémonies religieuses, & à remplir toutes les petites formalités de culte que lui imposent sans cesse les Bramines; car les idées d'impureté qu'il s'est forgées l'exposent sans cesse à mille souillures : il passe sa vie à offenser ses dieux, qui ne s'appaisent jamais que lorsque les prêtres sont satisfaits. . . . .

Dans un pays si vaste, & divisé en tant de souverainetés particulieres, on ne doit pas s'attendre à trouver, dans les différens peuples, un caractere uniforme & sans variétés. On trouve dans les montagnes de l'Indostan des peuples vigoureux & guerriers. Il y a aussi dans les bois de petites nations qui ne subsistent que par les incursions qu'elles font dans les plaines voisines, & qui ont toutes les ruses des Américains, sans en avoir la férocité. Suivant Thevenot, l'Inde a ses cannibales au sein d'une des provinces les plus cultivées de l'empire. Les Rajapouts se sont conservés par leur courage, presqu'indépendans du Grand-Mogol. Les habitans des contrées plus voisines encore des montagnes de la frontiere, sont distingués par l'activité de leur caractere du reste de la nation, & ont aisément adopté le mahométisme; les Affghans sont les meilleures troupes de l'empereur, & ses plus redoutables ennemis, lorsqu'ils prennent les armes contre lui.

Les arts qui procurent les commodités de la vie ont été portés, par les Indiens, fort au-delà de ce qui est nécessaire

cessaire pour subvenir aux besoins d'un climat qui en connoît si peu : mais en même tems on ne trouve chez eux aucune idée de goût & de dessin; on chercheroit en vain de l'élégance au milieu de la magnificence du plus riche empire de l'univers.

Leurs connoissances dans les méchaniques sont si bornées, qu'on est réduit à admirer la construction de leurs principales pagodes, sans être en état d'expliquer comment ils en sont venus à bout. Il ne paroît pas qu'ils aient jamais fait un pont d'arches sur aucune de leurs rivieres, avant que les Mahométans se fussent établis parmi eux.

C'est sur-tout à la finesse d'organisation dont les Indiens sont doués, & qui est particulierement remarquable dans la configuration de leurs mains, qu'on doit la perfection singuliere de leurs manufactures de toiles. Les mêmes instrumens qu'un Indien emploie pour faire une piece de toile fine, ne produiroient qu'un cannevas grossier sous les doigts rudes d'un Européen.

Tout attache l'Indien à son pays, & sa religion lui défend de le quitter.

Il n'a besoin de rien de ce qui se fait ailleurs. Loin de chercher à convertir les étrangers à ses opinions religieuses ou à les incorporer dans le corps de la nation, un Chrétien ou un Mahométan, qui solliciteroit la permission d'adorer Witsnou, verroit sa proposition rejettée avec le plus grand mépris.

Rien n'auroit peut-être manqué au bonheur de cette nation, si les autres peuples eussent eu pour elle l'indifférence qu'elle a pour le reste du monde; mais non contens des dons que la nature avoit prodigués à leur climat, les Indiens ont perfectionné leurs arts par la seule cupidité; ils ont cultivé les riches productions de leur sol, non pour leurs propres besoins, mais pour ceux des autres nations. Ils ont porté leurs manufactures de laines à une perfection à laquelle n'ont jamais pu atteindre celles de l'Europe; & ils ont cherché avidement à augmenter les tributs annuels d'or & d'argent, que les peuples d'Europe se disputent le privilege de leur apporter. De tout tems ils ont paru avoir autant de goût pour le commerce que d'aversion pour

a guerre ; ils ont toujours accumulé les richesses immenses, & sont toujours restés hors d'état de les défendre.

Leurs trésors & leur foiblesse ont attiré chez eux des brigands avides & féroces, qui ont ravagé leur pays & corrompu leurs mœurs. L'histoire des princes Mahométans, qui ont successivement subjugué l'Indoustan, est un tissu d'horreurs.

Valid, le sixieme des Califes nommés Ommiades, fit, dès le huitieme siecle, des conquêtes dans l'Inde. Mahmoud, fils de Sebegtechin, prince de Gazna, y fit recevoir l'alcoran, le sabre à la main, au commencement du onzieme siecle. Il traita les Indiens avec toute la rigueur d'un conquérant & l'inhumanité d'un fanatique, pillant les trésors, démolissant les temples & massacrant tous les idolâtres qui se trouvoient sur son passage. Il fonda la dynastie des Gaznevides.

Le regne de la plupart de ces princes Mahométans est un tissu d'horreurs. Gengis-Kan, Tamerlan, Aurengzeb, Thamas-Kouli-Kan ont porté successivement le fer & la flamme dans ces belles contrées ; & leurs cruautés

étoient d'autant plus exécrables qu'elles étoient inutiles; car les Indiens, foibles & timides, tomboient presque sans résistance sous le couteau de leurs vainqueurs. Ces conquérans farouches ont non-seulement dépeuplé l'Indoustan; mais ils ont corrompu les mœurs d'un peuple heureux & paisible, par les excès de leur férocité, de leur luxe & de leurs débauches.

La famille de Tamerlan régnoit dans l'Inde depuis le commencement du quinzieme siecle, lorsque Thamas-Kouli-Kan en extermina le reste il y a près de trente ans. Il vint avec un corps de troupes peu nombreux, mais exercé à vaincre sous lui & animé par l'espérance du butin; il attaqua & mit en fuite l'armée de l'empereur du Mogol, cinq fois plus nombreuse, mais indisciplinée & commandée par des chefs lâches & divisés. Une escarmouche décida du sort de l'Indoustan. L'empereur mit sa couronnne aux pieds de Thamas-Kouli-Kan, qui prit possession de Delhi, livra cette ville au pillage & massacra cent mille de ses habitans. Cette terrible expédition ne dura pas deux ans.

Les barbaries qu'exerça dans l'Inde cet usurpateur farouche furent si excessives, qu'un dervis eut le courage de lui présenter un écrit conçu en ces termes : *si tu es un dieu, agis comme un dieu ; si tu es un prophete, conduis-nous dans la voix du salut ; si tu es un roi, rends le peuple heureux & ne le détruis pas.* Le barbare répondit : *je ne suis ni un dieu, pour agir comme un Dieu ; ni un prophete, pour montrer la voie du salut ; ni un roi, pour rendre le peuple heureux. Je suis celui que Dieu envoie aux nations qu'il a résolu de visiter dans sa colere.*

Les nations septentrionales de l'Indoustan sont idolâtres ; mais leur religion paroîtra fort simple, si on la compare à la multitude des cérémonies & des superstitions que pratiquent les peuples des contrées méridionales. Aussi les habitans du nord n'eurent-ils pas de peine à embrasser le mahométisme ; ils forment aujourd'hui ces Affghans ou Patanes, qui ont eu tant de part aux dernieres révolutions du Mogol. Parmi les autres Indiens, peu se sont faits Mahométans.

Les armées qui firent les premieres

conquêtes pour les chefs des différentes dynasties, ou pour d'autres guerriers, laisserent derriere elles un grand nombre de Mahométans, qui, séduits par la douceur du climat & la fertilité de la terre, oublierent leur patrie pour se fixer dans un pays plus heureux.

Les princes étrangers qui régnerent dans l'Inde, devoient naturellement préférer le service des Mahométans à celui des Indiens, non-seulement par un motif de religion, mais encore parce que ces Mahométans étoient d'une constitution plus robuste que les plus vigoureux des Indiens. Cette préférence a continuellement attiré une foule d'aventuriers qui venoient de la Tartarie, de la Perse, de l'Arabie, chercher fortune sous un gouvernement dont ils étoient sûrs d'obtenir des encouragemens qu'ils ne pouvoient attendre dans leur propre pays.

Ces différentes causes ont formé dans l'Inde une nation puissante, composée de dix millions de Mahométans, que les Européens appellent Maures. Ils gouvernent aujourd'hui, sous l'au-

torité du Grand Mogol, la plus grande partie de l'Indoustan; mais quoiqu'ils soient la nation dominante, les Indiens sont encore dix fois plus nombreux.

L'infériorité du nombre a obligé les Mahométans à laisser, dans les différentes parties de l'Inde, plusieurs princes Indiens qui gouvernent en paix leurs petits royaumes, à condition qu'ils paieront le tribut stipulé, & observeront tous les articles des traités par lesquels leurs ancêtres ont reconnu la souveraineté du Grand Mogol. Ces princes sont appellés *Rajas*, c'est-à-dire *Rois*. Plus de la moitié de l'empire est encore aujourd'hui soumis à ces Rajas, dont la plupart ne possedent qu'une petite étendue de terrein. Quelques-uns sont fort vains de l'antiquité de leur race; un Raja, que vainquit l'empereur Acbar, se vantoit de descendre en droite ligne de Porus.

Indépendamment des Indiens qui habitent dans les états des Rajas, on en trouve un grand nombre répandus dans les différentes parties de l'empire, qui sont immédiatement soumises au Grand Mogol. Ils sont les seuls qui cul-

tivent la terre & qui fabriquent ces immenses quantités de toiles qu'on trouve dans le pays; en sorte qu'à une certaine distance des capitales, des places de commerce, des camps & des grandes routes, il est rare de rencontrer dans les villages & dans les campagnes un Mahométan occupé à autre chose qu'à lever les tributs, ou à exercer quelques autres fonctions en qualité d'officier de l'empereur.

Ceux qui ont fait les plus exactes recherches sur les usages des Indiens, prétendent qu'il n'y a parmi eux aucune loi écrite, & qu'un petit nombre de maximes, transmises par la tradition, tiennent lieu de code dans la discussion des causes civiles. Dans les affaires criminelles, le juge ne se regle que sur la pratique ancienne qu'il modifie à son gré suivant les différentes circonstances. Comme la justice ou l'injustice de la décision dépend entierement de l'intégrité & de la capacité du juge, les Indiens aiment mieux ordinairement s'en rapporter à la décision des arbitres qu'ils nomment eux-mêmes, qu'à celle des officiers établis par le gouvernement.

L'alcoran est à la fois pour les Mahométans la source de leurs institutions religieuses, de leur droit civil & de l'administration de la justice dans les affaires criminelles. Le Mullah, dans l'Indoustan, est chargé de veiller à la pratique des devoirs religieux, & de punir les infracteurs à cet égard. Le Cadi tient un tribunal auquel sont portées toutes les querelles civiles; le Catoual administre la justice dans les affaires criminelles.

Il faudroit un volume entier pour donner une description exacte des fonctions attribuées au Mullah & au Cadi; & avec ce volume, on n'auroit encore qu'une idée très-imparfaite de l'administration de la justice, dans les cas qui sont censés appartenir à la jurisdiction de ces officiers, parce que le souverain ou son commissaire peut à chaque instant soustraire aux formes ordinaires toutes sortes de causes & les juger sans appel. On trouve dans les relations de Thevenot quelques détails sur les fonctions du Catoual. Ce juge n'exerce guere son autorité selon l'esprit de l'alcoran, dont il viole ordinairement les préceptes en faisant

donner la torture aux accusés, & en ouvrant son cœur aux séductions & sa main aux présens.

Dans les parties de l'Indoustan fréquentées par les Européens, il paroît que les coutumes & les loix qui regardent la propriété des terres, sont sujettes à beaucoup de contradictions difficiles à concilier. Le cultivateur qui possede un champ a le pouvoir de le vendre & de le léguer par testament, quoique le district où se trouve ce champ soit loué par le gouvernement, à un rentier qui paie une certaine somme d'argent au seigneur du pays, & reçoit du cultivateur une partie du produit de son champ. Le rentier se querelle souvent avec le cultivateur & le dépouille de ses possessions. L'opprimé porte alors ses plaintes au souverain, qui ordinairement rétablit le laboureur dans ses droits; s'il refusoit de donner cette preuve de son amour pour la justice, il seroit tenu en exécration & regardé comme capable de toutes sortes d'iniquités.

Dans toutes les contrées entierement soumises, le Grand Mogol est propriétaire de toutes les terres, &

en donne à volonté des portions à ſes feudataires comme des rentes à vie ; mais ces conceſſions n'ôtent jamais au cultivateur le droit de vendre ou de léguer ſon champ.

La politique des princes Indiens, ainſi que du Grand Mogol, paroît avoir plutôt pour but d'empêcher qu'une ſeule famille ne s'empare de poſſeſſions trop conſidérables, que de rendre eſclave le corps du peuple. Comme toutes les acquiſitions de terres ont beſoin d'être confirmées par le gouvernement, celui qui voudroit acquérir des terres trop étendues n'obtiendroit pas les permiſſions néceſſaires pour s'en mettre en poſſeſſion, & ſeroit bientôt marqué comme une victime qu'il faudroit immoler à la politique de l'Etat. En liſant les hiſtoires de l'Inde & des autres pays orientaux, les violences qu'on voit exercer contre les grands, ont fait juger que les hommes d'une condition obſcure devoient être ſoumis à une oppreſſion plus tyrannique encore; mais c'eſt tout le contraire ; leur obſcurité eſt la meilleure protection qu'ils puiſſent avoir contre la violence.

Le feudataire, en acceptant un certain titre & la pension qui l'accompagne, reconnoît par-là même le Grand Mogol pour son héritier. Tout homme qui a une commission de quelqu'importance ne l'exerce qu'à cette condition; à sa mort, tous ses biens sont saisis au profit de l'empereur, qui en rend ce qu'il lui plaît à la famille du défunt. Les biens de ceux qui ne sont pas feudataires passent aux héritiers naturels.

Ces barrieres élevées contre l'aggrandissement des familles, sont des précautions absolument nécessaires dans un pays où le souverain est obligé de confier de très-grands pouvoirs à des particuliers.

L'Indoustan, dans toute son étendue, n'est partagé qu'en vingt-quatre provinces, chacune desquelles renferme plusieurs principautés Indiennes. Il est nécessaire d'avoir toujours une armée très-nombreuse, prête à marcher au premier commandement pour réprimer les entreprises du Raja; les mêmes forces, divisées sous plusieurs commandemens distincts, n'auroient pas été suffisantes. Il étoit donc

nécessaire de donner à un seul officier une grande étendue de pays à gouverner, ou d'abandonner le dessein d'étendre les domaines de l'empire.

Cet officier, connu en Europe sous le titre de Nabab, fut dans les commencemens soumis à l'inspection d'autres officiers qui résidoient avec lui dans la province, & sur lesquels il n'avoit point d'autorité. Le souverain se réserva le droit de vie & de mort. Les causes civiles furent dévolues au Cadi; les revenus & les dépenses de la province furent commis à l'examen du Duan, chargé de percevoir les droits de douane & de prendre possession, au nom de l'empereur, des biens de tous les feudataires qui mouroient.

Le Grand Mogol donna le gouvernement des places fortes de la province à des officiers qui n'étoient point subordonnés au Nabab. Celui-ci étoit souvent rappellé à la cour, ou transféré dans un autre gouvernement, lorsque le ministere le jugeoit à propos; & il y eut un tems où ces événemens étoient si fréquens, qu'un nouveau Nabab, en quittant Dehli, monta sur son éléphant, le visage

tourné vers la queue ; & comme on lui en demanda la raison, il répondit que c'étoit pour voir venir son successeur.

Les divisions survenues dans la famille royale ont donné aux Nababs des provinces éloignées de la capitale, les moyens d'affermir & d'étendre leur autorité ; l'empereur se contenta de recevoir une certaine somme stipulée, au lieu des revenus de la province ; les Nababs se rendirent presqu'entierement absolus. Ils ne craignirent plus la cour de Dehli, qui les menaçoit souvent d'une armée, toujours prête à marcher & ne marchant jamais.

Mais avant même d'arriver à cet état d'indépendance, on a vu souvent des Nababs exercer les caprices les plus cruels du despotisme sur des malheureux, trop foibles pour porter leurs plaintes jusqu'au trône. Mandleslow rapporte le trait d'un Nabab, qui fit couper la tête à plusieurs danseuses jeunes & jolies, parce qu'elles ne s'étoient pas rendues à son palais au moment qu'il leur avoit prescrit. Tavernier parle d'un homme qui égor-

gea ſa femme, quatre enfans & treize eſclaves, & reſta impuni, parce que le Nabab avoit pris de la confiance en lui pour la guériſon d'une maladie dont il étoit attaqué.

Les relations de tous ceux qui ont voyagé dans l'Indouſtan, fourniſſent mille exemples des crimes de ces princes. On a obſervé que tous les Mahométans établis dans l'Inde acquierent, à la troiſieme génération, l'indolence & la puſillanimité des habitans naturels, mais prennent en même tems une férocité de caractere qu'on ne trouve point encore aujourd'hui chez les Indiens. On en pourroit conclure que cette horreur pour l'effuſion de ſang qu'inſpire la religion de l'Inde, eſt en effet une inſtitution politique, ſagement établie, pour changer en des mœurs douces la diſpoſition ſanguinaire qui caractériſoit, dit-on, les habitans de ces contrées, avant que la religion de Brama y fût introduite.

HISTOIRE de CATHERINE ALEXOWNA, *épouse de* PIERRE LE GRAND, *Empereur de Russie, tirée du Bienenstock* (1).

CATHERINE ALEXOWNA naquit près de Derpart, petite ville en Livonie, de parens fort pauvres. Elle perdit son pere de bonne heure, & le travail de ses mains suffisoit à peine à son existence & à celle d'une mere accablée d'infirmités.

Elle étoit belle & bien faite; elle avoit reçu de la nature un esprit aussi vif que juste & solide. Sa mere lui apprit à lire, & un vieux curé luthérien l'instruisit dans les principes & dans les devoirs de la religion.

Catherine avoit quinze ans lorsque sa mere mourut; elle alla demeurer avec le curé luthérien qui l'avoit élevée, & rendit aux filles de cet ecclé-

(1) *Ruches d'abeilles*, c'est le titre d'un recueil de différens morceaux de prose & de vers. Il est imprimé à Hambourg.

iaſtique l'éducation qu'elle avoit re-
çue de leur pere. Elle prit avec ſes
éleves des leçons de danſe & de mu-
ſique, & elle continua de ſe perfec-
tionner dans ces deux arts juſqu'à la
mort de ſon bienfaiteur : ce malheur
la réduiſit à la plus affreuſe indigence,
& la guerre, qui s'alluma entre la Ruſ-
ſie & la Suede, força Catherine à
quitter ſa patrie & à aller chercher un
aſyle à Marienbourg.

Il lui fallut traverſer à pied un pays ravagé par deux armées ennemies. Après avoir échappé à pluſieurs dangers, elle fut attaquée par deux ſoldats Suédois, qui ſans doute ſe feroient portés à lui faire violence, ſi un bas-officier ne fût venu à ſon ſecours. Elle rendoit graces à ſon libérateur; quelle fut ſa ſurpriſe lorſqu'elle reconnut dans lui le fils du paſteur luthérien qui avoit élevé ſon enfance? Le jeune officier fournit à Catherine tous les ſecours néceſſaires pour achever ſon voyage, & lui donna une lettre de recommandation auprès de M. Gluck, ami intime de ſon pere & ſon intime ami à Marienbourg. Elle eut bientôt le bonheur de ſe recommander elle-

même par son esprit, par ses graces & par sa beauté. Quoiqu'elle n'eût encore que dix-sept ans, M. Gluck lui confia l'éducation de ses deux filles. Dans cet emploi, elle sçut si bien mériter l'estime du pere de ses éleves, que M. Gluck, qui étoit veuf, crut pouvoir lui offrir sa main. Catherine la refusa; &, dans le même tems, elle offrit la sienne à son libérateur, quoiqu'il eût perdu un bras & qu'il fût couvert de blessures.

Il étoit sans doute impossible de pressentir la future grandeur de Catherine; mais en supposant qu'on la prévît, on eût pu dès-lors assurer que la fortune seroit toujours au-dessous d'une telle ame. Le jeune officier étoit alors en garnison dans la ville. Sa surprise fut égale à sa reconnoissance; il accepta avec transport la main de Catherine. Les deux époux avoient reçu la bénédiction nuptiale; le jour même, Marienbourg est assiégé par les Russes, le jeune officier est appellé pour repousser un assaut; il est tué avant d'avoir recueilli le fruit de la générosité & de la reconnoissance de son épouse.

Cependant le siege se continuoit

avec acharnement. Marienbourg fut emporté d'assaut. La garnison, les habitans, les femmes, les enfans, tout fut passé au fil de l'épée. Enfin, le massacre ayant cessé, on trouva Catherine cachée dans un four.

Elle avoit bravé l'indigence; elle conserva sa sérénité dans l'esclavage. Ce courage d'esprit & son rare mérite la firent bientôt connoître. On en parla au général Russe, le prince Menzikoff, dont la destinée étoit aussi bisarre que celle de Catherine. Il demanda à la voir; il fut épris de sa beauté; il l'acheta du soldat à qui elle appartenoit, & la mit entre les mains de sa propre sœur; enfin, il eut pour elle tous les égards dus à son sexe & à son infortune.

Peu de tems après, Pierre le Grand fit une visite au prince Menzikoff. Catherine servit à table avec beaucoup de grace & de modestie. Le Czar en fut frappé. Il revint le lendemain; il demanda la belle esclave, il lui fit plusieurs questions & il trouva que les charmes de son esprit surpassoient ceux de sa figure. Pierre qui savoit créer les hommes savoit aussi les juger.

Il crut que Catherine étoit digne de le seconder dans ses grands desseins. L'inclination se joignit à ses vues politiques & il résolut de l'épouser. Il se fit instruire de tous les détails de sa vie ; il remonta jusqu'à ses premieres années ; il la suivit dans son obscurité, dans cet état où l'ame, obligée de tirer toutes ses forces d'elle-même, lutte contre la fortune sans avoir de spectateurs, & triomphe sans attendre d'applaudissemens. Il vit Catherine conservant par-tout ce caractere de grandeur originelle, la seule véritable. Il crut que ce titre suffisoit pour l'élever au rang d'impératrice : cependant il jugea à propos de célébrer son mariage secretement.

Catherine sur le trône entra dans toutes les vues du Czar. Tandis que Pierre formoit des hommes, elle ne négligeoit rien pour perfectionner l'éducation des personnes de son sexe ; elle changea leur habillement, leur inspira l'esprit de société, établit l'usage des assemblées, remplit pendant toute sa vie les devoirs d'impératrice, d'amie, d'épouse, de mere ; eut les

talens de l'autre ſexe, ſans lui ſacrifier les vertus & les agrémens du ſien, & mourut enfin avec ce même courage qui l'avoit ſuivi dans l'infortune, & qu'elle avoit porté ſur le trône.





DISCOURS sur le Dithyrambe.

Le dithyrambe (1) étoit un hymne que les Grecs chantoient en l'honneur de Bacchus. Le culte de ce Dieu, s'il faut en croire *Strabon*, fut transporté par les Phrygiens dans l'isle de Naxos, d'où il se répandit dans le reste de l'Archipel, jusqu'à ce qu'enfin il parvint à la ville de Thebes. Bacchus n'eut point d'adorateurs plus zélés ni plus enthousiastes que les Thébains : aussi le dithyrambe fut-il le genre de poésie auquel ils se livrerent le plus. Leurs voisins ne tarderent pas à les imiter, & bientôt toute la Grece se vit remplie de poëtes dithyrambiques. Les Latins, peuple moins passionné, moins voluptueux, en un mot, infiniment plus moral que les Grecs, firent peu

(1) Nous croyons qu'il faut chercher l'origine du dithyrambe dans les chansons & dans les danses dont fut accompagné le triomphe d'*Osiris*, lorsqu'il eut subjugué l'Orient.

le cas de cette espece de poésie; quoique cependant les vers *galliambiques*, c'est-à-dire, les vers que chantoient les prêtres de Cybele lorsqu'ils entroient en fureur, se rapprochassent beaucoup du dithyrambe. Il n'en a pas été de même chez les Italiens; cette nation, pleine de feu & de gaîté, a cultivé la poésie dithyrambique avec autant d'ardeur & presqu'autant de succès que les Grecs. *Udeno Nisieli* s'est vanté d'avoir introduit le premier dans sa langue la poésie dithyrambique; mais long-tems avant cet auteur, *Marini* & *Chiabrera* avoient composé des dithyrambes. On trouve même un exemple de ce genre de poésie, dans le *chœur des Bacchantes* (1), par lequel

(1) En faveur des amateurs de la littérature italienne, nous citerons ce morceau, qui est un chef-d'œuvre de naturel & de gaieté.

Ognun segua Bacco te
Bacco, Bacco, evoè
Chi vuol bever, chi vuol bevere,
Vegna à bever, vegna quì
Voi imbottate comme bevere

Ange Politien a terminé sa fable d'Orphée.

Gli è del vino ancor per ti.
Lascia à bever prima à me
Ognun segua, Bacco te,
Io ho voto già il mio corno:
Dami un po il bottacio, in qua
Questo monte gira intorno
E'l cervello à spasso-và.
Ognun corra in qua e in là
Come vede, fare à me,
Ognun segua Bacco te.
Io mi moro già di sonno,
Son, Io ebria, o si, o no?
Star piè ritti e' piè non ponno
Voi siete ebri, ch' io lo so.
Ognun faccia com' io fò
Ognun succi, come me
Ognun segua Bacco te
Ognun gridi, Bacco, Bacco;
E pur cacci del vin giù
Poi con suoni farem fiacco
Bevi tu, e tu e tu.
Io non posso ballar più
Ognun gridi evoè
Ognun segua Bacco te,
Bacco, Bacco evoè.

Remontons

Remontons actuellement à l'origine du dithyrambe, & parcourons toutes les variations de ce genre de poésie.

Le dithyrambe n'étoit d'abord qu'un hymne chanté en l'honneur de Bacchus, au milieu du tumulte, des transports, des clameurs, & de toutes les extravagances qui sont la suite de l'ivresse. Ce genre de poésie ne connoissoit point encore de régles ; mais peu-à-peu il se perfectionna, & ceux qui le cultiverent, y ajouterent de nouvelles beautés, sans en dénaturer le caractére. Si nous nous en rapportons aux scholiastes de *Pindare*, la poésie dithyrambique, au tems d'*Archiloque*, étoit déja parvenue à un degré sensible de perfection. Ce poëte l'avoit purgée de l'indécence & de toutes les folies dont elle étoit accompagnée à sa naissance. *Arion de Methymne*, qui vivoit vers la trente-huitieme olympiade, & *Stesicore*, essayerent de donner au dithyrambe la forme de l'ode ; ils le couperent en strophes, en anti-strophes & en épodes ; mais ce changement fut rejetté par le plus grand nombre des poëtes, qui le regarderent comme contraire à

la nature du dithyrambe. En effet, c'étoit soumettre ce genre de poésie à des loix qui l'empêchoient de remplir le véritable objet de son imitation; c'étoit le priver de la variété, de l'espece de désordre, en un mot, de toutes les libertés dont il avoit besoin pour exprimer les mouvemens d'une danse vive, animée, pétulante, pour laquelle il étoit fait & dont il étoit inséparable.

Le dithyrambe reprit donc son ancienne forme; mais quoiqu'il fût devenu plus libre, quant à la partie du vers & du rhythme, il n'eut toutefois que le degré de hardiesse & de désordre qui convenoit à son caractere. Il est vrai que bientôt après, les poëtes dithyrambiques ne se proposant plus d'imiter que les fureurs de l'ivresse, briserent toutes les regles, porterent l'audace jusqu'à l'excès, & firent passer dans leurs compositions, toute l'indécence & la folie dont étoient accompagnées les fêtes de Bacchus. Ce fut au tems de *Teleste*, que commença cette corruption; *Pratinas*, *Philoxene*, *Cinesias*, *Timothée*, *Cléomene*, & *Ion* suivirent l'exemple de ce poëte. Toute

la Grece vit avec autant de surprise que d'indignation les formes, les tournures & les expressions les plus audacieuses, les plus obscures, les plus extraordinaires s'introduire dans la poésie. Insensibles aux traits dont les percerent Aristophane & Platon, les poëtes dithyrambiques n'en devinrent que plus hardis. La licence fut portée au point que, pour désigner un homme qui n'avoit pas le sens commun, on disoit qu'il avoit moins de jugement & de raison qu'un faiseur de dithyrambes. De-là encore l'origine de ce proverbe : *cela s'entend moins qu'un dithyrambe.* Nos lecteurs peuvent consulter sur ce point Aristote, Denis d'Halicarnasse, Athenée, Suidas, &c.

C'est pour n'avoir pas observé les différens états par où a passé la poésie dithyrambique, que quelques écrivains ont pensé que ce genre comportoit toutes les extravagances dont peut s'aviser une imagination déréglée & frénétique.

Le dithyrambe, dont au commencement l'objet se bornoit à célébrer la naissance de Bacchus, embrassa peu de tems après toutes les actions de ce

dieu ; cette liberté même ne suffit pas au caractere inquiet & hardi des poëtes ; ils appliquerent ce genre de poésie, non-seulement à toutes les divinités, mais encore aux hommes.

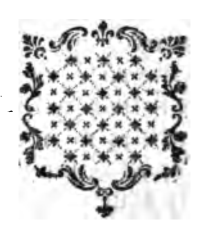
Les Italiens ont imité en cela les anciens : ils ont même cru que les choses de notre religion, toute grave, toute févere, toute sainte qu'elle est, pouvoient être traitées dithyrambiquement. On trouve dans les *Baccanali* de M. *Barufaldi* un dithyrambe sur S. Philippe de Neri buvant au flacon de S. Felix. Passons au caractere propre de la poésie dithyrambique.

Tzetzes a très-bien observé que les poëtes dithyrambiques ne différoient des poëtes lyriques, qu'en ce que les premiers étoient plus hardis & plus élevés dans les choses & dans la diction. Cette observation indique parfaitement le vrai caractere du dithyrambe. Ce genre de poésie demande encore plus de sublimité dans l'invention que l'ode ; il faut que le poëte présente toujours des choses neuves, inattendues, grandes & merveilleuses, comme s'il étoit dans un commerce intime avec les dieux, & qu'ils

lui inspirassent sur le champ tout ce qu'il annonce. Des mouvemens rapides & variés, des images fréquentes & vives, des idées fortes & frappantes, une diction animée, impétueuse, bruyante, excessivement métaphorique, pleine de mots imaginés, composés & tellement réunis, qu'ils offrent presqu'à la fois une foule de tableaux: Voilà les qualités essentielles & caractéristiques du dithyrambe. Il est aisé de sentir que notre versification timide, monotone, qui, si nous en séparons la mesure & la rime, n'a presque point de formes qui l'élevent au-dessus de la prose, ne nous a pas permis de mettre en action un genre de poésie, dont toutes les parties doivent porter le caractere de l'enthousiasme(1). Ainsi, comme le commun de nos lecteurs pourroit n'en avoir qu'une idée imparfaite, ou purement relative à la maniere dont notre nation le traite,

(1) Le prix des jeux lyriques étoit un taureau; celui des jeux dithyrambiques étoit un trepié: ce qui prouve que les anciens regardoient l'enthousiasme comme plus propre du dithyrambe que de l'ode.

nous avons cru devoir en tracer, en peu de mots, l'histoire ; c'étoit le seul moyen d'en représenter fidelement l'objet & la nature.



LETTRE sur un Aveugle né, à qui on a rendu la vue.

On auroit fait un grand pas dans la science de la méthaphysique, si l'on étoit parvenu à fixer avec certitude & la maniere dont chacun de nos sens est modifié par les objets extérieurs, & celle dont ils transmettent leurs impressions à l'ame. Mais il est difficile de faire là-dessus des expériences bien exactes; les occasions d'observer sont rares, & l'on ne peut être trop circonspect sur les inductions qu'on tire de quelques faits uniques & solitaires. L'histoire de l'aveugle, à qui Cheselden ôta une cataracte, parut mériter l'attention des philosophes; on crut qu'elle pourroit servir à démêler les idées qui appartiennent particulierement au sens de la vue. La même opération vient de se répéter en Angleterre sur un aveugle-né de vingt ans. Nous allons en rapporter les principales circonstances. Nous ne savons pas si ces détails seront de quelqu'uti-

lité, mais nous croyons du moins qu'ils ne doivent ennuyer personne. Un chirurgien ayant assuré les parens du jeune aveugle qu'il détruiroit l'obstacle qui le privoit de la vue, plusieurs personnes s'assemblerent pour être témoins de cette opération. C'est un spectacle vraiment intéressant que celui d'un être intelligent & sensible, à qui on va donner un nouveau sens; c'est lui créer un nouvel univers. Tous les spectateurs avoient promis de garder le silence si l'opération réussissoit, afin de mieux observer les mouvemens qu'occasionneroient dans l'ame du jeune homme les nouvelles sensations qu'il éprouveroit. L'opération eut tout le succès qu'on en attendoit. Lorsque les yeux du jeune aveugle furent frappés des premiers rayons de la lumiere, on vit sur toute sa personne l'expression d'un ravissement extraordinaire; il parut prêt à s'évanouir de joie & d'étonnement. L'opérateur étoit devant lui avec ses instrumens à la main. Le jeune homme l'examina de la tête jusqu'aux pieds; il s'examinoit ensuite avec la même attention, & sembloit comparer sa fi-

gure avec celle qu'il voyoit. Tout lui paroissoit exactement semblable excepté les mains, parce qu'il prenoit les instrumens du chirurgien pour des parties de ses mains. Pendant qu'il étoit occupé à cet examen, sa mere, qui ne pouvoit plus contenir les tendres mouvemens dont son cœur étoit agité, se jetta à son col, en s'écriant : « mon fils ! mon cher fils » ! Le jeune homme reconnut la voix de sa mere & ne put prononcer que ces mots : « est-ce vous ? est-ce ma mere » ? & il s'évanouit. Il y avoit dans la chambre une jeune fille avec qui ce jeune homme avoit été élevé, qu'il aimoit tendrement, & dont il étoit tendrement aimé tout aveugle qu'il étoit. Lorsqu'elle le vit sans mouvement & sans connoissance, elle laissa échapper quelques cris de douleur qui parurent ranimer la sensibilité du jeune homme. En revenant à lui, ses yeux se fixoient sur l'objet chéri dont il reconnoissoit la voix. Après quelques momens de silence, il s'écria : « Qu'est-» ce qu'on m'a donc fait ? où m'a-t-on » transporté ? Ce que je sens autour » de moi, est-ce la lumiere dont on

» m'a si souvent parlé? Le sentiment
» nouveau que j'éprouve est-il celui
» de la vue?... Toutes les fois que
» vous dites que vous êtes bien aise
» de vous voir l'un l'autre, êtes-vous
» aussi heureux que je le suis dans ce
» moment?... Où est *Tom*, qui me
» sert de guide? Il me semble que
» maintenant je marcherois bien sans
» lui ». Il voulut faire un pas, mais il s'arrêta & parut effrayé de tout ce qui étoit autour de lui. Comme l'agitation de son ame étoit extrême, on lui dit qu'il falloit qu'il revînt pour quelque tems à son premier état, afin de donner peu à peu à ses yeux la force de sentir l'impression de la lumiere, & qu'il avoit besoin de s'accoutumer par degrés à voir, comme il s'étoit accoutumé à marcher. Il ne se rendit qu'avec beaucoup de peine à ces raisons; on le tint pendant quelque tems les yeux couverts; &, dans ce retour de cécité, il se plaignoit amerement qu'on l'avoit trompé, qu'on avoit employé quelqu'enchantement pour lui faire croire qu'il jouissoit de ce qu'on appelle la vue. Il ajoutoit que les impressions qui en étoient restées dans

on ame le rendroient fou, si ce sens ne lui étoit pas en effet rendu. Une autre fois il cherchoit à deviner les noms des personnes qu'il avoit vues dans la foule, ou bien il vouloit conter ce qu'il avoit remarqué, & il manquoit de termes pour s'exprimer. Enfin lorsqu'on jugea qu'il seroit en état de supporter la lumiere, on chargea la jeune fille d'ôter le bandeau dont ses yeux étoient couverts, & de tâcher de distraire par ses discours l'impression trop vive des objets. Elle s'approcha de lui, & en dénouant le bandeau elle lui dit : « M. William, je » vais vous rendre l'usage de vos yeux ; » mais je ne saurois m'empêcher d'a» voir quelqu'inquiétude ; je vous ai » aimé dès mon enfance, quoique » vous fussiez aveugle ; vous m'avez » aimée aussi ; mais vous allez con» noître la beauté, vous allez éprou» ver des sentimens qui vous ont été » inconnus jusqu'ici. Si vous alliez ces» ser de m'aimer ! Si quelqu'objet, » que vous trouverez plus aimable, » alloit m'effacer de votre cœur !... » Ah ! ma chere amie, répondit le

» jeune homme, si je devois, en
» jouissant de la vue, perdre les ten-
» dres émotions que j'ai senties toutes
» les fois que j'ai entendu le son de
» votre voix; si je ne devois plus dis-
» tinguer le pas de celle que j'aime
» lorsqu'elle approche de moi; & s'il
» falloit que je changeasse ces plaisirs
» si doux & si fréquens, pour le senti-
» ment tumultueux que j'ai éprouvé
» pendant le peu de tems que j'ai joui
» de la vue; j'aimerois mieux renon-
» cer pour jamais à ce sens nouveau.
» Je n'ai desiré de voir que pour vous
» sentir, vous posséder, vous aimer
» d'une autre maniere encore; arra-
» chez-moi ces yeux, s'ils ne doivent
» servir qu'à vous rendre moins chere
» à mon cœur ». La jeune fille l'em-
brassa en versant de douces larmes;
William revoit la lumière avec le
même trouble & le même ravissement;
il ne pouvoit se lasser de regarder sa
maîtresse: il l'appelloit en la touchant,
& la prioit de parler pour s'assurer
que c'étoit bien elle qu'il touchoit.
Tout l'étonnoit; il ne pouvoit accor-
der les sensations qu'il éprouvoit par

la vue, avec celles qu'il avoit reçues des mêmes objets par les autres ſens; & ce ne fut que par degrés qu'il parvint à diſtinguer & à reconnoître les formes, les couleurs & les diſtances.



COMALA. Poëme dramatique, traduit de la langue erse.

Le poëme dont on donne ici la traduction n'eſt peut-être pas un des plus intéreſſans; ce n'eſt que par ſa forme dramatique qu'il nous a paru mériter d'être diſtingué. C'eſt l'ébauche d'une tragédie, ébauche informe & groſſiere, ſans plan, ſans préparations, ſans développemens, en un mot ſans art, mais non ſans intérêt. On y trouvera un ſujet vraiment tragique, une expoſition, un nœud, un dénouement, des incidens, & tout cela renfermé dans le plus petit eſpace.

Le fond de ce poëme eſt entierement hiſtorique & fondé ſur une tradition connue. Comala, fille de Sarno, roi d'Iniſtore ou des iſles Orkney, s'étoit épriſe pour Fingal, fils de Comhal, & ſa paſſion étoit ſi violente qu'elle ſe déguiſa en jeune homme & ſuivit Fingal dans ſes guerres. Elle fut bientôt reconnue par Hidallan, un des guerriers de Fingal, dont elle avoit

dédaigné l'amour. Le roi fut si touché de la beauté & de la passion de Comala, qu'il étoit à la veille de l'épouser, quand on vint lui annoncer la nouvelle de l'invasion de Caracul. Fingal marcha au-devant de son ennemi, accompagné de Comala. Il la laissa sur une colline, lorsque les deux armées en vinrent aux mains ; & il lui promit de venir la rejoindre dès la nuit même, s'il survivoit à la bataille. Fingal remporte la victoire ; il envoye Hidallan pour annoncer son retour à Comala : celui-ci, pour se venger des dédains de Comala, lui dit que le roi a été tué dans le combat. Tandis que Comala se livre à toute sa douleur, Fingal arrive, se présente à elle ; elle n'ose en croire ses yeux, son ame ne peut soutenir ce passage trop rapide de la douleur la plus amere au plaisir le plus vif ; elle expire aux yeux de son amant, de l'excès de sa joie. Le Poëte a conservé fidelement tous les traits de l'histoire. Les personnages qu'il a fait parler sont Fingal, Hidallan, Comala, Melilcoma & Dersagrena, filles de Morni, & des Bardes. En lisant notre traduction, on trou-

vera peut-être que ce petit poëme reſſemble plus à un dialogue qu'à un drame ; mais les lecteurs qui ſe repréſenteront bien le lieu de la ſcene, l'entrée ſucceſſive des perſonnages, le mêlange des chants & du récit, s'appercevront que l'action ne manque ni de ſpectacle, ni de variété, ni de mouvement. Au reſte, l'invention des premiers drames ne nous paroît pas ſuppoſer de grands progrès dans la poéſie ; c'eſt une imitation très-ſimple, qui a dû ſe préſenter à l'eſprit des premiers poëtes : on en trouve l'exemple & la preuve chez pluſieurs nations ſauvages, qui, dans leurs fêtes, exécutent des eſpeces de récits à pluſieurs interlocuteurs, entremêlés de chœurs & de muſique.

Nous ajouterons ici que ce poëme jette quelque jour ſur l'antiquité des compoſitions d'Oſſian ; car le Caracul dont il y eſt fait mention paroît être Caracalla, fils de Severe, qui en 211 entreprit une expédition contre les Calédoniens.

DERSAGRENA.

La chaſſe eſt finie ; on n'entend plus

l'autre bruit ſur Ardven que le murmure du torrent.... Fille de Morni! viens des rivages de Crona, mets bas ton arc & prends la harpe. Que la nuit deſcende avec nos chants, & que notre joie retentiſſe ſur Ardven.

MELILCOMA.

La nuit deſcend, fille aux yeux bleus! la nuit ſombre s'étend le long de la plaine. J'ai vu un daim près du ruiſſeau de Crona; il reſſembloit dans l'obſcurité à un tertre couvert de mouſſe, mais bientôt je l'ai vu bondir. Un météore jouoit à travers ſes cornes branchues, & les faces redoutables (1) des tems anciens paroiſſoient du ſein des nuages de Crona.

DERSAGRENA.

Ah! ce ſont les ſignes de la mort de Fingal.... Le roi des boucliers eſt tombé, & Caracul triomphe! Leve-toi, Comala, ſors de tes rochers, fille de Sarno, leve-toi dans les

(1) *Apparent diræ facies, inimicaque Trojæ*
Numina magna Deûm. Virg.

larmes ! Le jeune guerrier de ton amour est tombé, & son ombre erre déja sur nos collines.

MELILCOMA.

C'est-là qu'est assise Comala désolée ! Deux chiens gris secouent près d'elle leurs oreilles hérissées, & respirent l'haleine fugitive du zéphir. La joue ardente de Comala repose sur son bras, & le vent de la montagne joue dans ses cheveux. Elle tourne ses yeux bleus vers les champs de son espérance. . . Où es-tu, ô Fingal ! car la nuit s'épaissit autour de moi ?

COMALA.

O Carun (1) ! pourquoi vois-je tes eaux rouler dans le sang ? Le bruit de la bataille s'est-il fait entendre sur tes bords ? Dort-il, le roi de Morven ?... Leve-toi, ô lune ! fille du firmament ! regarde du sein de tes nuages, afin que je puisse voir l'éclat de son acier sur les champs de sa promesse ! . . . . ou plutôt que le météore qui porte les

(1) Cette riviere porte encore le nom de Carron, & tombe dans le Forth, à quelques milles au nord de Falkirk.

ombres de nos peres pendant sa nuit, fasse briller sa lumiere rougeâtre, pour me guider vers mon héros tombé !.... Qui me défendra contre la douleur ? qui me défendra contre l'amour d'Hidallan ?.... Comala regardera longtems avant de voir Fingal au milieu de son armée, brillant comme le rayon du matin à travers le nuage pluvieux.

HIDALLAN.

Roule sur les sentiers du chasseur, brouillard du sombre Crona ! dérobe ses pas à mes yeux, & que je ne me ressouvienne plus de mon ami ! Les combattans sont dispersés, & les pas des guerriers ne se pressent plus autour du bruit de son acier. O Carun ! roule tes flots de sang, car le chef du peuple est tombé.

COMALA.

Qui est tombé sur les bords verdoyans de Carun, ô fils de la nuit nébuleuse ? Etoit-il blanc comme la neige d'Ardven ? éclatant comme l'arc de la pluie ? Sa chevelure étoit-elle comme le brouillard de la colline,

douce & bouclée aux rayons du soleil? Etoit-il dans le combat terrible comme le tonnerre du ciel? agile comme la chevre du désert?

HIDALLAN.

O que ne puis-je voir son amante penchée sur son rocher! son œil rougi, obscurci par les larmes, & sa joue colorée, à moitié cachée dans ses cheveux! Souffle, doux zéphir, & souleve la chevelure pesante de cette fille, afin que je puisse voir son bras blanc & la joue aimable de sa douleur!

COMALA.

Le fils de Comhal est-il donc tombé, messager de nouvelles funestes?.. Le tonnerre roule sur la montagne!.. l'éclair vole sur ses aîles de feu! mais ils ne peuvent effrayer Comala, car son Fingal n'est plus. Parle, messager de nouvelles funestes, est-il tombé celui qui brisoit les boucliers?

HIDALLAN.

Les nations sont dispersées sur leurs collines, car elles n'entendront plus la voix de leur chef.

COMALA.

Que le malheur te poursuive dans tes plaines, Roi du monde ! que la destruction t'assaillisse ! que tes pas vers le tombeau soient en petit nombre, & qu'une seule vierge te pleure ! qu'elle soit, ainsi que Comala, livrée aux larmes dans les jours de sa jeunesse !.... Pourquoi m'as-tu dit, Hidallan, que mon héros est tombé ? J'aurois espéré quelque tems son retour ; j'aurois cru l'appercevoir sur le rocher éloigné ; la forme d'un arbre auroit pu me tromper ; j'aurois pensé reconnoître le son de son cor dans le vent de la montagne. . . . O que ne suis-je sur les bords de Carun, pour réchauffer sa joue de mes larmes !

HIDALLAN.

Il n'est point couché sur les bords de Carun ; les guerriers élevent sa tombe sur Ardven. Brille sur eux, ô lune, à travers tes nuages ! que tes rayons étincelent sur son sein, afin que Comala puisse le voir encore dans l'éclat de son armure.

COMALA.

Arrêtez, ô vous, fils du tombeau, jusqu'à ce que j'aie vu encore mon amant ! Il m'a laiſſé ſeule à la chaſſe; j'ignorois qu'il alloit à la guerre. Il diſoit qu'il reviendroit avec la nuit, & le roi de Morven eſt déja revenu.... Ah ! pourquoi ne m'as-tu pas dit qu'il tomberoit, enfant timide du rocher ? Tu l'avois vu dans le ſang de ſa jeuneſſe, & tu ne l'as pas dit à Comala.

MELILCOMA.

Quel ſon ſe fait entendre ſur Ardven ? Quelle eſt cette lumiere qui brille dans la vallée, qui s'avance vers nous, ſemblable à la force des torrens, quand leurs eaux amoncelées étincelent aux rayons de la lune ?

COMALA.

Quel autre ſeroit-ce que l'ennemi de Comala, le fils du Roi du monde ? O, eſprit de Fingal ! viens, dirige du milieu de ton nuage, dirige l'arc de Comala; qu'il tombe comme le lievre du déſert ! . . . Mais c'eſt Fingal, accompagné de ſes eſprits ! . . . Pour-

quoi viens-tu, mon amant, effrayer ainsi & charmer mon ame?

FINGAL.

O vous, Bardes du chant! célébrez les guerres de Carun. Caracul a fui devant mes armes, à travers les champs de son orgueil. Il se tient loin de moi, semblable à un météore qui enveloppe un esprit de nuit, lorsque les vents le chassent sur la bruyere & que les sombres forêts réfléchissent sa lumiere à l'entour..... J'entends une voix semblable aux zéphirs de mes collines! est-ce la chasseresse de Galmiel, la fille de Sarno, dont les mains sont blanches comme la neige? Sors de tes rochers, mon amante, que j'entende la voix de Comala.

COMALA.

Emporte-moi dans la caverne de ton repos, ô fils aimable de la mort!..

FINGAL.

Viens dans la caverne de mon repos..... L'orage a cessé, & le soleil brille sur nos champs. Viens dans la caverne de mon repos, chasseresse du retentissant Cona.

COMALA.

Il revient avec sa renommée; je sens la main droite de ses batailles.... Mais il faut que je me repose derriere le rocher, jusqu'à ce que mon ame se remette de sa frayeur. .... Que la harpe s'approche! Elevez vos chants, ô vous, filles de Morni!

DERSAGRENA.

Comala a tué trois daims sur Ardven, & la flamme s'éleve sur le rocher. Venez au festin de Comala, roi de Morven.

FINGAL.

Et vous, fils du chant, célébrez les guerres de Carun, afin que ma belle aux mains blanches puisse se réjouir, tandis que je verrai le festin de mon amante.

BARDES.

Roule, impétueux Carun, roule tes eaux dans la joie. Les fils de la bataille se sont enfuis; les coursiers ne se laissent plus voir sur nos champs, & les ailes de leur orgueil vont s'étendre sur

d'autres

d'autres terres. Désormais le soleil se levera en paix, & les ombres descendront avec la joie; les cris de la chasse se feront entendre, & les boucliers resteront suspendus dans la salle. Notre plaisir sera dans les guerres de l'océan, & nos mains se rougiront du sang de Lochlin. Roule, impétueux Carun, roule tes eaux dans la joie; les fils de la bataille se sont enfuis.

MELILCOMA.

Descendez d'en-haut, brouillards légers, & vous, rayons de la lune, élevez son ame.... La fille est étendue pâle sur le rocher! Comala n'est plus.

FINGAL.

Est-elle morte la fille de Sarno, la belle au blanc sein, qu'avoit choisie mon amour? viens me visiter sur mes bruyeres, Comala, quand je reposerai solitaire aux bords des ruisseaux de mes collines.

HIDALLAN.

Elle a donc cessé, la voix de la chasseresse de Galmiel? Pourquoi ai-

je troublé l'ame de la belle ?... Oh, quand te verrai-je avec joie à la chasse des biches brunâtres ?

FINGAL.

Jeune homme au regard sombre, tu n'assisteras plus aux festins de mes salles ; tu ne suivras plus ma chasse, & mes ennemis ne tomberont plus sous ton épée.... Conduisez-moi vers la place de son repos, afin que je puisse voir encore sa beauté... Elle est couchée pâle sur le rocher, & les vents froids agitent sa chevelure ; leur souffle fait résonner la corde de son arc, & sa fleche s'est brisée dans sa chûte. Elevez les louanges de la fille de Sarno, & donnez son nom aux vents des montagnes.

BARDES.

Voyez les météores rouler autour de la belle. Les rayons de la lune élevent son ame. Autour d'elle paroissent du sein de leurs nuages les faces redoutables de ses peres, Sarno à l'œil sombre, & Fidellan aux yeux enflammés. Quand s'élevera ta main blanche ? quand ta voix se fera-t-elle en-

tendre ſur nos rochers ? Les filles te chercheront ſur la bruyere, mais elles ne te trouveront pas. Tu les viſiteras quelquefois dans leurs ſonges, & tu apporteras la paix à leur ame. Ta voix retentira long-tems à leurs oreilles, & elles ſe reſſouviendront avec joie des ſonges de leur ſommeil.... Voyez les météores rouler autour de la fille, & les rayons de la lune élever ſon ame.



OBSERVATIONS sur les moutons d'Espagne & la maniere de les élever.

LA pareſſe naturelle à la plupart des hommes, les porte ſouvent à regarder certains avantages, dont jouiſſent leurs voiſins, comme uniquement dépendans du climat; ils concluent ſans examen qu'il eſt impoſſible de les tranſporter d'un pays dans un autre. Mais ſi quelques hommes, plus zélés & plus actifs, font un effort pour naturaliſer dans leur nation des uſages étrangers, il arrive auſſi que l'enthouſiaſme les ſaiſit & qu'ils publient leurs avantages propres & naturels, pour en chercher de beaucoup moins ſolides. Ainſi l'on a vu pendant quelque tems le gouvernement François perdre de vue la culture des terres, pour favoriſer excluſivement les manufactures & le commerce d'induſtrie, qui peuvent occuper utilement les bras oiſifs d'une nation, mais qui doivent être ſubordonnés à l'agriculture dans un Etat dont le territoire eſt vaſte & fertile;

Il faut marcher entre ces deux écueils ; &, sans regarder comme impossible ce qui peut mériter d'être tenté, il faut examiner avec soin jusqu'à quel point on peut s'approprier les avantages dont jouissent les autres, sans s'exposer à perdre les siens.

L'Espagne est fort riche en troupeaux, & la beauté de ses laines fait une branche importante de commerce, qui rend plusieurs autres nations ses tributaires. Les Rois étoient autrefois propriétaires de la plus grande partie de ces troupeaux ; de-là ce grand nombre d'ordonnances, de loix pénales, de privileges & d'immunités, établis sous différens regnes pour la conservation & le gouvernement des troupeaux ; de-là ce tribunal formé anciennement sous le titre de conseil du grand troupeau royal, & qui subsiste encore aujourd'hui, quoique le Roi n'ait pas un seul mouton. Ce grand troupeau de la couronne a été aliéné successivement pour divers besoins de l'Etat. Philippe I fut obligé, pour subvenir aux frais de la guerre & à d'autres besoins, de vendre au marquis d'Iturbieta qua-

rante mille moutons, les derniers qui restassent à la couronne.

Les troupeaux de moutons sont cependant toujours l'objet d'une attention particuliere de la part du gouvernement; ils rapportent annuellement dans le trésor plus de trente millions de réaux; aussi les Rois d'Espagne, dans leurs ordonnances, les appellent-ils *le précieux joyau de leur couronne.*

Tout cela annonce de quelle importance est pour la nation ce genre de richesses. En effet, il y a une exportation considérable de laines d'Espagne; on en emploie dans presque toutes les manufactures où l'on veut fabriquer de nouvelles étoffes. La supériorité de ces laines dépend-elle uniquement du climat, ou ne tient-elle pas à une maniere particuliere de gouverner les troupeaux, dont on pourroit user ailleurs? Les richesses qui résultent du soin des troupeaux, doivent-elles être envisagées par-tout sous le même point de vue qu'elles le sont en Espagne? Voilà deux questions qui méritent d'être éclaircies.

Il paroît certain que la perfection de

la laine dépend beaucoup moins du climat que de la maniere de gouverner les troupeaux, puisqu'en Espagne il y a deux especes de moutons fort différens par la laine, quoiqu'ils paroissent de la même race.

Les moutons à laine grossiere sont traités à peu près comme les nôtres. Ils restent toute l'année dans le même endroit, & pendant les nuits d'hiver on les enferme dans une bergerie. Les moutons à laine fine vivent toujours en plein air & voyagent deux fois l'année. Pendant l'été, ces troupeaux errent sur les montagnes de Leon, de la Vieille-Castille, de Cuença & d'Arragon. Ils passent l'hiver dans les plaines tempérées de la manche, d'Estramadure & d'Andalousie. D'après des calculs très-exacts, on compte en Espagne plus de cinq millions de ces moutons voyageurs à laine fine. On sent combien ces nombreux troupeaux exigent de soins, de détail, d'intelligence & d'activité de la part de ceux qui sont chargés de les conduire. Nous ne nous arrêterons ici qu'aux points essentiels d'où paroît dépendre le succès, c'est-à-dire la per-

fection de la laine. Premierement, le berger met la plus grande attention à ne pas laiſſer manquer ſes moutons de ſel, ſur-tout pendant leur retour du ſud à leurs pâturages d'été. Le propriétaire donne pour chaque millier de moutons vingt-cinq quintaux de ſel, qui ſe conſomment à peu près en cinq mois. Le ſel ſert beaucoup à entretenir la ſanté des moutons, & à rendre leur conſtitution plus ferme; c'eſt ce qui contribue à la beauté de la laine. Il eſt bon d'obſerver que le ſel n'eſt néceſſaire aux moutons & qu'ils n'en ſont fort avides, que lorſqu'ils paiſſent ſur des terres argilleuſes. Si la terre de leur pâturage eſt un débris de terre calcaire, ils dédaignent le ſel, & en effet ils n'en ont pas beſoin.

Les moutons paſſent l'hiver, comme nous l'avons dit, dans les plaines où l'air eſt tempéré. Le mois d'avril eſt le tems de leur départ pour les pâturages d'été. Ils annoncent eux-mêmes, par pluſieurs mouvemens inquiets, le deſir de voyager, & ce deſir eſt ſi fort, que les bergers ont beſoin d'y veiller de plus près pour les empêcher de s'échapper.

On commence à les tondre au premier de mai, soit en route, soit après leur arrivée. Il est nécessaire d'attendre que le tems soit beau. Si la laine n'étoit pas parfaitement seche, les toisons qu'on empile fermenteroient ensemble & se gâteroient. Vers la fin de juillet, on mêle avec les brebis le nombre de béliers nécessaire pour la propagation. Six ou sept beliers suffisent pour une centaine de brebis ; on choisit les plus beaux & les plus forts dans un grand troupeau de béliers qu'on garde à part. En général, il y a fort peu de moutons dans ces troupeaux voyageurs, quoique la laine en soit plus fine & la chair de meilleur goût que celle des béliers ; mais la toison de ceux-ci est plus pesante, ils vivent plus long-tems, & la totalité de leur produit est par-là plus considérable. Les toisons de trois béliers pesent généralement vingt-cinq livres. Il faut la laine de quatre moutons ou celle de cinq brebis pour obtenir ce poids ; & la durée de la vie de ces animaux suit à peu-près la même proportion. Un soin regardé comme essentiel, est celui d'enduire les moutons, dans

le mois de septembre, depuis le col jusqu'à la naissance de la queue, d'une espece d'ocre ou terre ferrugineuse détrempée dans de l'eau. On prétend que cet enduit mêlé avec la graisse de la laine devient impénétrable à la pluie & au froid. D'autres assurent qu'il agit en qualité de terre absorbante, & qu'il absorbe en effet une partie de la transpiration qui rendroit la laine rude & grossiere. A la fin de septembre, les moutons commencent leur marche vers les plaines basses, & elle est réglée comme le seroit celle des troupes. Ils marchent toujours paissant & sans s'arrêter pendant le jour. Ils parcourent en quarante jours, cent cinquante lieues que l'on compte de Montana en Estramadure. Bientôt arrive le tems où les brebis mettent bas, & c'est le plus pénible & le plus inquiétant de la vie pastorale. Les bergers séparent d'abord les brebis stériles d'avec celles qui sont pleines. Ils menent celles-ci aux meilleurs abris, & les autres aux plus froides parties du district. On ménage aussi le meilleur sol, l'herbe la plus abondante pour les agneaux qui naissent les derniers, afin que, promp-

tement fortifiés par la bonne nourriture, ils soient en état de repartir avec les autres. On leur coupe la queue à cinq pouces au-dessous de la naissance, pour les tenir plus aisément propres. Tous les détails de manutention de ces troupeaux voyageurs demandent des soins assidus & de l'activité de la part de ceux qui en sont chargés, mais sur-tout du chef-berger qui préside à dix mille moutons, & commande en souverain à cinquante bergers subalternes. Il doit être propriétaire de cinq cents bêtes, vigoureux, intelligent, habile dans la cure des moutons malades, connoisseur en pâturages. C'est une erreur de croire que les moutons aient de la prédilection pour les plantes aromatiques, & qu'elles leur soient salutaires. C'est l'herbe fine qui croît entre ces plantes qui est la nourriture la plus saine pour eux & la plus propre à donner un goût excellent à leur chair. Si quelquefois ils broutent des plantes aromatiques, ce n'est que lorsqu'ils sont pressés. Cela ne leur arrive jamais quand ils ont la liberté du choix. Le *gramen* le plus fin est celui qui con-

vient le mieux aux moutons ; mais il faut la plus grande attention à ne les mener paître qu'après que le soleil a dissipé la rosée. Il faut aussi ne les laisser jamais approcher de l'eau quand il a tombé de la grêle. Si ces animaux boivent de l'eau de grêle, ou mangent de l'herbe mouillée de rosée, ils deviennent mélancoliques & dégoûtés ; ils languissent & meurent. L'eau de grêle est dangereuse aussi pour les hommes en Espagne.

Il paroît certain que la supériorité des laines de ce pays n'est pas due uniquement au climat, mais qu'elle dépend en grande partie des soins dont nous venons de parler, de l'habitude de faire vivre les moutons toujours en plein air, de ces transmigrations, au moyen desquelles ils sont toujours dans une température à peu près égale, du choix des pâturages, & de l'usage du sel qui contribue beaucoup à la santé de ces animaux. On ne peut guere en douter, puisque dans le même climat les moutons d'Andalousie, qui sont de même race, ont la laine grossiere, longue, épaisse, & souvent tachée, parce qu'ils ne

voyagent point, & que pendant l'hiver on les enferme dans des bergeries. Celle des moutons voyageurs est courte, soyeuse, & d'une blancheur égale. Il est presque sûr qu'elle dégénéreroit si on les tenoit enfermés. Il est donc vraisemblable qu'on pourroit en beaucoup d'autres pays se procurer des laines, sinon égales à celles d'Espagne, du moins fort supérieures à celles qu'on obtient communément. Mais seroit-il avantageux par-tout d'employer des terreins immenses au pacage des moutons, & l'avantage d'avoir de belles laines compenseroit-il ce qu'on perdroit à n'employer pas ces terreins à d'autres genres de productions? En général les troupeaux ne peuvent être regardés comme objet principal en eux-mêmes, que dans les pays montueux où la culture est difficile, & sur les sols peu féconds où elle est ingrate. Dans les pays où les terres se cultivent avec succès, les troupeaux doivent être moins considérés pour eux-mêmes que par l'utilité dont ils sont à l'agriculture : le fumier y devient beaucoup plus important que la laine. Les moutons voya-

geurs ne fourniſſent aucun engrais aux terres pendant qu'ils errent ſur les montagnes. Il faut donc qu'ils ſoient raſſemblés & ſédentaires dans les pays de bonne culture : il faut ſacrifier la ſupériorité des laines à des productions plus riches. Mais ſi les voyages & l'égalité de la température ſervent à la perfection de la laine, ils n'y contribuent pas ſeuls. L'habitude de vivre en plein air, l'uſage du ſel, la bonne nourriture & les autres ſoins qui entretiennent la ſanté des moutons peuvent embellir la laine. On peut avec ces conditions eſpérer des laines aſſez belles pour ſe paſſer peut-être de celles d'Eſpagne, quand même il ſeroit impoſſible d'atteindre à leur ſupériorité. Tout le monde connoît le mérite des laines d'Angleterre, & l'on ſait que ce mérite eſt dû en grande partie à l'uſage de faire parquer les moutons toute l'année. Il paroît certain que le plein air eſt de toutes les conditions la plus eſſentielle pour affiner la laine des moutons, & c'eſt un avantage qu'on peut ſe procurer par-tout. Lorſque la crainte des loups empêche de les faire parquer pendant les nuits d'hiver, on

peut les tenir en ſûreté, mais à l'air libre, dans l'enceinte de la ferme. On a éprouvé que les variations du tems & des ſaiſons ne nuiſent en rien à la ſanté de ces animaux. On y gagne la dépenſe des bergeries, dont l'entretien eſt aſſez conſidérable. Il eſt auſſi d'expérience que le fumier expoſé à toutes les influences de l'air acquiert une qualité très-ſupérieure à celui qui eſt enfermé. On ne doit pas douter que, par la généralité de cet uſage, la laine ne s'affinât de race en race, & n'approchât bientôt de la beauté de celle d'Eſpagne.



ANECDOTES SUR LE CID.

NOUS avions toujours cru que le *Cid* de Guillen de Castro étoit la seule tragédie que les Espagnols eussent donnée sur ce sujet intéressant ; cependant il y avoit encore un autre *Cid*, qui avoit été représenté sur le théâtre de Madrid avec autant de succès que celui de Guillen. L'auteur est *Don Juan Bautista Diamante*, & la piece est intitulée : *Comedia famosa del Cid, honrador de su padre : la fameuse Comédie du Cid qui honore son pere* (à la lettre, *honorateur de son pere*).

Il y a même encore un troisieme *Cid*, de *Don Fernando de Zarate*, tant ce nom de Cid étoit illustre en Espagne, & cher à la nation.

Toutes les pieces de théâtre étoient anciennement appellées comédies. On est étonné que Madame de Sévigné, dans ses lettres, dise qu'elle est allée à la comédie d'Andromaque, à la Comédie de Bajazet ; mais elle se con-

formoit à l'ancien usage. Scuderi, dans sa critique du Cid, dit : *le Cid est une Comédie Espagnole, dont presque tout l'ordre, les scenes & les pensées de la Françoise sont tirées, &c.*

Nous ne dirons rien ici de la fameuse comédie de Don Fernando de Zarate ; il n'a point traité le sujet du Cid & de Chimene ; la scene est dans une ville des Maures ; c'est un amas de prouesses de chevalerie.

Pour *le Cid honorateur de son pere*, de Don Juan Bautista Diamante, on la croit antérieure à celle de Guillen de Castro de quelques années. Cet ouvrage est très-rare, & il n'y en a peut-être pas aujourd'hui trois exemplaires en Espagne.

Les personnages sont Don Rodrigue, Chimene, Don Diegue, pere de Don Rodrigue, le Comte Lozano, le Roi Don Fernand, l'Infante Ouraka, Elvira, Confidente de Chimene, Criado de Ximena, Don Sancho, qui joue à peu près le même rôle que le Don Sanche de Corneille, & enfin un bouffon qu'on appelle Nuño Graciozo.

De mi hijo, a vuestras plantas;
Ventuoso, Alegre, y libre
Del deshonor en que estava.

CHIMENE.

Ma to à mi padre Rodrigo.

DIEGUE.

Vengo des suyo la infamia.

On voit dans ces deux derniers vers le modele de celui de Corneille, qui est bien supérieur à l'original, parce qu'il est plus rapide & plus serré.

Il a tué mon pere — Il a vengé le sien.

D'ailleurs, la scene entiere, les sentimens, la description douloureuse mais recherchée, de l'état où Chimene a trouvé son pere est dans Don Juan Diamante.

Gran Senor mi padre es muerto;
Y yo le halle en la esta cada:
Correr en arroyos vi
Su sangre por la campagna.
Su sangre che in tanto assalto
Deffendio vuestras murallas,
Su sangre, Senor, che en humo
Su sentimiento explicava, &c.

Sire, mon pere est mort; mes yeux ont vu son sang.

Couler à gros bouillons de son généreux flanc,
Ce sang qui tant de fois défendit vos murailles, &c.

Peut-être l'Académie de Madrid, non plus que l'Académie Françoise, n'approuveroit pas aujourd'hui qu'un sang défendît des murailles ; mais il ne s'agit ici que de faire voir comment les deux Auteurs Espagnols rencontrerent à peu près les mêmes pensées sur le même sujet, & comment Corneille les imita.

Don Juan Diamante fait parler ainsi Chimene dans la même scene.

Son cœur me crie vengeance par ses blessures. Tout expirant qu'il est, il bat encore, il semble sortir de sa place pour m'accuser si je tarde à le venger.

Por las heridas me llama
Su coraçon que a un defunto,
Plenso che batia las alas
Para salir del pecho
Y accusar me la tardança.

L'idée est à la fois poétique, naturelle & terrible. Il n'y a que *batias las alas* qui défigure ce passage ; un cœur

ne bat point des ailes. Ces expressions orientales, que la raison désavoue, n'étant pas justes, ne doivent jamais être admises en aucune langue.

L'Auteur Espagnol s'y prend, ce semble, d'une maniere plus adroite & plus tragique que Guillen de Castro, pour faire le nœud de la piece. Le Roi laisse à Chimene le choix de faire mourir Rodrigue, ou de lui pardonner. Chimene dit tout ce que lui fait dire Corneille.

Je sais que je suis fille, & que mon pere est mort.

El conde e muerto e su hija soy.

Sa fille est bien mieux que, *je suis fille*; car ce n'est pas parce que Chimene est fille, mais parce qu'elle est fille du comte, qu'elle doit demander justice de son amant.

On trouve dans la piece du Diamante, cette pensée singuliere:

Il est teint de mon sang. — Plonge-le dans le mien,
Et fais-lui perdre ainsi la teinture du tien.

Manchado de sangue mio!
El perdera lo tenido
Si con la mia le lavas.

Quoi, souillé de mon sang! — Il ne le sera plus s'il est lavé dans le mien. *Lo tenido* n'est pas la teinture ; l'Espagnol est ici plus simple, plus vrai, moins recherché que le François.

C'est encore dans cette piece que se trouve l'original de ce beau vers,

Le poursuivre, le perdre, & mourir après lui,

Persequil le hasta perdelle
Y muörir lecégo con el.

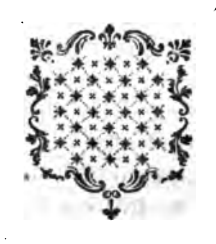
En un mot, une grande partie des sentimens attendrissans, qui valurent au *Cid* François un succes si prodigieux, sont dans les deux *Cid* Espagnols, mais noyés dans le bisarre & dans le ridicule. Comment un tel assemblage s'est-il pu faire ? C'est que les Auteurs Espagnols avoient beaucoup de génie, & le public très-peu de goût. C'est que, pour peu qu'il y eût quelque intérêt dans un ouvrage, on étoit content, on ne se gênoit sur rien ; nulle bienséance, nulle vraisemblance, point de style, point de vraie éloquence. Croiroit-on que Chimene prend sans façon Rodrigue pour son mari à la fin de la piece, & que le vieux Don Diegue dit qu'il ne peut

s'empêcher d'en rire ? *Non puedo tener le risa.* Les deux *Cid* Espagnols étoient des pieces monstrueuses, mais les deux Auteurs avoient un très-grand talent. Remarquons ici que toutes les pieces Espagnoles étoient alors en vers de quatre pieds, que les Anglois appellent *dogrel*, & que du tems de Corneille on appelloit vers burlesques. Il faut avouer que nos vers hexametres sont plus majestueux, mais aussi ils sont quelquefois languissans; les épithetes les énervent, le défaut d'épithetes les rend quelquefois durs. Chaque langue a ses difficultés & ses défauts.

Quant au fond de la piece du *Cid*, on peut observer que les deux Auteurs Espagnols marient Rodrigue avec Chimene le jour même qu'il a tué le pere de sa maîtresse. L'Auteur François differe le mariage d'une année, & le rend même indécis. On ne pouvoit garder les bienséances avec un plus grand scrupule. Cependant les Auteurs Espagnols n'essuyent aucun reproche, & les ennemis de Corneille l'accuserent de corrompre les mœurs. Telle est parmi nous la fureur de l'en-

vie,

rie. Plus les arts ont été accueillis en France, plus ils ont essuyé de persécutions. Il faut avouer qu'il y a dans les Espagnols plus de générosité que parmi nous. On feroit un volume de ce que l'envie & la calomnie ont inventé contre les gens de lettres qui ont fait honneur à leur patrie.



REFLEXIONS sur la Grace dans les Ouvrages de l'Art; d'après M. l'Abbé Winckelmann.

LA régularité, l'ordre & la proportion constituent la beauté. La grace consiste dans le mouvement, mais un mouvement léger, à peine perceptible, & qui ne caractérise que des passions tranquilles & douces. Tout ce qui, dans la nature & dans les arts, porte un caractere ressenti & déterminé, semble exclure la grace. Il n'y a rien de gracieux sans doute dans cette femme, qui s'arrache les cheveux ou se meurtrit le sein; non plus que dans cette mere qui, prête d'expirer, met ce qui lui reste de forces à éloigner son enfant de sa mammelle, de peur qu'il ne suce du sang au lieu de lait. Mais que de charmes & de graces dans cette jeune bergere qui, assise à l'ombre d'un chêne, se compose une couronne des fleurs qu'elle vient de cueillir dans la prairie voisine, ou qui, mollement étendue sur

les bords d'une fontaine, fixe ses regards innocens sur la course paisible de l'onde, & semble n'être occupée que de son murmure ! Ces objets élevent dans le cœur une foule de sensations agréables, parmi lesquelles on aime à s'égarer & à flotter long-tems, avant de s'arrêter sur aucune (1). Qu'on y fasse bien attention, l'impression de la grace renferme toujours je ne sai quoi de vague, qui plaît d'autant plus à l'ame que le sentiment & la pensée en sont plus long-tems & plus doucement exercés (2).

(1) Nous en appellons à tous ceux qui ont vu la belle Naïade de M. *Vassé.*

(2) *Wolf* expliquoit les différentes situations de l'ame, par la série non interrompue des syllogismes tacites qu'elle fait, sans presque le savoir elle-même. *Leibnitz* a observé que c'est à la foule de ces idées obscures, confuses, non réfléchies, & non développées, que l'homme doit souvent les sensations les plus délicieuses. Il ne faut donc pas être surpris que les Romains préférassent les pantomimes aux spectacles vocaux, & que la musique instrumentale ait, pour bien des personnes, plus de charmes que la vocale. Moins les expressions sont circonscrites & limitées, plus une ame sensible y attache de sentimens & d'idées.

Les expressions fortes & décidées ne repoussent la grace, que parce qu'elles nous fixent nécessairement sur leur objet, & qu'elles nous y attachent avec violence.

Nous ajoutons que le sommeil n'exclut point ce mouvement, dans lequel nous faisons consister la grace. Dans la Vénus endormie du Titien, un songe agréable & léger semble voltiger sur la physionomie de cette déesse. La douce émotion de ses esprits se retrace sur tous les traits de son visage. Mais écoutons M. l'Abbé Winckelmann.

La grace se forme par l'éducation & par la réflexion. Elle fuit toute espece d'affectation & de contrainte; elle agit dans le calme & dans la simplicité de l'ame; le feu des passions & de l'imagination l'obscurcit; par elle toutes les actions des hommes deviennent agréables, & elle regne avec la plus grande autorité dans un beau corps. Xenophon la connut; Apelle & le Correge la respiroient: Thucydide & Michel-Ange ne la connurent & ne la chercherent jamais. Elle est répandue généralement sur tous les ouvrages de l'antiquité, & elle s'y fait sentir

même dans les productions médiocres..... Les préjugés & l'éducation nous font souvent trouver agréables des choses qui nous révoltent lorsque nous sommes parvenus à la connoissance des beautés de l'antique. Le sentiment de la grace n'est donc pas naturel? Non: on peut l'acquérir, & même l'enseigner, ainsi que le goût & la beauté.

La grace dans les ouvrages de l'art regarde principalement la figure de l'homme: elle ne consiste pas seulement dans ce qui lui est essentiel, comme la situation & les gestes, mais aussi dans les accessoires, comme l'ajustement & la parure. Sa qualité est la juste proportion qui se trouve entre la personne qui agit, & l'action; elle ressemble à l'eau, qui est d'autant plus parfaite qu'elle a moins de goût. Tout ornement étranger est funeste à la grace ainsi qu'à la beauté.... La position & les attitudes des figures antiques sont celles d'un homme qui, se présentant dans une assemblée de personnes respectables & sensées, excite & est en droit d'exiger de l'estime, de la considération & des égards. Le mou-

vement des figures n'est presque sensible & caractérisé, que par la disposition immédiate & nécessaire qu'elles ont à l'action. Les artistes modernes, à qui une position tranquille paroît inanimée & ne rien signifier, s'imaginent donner de l'expression à leurs figures, lorsque réellement ils ne font que les *disgracier* & les contraindre. Les anciens avoient tellement égard à la bienséance, qu'à moins qu'ils ne voulussent désigner des personnages dévoués à la mollesse, ils ne présentoient que très-rarement des figures avec les jambes croisées.

Dans les figures antiques, la joie n'éclate jamais; elle n'énonce que le contentement & la sérénité de l'ame. Sur le visage d'une bacchante, on ne voit briller, pour ainsi dire, que l'aurore de la volupté. Dans la douleur & l'abattement, l'ame est l'image de la mer, dont la profondeur est tranquille, quand sa surface commence à s'agiter. Au milieu des plus grands maux, Niobé paroît toujours cette héroïne qui ne vouloit point céder à Latone.... Les artistes, ainsi que les poëtes de l'antiquité, ont représenté leurs person-

nages hors de l'action, quand l'action n'étoit propre qu'à faire naître la terreur, la désolation & le désespoir; & cela, pour conserver la dignité de l'homme qu'ils vouloient montrer supérieur aux situations les plus accablantes & les plus douloureuses. Les modernes qui n'ont étudié la grace, ni dans l'antique ni dans la nature, non-seulement représentent la nature comme elle sent, mais comme elle ne sent pas. La *Charité* du Bernin devroit regarder ses enfans d'un air tendre & gracieux, en un mot avec des yeux de mere; mais que de contradictions dans son visage! Au lieu d'un soûrire doux & intéressant, on y trouve un ris satyrique & forcé, que l'artiste lui a donné en faveur de sa grace favorite, qui consistoit à creuser de petits trous dans les joues.

Quoiqu'il y ait peu de statues antiques dont les mains se soient conservées, cependant à en juger par la direction des bras, on voit bien que le mouvement des mains étoit naturel, tel enfin qu'on le remarque dans une personne qui ne croit point être observée. Ceux des artistes modernes,

qui ont été chargés de reſtaurer ces chefs - d'œuvres mutilés, leur ont donné, comme dans leurs propres ouvrages, les mains d'une coquette qui, devant ſon miroir, affecte de faire jouer ſa prétendue belle main, & de la montrer à tout ce qui aſſiſte à ſa toilette. Quand il s'agit d'expreſſion, les mains, dans nos figures modernes, ſont gênées comme celles d'un jeune prédicateur en chaire. Une figure prend-elle ſon vêtement? elle le tient comme une toile d'araignée. A-t-elle un voile à ſoulever? il faut que ce ſoit en écartant élégamment les trois derniers doigts de la main.

La grace, dans l'acceſſoire de la figure, conſiſte, comme dans la figure même, à ſe rapprocher le plus qu'on peut de la nature. Dans les ouvrages de la plus haute antiquité, le jet des plis ſous la ceinture eſt preſque perpendiculaire; ils ſont repréſentés tels qu'ils ſe forment naturellement dans une draperie déliée & légere. A meſure que les arts faiſoient des progrès, on cherchoit la variété; mais les vêtemens furent toujours traités comme un tiſſu léger, dont les plis ne devoient être

ni lourdement accumulés, ni bisarrement dispersés, mais rapprochés & réunis avec élégance & avec simplicité. C'est aux bacchantes que les anciens donnerent des draperies flottantes & dérangées, même dans les statues, mais en observant toutefois la convenance, & sans jamais forcer la capacité de la matiere. Leurs dieux & leurs héros sont représentés d'une maniere propre à inspirer le respect, & non comme un jeu de vents, ou comme des drapeaux déployés.

Dans les tems modernes, il ne paroît pas qu'après Raphaël & ses meilleurs éleves, on ait pensé que la grace s'étendît aux vêtemens, puisqu'on n'a employé que des draperies assommantes, dans lesquelles la forme du corps, que les anciens étoient si jaloux de prononcer, se trouve ensevelie. On voit même telle figure, qui semble n'avoir été faite que pour porter l'étoffe lourde, dont l'imagination & la main encore plus lourdes de l'artiste, ont pris plaisir à l'accabler.

Le caractere de grandeur & de fierté que Michel-Ange donna à la sculpture fut extrêmement funeste à la grace,

On s'empressa d'imiter un homme, à qui la force de son génie, le feu de son imagination & la profondeur de son savoir n'avoient jamais permis de sentir les mouvemens doux, naturels & tranquilles de la grace. Michel-Ange ne s'attacha qu'au difficile, à l'étonnant, à l'extraordinaire. L'attitude qu'il a donnée aux figures qu'on voit sur les tombeaux de la chapelle du Grand-Duc, est si forcée, que le modele le plus patient & le plus exercé ne sauroit la soutenir sans se faire violence. Toujours fier, souvent sublime, Michel-Ange ne fut jamais gracieux. Mais c'est sur-tout dans les ouvrages des éleves & des imitateurs de ce grand homme, que le manque de grace est remarquable & choquant, parce qu'il s'en faut bien que ce défaut y soit compensé par les beautés sublimes que Michel-Ange a répandues dans les siens.

Le Bernin étoit né avec du génie & de grands talens. Il fit à l'âge de dix-huit ans son groupe d'Apollon & Daphné, ouvrage merveilleux & bien propre à faire espérer que cet artiste porteroit la sculpture au plus haut de-

gré de perfection. Encouragé par les éloges qu'on lui accordoit universellement, & sentant bien qu'il ne lui étoit possible ni d'atteindre ni d'effacer les anciens, le Bernin s'ouvrit une nouvelle route : dès-lors la grace s'éloigna de lui entierement & pour jamais. Et comment se seroit-elle accordée avec les procédés de cet artiste ? Il ne cherchoit & ne puisoit ses traits, ses formes, ses figures que dans la nature commune ; & quand il voulut s'élever à l'idéal, il ne représenta que ses propres idées : du moins la nature n'offre-t-elle en Italie rien de conforme à ses expressions & à ses figures. Il fut cependant regardé comme le dieu de l'art ; mais il ne dut cette gloire qu'au goût corrompu de son siecle.

En ne faisant connoître des réflexions de M. L. W. que celles qui nous ont frappés davantage, nous n'avons point eu à craindre d'en détruire la texture & l'ensemble. Ce ne sont ici que des masses éparses, jettées même avec plus de chaleur & plus brusquement peut-être que ne l'exigeoient la

délicatesse & la douceur du sujet. Du reste, est-il bien vrai que la grace se forme par l'éducation & par la réflexion ? Il nous semble au contraire que l'éducation & la réflexion sont plus propres à détruire la grace qu'à la former. Est-il rien de si *gracieux* que les attitudes, les gestes, & tous les mouvemens de l'enfance ? La contrainte n'est-elle pas souvent le fruit de l'éducation ? Toute réflexion n'est-elle pas une espece d'effort ? Or l'effort & la contrainte ne sont-ils pas le poison de la grace ? Selon M. L. W. la grace peut être enseignée. Aristote, Cicéron & Quintilien n'en ont pas jugé de même. En effet, comment le précepte & la regle pourroient-ils jamais enchaîner une qualité, dont le principe repose dans le génie de l'auteur bien plus que dans les ressources de l'art ? Deux hommes, dont on peut dire que la grace a conduit elle-même la plume, Xenophon & la Fontaine, n'ont point eu d'imitateurs, & l'on peut défier les critiques les plus subtils & les plus profonds de pouvoir jamais révéler la cause du charme que ces deux auteurs ont répandu dans leurs

ouvrages. M. L. W. prétend que les artiſtes, ainſi que les poëtes de l'antiquité, ont toujours préſenté leurs perſonnages hors de l'action, quand l'action étoit effrayante, douloureuſe & terrible ; & cela, pour conſerver la dignité de l'homme, qu'ils vouloient montrer ſupérieur à tous les traits de la douleur & de l'infortune. Cette obſervation eſt noble, mais eſt-elle juſte ? Homere a-t-il peint Achille hors de l'action, lorſqu'à la nouvelle de la mort de Patrocle, ce poëte nous l'a repréſenté ſe roulant dans la pouſſiere, s'arrachant les cheveux, ſe meurtriſſant le viſage, & pouſſant un cri ſi terrible, que Thétis l'entendit des profondeurs de la mer ?

Rapprochons des idées de M. L. W. ſur la grace, d'abord celles de M. Zanotti, peintre, poëte, & actuellement ſecrétaire de l'académie de peinture de Bologne ; enſuite celles de M. Wattelet, qui, dans ſes réflexions ſur la peinture, a traité toutes les parties de ce bel art avec autant de fineſſe que de profondeur.

Ainſi qu'une eau pure & limpide

anime & embellit tous les lieux qu'elle arrose, dit M. Zanotti, de même la grace répand l'intérêt & le charme sur tout ce qu'elle touche. Je ne chercherai point à en pénétrer l'origine : elle est inconnue aux peintres, & l'œil même des philosophes ne l'a pas encore apperçue. Nous la sentons, sans pouvoir la comprendre ; il est impossible de la soumettre à des regles déterminées & certaines : c'est un pur don de la nature ; celui qui prétendroit l'enseigner, n'a qu'à garder ses préceptes & ses leçons pour lui-même. La chercher, c'est faire présumer qu'on est condamné à ne la rencontrer jamais. Toute affectation la détruit. Regardez la nature, elle ne laisse voir d'effort dans aucune de ses opérations. Les Grecs & Raphaël ont à cet égard opéré comme la nature. Tous les peintres ont été jaloux de répandre dans leurs compositions une qualité, dont le propre est d'attirer & de charmer tous les yeux ; mais la plupart, au lieu de nous montrer la grace, ne nous ont laissé voir que les efforts qu'ils ont faits pour l'atteindre, & sont tombés dans une affectation puérile & ridicule. L'é-

légance & la ſimplicité ſont inſéparables de la grace. La plus petite altération ſuffit pour faire diſparoître la ſimplicité. Je ſuis perſuadé que *la Sainte Cécile*, dont l'attitude & tous les traits ſont ſi modeſtes, ſi ſimples & ſi naturels, a infiniment plus coûté à Raphaël que ſon *Iſaïe*, plein de force, de grandeur & de fierté. Un vêtement ſimple, des mouvemens doux, légers, & dont l'élégance conſiſte, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, dans des infiniment petits, ne peuvent être l'ouvrage que d'un génie doué de fineſſe & de pénétration. Le grand, le fort, le reſſenti, laiſſent au contraire à l'artiſte un eſpace plus étendu, & beaucoup plus de liberté.

Je voudrois qu'un jeune artiſte s'occupât beaucoup de la grace, mais qu'il ſe gardât encore davantage de l'affectation. Le manque de grace eſt un défaut, l'affectation eſt un vice : l'un ne doit être imputé qu'à la nature, qui ſeule peut donner le ſentiment de la grace ; l'autre regarde le peintre qui penſe ſottement que l'art peut ſuppléer la nature.

La grace, ſelon M. Zanotti, doit

s'étendre à tous les genres, à tous les ſujets, à toutes les expreſſions. L'Hercule de Farneſe, dit-il, eſt auſſi *gracieux* dans ſon genre, que l'eſt dans le ſien la Vénus de Médicis; mais nous prendrons la liberté de faire obſerver à M. Zanotti, que dès-lors ce n'eſt plus diſtinguer la *grace* d'avec la *convenance*.

La grace, ainſi que la beauté, concourt à la perfection, dit M. Watteles; ces deux qualités ſe rapprochent dans l'ordre de nos idées: leur effet commun eſt de plaire: quelquefois on les confond, plus ſouvent on les diſtingue: elles ſe diſputent la préférence qu'elles obtiennent, ſuivant les circonſtances. La beauté ſupporte un examen réitéré: ainſi l'on peut diſputer le prix de la beauté, comme firent les trois déeſſes; tandis que le ſeul projet prémédité de montrer des graces les fait diſparoître.

Je crois que la beauté conſiſte dans une conformation parfaitement relative aux mouvemens qui nous ſont propres.

La grace conſiſte dans l'accord de ces mouvemens avec ceux de l'ame.

Dans l'enfance & dans la jeunesse, l'ame agit d'une façon libre & immédiate sur les ressorts de l'expression.

Les mouvemens de l'ame des enfans sont simples; leurs membres dociles & souples. Il résulte de ces qualités une unité d'action & une franchise qui plaît.

Conséquemment l'enfance & la jeunesse sont les âges des graces. La souplesse & la docilité des membres sont tellement nécessaires aux graces, que l'âge mûr s'y refuse, & que la vieillesse en est privée.

La simplicité & la franchise des mouvemens de l'ame contribuent tellement à produire les graces, que les passions indécises ou trop compliquées les font rarement naître.

La naïveté, la curiosité ingénue, le desir de plaire, la joie spontanée, le regret, les plaintes & les larmes même qu'occasionne la perte d'un objet chéri, sont susceptibles de graces, parce que tous ces mouvemens sont simples.

L'incertitude, la réserve, la contrainte, les agitations compliquées & les passions violentes, dont les mouvemens sont en quelque façon convulsifs, n'en sont pas susceptibles.

Le sexe, plus souple dans ses ressorts, plus sensible dans ses affections, dans lequel le desir de plaire est un sentiment en quelque façon indépendant de lui, parce qu'il est nécessaire au systême de la nature; ce sexe, qui rend la beauté plus intéressante, offre aussi, lorsqu'il échappe à l'artifice & à l'affectation, les graces dans l'aspect le plus séduisant.

La jeunesse très-cultivée s'eloigne souvent des graces qu'elle recherche; tandis que celle qui est moins contrainte, les possede, sans avoir eu le projet de les acquérir. C'est que l'esprit éclairé & les conventions établies retardent ou affoiblissent les mouvemens subits tant de l'ame que du corps: la réflexion les rend compliqués. Plus la raison s'affermit & s'éclaire, plus l'expérience s'acquiert; & on laisse aux mouvemens intérieurs cet empire qu'ils auroient naturellement sur les traits, sur les gestes & sur les actions.

L'âge mûr, qui voit ordinairement se perfectionner & la raison & l'expérience, voit aussi les ressorts extérieurs devenir moins dociles & moins souples.

Dans la vieilleſſe enfin, l'ame refroidie ne donne plus ſes ordres qu'avec lenteur, & ne ſe fait plus obéir qu'avec peine.

L'expreſſion & les graces s'évanouiſſent alors.

Les graces, telles que je viens de les définir, empruntent une valeur indéfinie de la plus parfaite conformation. Cependant les mouvemens ſimples de l'ame n'ont peut-être pas, avec la perfection d'un corps bien conformé, le rapport abſolu qui exiſte entre cette parfaite conformation & les actions qui lui ſont propres.

Voilà pourquoi l'enfance, qu'on peut regarder comme un âge où le corps eſt imparfait, eſt ſuſceptible de graces, tandis que ce n'eſt que par convention qu'on peut lui attribuer la beauté.

Ce que j'ai dit ſuppoſe encore l'équilibre des principes de la vie, qui produit en nous la ſanté. Cet état commun à tous les âges, dans les rapports qui leur conviennent, eſt favorable aux graces, & ſert de luſtre à la beauté.

Au reſte, cet accord des mouve-

mens simples de l'ame avec ceux du corps, éprouve une infinité de modifications, & produit des effets très-variés.

C'est de-là que vient sans doute l'obscurité avec laquelle on parle communément, & ce *je ne sais quoi*, expression vuide de sens qu'on a si souvent répétée, comme signifiant quelque chose.

Les graces sont plus ou moins apperçues & senties, selon que ceux aux yeux desquels elles se montrent sont eux-mêmes plus ou moins disposés à en remarquer l'effet.

Qui peut douter qu'il ne se fasse, quand nous sommes très-sensibles aux graces, un concours de nos sentimens intérieurs avec ce qui les produit? Fixons quelques idées à ce sujet.

Un homme indifférent voit venir à lui une jeune fille, dont la taille proportionnée se prête à sa démarche, avec cette facilité & cette souplesse, qui sont les caracteres de son âge. Cette jeune fille, que je suppose affectée d'un mouvement de curiosité, reçoit de cette impression simple de son ame, des charmes qui frappent les yeux de celui qui la regarde.

Voilà des graces naturelles, indépendantes d'aucune modification étrangere.

Supposons actuellement que cet homme, loin d'être indifférent, prenne l'intérêt d'un pere à cette jeune beauté qui l'apperçoit, & qui se rend près de lui. Supposons encore que la curiosité qui guidoit les pas de la jeune fille soit changée en un sentiment moins vague, qui donne un mouvement plus décidé à son action & à sa démarche. Quel accroissement de graces va naître de cet objet plus intéressant, de cette action plus vive, & de la relation de sentimens, qui d'un côté produit un empressement tendre, & qui de l'autre rend le pere plus clairvoyant cent fois & plus sensible aux graces de sa fille, que ne l'étoit cet homme désintéressé !

Ajoutons à ces nuances :

Que ce ne soit plus un homme indifférent, ni même un pere, mais un jeune homme amoureux qui attend, & qui voit enfin arriver l'objet qu'il desire & qu'il chérit. Que cette jeune fille, à son tour, soit une tendre & naïve amante, qui n'a pas plutôt ap-

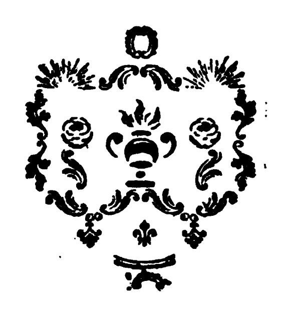
perçu celui qu'elle aime, qu'elle précipite sa course.

Supposez que le lieu dans lequel ces deux amans se réunissent soit ce que la nature peut offrir de plus agréable, que la scene soit éclairée par un jour choisi, que la saison favorable ait décoré de verdure & de fleurs le lieu du rendez-vous. Réprésentez-vous à la fois les charmes de la jeunesse, la perfection de la beauté, l'éclat d'une santé parfaite, l'agitation vive & naturelle de deux ames qui éprouvent les mouvemens les plus simples, les plus relatifs, les moins contraints; & voyez se succéder alors une variété infinie de nuances dans les graces qui, toutes inspirées, toutes involontaires, sont par conséquent empreintes sur les traits, & exprimées dans les moindres actions & dans les moindres gestes.

Ainsi, parmi les impressions de l'ame qui se peignent dans nos mouvemens, & dont je parlerai en réfléchissant sur les passions, celle qui paroît la plus favorisée de la nature, l'amour, produit une expression plus agréable, plus universelle, plus sen-

sible que toute autre, & dans laquelle la relation de l'ame & du corps, qui fait naître les graces, est plus intime & plus exactement d'accord.

Aussi les anciens joignoient & ne séparoient jamais Vénus, l'Amour & les Graces: & la ceinture mystérieuse, décrite par Homere, n'est peut-être que l'emblême de ce sentiment d'amour si fertile en graces, dont Vénus, toujours occupée, empruntoit le charme que la beauté seule n'auroit pu lui donner.



DE L'ETABLISSEMENT *de l'Académie des Arcades.*

L'ACADEMIE des Arcades fut *fondée* à Rome en 1690, sous la forme de république démocratique; ses membres prennent des noms de bergers & de divers cantons de la Grece, dont on suppose qu'on leur donne le terrein à cultiver; cette société, aujourd'hui subdivisée en presqu'autant de colonies qu'il y a de villes en Italie, fut long-tems errante; elle tint d'abord ses séances sur le mont Janicule; peu de tems après, elle se transporta sur le mont Exquilin, dans le bois du duc de Paganica; obligés de chercher un lieu plus commode & plus vaste, pour satisfaire à l'empressement du public qui venoit en foule les entendre, nos académiciens se rendirent en 1691 dans les jardins du palais qu'avoit occupé la célebre Christine; deux ans après ils obtinrent de Ranuce II, duc de Parme, la permission de transporter leurs séances dans les

les jardins *Farnese*; jusqu'alors les Arcades, conservant toute la simplicité des mœurs pastorales, n'avoient eu pour s'asseoir que l'herbe ou la pierre; le duc de Parme leur fit bâtir une espece de théâtre champêtre où, pendant près de six années, ils continuerent tranquillement leurs exercices; mais en 1699 ils se virent encore dans la nécessité de chercher un autre asyle; le duc Salviati leur offrit son jardin; ils s'y rendirent & croyoient avoir enfin trouvé une retraite assurée, lorsque la mort du duc renversa leurs espérances & les replongea dans de nouvelles inquiétudes; le prince Justiniani les accueillit; enfin en 1707, François-Marie Ruspoli, prince de Cerveteri, les fixa sur le mont Aventin, où il fit construire, pour leurs assemblées générales, un très-bel édifice en forme d'amphithéâtre.

Lassés d'errer de jardin en jardin & de colline en colline, & sur-tout indignés du peu d'accueil qu'on faisoit aux muses, quelques Arcades s'étoient retirés. Mais ce ne fut point là le plus grand malheur de cette académie. Un de ses principaux membres, le célebre

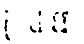
Gravina, ayant été consulté sur le sens d'une des loix de la société, loi qu'il avoit dictée lui-même, & la plus grande partie du corps ayant rejetté sa réponse; Gravina, pour demeurer uni à la loi, se sépara de ceux qu'il prétendoit l'avoir transgressée; quelques-uns des Arcades, dont il formoit l'esprit & le goût, le suivirent &, quoiqu'en très-petit nombre, ils prétendirent représenter le corps entier de l'académie. Cet attentat parut énorme; Rome, depuis les anti-papes, n'avoit peut-être point éprouvé de schisme plus orageux; le lieutenant de l'auditeur de la chambre apostolique fut chargé de juger cette grande affaire; il étoit prêt à prononcer, lorsque, cédant aux instances du cardinal Corsini, le petit nombre renonça à ses prétentions, abandonna le nom qu'il avoit pris d'*Arcadie nouvelle*, & promit de ne s'assembler désormais que sous celui d'*Académie Quirine*.

Du reste, cette société, dont l'objet étoit de purger la littérature italienne des absurdités & des extrava-

gances qui depuis un ſiecle la défiguroient, n'a guere ſervi qu'à perpétuer le goût des frivolités. Un philoſophe Grec comparoit les Athéniens de ſon tems à ces inſtrumens de muſique auxquels, ſi on leur ôte la *languette* (1), il ne reſte plus rien : il y a peu de membres de l'*Arcadie* à qui cette comparaiſon ne puiſſe s'appliquer.

(1) C'eſt ce que nous appellons plus communément *anche*, & ce que les Grecs & les Latins, ainſi que nous, exprimoient par le diminutif du mot langue, γλωττάριον *lingula*.

Fin du troiſieme Volume.



TABLE

Des différentes Pieces contenues dans ce Volume.

Fin de la Table.







